

Hamnet

O'Farrell, Maggie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Maggie
O'Farrell
Hamnet

belfond 

DU MÊME AUTEUR

Quand tu es parti, Belfond, 2000, rééd. 2017 ; 10/18, 2003
La Maîtresse de mon amant, Belfond, 2003 ; 10/18, 2005
La Distance entre nous, Belfond, 2005 ; 10/18, 2008
L'Étrange Disparition d'Esme Lennox, Belfond, 2008 ; 10/18, 2009
Cette main qui a pris la mienne, Belfond, 2011 ; 10/18, 2013
En cas de forte chaleur, Belfond, 2014 ; 10/18, 2015
Assez de bleu dans le ciel, Belfond, 2017 ; 10/18, 2018
I am, I am, I am, Belfond, 2019 ; 10/18, 2020

Vous pouvez consulter le site de l'auteure à l'adresse suivante :

www.maggieofarrell.com

MAGGIE O'FARRELL

HAMNET

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Sarah Tardy*

belfond

Pour Will

SOMMAIRE

Du même auteur

Titre

Dédicace

Note historique

Partie I

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Partie II

Chapitre 17

Note de l'auteur

Remerciements

Copyright

Note historique

Dans les années 1580, un couple qui habitait Henley Street, dans la ville de Stratford, eut trois enfants : Susanna, puis Hamnet et Judith, des jumeaux.

Le garçon, Hamnet, mourut en 1596, à l'âge de onze ans.

Quatre ans plus tard environ, son père écrivit une pièce de théâtre intitulée *Hamlet*.

« Il est mort et parti, madame,
Il est mort et parti ;
À sa tête une étendue de gazon vert ;
À ses talons une pierre. »

Hamlet, acte IV, scène 5

Hamnet et Hamlet sont en fait le même prénom, parfaitement interchangeables dans les registres de Stratford de la fin du xvi^e et du début du xvii^e siècle.

Steven GREENBLATT, « The Death of Hamnet and the Making of *Hamlet* » [La mort d'Hamnet et la création d'*Hamlet*], *New York Review of Books* (21 octobre 2004)

UN PETIT GARÇON descend un escalier.

C'est un escalier étroit, en colimaçon. Le petit garçon progresse avec prudence le long du mur, faisant résonner un bruit sourd chaque fois que ses bottes se posent sur une marche.

Presque arrivé, il s'arrête, regarde en arrière. Puis, soudain plein d'assurance, il saute les trois dernières marches, comme par habitude. Il perd l'équilibre en atterrissant, tombe à genoux sur les dalles.

C'est une fin d'après-midi sans vent de fin d'été ; la pièce du bas est striée de longs rais de lumière. Le soleil venu de l'extérieur l'aveugle, les fenêtres ne sont plus que des losanges jaunes et plats enfoncés dans le plâtre.

Il se relève, se masse les jambes. Il regarde d'un côté, vers le haut de l'escalier, puis de l'autre, sans parvenir à se décider.

La pièce est déserte, le feu rumine dans l'âtre, la fumée s'élève en doux tourbillons sous les braises orangées. La douleur dans ses genoux bat au même rythme que son cœur. Il reste immobile, une main posée sur la clenche de la porte près de l'escalier, le bout en cuir de sa botte levé, prêt à détalier, à s'enfuir. Ses cheveux clairs, presque dorés, forment des épis sur sa tête.

Il n'y a personne ici.

Il soupire, s'enfonce dans l'air chaud et poussiéreux, traverse la pièce jusqu'à la porte d'entrée, puis passe dans la rue. Les bruits des charrettes, des chevaux, des marchands, des gens qui s'apostrophent, d'un sac qu'un homme jette depuis le haut d'une fenêtre, aucun ne l'atteint. Il longe la maison, se rend jusqu'à la porte voisine.

La même odeur imprègne toujours la maison de ses grands-parents, un mélange de fumée de bois, de cire, de cuir, de laine. C'est une odeur à la fois proche et inexplicablement différente de celle qui flotte

dans la dépendance de trois pièces attenante, construite par son grand-père au sein de l'espace étroit qui restait près de la maison principale, dans laquelle le petit garçon habite avec sa mère et ses sœurs. Il n'y a certes qu'un mur fin en clayonnage pour séparer les deux familles, mais l'air dans chacune des maisons n'a pas la même épaisseur, pas la même senteur, pas la même chaleur.

Cette maison-ci siffle sous les tourbillons et les courants d'air, sous les coups martelés dans l'atelier de son grand-père, sous les voix des clients qui frappent au carreau et l'interpellent, sous le vacarme qui règne dans l'arrière-cour, sous les bruits de ses oncles qui vont et viennent.

Pas aujourd'hui, cependant. Le petit garçon, sur le seuil de la porte, tend l'oreille. D'où il se trouve, il voit que l'atelier, à sa droite, est désert, les tabourets des établis sont vides, les outils sont immobiles, une corbeille contenant une paire de gants esseulés, comme des empreintes de mains, laissée là, en évidence. La fenêtre par laquelle son grand-père fait passer sa marchandise est fermée, soigneusement verrouillée. La salle à manger, à sa gauche, déserte elle aussi. Une pile de serviettes est posée sur la longue table, une bougie éteinte, un tas de plumes. Rien d'autre.

Le petit garçon appelle, cri de signalement, cri inquisiteur. Une fois, deux fois. Puis il penche la tête, à l'affût d'une réaction, d'une réponse.

Rien. Juste le craquement des poutres doucement réchauffées par le soleil, les soupirs de l'air qui s'infiltre sous les portes, entre chaque pièce, le bruissement des rideaux, le crépitement du feu, tous ces bruits indéfinissables d'une maison vide, au repos.

Ses doigts se resserrent autour de la poignée de porte en fer. La chaleur qui règne en ce jour, même à cette heure, lui tire de la sueur qui lui dégringole dans le dos. La douleur dans ses genoux redouble, l'élance, puis s'estompe de nouveau.

Le petit garçon ouvre la bouche. Il crie les noms, un par un, de toutes les personnes vivant ici, dans cette maison. Sa grand-mère. La bonne. Ses oncles. Sa tante. L'apprenti. Son grand-père. Il les essaie tous, un par un. Un instant, l'idée d'appeler son père lui traverse l'esprit, de crier son nom, mais son père se trouve à des kilomètres, à des heures, des jours de voyage d'ici, à Londres, où le petit garçon n'a jamais été.

Mais où, se demande-t-il, où sont donc passés sa mère, sa sœur aînée, sa grand-mère, ses oncles ? Où est passée la bonne ? Où est passé son grand-père, qui ne sort pourtant jamais le jour, que l'on trouve d'ordinaire dans son atelier, en train de tourmenter son apprenti ou de calculer ses recettes dans son livre de comptes ? Où sont-ils tous passés ? Comment les deux maisons peuvent-elles être vides ?

Il s'enfonce dans le couloir, s'arrête devant la porte de l'atelier, jette un rapide coup d'œil derrière son épaule pour s'assurer qu'il est seul, puis entre.

L'atelier de gantier de son grand-père est un endroit dans lequel il est rarement permis de pénétrer. Même se poster devant la porte est interdit. Ne reste pas là à musarder, rugit-il alors. Un honnête homme ne peut-il donc pas travailler sans être constamment observé ? N'as-tu rien de mieux à faire que de traîner ici à regarder les mouches voler ?

Hamnet est un garçon vif : comprendre les leçons de son maître d'école ne lui pose aucune difficulté. Il saisit sans peine la logique, le sens de ce qui lui est énoncé, possède une excellente mémoire. Sa capacité à retenir les verbes, la grammaire, les temps, la rhétorique, les nombres, les opérations est telle qu'elle peut parfois lui attirer la jalousie des autres garçons. Mais cet esprit est aussi celui d'un enfant étourdi. Le passage d'une charrette pendant la leçon de grec suffit à détourner son attention de son ardoise, et il se demande alors où cette charrette pourrait se rendre, ce qu'elle peut bien transporter, et revoit ce jour où son oncle les avait laissés monter, lui et ses sœurs, dans sa charrette de foin, quel sentiment merveilleux, l'odeur et le piquant du foin fraîchement coupé, et les roues tractées au rythme des sabots de la jument fatiguée. À plus de deux reprises ces dernières semaines, son inattention lui a valu des coups de fouet (qu'on l'y reprenne une fois, une seule, a dit sa grand-mère, et son père serait averti). Le maître d'école ne comprend rien à ce trait de caractère. Hamnet apprend vite, peut réciter par cœur, mais ne sait pas se concentrer.

Le bruit d'un oiseau dans le ciel suffit à l'interrompre au beau milieu d'une phrase, comme si la main du Seigneur l'avait brusquement frappé de bêtise et de surdité. La vue, du coin de l'œil, d'un visiteur entrant dans la pièce l'incite à cesser toute activité, quelle qu'elle soit – manger, lire, recopier ses leçons –, pour scruter

le nouveau venu comme s'il était porteur d'un important message qui lui serait personnellement destiné. Le petit garçon a tendance à glisser en dehors des frontières de la réalité, du monde tangible. Son corps est assis quelque part, mais dans sa tête il est un autre, est ailleurs, dans un endroit connu seulement de lui. Sa grand-mère crie, Réveille-toi, mon enfant, en faisant claquer ses doigts. Reviens parmi nous, siffle entre ses dents sa grande sœur, Susanna, en lui lançant une chiquenaude sur l'oreille. Concentrez-vous, gronde son maître d'école. Où étais-tu parti ? lui murmure Judith lorsque, enfin, il revient sur terre, recouvre ses esprits, regarde autour de lui et s'aperçoit qu'il est de retour, qu'il est chez lui, à cette table, entouré par sa famille, sous le regard de sa mère qui l'observe avec un demi-sourire, l'air de savoir très exactement où il se trouvait.

De la même manière, à cet instant, lorsqu'il entre dans ce lieu interdit qu'est l'atelier de gantier de son grand-père, Hamnet a oublié ce qu'il était venu faire ici. Hamnet connaît un basculement passager, il a perdu de vue le fait que Judith ne se sent pas bien, qu'elle a besoin d'aide, qu'il est parti à la recherche de sa mère, de sa grand-mère ou de n'importe qui d'autre susceptible de savoir quoi faire.

Des peaux sont accrochées sur un rail. L'œil d'Hamnet est suffisamment exercé pour reconnaître le pelage rouille tacheté d'un cerf, la délicatesse et la souplesse d'un cuir de chevreau, les fourrures plus petites d'écureuil, les poils épais et piquants du sanglier. Tandis qu'il s'en rapproche, les peaux frémissent, se balancent sur leurs crochets, comme encore animées par un soupçon de vie, juste un soupçon, juste de quoi leur permettre de l'avoir entendu approcher. Du bout du doigt, il touche la peau de chèvre. Sa douceur est indescriptible, pareille à celle des herbes qui lui caressent les jambes l'été, lorsqu'il nage dans la rivière. Tendue, les pattes en dehors, la peau se balance doucement d'avant en arrière, comme un oiseau ou une goule dans les airs.

Hamnet se retourne, son regard se pose sur les deux tabourets de l'établi : le premier, revêtu d'un cuir usé par le frottement de la culotte de son grand-père ; le second, en bois brut, destiné à Ned, l'apprenti. Puis sur les outils, suspendus à des crochets au mur, au-dessus. Hamnet sait distinguer ceux qui servent à tendre les peaux de ceux qui servent à les clouer et à les coudre. Il remarque que la main de bois la plus fine – celle utilisée pour les femmes – n'est pas

à sa place, elle a été laissée sur la partie de l'établi où travaille Ned, l'échine courbée, les épaules voûtées, les doigts agiles et anxieux. Hamnet sait qu'un rien peut déclencher les foudres de son grand-père, pour ne pas dire pire ; il récupère la main de bois, soupèse cette masse tiède et la remet à sa place.

Il est sur le point d'ouvrir le tiroir où sont rangées les bobines de fil et les boîtes de boutons – l'ouvrir doucement, tout doucement, afin d'anticiper le grincement – quand un bruit, celui d'un mouvement infime ou d'un grattement, l'interpelle.

En quelques secondes, Hamnet a déguerpi, s'est fauflé dans le couloir pour ressortir. Son objectif lui revient à l'esprit. Que lui a-t-il donc pris d'aller fureter ainsi ? Sa sœur se sent mal : cette sortie a pour but de trouver de l'aide.

Il frappe aux portes de la cuisine, de la brasserie, du lavoir et les ouvre l'une après l'autre. Toutes ces pièces sont vides, baignées de pénombre et de fraîcheur. À nouveau, il appelle, d'une voix légèrement éraillée cette fois, la gorge irritée à force d'avoir crié. Il s'appuie contre le mur de la cuisine, envoie rouler d'un coup de pied une coquille de noix à travers la cour. Ces absences le troublent profondément. Il devrait y avoir quelqu'un ; il y a toujours quelqu'un. Où peuvent-ils bien être ? Que faut-il faire ? Comment se peut-il que tout le monde soit sorti ? Comment se peut-il que ni sa mère ni sa grand-mère ne soient chez elles, comme elles le sont toujours, à ouvrir les portes du four, remuer le plat qui mijote sur le feu ? Il s'avance dans la cour, regarde autour de lui la porte de la maison principale, de la brasserie, de la dépendance. Laquelle choisir ? Qui appeler à l'aide ? Où sont-ils tous passés ?

Chaque vie a son noyau, son cœur, son épicycle, sa source depuis laquelle tout jaillit, vers laquelle tout revient. Ce moment est celui de la mère absente : le petit garçon, la maison vide, la cour déserte, les appels sans réponse. Lui, seul à l'arrière de la maison, appelant ces gens qui l'ont nourri, langé, bercé, qui lui ont tenu la main lors de ses premiers pas, lui ont appris à se servir d'une cuillère, à souffler sur le brouet, à traverser la rue avec prudence, à laisser les chiens dormir, à rincer une timbale avant de boire, à ne pas nager trop loin.

Ce moment restera gravé au plus profond d'elle, pour le restant de ses jours.

Hamnet gratte le sol poussiéreux de la cour du bout de ses bottes. Il aperçoit les restes d'un jeu auquel Judith et lui ont joué il n'y a pas si longtemps : des pommes de pin attachées à un ruban qu'ils avaient agité devant les petits qu'a eus la chatte de la cuisine, minuscules créatures dont la figure ressemble à une fleur de pensée, avec sous leurs pattes de doux coussinets. La chatte était allée mettre bas dans un tonneau du garde-manger et s'était ensuite cachée là-bas pendant des semaines. La grand-mère d'Hamnet l'avait cherchée partout, prête à noyer la portée comme à son habitude, mais la chatte avait été plus maligne, avait réussi à garder la naissance secrète, à protéger ses petits, ces petits qui maintenant commencent à grandir, deux chatons que l'on voit courir partout dans la maison, grimper sur des sacs, bondir sur des plumes, des bouts de laine et des feuilles mortes. Judith ne peut rester séparée d'eux très longtemps. Souvent, elle en transporte un dans la poche de son tablier, bosse suspecte de laquelle dépassent deux oreilles pointues qui la trahissent et lui valent de se faire réprimander par leur grand-mère, de subir la menace de la cuve d'eau de pluie. Mais la mère d'Hamnet, elle, leur murmure que les chatons sont désormais trop grands pour être noyés. Elle ne pourrait plus, leur dit-elle en privé, en essuyant les larmes sur le visage horrifié de Judith. Elle n'aurait pas le courage – car ils ne se laisseraient pas faire, voyez-vous, ils se battraient.

Hamnet déambule autour des pommes de pin abandonnées, dont les attaches traînent au milieu de la terre de la cour que tant de pieds ont foulée. Pas de chatons aux alentours. Il donne un léger coup de pied dans une pomme de pin, qui roule loin de lui en une courbe irrégulière.

Son regard se lève vers les deux habitations, vers les fenêtres trop nombreuses de la maison principale et le pas de porte sombre de la sienne. En temps normal, Hamnet et Judith se réjouiraient de se retrouver seuls. En temps normal, à cet instant, Hamnet serait en train de la convaincre de grimper avec lui sur le toit de la cuisine pour atteindre les branches du prunier qui dépassent du mur mitoyen, ces branches lourdes, chargées de fruits dont le sucre craquelle la peau rouge dorée. Voilà quelque temps qu'Hamnet les convoite depuis la fenêtre, à l'étage de la maison de ses grands-parents. En temps normal, Hamnet ferait la courte échelle à Judith pour que celle-ci

grimpe sur le toit et remplit ses poches de fruits volés, sourd à ses scrupules et à ses protestations. Judith, si bonne par nature, n'aime pas se montrer malhonnête, n'aime pas transgresser l'interdit, mais se laisse facilement persuader par quelques mots de son frère.

Ce jour-là, cependant, alors qu'ils jouaient avec les chatons ayant échappé à une mort précoce, Judith s'est plainte de migraine, elle a dit qu'elle avait mal à la gorge, qu'elle avait froid, puis qu'elle avait chaud, avant de rentrer s'allonger.

Hamnet retourne dans la maison principale, traverse le couloir. Il vient tout juste de ressortir dans la rue lorsqu'un bruit l'interpelle. Ce bruit est celui de quelque chose que l'on emboîte, que l'on déplace, un bruit éclair, mais produit par un humain, assurément.

« S'il vous plaît ? » appelle-t-il. Il attend. Rien. Le silence de la salle à manger et du petit salon, derrière, résonne en réponse. « Qui est là ? »

Pendant un instant, un instant seulement, il imagine qu'il pourrait s'agir de son père, rentré de Londres sans prévenir, pour les surprendre – car cela est déjà arrivé. Son père ici, derrière cette porte, peut-être caché pour rire, pour jouer. Si Hamnet pénètre dans la pièce, peut-être surgira-t-il, avec dans sa besace, dans sa bourse des présents pour eux ; il sentira les chevaux, le foin, les jours de voyage ; ses bras entoureront son fils, qui pressera sa joue contre les brides rêches et les boucles pointues de son frac.

Il sait néanmoins qu'il ne s'agira pas de son père, il en est certain. Son père n'aurait pas laissé ses appels répétés sans réponse, ne se cacherait jamais dans une maison vide. Et pourtant, en entrant dans le petit salon, Hamnet ne peut s'empêcher de ressentir le poids, la percée de la déception à la vue de son grand-père, posté près de la table basse.

Il fait sombre, les rideaux de la plupart des fenêtres ont été tirés. Son grand-père lui tourne le dos, accroupi, à la recherche de quelque chose, des papiers, un sachet en tissu, ou peut-être les jetons d'un jeu. Une carafe est posée sur la table, ainsi qu'une timbale. Ses mains fouillent, sa tête est courbée, le sifflement de sa respiration résonne dans le silence.

Hamnet toussote pour se faire remarquer.

Son grand-père fait volte-face, l'air effaré, furieux, un bras volant en l'air comme pour repousser un assaillant.

« Qui va là ? s'écrit-il. Qui êtes-vous ?

— Ce n'est que moi.

— Qui ?

— Moi. » Hamnet s'avance jusqu'au filet de lumière qui filtre par la fenêtre. « Hamnet. »

Son grand-père s'assied dans un bruit sourd.

« C'est une belle frayeur que tu m'as causée, mon garçon, s'exclame-t-il. Que fais-tu donc à rôder comme cela ?

— Pardonnez-moi, répond Hamnet. J'ai appelé, j'ai appelé plusieurs fois, mais personne ne répondait. Judith ne se sent pas...

— Elles sont toutes sorties, l'interrompt son grand-père avec un geste sec de la main. Que leur veux-tu, à ces femmes ? »

Il saisit le col de la carafe, la penche au-dessus de la timbale. Le liquide – du houblon, présume Hamnet – se déverse d'un coup, dans la timbale mais aussi sur les papiers posés à côté. Son grand-père jure, puis éponge les feuillets à l'aide de sa manche. Hamnet se rend compte à cet instant qu'il est peut-être saoul.

« Savez-vous où elles se trouvent ? lui demande-t-il.

— Eh ? » fait son grand-père tout en continuant d'éponger ses papiers.

Sa colère de les avoir gâchés semble jaillir, brandie comme une rapière tirée de son fourreau. Hamnet sent sa pointe se promener dans la pièce, à la recherche d'un adversaire, et l'espace d'un instant, l'image de la baguette de sourcier de sa mère lui vient à l'esprit, cette façon qu'a la branche de noisetier de se tordre à l'approche de l'eau, sauf qu'Hamnet n'est pas un courant souterrain, et que la colère de son grand-père n'a rien de comparable avec cette branche oscillante. Sa colère est aiguisée, tranchante, imprévisible. Hamnet n'a pas la moindre idée de ce qui peut advenir, pas plus que de la conduite à tenir.

« Ne reste donc pas là, les bras croisés, s'agace son grand-père. Aide-moi. »

Hamnet fait glisser sa botte sur le sol pour faire un pas, puis un deuxième. Il se méfie, car les mots de son père sont restés gravés en lui : Reste à distance quand ton grand-père entre dans ses colères. Écarte-toi de lui. Reste le plus loin possible, d'accord ?

Ces mots, son père les lui avait dits lors de sa dernière visite, alors qu'ils déchargeaient tous les trois une charrette de la tannerie. Après

avoir fait tomber un tas de peaux dans la boue, John, son grand-père, était entré dans une fureur si violente qu'il en avait jeté son couteau d'office sur le mur de la cour. Aussitôt, son père avait attrapé Hamnet pour le protéger, pour le mettre derrière lui, à l'abri, mais John s'était contenté de repartir en trombe à l'intérieur de la maison, sans rien dire. Son père avait alors pris le visage d'Hamnet entre ses deux mains, les pouces posés au sommet de son cou, le regard pénétrant, sondeur. Il ne touchera jamais un cheveu de tes sœurs, mais c'est pour toi que je crains, avait-il murmuré entre ses dents, en fronçant les sourcils. Tu vois de quelles humeurs je parle, n'est-ce pas ? Hamnet avait hoché la tête, mais au fond de lui, il brûlait que ce moment se prolonge, que son père tienne encore un peu son visage : ce geste lui procurait une sensation de légèreté, de sécurité, le sentiment d'être absolument compris et adoré. Mais il percevait en même temps un malaise naissant logé en lui, comme quand son estomac refusait un repas. Il avait alors repensé à ces échanges piquants entre son père et son grand-père, à ces mots qui trouaient l'air, à la manie qu'avait son père de toujours porter sa main à son col pour le desserrer lorsqu'il se trouvait à table avec ses parents. Jure-le-moi, lui avait dit son père ce jour-là, dans la cour, avec de l'âpreté dans la voix. Jure-le. Je veux être sûr que tu ne crains rien quand je ne suis pas là pour veiller sur toi.

Hamnet pense respecter sa promesse. Il se tient à bonne distance, de l'autre côté de la cheminée. Quand bien même essaierait-il, son grand-père ne pourrait pas l'atteindre.

Celui-ci termine sa timbale d'une main et secoue de l'autre la feuille trempée.

« Prends ça », lui ordonne-t-il en la lui tendant.

Hamnet se penche, sans bouger les pieds, et attrape la feuille du bout des doigts. Les yeux de son grand-père sont plissés, guetteurs ; la pointe de sa langue dépasse au coin de ses lèvres. Il s'assied sur sa chaise, voûté, un vieux crapaud misérable sur une pierre.

« Et ça. »

Il lui tend un autre papier. Hamnet se penche de la même manière, en gardant la distance nécessaire. Il pense à son père, qui serait si fier, si content d'avoir été écouté.

Aussi rapide qu'un renard, son grand-père se jette en avant. Tout se passe tellement vite que même a posteriori, Hamnet ne saura dire

avec certitude dans quel ordre les choses se sont déroulées. La feuille virevolte jusqu'au sol, se pose entre eux, la main de son grand-père lui saisit le poignet, puis le coude, le tire vers l'avant, dans le vide qui les sépare, cet espace que son père lui avait demandé de maintenir, et son autre main, celle qui tient la timbale, se lève, très vite. Des traits de couleur passent dans le champ de vision d'Hamnet – invasion de rouge, d'orange, couleurs du feu, vues du coin de l'œil –, avant qu'il sente la douleur, une douleur aiguë, soudaine, perçante. Le bord de la timbale l'a touché juste en dessous de l'arcade.

« Ça t'apprendra, lui dit son grand-père – sa voix est calme. Ça t'apprendra à épier. »

Les larmes jaillissent des yeux d'Hamnet, les deux yeux, pas seulement celui qui a reçu le coup.

« Tu pleures, hein ? Comme une bonne femme ? Tu es aussi mauvais que ton père », ajoute-t-il avec dégoût, avant de le relâcher. Hamnet se retrouve propulsé en arrière, se cogne le tibia sur la tranche de la banquette. « Bon qu'à geindre, à pleurnicher et à se plaindre, marmonne-t-il. Aucun cran. Aucun flair. Et ce depuis toujours. Pas fichu d'aller au bout de quoi que ce soit. »

Mais Hamnet s'est précipité dehors, court dans la rue en s'essuyant, en tamponnant le sang qui coule sur son visage avec sa manche. Il pousse la porte de la dépendance, monte l'escalier jusqu'à la chambre de l'étage dans laquelle un corps est étendu sur la paillasse, près du grand lit de ses parents, fermé par des tentures. Ce corps est habillé – un sarrau marron, une coiffe blanche dont les cordons défaits reposent sur son cou. Judith a ôté ses souliers, posés à côté d'elle comme deux grosses cosses vides, le pied gauche à la place du droit.

« Judith », fait le petit garçon. Il lui touche la main. « Comment te sens-tu ? »

Les paupières de la petite fille se soulèvent. Son regard reste posé sur son frère pendant quelques instants, comme si elle le voyait de très loin, puis ses yeux se referment.

« Je dors », murmure-t-elle.

Leur visage a la même forme de cœur et les mêmes sourcils en pointe, aux poils couleur maïs qui poussent vers le haut. Les yeux qui fixent si brièvement le visage du garçon ont la même couleur que les siens – la couleur chaude de l'ambre, piquetée d'or. Il y a une

raison à cela : tous deux sont nés le même jour, ont séjourné en même temps dans le ventre de leur mère. Le petit garçon et la petite fille sont jumeaux, nés à quelques minutes l'un de l'autre. Ils se ressemblent tout autant que deux bébés ayant baigné dans la même poche des eaux.

Il referme ses doigts sur les siens – les mêmes ongles, les mêmes jointures des doigts, bien que les siennes soient plus grosses, plus larges, plus sales – et s'efforce d'ignorer la pensée qui lui dit que les doigts de sa sœur sont glissants et chauds.

« Comment te sens-tu ? demande-t-il. Mieux ? »

Elle remue. Ses doigts se resserrent. Son menton se soulève, puis retombe. Il y a, remarque le garçon, un gonflement sur le bas de sa gorge. Et un autre à l'endroit où son épaule et son cou se rejoignent. Le garçon les observe un moment. Deux œufs de caille, sous la peau de Judith. Pâles, ovoïdes, nichés là comme dans l'attente d'éclore. Un sur le cou, l'autre sur l'épaule.

Elle est en train de dire quelque chose, ses lèvres sont entrouvertes, sa langue bouge à l'intérieur de sa bouche.

« Que dis-tu ? lui demande le garçon en se penchant plus près.

— Ton visage, dit-elle. Qu'as-tu au visage ? »

Il pose une main sur son arcade, sent la bosse, la peau mouillée par le sang.

« Rien, répond-il. Ce n'est rien. » Puis il ajoute avec plus d'empressement : « Écoute. Je vais aller chercher un médecin. Je ne serai pas long. »

Sa sœur demande quelque chose d'autre.

« Maman ? répète-t-il. Elle... elle vient. Elle n'est pas loin. »

Leur mère, en réalité, se trouve à plus d'une demi-lieue de là.

Agnes s'occupe d'un lopin de terre à Hewlands, qui appartient à son frère et s'étire de la maison qui l'a vue naître jusqu'au bois. Là-bas, elle élève des abeilles dont le bourdonnement affairé, concentré, résonne autour de ruches tressées en brins de chanvre ; il y a aussi des herbes, des fleurs, des plantes, des tiges grimpantes soutenues par de petites branches. C'est un jardin de sorcière, comme le dit sa belle-mère en levant les yeux au ciel.

Chaque semaine ou presque, Agnes peut être aperçue entre ces rangées vertes, arrachant les mauvaises herbes, une main posée sur

les cloches qui abritent ses abeilles, taillant ici et là une tige, prélevant certaines fleurs, feuilles, cosses, certains pétales et certaines graines qu'elle enfouit dans la besace en cuir accrochée à sa hanche.

Ce jour-là, Agnes s'est rendue là-bas à la demande de son frère qui avait envoyé son jeune berger l'informer du comportement étrange de ses abeilles – elles ont quitté leur ruche pour se masser dans les arbres.

Agnes tourne autour des cloches, l'oreille tendue, à l'affût de ce que ses abeilles voudront bien lui dire ; elle surveille l'essaim dans le verger, ce nuage gris dispersé entre les branches qui vibre et tremble. Quelque chose les a perturbées. Est-ce le temps, un changement dans l'atmosphère ? Quelqu'un qui aurait dérangé la ruche ? L'un des enfants, peut-être, un mouton échappé du troupeau, ou sa belle-mère ?

Elle lève une main, la glisse sous le rebord, à l'intérieur de la cloche, au milieu des abeilles. Un mouvement se déclenche sous l'ombre des arbres, grise comme une rivière. Agnes le perçoit sans ciller, sa natte épaisse ramenée sur le sommet de son crâne, cachée sous une coiffe blanche. Aucun voile ne couvre son visage – elle n'en porte jamais. Il serait possible, pour qui se rapprocherait suffisamment, de voir que ses lèvres bougent, murmurent des sons et émettent des petits claquements à destination des insectes qui l'entourent, se posent sur sa manche, se cognent contre son visage.

Elle sort le cadre de la ruche, s'accroupit pour l'examiner. La couche grouillante qui le recouvre semble se mouvoir comme une seule et même entité, brune, striée d'or, aux ailes semblables à de tout petits cœurs. Cette couche est composée d'abeilles, de centaines d'abeilles, serrées les unes contre les autres, agrippées au cadre, à leur trophée, au fruit de leur travail.

Elle attrape un fagot de romarin incandescent qu'elle agite doucement ; sa fumée reste suspendue dans l'air d'août sans vent. Les abeilles décollent, à l'unisson, en formant une nuée au-dessus de sa tête, un nuage sans rebords, un filet aérien qui se déploie, encore et encore.

Avec le plus grand soin, la cire pâle est raclée, puis déposée dans un panier. Le miel se détache avec un bruit retenu, presque réticent, et tombe dans le pot aussi lentement que de la sève, orange et doré, chargé de l'âpre parfum du thym et des notes douces et florales

de la lavande. Le fil de miel qui s'étire entre le cadre et le pot s'élargit, s'entortille.

Puis, soudain, quelque chose l'interpelle, comme un mouvement dans l'air, un oiseau passant silencieusement au-dessus des têtes. Agnes, toujours accroupie, se tourne vers le ciel. Son geste fait vaciller sa main, du miel tombe sur son poignet, coule le long de ses doigts, sur le pot. Elle fronce les sourcils, pose le cadre et se lève en se léchant le bout des doigts.

Son regard se tourne vers les toits de chaume de Hewlands, à sa droite, sur les amas de nuages blancs, puis, à sa gauche, vers les branches agitées de la forêt et l'essaim bourdonnant dans les pommiers. Au loin, son frère cadet conduit les moutons sur le chemin, un long bâton à la main, entouré par les chiens qui courent autour du troupeau. Tout est en ordre. Elle observe pendant un moment encore le flot nerveux des moutons, le mouvement muet des sabots, leurs têtes mouillées, incrustées de boue. Une abeille atterrit sur sa joue ; elle agite la main pour la chasser.

Plus tard, Agnes sera gagnée par une certitude qui plus jamais ne la quittera : serait-elle partie à cet instant, aurait-elle récupéré ses sacs, ses plantes, son miel et repris le chemin de sa maison, aurait-elle écouté le malaise qui, brusquement, s'était emparé d'elle, ce qui s'était passé ensuite ne serait pas arrivé. Aurait-elle laissé les abeilles bourdonner dans leur coin, régler toutes seules leur problème au lieu d'aller leur souffler des mots de réconfort pour les reconduire à leur ruche, Agnes aurait déjoué le sort.

Elle ne fait rien de tout cela, cependant. Elle éponge son front, son cou en sueur, s'intime de ne pas être sotte. Elle referme le pot bien plein, enveloppe le cadre dans une feuille, pose ses mains à plat sur celui du dessous pour le déchiffrer, pour le comprendre. Penchée sur lui, elle se laisse envahir par son grondement, par les vibrations qui l'habitent ; elle ressent sa force, son pouvoir, aussi puissant que celui d'un orage qui approche.

Le petit garçon, Hamnet, marche à pas rapides, tourne au coin de la rue, évite un cheval qui attend, patiemment, entre les brancards d'une charrette, puis des hommes attroupés devant la maison commune, penchés les uns vers les autres d'un air grave. Il dépasse une femme qui porte un bébé dans ses bras tout en exhortant l'aîné

qui l'accompagne à avancer plus vite, à la suivre, un homme en train de battre la croupe d'une mule, puis un chien qui, à son passage, lève les yeux de son repas. Un aboiement résonne, sèche réprimande, avant que la bête retourne à sa pitance.

Hamnet arrive devant la maison du médecin – il a demandé le chemin à la jeune mère. Il frappe à la porte. Ce faisant, il remarque la forme de ses doigts, de ses ongles, et cette observation fait venir à son esprit Judith ; il frappe de nouveau, plus fort, frappe des coups sourds, appelle, crie.

La porte s'ouvre d'un coup sec et apparaît alors le visage étroit et contrarié d'une femme.

« Que te prend-il ? le houspille-t-elle en agitant un linge devant lui comme pour le chasser, comme pour chasser un insecte. Ton raffut pourrait réveiller les morts. Ouste, va-t'en d'ici ! »

La porte va se refermer quand Hamnet bondit.

« Non, dit-il. Par pitié. Je vous demande pardon, madame. J'ai besoin d'un médecin. Nous avons besoin de lui. Ma sœur... ma sœur est malade. Peut-il venir nous voir ? Peut-il venir maintenant ? »

De sa main rougie, la femme retient la porte fermement, mais son regard s'est fait attentif, vigilant, comme si l'expression gravée sur le visage d'Hamnet lui avait à elle seule permis de saisir la gravité de la situation.

« Il n'est pas là, répond-elle après un silence. Il se trouve auprès d'un patient. »

Hamnet déglutit péniblement.

« Quand reviendra-t-il, madame ? »

La pression, de l'autre côté de la porte, se relâche. Hamnet avance un pied à l'intérieur de la maison, laissant l'autre à sa place.

« Je ne saurais te le dire. » Elle le scrute de bas en haut, regarde le pied profanateur. « Qu'arrive-t-il à ta sœur ?

— Je ne sais. » Il s'efforce de revoir Judith, son corps allongé sur les couvertures, ses paupières closes, son teint à la fois échauffé et pâle. « Elle est fiévreuse. Elle s'est allongée. »

La femme fronce les sourcils.

« De la fièvre ? Y a-t-il des bubons ?

— Des bubons ?

— Des gonflements. Sous la peau. Sur le cou, les aisselles. »

Hamnet la regarde fixement, regarde le petit pli de peau entre ses

deux yeux, le rebord de sa coiffe, le carré de peau, près de son oreille, irrité par ses frottements et les mèches folles qui s'en sont échappées. Il songe à ce mot, « bubon », à ses notes vaguement végétales, à sa sonorité bouillonnante qui évoque très précisément la réalité à laquelle il renvoie. Une peur glaciale lui traverse la poitrine, s'enroule autour de son cœur comme une pellicule de givre.

La femme fronce un peu plus les sourcils. Sa main se pose au centre de la poitrine d'Hamnet et le repousse, le fait sortir.

« Va », lui dit-elle. Son visage est tendu. « Pars. Rentre chez toi. Immédiatement. » Mais alors que la porte se referme, elle ajoute à travers le minuscule interstice, d'un ton presque bienveillant : « Je demanderai au médecin de venir vous visiter. Je te connais. Tu es de la famille du gantier, n'est-ce pas ? Son petit-fils. D'Henley Street. Je lui demanderai de passer vous voir à son retour. Va, maintenant. Ne t'arrête pas en chemin. » Puis elle ajoute encore : « Bonne route. »

Hamnet repart en courant. La lumière semble partout plus forte, les gens plus bruyants, les rues plus longues, le ciel est d'un bleu cru, agressif. Le cheval stationne toujours près de sa charrette ; le chien est maintenant roulé en boule sur le seuil d'une porte. Des bubons. Ce mot, Hamnet l'a déjà entendu. Il sait ce qu'il veut dire, ce qu'il sous-entend.

Ce ne peut pas être cela, pense-t-il en bifurquant dans sa rue. C'est impossible. Impossible. Cela – il refuse d'y mettre un nom, de permettre au mot de se former, même dans sa tête – n'est pas arrivé dans notre ville depuis des années.

Hamnet est persuadé que quelqu'un sera rentré avant lui. Que quelqu'un se trouvera déjà là quand il parviendra devant la porte. Quand il la poussera. Quand il la franchira. Quand il appellera pour savoir si quelqu'un, n'importe qui, est rentré. Il y aura une réponse. Quelqu'un sera là.

Sans même s'en rendre compte, il est passé à côté de la bonne, de ses grands-parents et de sa sœur aînée pendant qu'il se rendait chez le médecin.

Sa grand-mère, Mary, livrait de la marchandise dans une ruelle en contrebas de la rivière. Sa canne était brandie contre un coq particulièrement teigneux, tandis que Susanna se trouvait derrière elle, en retrait. Susanna avait été réquisitionnée pour porter le panier

qui contenait les gants – en daim, en cuir de chevreau, bordés de fourrure d'écureuil, de laine, brodés ou sans aucun ornement. « Que tu ne sois même pas capable de regarder les gens dans les yeux pour les saluer restera à jamais une énigme pour moi, lui disait Mary tandis qu'il passait à toutes jambes à quelques pas de là. Ces clients de ton grand-père comptent parmi les plus importants. Leur témoigner une marque de courtoisie serait la moindre des choses. Je suis intimement persuadée que... » Levant les yeux au ciel, Susanna la suivait en traînant les pieds, chargée de son lourd panier. On croirait des mains coupées, pensait-elle tandis qu'elle soupirait pour couvrir la voix de sa grand-mère, avant de se laisser absorber par la vision d'une lamelle de ciel apparue entre les toits.

John, le grand-père d'Hamnet, faisait partie des hommes attroupés devant la maison commune. John, qui avait quitté le petit salon et son livre de comptes pendant qu'Hamnet était à l'étage, au chevet de Judith, se trouvait de dos quand il était passé en courant pour se rendre au domicile du médecin. Aurait-il tourné la tête au bon moment, Hamnet aurait aperçu son grand-père se faufiler entre les hommes et tirer avec insistance sur leurs bras réticents pour les inciter, pour les exhorter à venir avec lui à la taverne.

John n'avait pas été convié à ce rassemblement, mais en avait eu vent et s'y était rendu dans l'espoir de trouver des compagnons. Il donnerait n'importe quoi pour regagner le statut d'homme important, influent qui était le sien autrefois. Cela n'a rien d'impossible, John en est persuadé. La seule condition serait d'obtenir l'attention de ces hommes qu'il fréquente depuis des années, qui le connaissent, mesurent ses qualités d'artisan et l'intérêt qu'il porte à sa ville. Ou au moins que la guilde et le gouvernement local acceptent de lui pardonner ou de fermer les yeux sur sa conduite. Il fut un temps où John avait été bailli, puis échevin ; où il s'asseyait sur le premier banc de l'église et portait une chape écarlate. L'auraient-ils oublié ? Que leur a-t-il pris de ne point l'inviter ? Lui, cet ancien homme de haut rang – qui les dominait tous. Lui qui était quelqu'un. Mais John se trouve désormais réduit à vivre grâce aux pièces que son aîné veut bien lui envoyer depuis Londres (ce rejeton qui autrefois le mettait en rage, toujours à traîner sur la place du marché, à perdre son temps ; qui aurait cru qu'il finirait par faire quelque chose de sa vie ?).

Les affaires, cependant, restent bonnes, car les gens auront toujours besoin de gants. Peu importe que ces hommes soient au courant de son trafic de laine, des rappels à l'ordre à cause de ses absences à l'église, des contraventions pour avoir jeté ses ordures en pleine rue. John n'a que faire de leur jugement, de leurs amendes, de leurs avertissements, de leurs messes basses sur la ruine de sa famille, de son exclusion des rassemblements. Sa maison est l'une des plus belles de la ville – il y aura toujours cela. Ce que John, en revanche, ne supporte pas, c'est que tous refusent de boire en sa compagnie, de rompre le pain à sa table, de venir se réchauffer près de son âtre. Devant la maison commune, les hommes évitent son regard, n'interrompent plus leurs conversations. Personne n'écoute ses discours préparés sur la solidité de la filière du gant, le récit de ses réussites, de ses triomphes, personne n'accepte plus ses invitations à la taverne ou chez lui, à dîner. Tous hochent la tête d'un air distant, se détournent. L'un d'entre eux lui donne une tape sur le bras et lui dit, *Aye, John, aye*.

Alors, il s'en va seul à la taverne. Il n'y passe qu'un moment. Après tout, boire seul n'est pas un crime. Assis là, dans la semi-obscurité, la même que celle du jour tombant, un bout de chandelle posé devant lui sur la table, il regarde une mouche solitaire tourner autour de la flamme.

Judith est étendue sur la paille, les murs autour d'elle semblent se déformer. Ils se creusent, gonflent, se creusent, gonflent. Dans le coin de la chambre, les colonnes qui entourent le lit de ses parents remuent, se tordent comme des serpents ; au-dessus de sa tête, le plafond ondule comme l'eau d'un lac ; ses mains lui paraissent soudain toutes proches, puis immensément loin. La ligne où se rencontrent le blanc du mur en plâtre et le bois sombre des solives scintille, miroite. Son visage et sa poitrine sont chauds, brûlent, couverts d'une sueur luisante, mais ses pieds sont glacés. Elle frissonne, une fois, deux fois, de tout son corps, et voit les murs ployer, se resserrer sur elle, puis reculer. Pour chasser ces murs, ces colonnes serpentine, ce plafond mouvant, Judith ferme les yeux.

Aussitôt, elle se retrouve ailleurs. Dans plusieurs lieux à la fois. Elle traverse une pelouse, serrant fermement une main dans la sienne. Cette main est celle de sa sœur, Susanna. C'est une main longiligne,

avec un grain de beauté sur la phalange du quatrième doigt. Mais cette main n'a pas envie d'être tenue : au lieu d'être enroulés autour de ceux de Judith, ses doigts sont raides et tendus. Judith doit s'y agripper de toutes ses forces pour ne pas la lâcher. Susanna avance à grands pas à travers les herbes hautes. À chaque enjambée, sa main tire d'un coup sec sur celle de Judith. Mais si Judith la laisse s'échapper, la plaine l'engloutira. Personne ne pourra plus jamais la retrouver. Retenir cette main est primordial – crucial. Ne jamais la lâcher. Son frère marche devant. La tête d'Hamnet monte et descend, apparaît et disparaît dans l'herbe. Ses cheveux ont la couleur des blés mûrs. Là-bas, devant elles, il avance par bonds, comme un lièvre, comme une comète.

Puis, tout à coup, Judith est au milieu d'une foule. C'est la nuit, il fait froid ; la lueur de plusieurs lanternes ponctue l'obscurité glacée. Il doit s'agir de la fête de la Chandeleur. Elle est au milieu de la foule, mais la domine en même temps, perchée sur de solides épaules. Les épaules de son père. Ses jambes sont serrées autour de son cou, tandis que son père lui tient les deux chevilles ; ses mains sont enfouies dans ses cheveux bruns et épais, comme ceux de Susanna. Du bout de son petit doigt, elle agite l'anneau d'argent qu'il porte à l'oreille gauche. Ce geste le fait rire – c'est un grondement qui se transmet de corps à corps, comme un coup de tonnerre –, puis il remue la tête pour faire tinter l'anneau contre son ongle. Sa mère est présente également, ainsi qu'Hamnet et Susanna, et sa grand-mère. Mais Judith est celle qui a été choisie pour monter sur ces épaules, elle et elle seule.

Il y a un grand jaillissement de lumière. Des brasiers s'allument, féroces et flamboyants, autour d'une estrade en bois aussi haute qu'elle, perchée là sur son père. Sur l'estrade se trouvent deux hommes, tout vêtus de rouge et d'or, ornés de rubans et de pompons ; de grands chapeaux couvrent leur tête et leur visage est aussi blanc que la craie, avec des sourcils noircis et des lèvres peinturlurées de rouge. L'un d'entre eux pousse un grand cri perçant, puis de toutes ses forces jette une balle dorée sur son comparse ; l'autre exécute une pirouette, retombe sur les mains et attrape la balle avec ses pieds. Son père lui lâche les chevilles le temps d'applaudir ; Judith s'agrippe à sa tête. Une peur terrible s'empare d'elle, basculer en arrière, tomber de ses épaules, droit dans la foule agitée, bouillonnante, cette foule

qui pue la pelure de patate, le chien mouillé, la sueur et la châtaigne. Le cri de l'homme a jeté l'effroi dans son cœur. Ces brasiers lui déplaisent ; ces hommes aux sourcils en accent circonflexe lui déplaisent ; tout dans cette scène lui déplaît au plus haut point. Judith, en silence, se met à pleurer. Les larmes qui tombent de ses joues ressemblent à des perles dans les cheveux de son père.

Susanna et sa grand-mère, Mary, ne sont pas encore de retour. Mary s'est arrêtée en chemin pour bavarder avec une femme de la paroisse : toutes deux échangent des compliments, cancanent et se gratifient de petites tapes sur le bras, mais Susanna n'est pas dupe. Cette femme n'aime pas sa grand-mère ; elle ne cesse de lancer des coups d'œil autour d'elle, derrière son épaule, afin de vérifier que personne ne la voit en compagnie de Mary, l'épouse du gantier déshonoré. Car Susanna n'est pas sans savoir qu'en ville, nombreux sont les gens qui autrefois étaient leurs amis et qui changent désormais de trottoir en les apercevant. Voilà des années qu'il en est ainsi, mais depuis que son grand-père s'est vu mettre à l'amende pour ses absences à l'église, beaucoup d'habitants ne feignent même plus la courtoisie et passent leur chemin sans le moindre regard. La manière dont sa grand-mère s'est plantée devant la femme n'a pas échappé à Susanna, pour lui barrer la route, pour obliger la discussion à se nouer. Susanna voit tout cela. Et ce constat lui brûle l'intérieur du crâne, laisse sur ses parois des traces noires comme du charbon.

Allongée seule sur son lit, Judith ouvre et ferme les yeux. Elle n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé aujourd'hui. Elle se trouvait avec Hamnet, en train de fabriquer un jouet pour les chatons – tout en gardant un œil sur leur grand-mère qui avait demandé à Judith de couper le petit bois et d'astiquer la table pendant qu'Hamnet apprenait ses leçons –, lorsqu'elle avait brusquement senti une grande faiblesse envahir ses bras, une douleur dans son dos, des picotements dans la gorge. Je ne me sens pas bien, avait-elle dit à son frère, et le regard d'Hamnet s'était détaché des chatons pour se poser sur elle, avant de se promener partout sur son visage. Judith se trouve maintenant dans ce lit, mais ne sait ni comment elle est arrivée ici, ni où s'en est allé Hamnet, ni quand sa mère rentrera, ni pourquoi la maison semble complètement vide.

La bonne, au marché, a pris son temps pour choisir ses produits, occupée à faire du charme au crémier. Eh bien, eh bien, lui dit-il en retenant le pot à lait. Oh, répond la bonne en tirant sur l'anse. Vous refusez de me le donner ? Vous donner quoi ? fait le crémier en haussant les sourcils.

Son miel récolté, Agnes a ramassé sa besace et son fagot de romarin fumant, et s'en est allée en direction de l'essaim. Elle compte capturer les abeilles dans son sac pour les ramener à la ruche, mais doucement, tout doucement.

Le père se trouve à deux jours de voyage de là, à Londres, et remonte à cet instant précis Bishopsgate à grands pas, vers la Tamise, dans l'intention d'acheter l'un de ces petits gâteaux plats, sans levain, que l'on trouve sur des étals, là-bas. Une faim terrible le tenaille aujourd'hui, une faim qui le suit depuis son réveil et que ni le houblon et le porridge avalé ce matin, ni la tourte du déjeuner ne sont parvenus à assouvir. Il fait attention à son argent, ne s'en sépare jamais, ne dépense jamais plus que nécessaire. Cette habitude lui vaut d'ailleurs les railleries de ses collaborateurs. Les gens disent qu'il cache des sacs de pièces d'or sous le plancher de sa chambre – ces ragots le font sourire. Ils sont faux, bien entendu : tout l'argent qu'il gagne est envoyé à Stratford, chez lui, ou emporté avec lui, enveloppé et rangé dans les sacoches accrochées à sa selle, lorsqu'il accomplit le voyage. Néanmoins, jamais on ne le verra dépenser un groat sans nécessité absolue. Et il se trouve qu'aujourd'hui, en ce milieu d'après-midi, ce petit gâteau en est une.

À ses côtés marche un homme, le gendre de son propriétaire. L'homme parle sans discontinuer depuis leur départ. Le père d'Hamnet ne l'écoute qu'à moitié – il est question d'une rancœur envers son beau-père, d'une dot impayée, d'une promesse non tenue. Il pense, en fait, à la manière dont les rayons du soleil descendent, comme autant d'échelles, entre les minces interstices qui séparent les maisons et illuminent la rue lustrée par la pluie, pense au petit gâteau qui l'attend près du fleuve, au claquement des vêtements étendus au-dessus de sa tête et à l'odeur âcre de la lessive, pense à sa femme, brièvement, et à la symétrie de ses omoplates qui se rejoignent et s'écartent

lorsqu'elle relève la masse de ses cheveux, à la couture qui, au bout de sa botte, semble avoir cédé et lui vaudra sans doute une visite chez le cordonnier, peut-être après avoir mangé son petit gâteau, aussitôt que se seront tues les jérémiades du gendre de son propriétaire.

Qu'en est-il d'Hamnet ? Hamnet est de retour dans la maison exiguë, bâtie dans un trou, dans un vide. Il sait maintenant que les autres vont arriver. Lui et Judith ne seront bientôt plus seuls. Quelqu'un va venir, quelqu'un qui saura quoi faire, prendra la direction des opérations, lui dira de ne pas s'inquiéter. Il entre dans la maison, laisse la porte se refermer derrière lui. Il appelle, prévient qu'il est rentré, qu'il est à la maison. Il marque une pause, attend une réaction, mais rien – seul le silence lui répond.

POUR QUI SE PENCHERAIT à la fenêtre, à Hewlands, et tendrait le cou pour regarder à droite et à gauche, apercevoir l'orée de la forêt serait chose possible.

La vision qui s'offrirait alors paraîtrait peut-être instable, inconstante, trop éclatante – le vent caresse, ébouriffe, dérange les masses de feuilles ; chaque arbre répond aux caprices du ciel à un tempo légèrement différent de son voisin, ploie, frémit, projette ses branches, comme par nécessité de fuir l'air, de fuir le sol même qui le nourrit.

Par un matin de début de printemps, environ quinze ans avant qu'Hamnet ne s'en aille chercher le médecin en courant, un précepteur de latin se trouve à cette place, penché à la fenêtre. Tirant distraitemment sur l'anneau accroché à son oreille gauche, il regarde les arbres. Leur présence massive, alignés là, à la lisière de la ferme, lui fait venir à l'esprit l'image d'un décor de théâtre, l'un de ces trompe-l'œil que l'on déroule rapidement pour indiquer aux spectateurs que l'action se situe désormais dans une forêt, que la ville ou les rues de la scène précédente ne sont plus, qu'ils sont maintenant dans des bois, des terres incultes, et peut-être incertaines.

Ses sourcils se froncent légèrement. Il demeure à la même place, le bout des doigts pressés contre la vitre. Les garçons sont assis derrière lui ; ils récitent leur conjugaison, récitent sans être entendus tant leur précepteur est absorbé par le contraste saisissant qu'il observe entre le bleu piquant du ciel de printemps et le vert des feuilles nouvelles de la forêt. Les couleurs semblent plongées dans un combat que remportera la plus forte, la plus vibrante ; vert contre bleu, une couleur contre une autre. Les verbes latins des enfants le balaient, le traversent tel le vent dans les arbres. On sonne une cloche quelque part dans le corps de ferme, un coup bref, d'abord,

puis d'autres, plus insistants. Des pas résonnent dans l'allée, suivis par le bruit d'une porte qu'on laisse claquer. L'un des garçons – le plus jeune, James, le précepteur l'a reconnu sans même se retourner – soupire, tousse, s'éclaircit la gorge, puis reprend sa récitation. Le précepteur ajuste son col, lisse ses cheveux.

Les verbes latins se répandent comme la brume sur un marécage, autour de lui, entre ses pieds, sur ses épaules, près de ses oreilles, sortent par les interstices sous les plombs de la fenêtre. Leur mélodie se fond en un flou sonore qui emplit la salle jusqu'au plafond, ce plafond haut et noirci. Ils stagnent là-haut, aux côtés des spirales et des volutes de fumée qui émanent de la cheminée dépourvue de conduit. Le précepteur a donné pour consigne de conjuguer le verbe *incarcerare*, dont les sons durs et répétés griffent les murs de la salle, donnent l'impression que les mots eux-mêmes aimeraient s'en échapper.

Il se rend ici deux fois par semaine, forcé par son père, le gantier, qui de cette manière rembourse une sorte de dette qu'il doit à Hewlands à cause d'un arrangement ou d'un accord avec l'ancien propriétaire, qu'il n'aurait pas honoré. Ledit propriétaire était un paysan large de carrure, qui portait toujours à sa ceinture un crochet de berger semblable à un gourdin et dégageait une bonhomie, une candeur, que le précepteur avait toujours appréciée. Il était mort brusquement, l'an dernier, laissant derrière lui ses acres et ses troupeaux, en plus d'une épouse et de huit ou neuf enfants (le précepteur n'est pas sûr du nombre). À l'annonce de ce tragique événement, son père avait à peine caché sa joie ; lui seul connaissait la teneur de leur accord. Au beau milieu de la nuit, alors que son père se croyait seul, le précepteur (doté d'un don particulier pour épier) l'avait entendu lancer d'une voix triomphante : Quelle aubaine ! La veuve n'est au courant de rien, et quand bien même le serait-elle, ni elle ni son nigaud d'ainé n'osera venir me réclamer quoi que ce soit.

Mais il s'est trouvé que la veuve ou son fils est justement venu réclamer que soit honoré cet arrangement (information glanée par le précepteur en écoutant à la porte de la chambre de ses parents), qui concernait des peaux de mouton que le paysan avait laissées en dépôt au gantier. Le père avait promis d'envoyer les peaux à la tannerie ; le paysan l'avait cru. Toutefois, le gantier avait insisté pour que la laine soit laissée sur les peaux, ce qui avait éveillé les soupçons

du paysan et fait naître le différend. Le précepteur, cependant, n'avait pas tout compris de ce dernier point puisque les murmures s'étaient interrompus au moment où sa mère avait été appelée par les hurlements furieux d'Edmond, son dernier-né.

Ainsi, son père se livre à des activités un brin frauduleuses – cela ne fait aucun doute. Leurs parents leur avaient fait croire, à eux, à quiconque le demandait, que ces peaux de mouton étaient destinées à des gants. La fratrie tout entière avait été sidérée d'apprendre qu'un autre sort les attendait. Mais que pouvait bien en faire leur père, le gantier le plus prisé de toute la ville ?

Il y a désormais une dette ou une amende dont son père ne peut – ne veut ? – s'acquitter, une dette que la veuve ou le fils refuse d'oublier et qu'il paie donc, lui, par sa présence. Par son temps, sa grammaire latine, son cerveau. Deux fois par semaine, lui a dit son père, il marchera les deux kilomètres qui les séparent des abords de la ville, puis longera le cours d'eau jusqu'à cette grande bâtisse de plain-pied, entourée par les moutons, pour faire répéter aux plus jeunes leurs leçons.

Tout est arrivé du jour au lendemain – cette toile d'araignée qui s'est tissée autour de lui. Un soir, pendant que le reste de la maisonnée se préparait au coucher, son père l'a convoqué dans son atelier pour lui annoncer qu'il s'en irait à Hewlands pour « mettre du plomb dans la tête de ces garçons ». Posté dans l'embrasure de la porte, le précepteur avait regardé son père durement. Puis-je savoir quand ceci a été décidé ? Son père et sa mère étaient en train d'astiquer leurs outils pour le lendemain. Cela ne te regarde pas, avait répondu son père. Tout ce que tu dois savoir, c'est que tu te rendras désormais là-bas. Et si je ne le souhaite pas ? avait dit le fils. Le père avait fait glisser un long couteau dans son fourreau de cuir, feignant de ne pas avoir entendu. Sa mère avait jeté un coup d'œil vers son mari, puis vers lui, tout en accompagnant son regard d'un « non » de la tête furtif. Tu iras, avait fini par asséner son père en posant son torchon, et la discussion s'arrêta là.

Une envie furieuse de s'éloigner de ces deux personnes, de sortir en trombe de la chambre, d'ouvrir d'un coup sec la porte de la maison et de partir dans la rue en courant monte brusquement en lui, comme la sève dans un arbre. L'envie de frapper son père, aussi. De lui faire mal, physiquement, de se servir de ses propres poings, de ses propres

bras, de ses propres doigts pour rendre à cet homme tout ce qu'il lui a fait subir. Tous, les six d'entre eux, ont déjà reçu ses coups, se sont fait attraper, gifler à l'occasion d'une saute d'humeur, mais jamais avec la même régularité ni la même violence que le fils aîné. Ce dernier ignore pourquoi, mais quelque chose attire depuis toujours sur lui la fureur et les déchaînements de son père, comme un fer à cheval avec un aimant. Depuis toujours, il vit avec l'impression de sentir sa main calleuse se refermer sur le haut de son bras, là où la chair est tendre, cette force inéluctable qui le cloue et permet à son père de faire pleuvoir les coups de son autre main, encore plus puissante. La sensation d'une claque qui vous sonne, arrivant d'en haut, imprévisible et cinglante ; la brûlure de l'outil en bois qui déchire la peau derrière les jambes. L'incroyable dureté des os de la main adulte, l'extrême souplesse et douceur de la chair de l'enfant, la facilité avec laquelle ploient, se contraignent ces jeunes os inachevés. Et la fureur à sec, en veilleuse, ce sentiment d'impuissance dans l'humiliation qui imprègne ces longues minutes d'acharnement.

Les accès de rage de son père arrivaient soudainement, telle la gale, puis s'en allaient comme ils étaient venus. Sans constance, sans signe avant-coureur, sans logique ; et jamais deux fois pour la même raison. Le fils avait appris, très tôt, à sentir les frémissements qui précédaient l'éruption, et plusieurs feintes, plusieurs esquives pour éviter ses poings. Comme un astronome déchiffre les plus infimes altérations dans l'alignement des planètes et des sphères, l'aîné pouvait prévoir le sort qui l'attendait par la simple observation de l'humeur et du visage de son père. Il pouvait prédire, au bruit que faisait la porte de la maison quand il rentrait, au rythme de ses pas sur le sol dallé, si les coups pleuvraient ou non. De l'eau renversée de la louche, une botte laissée au mauvais endroit, un air jugé insuffisamment respectueux – tels pouvaient être les prétextes cherchés par son père.

Mais il y a un an environ, le fils a grandi, l'a dépassé. Il est plus fort, plus jeune, plus vif. Ses allées et venues aux différents marchés, aux fermes des faubourgs ainsi qu'à la tannerie, chargé de sacs de peaux ou de gants ont musclé, ont fait forcer ses épaules et son cou. Il n'a bien sûr pas échappé à l'aîné que les coups du père avaient, depuis peu, faibli. Quelques mois plus tôt, un soir, alors qu'il sortait tard de son atelier, le père avait croisé le fils dans le couloir et, sans

le moindre mot, s'était rué sur lui pour le frapper au visage avec l'outre qu'il tenait à la main. La douleur avait fait au fils l'effet d'une brûlure plus que d'un choc, d'un coup ou d'une pression : il y avait dans cette douleur-là quelque chose de piquant, de vif, de griffant, qui laisserait sur la peau – le fils l'avait tout de suite su – une marque rouge, une éraflure. Sans doute la vision de cette marque avait-elle fait enrager le père de plus belle, car il avait alors levé la main pour porter un second coup, mais le fils l'avait arrêté. Il avait attrapé le bras de son père. Il l'avait repoussé, de toutes ses forces, au point de parvenir, à sa propre surprise, à faire fléchir le corps de son adversaire. Ne manquait plus qu'un tout petit effort pour que cet homme, ce Léviathan, le monstre de son enfance, se retrouve plaqué contre le mur. Il fit donc cet effort. De la pointe du coude, il immobilisa son père. Puis il lui secoua le bras comme à un pantin et l'outre tomba par terre. Il approcha son visage tout près du sien et remarqua, ce faisant, qu'il devait se pencher pour se mettre au même niveau que lui. Puis il lui dit, Plus jamais tu ne lèveras la main sur moi.

Tandis qu'il se tient devant cette fenêtre, à Hewlands, un besoin de sortir, de s'insurger, de s'enfuir l'emplit tout entier, prêt à déborder. Il ne touche pas à l'assiette que la veuve du fermier lui a apportée tant cette nécessité le crispe – partir, s'éloigner, laisser ses jambes et ses pieds l'emmener ailleurs, aussi loin que possible.

Les verbes latins se répandent, s'amoncellent de nouveau autour de lui, au plus-que-parfait puis au présent. Mais alors que le précepteur va se retourner pour affronter ses élèves, il aperçoit, sortant des bois, une silhouette.

Pendant quelques instants, le précepteur pense qu'il s'agit d'un jeune homme. L'inconnu porte un chapeau, un gilet de cuir, des gants, et émerge de la forêt avec une insouciance, une assurance toutes masculines, foulant la terre à grands pas, du plat de ses bottes. Sur son poing tendu se tient un oiseau ; son plumage est châtain, sa poitrine blanche comme la crème, ses ailes tachetées de noir. Perché là, voûté, soumis, son corps se balance au rythme des mouvements de son compagnon, de son maître.

Le précepteur suppose que cette personne, ce jeune dresseur de faucons, doit travailler comme aide à la ferme. Ou qu'il s'agit d'un proche de la famille, un cousin de passage, peut-être. Mais c'est alors

qu'il remarque la longue tresse posée sur une épaule, tombant plus bas que la taille, et le gilet de cuir lacé autour d'un tronc dont la forme, curieusement, se resserre en son milieu. Il aperçoit alors les jupons, relevés, que des mains hâtives sont en train de remettre en place, par-dessus des bas. Il aperçoit un visage ovale, pâle, sous le chapeau, des sourcils doucement courbés, une bouche aux lèvres rouges et pleines.

Il se colle à la vitre, appuyé sur le rebord, et regarde la femme passer dans le cadre de la fenêtre, de droite à gauche, l'oiseau sur son poing, les jupons bouffant autour de ses bottes. Elle pénètre dans l'enceinte de la ferme, se fraie un chemin au milieu des poules et des oies, tourne au coin du bâtiment, puis disparaît.

Le précepteur se redresse. Ses sourcils ne sont plus froncés et dans sa barbe naissante un sourire s'est formé. Plus un bruit dans la salle, derrière lui. C'est alors qu'il se rappelle : la leçon, les garçons, les verbes à conjuguer.

Il se retourne, joint les doigts comme le font les véritables précepteurs, imagine-t-il, comme le faisaient ses propres maîtres à l'école, il n'y a encore pas si longtemps.

« Excellent », leur dit-il.

Les élèves se tournent vers lui comme des plantes vers le soleil. Il sourit à ces visages doux, inachevés, aussi pâles que de la pâte à pain fraîche sous cette lumière, puis fait semblant de ne pas avoir vu le bâton pointu avec lequel l'aîné taquine le cadet sous la table, et les séries de boucles griffonnées sur son ardoise.

« Et maintenant, leur dit-il, je voudrais que vous me traduisiez la phrase suivante : "Merci, monsieur, pour votre aimable lettre." »

Les garçons se penchent sur leur ardoise. Le plus âgé (et le plus sot, comme l'a remarqué le précepteur) respire par la bouche, tandis que le cadet travaille la tête posée sur son bras. Mais en toute honnêteté, quel sens ont ces leçons ? Ces enfants ne sont-ils pas destinés à devenir fermiers comme leur père, comme leurs frères aînés ? Il n'y a qu'à regarder où toutes ces années d'école l'ont lui-même mené – dans cette salle noire de suif, à flagorner les fils d'un éleveur de moutons dans l'espoir de leur apprendre la syntaxe et la conjugaison.

Il attend qu'ils aient achevé la moitié de l'exercice avant de leur demander : « Comment s'appelle cette servante ? La jeune femme

à l'oiseau ? »

Le cadet lève vers lui un regard direct, franc. Le précepteur lui sourit. Il est capable de lire, de décrypter les pensées des autres, de prédire dans quel sens quelqu'un va bondir, quel sera son geste, ensuite. Le contact d'un père aussi impétueux lui a conféré, très tôt, cette faculté. Il sait que l'aîné ne comprendra pas le sens caché de cette question mais que le cadet, du haut de ses neuf ans, si.

« L'oiseau ? demande l'aîné. Elle n'a pas d'oiseau. » Il jette un coup d'œil à son frère. « Si ?

— Elle n'a pas d'oiseau ? » Le précepteur croise leur regard déconcerté. Il revoit, l'espace d'un instant, le plumage fauve et pommelé du faucon. « Je fais peut-être erreur. »

Le plus jeune se hâte alors de répondre :

« Il y a bien Hettie, celle qui s'occupe des poules et des cochons. » Son front se plisse. « Les poules sont bien des oiseaux ? »

Le précepteur hoche la tête.

« En effet. »

Il se retourne vers la fenêtre, regarde dehors. Tout est comme avant. Le vent, les arbres, les feuilles, les brebis crottées, serrées les unes contre les autres, la ligne de démarcation entre cette nature domptée, cultivée, et la forêt. La fille a disparu. Se pourrait-il que l'oiseau perché sur son bras ait été une poule ? Cela lui semble peu probable.

Un peu plus tard, une fois la leçon terminée, le précepteur s'aventure de l'autre côté de la maison. Ses obligations voudraient qu'il prenne le chemin de la ville, qu'il entame la longue marche qui le ramènera chez lui, mais il désire voir une dernière fois la jeune fille, désire l'observer, et pourquoi pas échanger avec elle quelques mots. Une intense curiosité le pousse à vouloir voir l'oiseau de plus près, à connaître le son de la voix qui sortira de cette bouche. Il aimerait prendre cette natte dans sa main, la soupeser, sentir glisser ses maillons soyeux entre ses doigts. Son regard se pose sur les fenêtres de la maison tandis qu'il la contourne. Il n'a, bien sûr, aucune raison de se trouver ici, dans l'enceinte de la ferme. La mère des garçons comprendrait aussitôt de quoi il retourne, pourrait le congédier. Le précepteur met en péril sa place, met en péril l'effacement de la dette que son père doit à la veuve du paysan. Mais même cette

idée ne le dissuade pas d'aller plus avant.

Il pénètre dans l'enceinte de la ferme, évite les flaques et les amas de fumier. Il a plu, plus tôt, tandis qu'il s'évertuait à apprendre le subjonctif aux garçons – le précepteur a entendu les gouttes marteler le haut toit de chaume du bâtiment. Le ciel commence à se vider de sa lumière ; le soleil va bientôt se retirer ; les morsures glaciales de l'hiver sont toujours présentes dans l'air. Un poulet gratte la terre avec application, en caquetant doucement, tout seul.

Il pense à la jeune femme, sa natte, son faucon. La perspective de rendre moins pénibles ces visites forcées se dessine soudain. Cette corvée, auprès de ces enfants, dans cet endroit laid et monotone, pourrait en fin de compte lui devenir supportable. Le précepteur imagine des rencontres secrètes au terme de ses leçons, une marche à travers les bois, un rendez-vous derrière l'une de ces remises ou l'un de ces cabanons.

L'idée que la jeune femme qu'il a aperçue soit, en fait, l'aînée de la fratrie ne l'effleure pas un seul instant.

Elle possède une exécrable réputation dans les environs. On dit d'elle qu'elle est étrange, hors norme, dérangée, peut-être même folle. Le précepteur a ouï dire qu'on la voyait errer sur les petits chemins et dans la forêt, seule, pour cueillir des plantes dont elle tire d'inquiétantes potions. Et gare à celui qui croiserait son chemin, car il est encore dit qu'elle tiendrait ses connaissances d'une vieille femme qui savait fabriquer des remèdes et faire tourner le rouet, et dont un seul regard pouvait tuer un nouveau-né. On dit que sa belle-mère vit terrorisée, craignant de recevoir l'un de ses sortilèges, surtout maintenant que le paysan n'est plus. Cette fille devait être aimée de son père, cependant, si l'on en croit la dot laissée dans son testament. Bien sûr, voilà qui ne suffirait pas à la rendre bonne à marier. Les gens la disent trop sauvage pour qu'aucun homme puisse la supporter. Sa mère, paix à son âme, était une vagabonde, une ensorceleuse, un esprit de la forêt – le précepteur a entendu toutes sortes de rumeurs à son sujet. Sa propre mère secoue la tête et fait claquer sa langue lorsque cette fille est évoquée.

Le précepteur ne l'a jamais vue, mais l'imagine mi-bête, mi-femme : une créature aux sourcils touffus, boiteuse, à la chevelure striée de gris, aux habits couverts de boue et de feuilles séchées. La progéniture de feu la sorcière de la forêt. Qui va en claudiquant et

en parlant toute seule, une main dans sa besace à la recherche de ses fioles et amulettes.

Il jette un coup d'œil aux alentours, du côté de l'ombre sous l'appentis de la porcherie, des branches nues des pommiers penchées par-dessus la clôture. Pour rien au monde le précepteur ne voudrait croiser cette fille aînée. Il franchit le portail et poursuit son chemin sur un sentier. Il regarde derrière son épaule, en direction des fenêtres de la maison, de l'étable où les bêtes ruminent tout en secouant la tête dans leur stalle. Où peut-elle bien être ?

Un mouvement sur sa gauche détourne ses pensées de cette folle, cette sorcière. Une porte s'ouvre, des jupons s'agitent, des charnières grincent. C'est elle, la fille à l'oiseau ! En chair et en os. Sortant d'une espèce de cabanon, refermant la porte derrière elle. Elle, là devant lui, comme si sa seule volonté l'avait fait venir à lui.

Il tousse dans son poing.

« Bonjour à vous », dit-il.

Elle se tourne. Elle le regarde un moment, hausse les sourcils, très légèrement, comme si elle pouvait lire le fond de ses pensées, comme si sa tête était aussi transparente que de l'eau. Elle le regarde de la tête aux pieds, une fois, puis deux.

« Monsieur, répond-elle quelques secondes plus tard, esquissant une révérence sommaire. Puis-je savoir ce qui vous amène ici ? »

Sa voix est claire, posée, sa diction bonne. Son effet sur lui est instantané : son pouls s'accélère, une chaleur envahit sa poitrine.

« Je suis le précepteur des garçons, répond-il. Le précepteur de latin. »

Il pense l'avoir impressionnée, s'attend à un hochement de tête déférent. Devant vous se trouve un homme instruit ; un homme de lettres, de connaissance, aimerait-il lui dire. Bien différent d'un rustre, madame, bien différent d'un simple paysan.

Mais le visage de la jeune femme reste impassible.

« Ah, répond-elle. Le précepteur de latin. Oui, bien sûr. »

La neutralité de sa réponse le méduse. Tout dans cette femme est troublant : impossible de deviner son âge, tout comme sa place au sein de la maison. Peut-être est-elle légèrement plus âgée que lui. Ses habits sont sales et grossiers comme ceux d'une servante, mais son parler est celui d'une dame. Avec son port altier, la jeune femme mesure presque la même taille que lui, et ses cheveux sont du même

brun foncé que les siens. Elle soutient son regard comme le ferait un homme, mais cette silhouette et ces courbes qui remplissent son gilet de cuir sont bien féminines.

Le précepteur juge que l'attitude la plus judicieuse est ici l'effronterie.

« Puis-je voir... votre oiseau ? »

Elle fronce les sourcils.

« Mon oiseau ? »

— Je crois vous avoir vue sortir de la forêt, plus tôt... avec sur votre bras un oiseau. Un faucon. Une créature des plus fascinantes... »

Pour la première fois, son visage trahit une émotion : l'alarme, l'inquiétude, l'apeurement.

« Vous ne leur direz pas, n'est-ce pas ? demande-t-elle en désignant la ferme. Il m'était interdit de l'emmener aujourd'hui, mais elle était trop agitée, trop affamée. Je ne pouvais me résoudre à la laisser enfermée tout l'après-midi. Ne dites à personne que vous m'avez vue, que j'étais sortie, voulez-vous ? »

Le précepteur sourit. Il s'approche d'elle.

« Croyez que je n'en parlerai à personne, jamais », parvient-il à répondre d'un ton pompeux, rassurant. Il pose la main sur son bras. « N'ayez aucune crainte. »

Le regard de la jeune femme accroche le sien. Près l'un de l'autre, ils s'observent. Il remarque que ses yeux ont presque la couleur de l'or, l'iris, piqueté de vert, cerclé par un anneau d'ambre. De longs cils noirs. La peau blanche, des taches de rousseur sur le nez, le long des pommettes. Se produit alors une chose étrange : la jeune femme pose sa main sur celle du précepteur, qui lui tenait l'avant-bras. Elle saisit sa peau, le muscle entre son pouce et son index, et le pince. Le geste est ferme, insistant, étonnamment intime, à la limite du douloureux. Il lui coupe le souffle, lui fait tourner la tête – l'assurance qu'il renferme. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, personne ne l'a jamais touché à cet endroit, de cette façon. Voudrait-il retirer sa main, un coup sec serait nécessaire. La force de la jeune femme est surprenante et, découvre-t-il aussi, aguichante.

« Je... commence-t-il sans avoir la moindre idée de ce qui va suivre, de ce qu'il veut dire. Voulez-vous... »

Aussitôt, elle lui lâche la main, éloigne son bras du sien. La main du précepteur, là où la jeune femme l'a touchée, semble chaude et très

nue. Il se frotte le front avec, comme pour l'apaiser.

« Vous désiriez voir mon oiseau », déclare-t-elle, soudain experte, très concentrée, avant d'attraper une clé pendue à une chaîne cachée dans ses jupons.

Elle déverrouille la porte, la pousse et entre dans le cabanon. Le précepteur la suit, stupéfait.

C'est un endroit étriqué, obscur, où flotte une odeur de matière desséchée, une odeur qu'il connaît. Il inspire : des arômes de bois, de chaux, et de quelque chose de sucré et fibreux. Derrière, aussi : une odeur crayeuse, musquée. Et la femme à ses côtés : il perçoit le parfum de ses cheveux et de sa peau, d'où s'exhale une légère odeur de romarin. Il se trouve sur le point de poser de nouveau sa main sur elle – sur son épaule, sur sa taille si extraordinairement proche, car pourquoi donc l'aurait-elle emmené ici, si elle-même n'avait pas quelque chose derrière la tête –, quand...

« La voilà, murmure-t-elle avec empressement, tout bas. La voyez-vous ?

— Qui donc ? répond-il, distrait par ses courbes, le romarin, les étagères qui les entourent et qui, à présent que ses yeux se sont acclimatés à la pénombre, lui apparaissent plus distinctement. Quoi ?

— Ma crécerelle », répond-elle, et tandis qu'elle s'avance, le précepteur découvre, tout au fond de la cabane, un grand perchoir sur lequel se trouve l'oiseau de proie.

La tête sous un chaperon, il a les ailes repliées, ses serres d'ocre écaillées accrochées à la structure en bois. Son dos est voûté, sa tête rentrée, comme s'il se protégeait de la pluie. Le plumage de ses ailes est sombre tandis que sa poitrine est claire et marquée de stries, telle l'écorce d'un arbre. Se retrouver si près de cette créature appartenant à un tout autre élément – le vent, le ciel, ou même le mythe – lui semble extraordinaire.

« Grand Dieu », s'entend-il dire.

La jeune femme se retourne et, pour la première fois, sourit.

« C'est une crécerelle, souffle-t-elle. Un ami de mon père, un prêtre, me l'a donnée lorsqu'elle n'était qu'un oisillon. Je l'emmène voler chaque jour ou presque. Je ne peux lui ôter son chaperon maintenant, mais elle a senti votre présence. Elle se souviendra de vous. »

Le précepteur la croit sans peine. Bien que les yeux et le bec

de l'oiseau soient recouverts par cette minuscule coiffe, taillée dans du cuir – de mouton ou peut-être de chevreau, remarque-t-il, irrité par ce réflexe –, sa tête se tourne et se tend à chaque mot qu'ils prononcent, à chaque mouvement qu'ils font. Cette tête, cet œil, le précepteur se surprend à penser qu'il aimerait les voir, aimerait savoir ce qui se cache sous cet accessoire.

« Elle a attrapé deux souris aujourd'hui, poursuit la jeune femme. Ainsi qu'un campagnol. Elle vole, ajoute-t-elle en se tournant vers lui, dans un silence absolu. Ses proies ne peuvent l'entendre approcher. »

Le précepteur, enhardi par ce regard, ose la toucher de nouveau. Sa main se pose sur sa manche, son gilet de cuir et, pour finir, sur sa taille. Il referme ses doigts autour, aussi fermement qu'elle-même l'avait fait, et tente de l'attirer vers lui.

« Quel est votre nom ? » lui demande-t-il.

Elle cherche à s'écarter, mais il resserre sa prise.

« Je ne vous le dirai pas.

— Dites-le.

— Lâchez-moi.

— D'abord votre nom.

— Me laisserez-vous, ensuite ?

— Oui.

— Comment puis-je savoir que monsieur le précepteur tiendra parole ?

— Je tiens toujours mes promesses. Je sais tenir ma parole.

— Mais pas vos mains. Lâchez-moi, et je vous le donnerai.

— Votre nom, d'abord.

— Me lâcherez-vous alors ?

— Oui.

— Très bien.

— Me le direz-vous ?

— Oui, mon nom est...

— Quoi ?

— Anne », répond-elle, ou semble-t-elle répondre, car au même moment, le précepteur dit : « Il me faut savoir. »

« Anne ? » répète-t-il, sidéré devant ce mot familier, qui résonne pourtant étrangement dans sa bouche.

Ce nom est celui de sa sœur, morte il n'y a pas deux ans, un nom qu'il n'a pas prononcé depuis le jour de son enterrement, se rend-il

compte à cet instant. Il revoit, pendant un long moment, le jardin de l'église détrempé, les gouttes de pluie tombant des ifs, la gueule béante et sombre creusée dans le sol éventré pour accueillir ce corps enrobé de blanc, si frêle, si petit. Trop petit, semblait-il, pour être laissé dans la terre comme cela, tout seul.

La fauconnière profite de ce moment d'égarement pour le repousser ; le précepteur heurte les étagères installées tout le long des murs. Un bruit résonne, curieux, semblable à celui que feraient des milliers de jetons ou de balles déplacés en même temps. Tentant de se repérer à tâtons, il trouve sous ses mains plusieurs objets ronds, à la surface lisse, fraîche, pourvus d'une pointe au sommet. Il comprend tout à coup quelle était cette odeur familière qu'il avait perçue.

« Des pommes », souffle-t-il.

La jeune femme lâche un rire bref qui traverse l'espace qui les sépare, ses mains appuyées sur l'étagère derrière elle, le faucon à côté.

« Nous sommes dans le grenier à pommes. »

Il porte l'un des fruits à son visage, en respire le parfum tranchant, caractéristique, acide. Une myriade d'images passées lui viennent à l'esprit : feuilles mortes, herbe trempée, fumée de bois, la pièce dans laquelle sa mère cuisinait.

« Anne », dit-il en croquant dans la chair du fruit.

Elle sourit, et la courbe dessinée par sa lèvre tout à la fois l'affole et le ravit.

« Ce n'est pas mon nom », répond-elle.

Il abaisse la pomme, faussement offensé, presque soulagé.

« C'est pourtant celui que vous m'avez donné.

— Vous vous trompez.

— Non.

— C'est donc que vous ne m'écoutiez pas. »

Il pose d'un geste sec la pomme à moitié croquée et s'avance vers elle.

« Dites-le-moi, dans ce cas.

— Je ne vous le dirai pas.

— Vous me le direz. »

Il pose les mains sur ses épaules, fait courir le bout de ses doigts sur ses bras, la regarde frémir à son contact.

« Vous me le direz, reprend-il, lorsque nous nous embrasserons. »
Elle tourne la tête de côté.

« Quelle arrogance, dit-elle. Et si nous ne venions jamais à nous embrasser ?

— Nous y viendrons. »

De nouveau, la main de la jeune femme trouve celle du précepteur ; ses doigts pincent la chair entre son pouce et son index. Il hausse les sourcils, la dévisage. Elle a la même expression qu'une femme qui lirait un texte particulièrement difficile, s'efforcerait de déchiffrer quelque chose, de faire le jour sur une énigme.

« Hmm, dit-elle.

— Que faites-vous ? Pourquoi tenir ma main de cette manière ? »
lui demande-t-il.

À son tour, elle fronce les sourcils ; puis son regard se braque sur lui, sondeur.

« Qu'y a-t-il ? » dit-il, soudain désarçonné par elle, par son silence, sa concentration, ses doigts qui le serrent. Sur leurs étagères, les pommes les entourent. Depuis son perchoir, l'oiseau les écoute, immobile.

La femme se penche vers lui. Elle libère sa main, qui de nouveau lui semble crue, pelée, ravagée. Puis, sans crier gare, elle colle sa bouche contre la sienne. Il sent alors le moelleux de ses lèvres jumelles, le contact franc de ses dents, la douceur irréaliste de son visage. Puis elle s'écarte.

« Agnes », dit-elle.

Et ce nom, lui aussi, est un nom qu'il connaît, bien que n'ayant jamais rencontré personne qui le porte. Agnes. Prononcé différemment de la façon dont il s'écrit sur le papier, à cause de ce g presque caché, secret. La langue s'enroule, mais se retient presque de le faire sonner. *Ann-yis. Agn-yes.* D'abord s'appuyer sur la première syllabe, puis sauter par-dessus la deuxième.

Elle se dégage de l'espace où elle se trouve, entre le corps du précepteur et l'étagère. Elle ouvre la porte et une lumière blanche aveuglante, écrasante, apparaît. Puis la porte claque et le précepteur se retrouve seul, avec la crécerelle, avec les pommes, avec l'odeur du bois et de l'automne, avec l'odeur sèche, teintée de plumes et de viande, de l'oiseau.

Ce baiser, le grenier à pommes, le souvenir encore frais de ses

épaules, les questions qu'il se pose quant à sa prochaine venue à Hewlands, les plans qu'il échafaude pour revoir seul à seule cette servante l'ont plongé dans une telle stupéfaction qu'il lui faut avoir parcouru la moitié du chemin pour se rendre compte d'une chose : ne dit-on pas que l'aînée de la fratrie possède un faucon ?

Il se racontait autrefois, dans la région, l'histoire d'une fille qui vivait à la lisière de la forêt.

Les uns les autres, les gens se passaient ces mots, Avez-vous déjà entendu parler de cette fille qui vit à la lisière de la forêt ?, tandis qu'ils se réunissaient autour du feu, le soir, qu'ils pétrissaient la pâte, qu'ils démêlaient la laine avant de faire tourner le rouet. Il va de soi que de telles histoires font passer plus vite les soirées, font taire les enfants agités, font oublier leurs soucis aux gens.

Une fille, donc, à la lisière de la forêt.

Il y a dans cette première phrase une promesse, du conteur à l'auditeur, comme un billet glissé dans une poche, un avertissement. Sitôt prononcée, quiconque se trouvait dans les parages tournait la tête, dressait l'oreille, tandis que dans les esprits se dessinait déjà l'image d'une fille se frayant un chemin à travers les arbres, ou immobile devant le grand mur vert d'une forêt.

Et quelle forêt ! Dense, verdoyante, sauvagement obstruée par le lierre et les ronces, ses arbres si serrés que des portions entières, disait-on, ne voyaient jamais la lumière. Pas un endroit où l'on voudrait se perdre, assurément. Cette forêt était sillonnée de sentiers vrillés, des sentiers capables de faire oublier aux promeneurs leur chemin, leurs intentions ; cette forêt était parcourue par une brise dont personne ne connaissait l'origine. Et dans certaines clairières, l'on pouvait aussi entendre de la musique, des murmures ou des voix qui soufflaient votre nom en disant, *Par ici, par ici, viens.*

Les enfants qui vivaient aux abords de ces bois se voyaient intimer dès le plus jeune âge de ne jamais s'y aventurer sans être accompagnés. Les jeunes vierges étaient appelées à ne pas s'approcher, mises en garde contre ce qui pouvait se terrer dans ces profondeurs vertes et épineuses. Il y avait là-bas des créatures semblables à des humains – les habitants des bois, comme on les appelait –, qui savaient marcher et parler, mais qui jamais n'avaient franchi la lisière de la forêt et avaient vécu toute leur vie sous sa lumière filtrée par

le feuillage, au milieu de ses branches suffocantes, de ses entrailles humides et emmêlées. Il se racontait qu'un chien de chasse, une bête d'exception aux flancs luisants, aux canines étincelantes, avait plongé dans les broussailles à la poursuite d'une biche, pour ne jamais être retrouvé. Que lorsque l'animal avait suivi cet éclair blanc, la forêt s'était refermée sur lui et ne l'avait jamais relâché.

Ceux qui, par obligation, devaient traverser la forêt s'arrêtaient d'abord pour prier ; il existait un autel, une croix pour qui voulait s'en remettre aux mains de Dieu avant d'y pénétrer, espérant être entendu, veillé, détourné du chemin où pourraient se trouver les habitants, esprits de la forêt ou créatures de la canopée. La croix, disaient certains, s'était peu à peu retrouvée recouverte de lierre, étouffée sous un écheveau serré. D'autres voyageurs s'en remettaient aux forces obscures : partout aux abords de la forêt se trouvaient des emplacements où les gens attachaient aux branches d'un arbre des bandes de tissu coupées dans leurs vêtements, déposaient des chopes de houblon, des miches de pain, des restes de couenne, des chapelets de perles colorées pour apaiser les esprits des arbres et accomplir la traversée en sécurité.

C'était donc dans une maison à la lisière de la forêt que vivaient la fille et son petit frère. L'on voyait depuis le fond de la maison les arbres balancer inlassablement leur tête par les jours de vent, et agiter leurs poings nus et noueux en hiver. La fille et son frère ressentaient depuis leur naissance l'attrait de la forêt, sa force envoûtante.

Les plus anciens habitants du village croyaient que la mère de la fille était sortie des bois. D'où exactement, personne n'aurait su le dire. Peut-être était-elle une habitante qui s'était égarée, éloignée des siens ; ou peut-être autre chose.

Nul ne le savait. Il se disait qu'elle était apparue un jour entre les ronces, avait émergé de cette verdure, de ce monde crépusculaire, et que depuis cet instant le fermier, qui par hasard se trouvait là à surveiller son troupeau, n'avait plus jamais pu détacher son regard d'elle. Il avait retiré les feuilles de ses cheveux et les escargots de ses jupes. Avait chassé les brindilles et la mousse de ses manches et baigné ses pieds couverts de boue. Il l'avait emmenée chez lui, l'avait nourrie, habillée, épousée, et peu de temps après, cette petite fille était née.

Les gens, en général, précisent à ce moment de l'histoire qu'aucune femme n'avait jamais adoré son enfant autant que celle-ci. L'attachant sur son dos, la mère l'emmenait partout où elle se rendait – elle se promenait aux alentours de la ferme pieds nus, même par les jours d'hiver les plus froids. Jamais l'enfant n'était posée dans un berceau, pas même la nuit ; la mère la gardait près d'elle, comme un animal veille son petit. Elle disparaissait des heures entières dans la forêt avec le bébé, pour ne rentrer qu'après la tombée de la nuit, son tablier lourd de châtaignes dans leurs bogues, et retrouver sa chaumière où le feu n'était pas allumé, où le garde-manger n'était pas rempli, où aucun repas n'avait été préparé pour son mari. Les femmes du voisinage commencèrent à parler, à se demander comment cet homme pouvait souffrir une telle vie. Sachant la jeune mère orpheline – aucune grand-mère ne semblait, du moins, habiter le foyer –, elles décidèrent de se rendre à la ferme afin de lui apprendre à tenir le foyer, à sevrer son enfant, à prévenir les maladies, à coudre un vêtement solidement, et à porter une coiffe pour couvrir ses cheveux, comme se devait de le faire une femme mariée.

La mère les écoutait en acquiesçant, avec un sourire distrait. Souvent, les gens la voyaient encore sur les chemins, cheveux au vent, lâchés sur ses épaules. Sur un lopin de terre aux abords de la ferme, elle cultivait d'étranges plantes – des fougères sauvages, du millepertuis grim pant, des fleurs au parfum poivré et des buissons laids et ras. La seule personne avec laquelle on la voyait converser était une vieille arde, une veuve qui vivait à l'extrémité du village. Toutes deux pouvaient souvent être aperçues en train de bavarder dans le petit jardin clos de la dame, cette dernière appuyée sur sa canne tandis que la jeune mère, bébé sur le dos, toujours nu-pieds, toujours cheveux au vent, soignait ses plantations.

Il ne fallut pas attendre bien longtemps pour voir de nouveau la femme en couches, donnant cette fois naissance à un garçon qui se révéla fort dès l'instant où il prit sa première respiration. C'était un enfant énorme, avec des mains immenses et des pieds si gros qu'on l'aurait déjà cru capable de marcher. La femme agit de la même manière qu'auparavant, attachant le bébé dans son dos, mais un jour ou deux après la naissance, elle partit dans la forêt, suivie par son autre jeune enfant.

Cependant, lorsque son ventre grossit pour la troisième fois,

la chance qu'avait eue la femme jusqu'ici tourna. Elle entra en couches, prête à donner naissance à son troisième enfant, mais cette fois, elle ne se releva pas. Les femmes du village vinrent nettoyer et allonger son corps, afin de le préparer pour l'autre monde. Tandis qu'elles œuvraient, toutes pleurèrent, non pas parce que la femme serait regrettée, cette femme sortie de la forêt qui avait épousé l'un des leurs, qui portait le nom d'un arbre, qui parlait si peu avec elles et avait rejeté leur aide, mais parce que sa mort leur faisait trop penser à leur propre destinée. Leurs larmes coulèrent tandis qu'elles lavaient et peignaient ses cheveux, déposaient un linceul blanc sur sa tête, enveloppaient le minuscule corps de l'enfant mort-né pour le placer entre ses bras.

La petite fille, assise, regardait la scène, dos contre le mur, jambes repliées, sans émettre le moindre bruit. Pas de sanglots, pas de pleurs ; elle ne prononça pas non plus un mot. Son regard fixé sur le corps de sa mère ne vacilla pas un instant. Elle tenait sur ses genoux son petit frère, qui lui sanglotait, reniflait, essuyait ses larmes sur sa robe. Si l'une de ces voisines bien intentionnées s'était approchée, la petite fille aurait craché, griffé comme un chat. Elle refusait de lâcher son frère, malgré tous les gens qui insistèrent pour le lui prendre. Comment voulez-vous consoler une petite pareille, disaient-ils, comment voulez-vous éprouver de la compassion pour elle.

La seule personne à pouvoir l'approcher était la vieille dame veuve, cette amie particulière de sa mère. Assise sur une chaise près des enfants, la dame restait immobile, un bol posé sur ses genoux. De temps à autre, la petite fille la laissait enfourner une cuillerée de bouillie dans la bouche de son frère.

L'une des voisines évoqua alors sa sœur, Joan, qui n'avait pas trouvé d'époux et qui, bien qu'encore jeune, avait déjà eu à s'occuper de nombreux frères et sœurs, de cochons, et que le travail n'effrayait guère. Pourquoi donc ne pas l'engager à la ferme ? Quelqu'un devait bien tenir la maison, s'occuper des enfants, entretenir le feu et remuer le chaudron. Quant à ce qui s'ensuivrait... Comme tout le monde le savait, le fermier était un homme aisé, qui possédait une belle propriété et plusieurs acres de terre ; par ailleurs, avec des méthodes appropriées, il restait possible d'espérer remettre ces enfants dans le droit chemin.

Simple rumeur ou non, il se raconte qu'un mois ne s'était pas

écoulé à la ferme que Joan se plaignait déjà de la fillette auprès de quiconque voulait bien l'écouter. L'enfant allait finir par la rendre folle. Par deux fois, Joan s'était réveillée en pleine nuit et l'avait trouvée debout à côté d'elle, à lui serrer la main. Elle l'avait surprise en train de glisser dans sa poche une chose qui, après inspection, s'était révélée être un fagot de brindilles noué par une plume de poulet. Elle avait découvert des feuilles de lierre sous son oreiller – qui d'autre qu'elle aurait pu les y placer ?

Les femmes du village ne savaient quoi lui dire ni même s'il fallait la croire, mais nombreuses furent celles qui remarquèrent que la peau de leur voisine était devenue tachée et grêlée. Que ses mains présentaient des verrues. Que la laine qu'elle filait était emmêlée et abîmée, que son pain refusait de lever. Mais la fille n'était qu'une enfant, une très jeune enfant : comment l'aurait-on crue capable de tels méfaits ?

On s'attendrait à ce que la femme ait déguerpi, quitté la ferme pour rentrer dans sa famille. Mais il en fallait davantage qu'une petite fille hostile et coriace pour la décourager. Elle s'accrocha, tenace, massa ses verrues avec de la graisse de porc, se frotta le visage avec un linge trempé dans la cendre.

Au bout d'un certain temps, comme on le voit souvent, sa persévérance finit par payer. Le fermier la prit pour femme, et Joan lui donna six enfants, tous blonds, roses et ronds, comme elle, comme leur père.

Une fois le mariage prononcé, elle cessa de se plaindre de la fillette du jour au lendemain, comme si quelqu'un lui avait cousu la bouche. La petite n'avait rien d'anormal, clamait-elle avec virulence, rien du tout. Dire qu'elle était capable de lire dans l'âme des gens n'était que pure absurdité et médisance. Tout se passait le plus normalement du monde, dans sa famille comme dans sa ferme.

Bien entendu, la rumeur selon laquelle la fillette possédait ces étranges pouvoirs se répandit. Les gens profitaient de la nuit tombée pour lui rendre visite. En grandissant, elle fit en sorte que son chemin croise celui des hommes et des femmes qui cherchaient son aide. Il était connu, dans les alentours, qu'elle se promenait à l'orée de la forêt, le long des arbres, chaque jour à la fin de l'après-midi, en compagnie de son faucon qui, perçant le feuillage, revenait se poser sur son gant de cuir. Chaque soir au crépuscule, la fille sortait son

oiseau ; il suffisait ainsi de passer dans les parages pour qui voulait la voir.

Lorsqu'on le lui demandait, la fille – une femme, désormais – retirait son gant de fauconnier, prenait la main des gens pendant quelques instants et pinçait leur chair entre le pouce et l'index, là où toute l'énergie de la main se concentre, avant de leur faire part de ce qu'elle ressentait. Ce geste, disaient certains, vous étourdissait, vous vidait, comme si la fille absorbait toute l'énergie contenue en vous ; d'autres le disaient revigorant, revivifiant, telle une pluie qui vous tombe dessus. Tout se déroulait sous les cercles que son oiseau décrivait dans le ciel, ailes déployées, poussant des cris comme des avertissements.

Les gens disaient qu'elle se prénommaient Agnes.

Voilà donc l'histoire, le mythe de l'enfance d'Agnes. Elle-même raconterait sans doute autre chose.

Dehors, il y avait les moutons qu'il fallait nourrir, abreuver et soigner, immanquablement ; qu'il fallait rentrer, sortir, emmener d'un pâturage à l'autre.

À l'intérieur, il y avait le feu qu'il fallait toujours entretenir, nourrir, attiser et tisonner. Sa mère, parfois, soufflait dessus, les lèvres retroussées.

Et cette mère elle-même était une énigme – car il y avait bien eu une mère –, cette femme aux chevilles fines et solides qui allait nu-pieds. Ces pieds avaient la plante noire et ne cessaient d'aller et venir sur les motifs du sol dallé, et sortaient parfois pour l'emmener au-delà des pâtures, dans la forêt, où ils foulaient la terre couverte de feuilles, de brindilles et de mousse. Il y avait eu une main, aussi, qui tenait celle d'Agnes, l'empêchait de tomber, une main chaude et ferme. D'autres fois, Agnes était soulevée du sol de la forêt pour être portée sur son dos, où elle enfouissait son visage sous sa masse de cheveux. Les arbres, alors, lui apparaissaient à travers ce noir écheveau, comme des ombres projetées par une lanterne magique. Regarde, disait sa mère, un écureuil – et la touffe rousse d'une queue disparaissait en haut d'un tronc, comme si ses mots l'avaient fait apparaître sur l'écorce. Regarde, un martin-pêcheur – une flèche au dos d'azur perce le manteau argenté d'un ruisseau. Regarde, des noisettes – la mère grimpe aux branches, les secoue de ses bras puissants et déclenche une

pluie de perles brun-gris.

Son frère, Bartholomew, un garçon aux grands yeux étonnés, dont les petits doigts se déployaient en de blanches étoiles, était quant à lui porté à l'avant, si bien que frère et sœur pouvaient se regarder tandis qu'ils cheminaient, pouvaient entrelacer leurs doigts par-dessus les os ronds de ses épaules. Leur mère avait coupé pour eux des joncs verts qu'elle avait fait sécher avant de les tresser en poupées. Deux poupées identiques, qu'Agnes et Bartholomew avaient assises côte à côte dans une boîte, leur visage impassible tourné vers le toit d'un air confiant.

Et puis, cette mère disparut et une autre prit sa place devant le feu, se mit à remuer les bûches, à souffler sur les flammes, à porter le chaudron du foyer à la grille en disant, Pas touche, gare, chaud. La seconde mère était plus large, avait des cheveux clairs, entortillés en un chignon haut caché sous une coiffe encrassée par la transpiration. Elle sentait l'huile et le mouton. Sa peau était rouge et couverte de taches de rousseur, comme éclaboussée par les roues d'une charrette. Elle portait un nom, Joan, qui évoquait à Agnes le bruit d'un chien qui hurle. Elle s'empara d'un couteau et coupa d'un seul geste les cheveux d'Agnes en disant qu'elle n'aurait pas le temps de s'en occuper quotidiennement. Elle ramassa les poupées de fortune, décréta qu'elles étaient l'œuvre du démon, et les jeta au feu. Quand Agnes se brûla les doigts en essayant de récupérer leurs corps calcinés, elle éclata de rire et lui lança qu'elle n'avait que ce qu'elle méritait. Elle portait des souliers lacés à ses pieds. Ces pieds ne parcouraient jamais le chemin qui sépare la ferme de la forêt. Lorsque Agnes s'y rendait seule, sans permission, cette mère retirait l'un de ses souliers, soulevait la jupe d'Agnes et abattait l'une des semelles sur ses cuisses, à l'arrière, *clac, clac*. Survenait une douleur tellement inattendue, tellement inconnue qu'Agnes en oubliait de crier. Elle regardait fixement les poutres, tout là-haut, où sa première mère et elle avaient accroché un fagot d'herbes sèches à une pierre trouée en son milieu. Pour éloigner le mauvais sort, avait-elle dit. Agnes la voyait encore en train de l'attacher. Elle se mordait alors la lèvre, se promettait de ne pas pleurer. Elle regardait l'œil noir de la pierre. Se demandait quand sa mère reviendrait. Elle ne pleurerait jamais.

Cette nouvelle mère retirait également son soulier quand Agnes lui disait, Vous n'êtes pas ma mère, quand Bartholomew marchait sur la queue du chien, quand Agnes renversait la soupe, laissait les oies

aller sur la route ou ne versait pas tout le contenu du seau à grains dans l'auge des cochons. Agnes apprit à devenir agile, rapide. Elle apprit qu'elle gagnait à être invisible, et sut bientôt traverser une pièce sans que personne ne s'en rende compte. Elle apprit que l'on pouvait extirper ce que les gens cachaient tout au fond d'eux si, par exemple, une tige d'utriculaire tombait dans leur tasse. Elle apprit que les plantes grimpantes qui poussent autour des troncs de chêne, démêlées, frottées aux couvertures, avaient le pouvoir de faire passer une nuit blanche à quiconque se couchait dans le lit. Elle apprit que prendre son père par la main et l'emmener à l'arrière de la maison, là où Joan arrachait les plantes de la forêt, le mettait de sombre humeur, et qu'alors Joan geignait en lui disant qu'elle ne recommencerait plus jamais, qu'elle les avait prises pour des mauvaises herbes. Et elle apprit qu'ensuite Joan ne manquait jamais de la pincer, sous la table, si fort qu'elle en gardait des marques violettes sur la peau.

Ce fut une époque où les repères n'existaient plus, où les saisons se succédaient, aussi dures les unes que les autres. Où les pièces de la maison étaient assombries par la fumée. Où les moutons bêlaient et trépignaient sans cesse. Où, devant l'âtre, on ne voyait jamais son père, parti s'occuper du bétail. Où la boue du dehors devait être repoussée pour ne pas entrer dedans. Où Bartholomew devait être tenu à distance du feu, tenu à distance de Joan, de l'étang, des charrettes sur la route, des sabots puissants des chevaux, du cours d'eau et des coups de faux. Les agneaux souffrants étaient placés dans un panier, près du feu, et nourris à l'aide de linges trempés dans le lait, le silence entrecoupé par leurs frêles bêlements. Dans la cour, son père coinçait entre ses genoux les brebis dont les yeux roulaient de terreur, et guidait les cisailles à travers leur laine. Les boucles tombaient par terre comme des nuages d'orage pour chaque fois faire émerger une créature nouvelle – chétive, dépouillée, blanche comme le lait.

Tout le monde répétait à Agnes qu'il n'y avait jamais eu d'autre mère. De quoi parles-tu ? la rabrouaient les gens. Puis ils changeaient de tactique, devant son insistance. Tu ne te souviens pas de ta vraie mère – tu ne peux pas t'en souvenir. Elle leur répondait qu'ils se trompaient ; tapait du pied ; frappait des poings sur la table ; hurlait d'une voix stridente, comme un faon. Que signifiait tout cela ? Pourquoi s'obstinaient-ils à lui raconter ces mensonges, ces faussetés ?

Agnes se souvenait. De tout. Elle s'en alla voir la veuve de l'apothicaire qui vivait en bordure du village pour le lui dire. La femme rentra avec sa laine pour continuer de filer ; elle fit tourner son rouet comme si Agnes ne parlait pas, mais finit par hocher la tête. Ta mère, dit-elle, avait un cœur pur. Il y avait plus de bonté dans son petit doigt – à ces mots, elle dressa son propre petit doigt sec et déformé – qu'à l'intérieur de toutes ces personnes réunies.

Agnes se souvenait de tout. De tout, sauf de l'endroit où sa mère était allée, de la raison pour laquelle elle était partie.

La nuit, en susurrant, elle parlait à Bartholomew de la femme qui aimait se promener avec eux dans la forêt, qui nouait des fagots d'herbes à des pierres trouées, qui leur fabriquait des poupées de jonc, qui travaillait un lopin de terre à l'arrière de la maison. Elle se souvenait de tout. Ou presque.

Et puis, un jour, derrière la porcherie, elle tomba sur son père, le genou plaqué sur le cou d'un agneau, prêt à abaisser son couteau. L'odeur, la vision, la couleur firent aussitôt venir à son esprit un lit trempé de rouge, une chambre qui respirait le carnage, la violence, toute teintée de ce cramoisi horrifiant. Son regard était braqué sur son père, un regard qu'elle ne pouvait détacher de lui, mais elle ne le voyait pas. Elle voyait à la place un lit sur lequel se trouvait d'abord une masse rouge, puis une grande boîte étroite. À l'intérieur, Agnes savait que se trouvait sa mère, mais pas comme elle l'avait connue. Cette mère avait encore changé. Cette mère était cireuse, froide et silencieuse, et dans ses bras avait été placé un petit ballot au milieu duquel ressortait un visage triste et rabougri de poupée. Le prêtre était venu le soir même car tout cela devait rester secret ; ce prêtre était un homme qu'Agnes n'avait jamais vu auparavant. Il portait une longue robe et balançait au-dessus de la boîte un pot fumant tout en marmonnant dans une langue étrange des paroles rythmées comme une mélodie. Il ne fallait rien dire, jamais, avait intimé son père à Agnes entre deux sanglots, ne jamais raconter aux voisins ni à quiconque que le prêtre était venu et avait prononcé ces mots magiques devant la femme de cire et l'enfant triste. Avant de s'en aller, le prêtre avait touché Agnes, très légèrement, sur la tête, son pouce pressé contre son front, et, plantant son regard dans le sien, lui avait dit, dans cette langue que la fillette connaissait bien, Pauvre petite.

Agnes raconte toutes ces choses à son père, dont le genou est toujours plaqué contre le cou de l'agneau, tandis que le rouge commence à s'échapper de la ligne taillée par le couteau. Agnes crie ces mots – elle les hurle depuis le fin fond de ses poumons, depuis le centre de son cœur. Elle dit, Je me souviens, je sais.

Tais-toi, petite femme, lui répond-il en se tournant vers elle. Tu ne peux t'en souvenir. Tais-toi, maintenant. Ne dis pas des choses pareilles. Aucun prêtre n'est jamais venu la nuit. Aucun prêtre ne t'a jamais touché le front. Et que personne ne t'entende répéter cela. Pas ta mère, surtout pas.

Agnes se demande si son père veut parler de Joan, la femme qui se trouve dans la maison, ou de sa propre mère, qui se trouve là-haut. Le monde semble s'être fissuré puis ouvert, comme une coquille d'œuf brisée. Le ciel paraît sur le point de se fendre, de faire pleuvoir sur eux tous du feu et des cendres. Dans les coins de sa vision flottent des formes noires, nébuleuses. La ferme, la porcherie, ses frères et sœurs dans la cour, tous lui paraissent à la fois très loin et insupportablement près. Agnes sait qu'il y a eu un prêtre. Comment son père peut-il chercher à lui faire croire le contraire ? Elle revoit encore la croix pendue à son cou qu'il avait portée à ses lèvres, ce pot duquel s'élevait un filet de fumée, brandi au-dessus de sa mère et du bébé, et le prénom de sa mère qu'il ne cessait de répéter au milieu de ces mystérieuses prières : Rowan, Rowan. Agnes se souvient. Pauvre petite, lui avait-il dit. Son père lui dit, Tais-toi, ne répète plus jamais cela, alors Agnes s'enfuit en courant, s'éloigne de lui, de l'agneau qui n'est plus qu'une masse vidée de son sang, rien d'autre qu'un sac de viscères et d'os, elle s'enfuit dans la forêt pour aller hurler toutes ces choses aux arbres, aux feuilles, aux branches, dans ces lieux où personne ne l'entendra. Elle agrippe les branches des broussailles jusqu'à ce que leurs épines lui transpercent la peau et s'adresse au Dieu de l'église où tout le monde se rend chaque dimanche, en rangs bien propres, bébés portés sur le dos, cette église où n'existe ni fumée, ni pot, ni langue étrange. Elle l'appelle, aboie son nom. Toi, dit-elle, oui, toi, je ne veux plus rien avoir à faire avec toi. Désormais, j'irai dans ton église, car les convenances m'y obligent, mais plus jamais je n'y prononcerai un mot, car la vie après la mort n'existe pas. Il n'y a que de la terre, il n'y a qu'un corps, et rien d'autre.

Elle dit ces choses à la veuve de l'apothicaire, et la femme lève alors les yeux. Le rouet ralentit tandis qu'elle regarde l'enfant fixement. Ne répète jamais ces mots à personne d'autre, dit-elle à Agnes de sa voix éraillée. Jamais. Car sept problèmes te tomberaient alors sur la tête.

La petite fille grandit en voyant la mère aux souliers embrasser et choyer ses enfants potelés aux cheveux clairs. En la voyant déposer dans leur assiette les meilleurs morceaux de viande et le pain le plus frais. Agnes doit vivre avec la sensation d'être une paria, d'être celle qui ne fait jamais rien comme il faut, celle que l'on ne désire pas. C'est elle qui balaie les planchers, change les langes des bébés, les endort dans ses bras, récuré la grille du foyer et ravive le feu dans la cheminée. Elle accepte, elle admet que lui soient imputés tous les petits malheurs, tous les incidents – une assiette qui tombe par terre, un broc qui se brise, un nœud dans un tricot, un pain qui n'a pas levé. Elle grandit avec la conviction de devoir protéger et défendre Bartholomew contre tous les coups de la vie, car personne d'autre ne le fera pour lui. Bartholomew et elle sont du même sang, entièrement, totalement, comme personne ne peut l'être. Elle grandit avec au fond d'elle une flamme cachée, secrète, qui la caresse, la réchauffe, la met en garde. Ne reste pas là, lui dit la flamme. Éloigne-toi.

Agnes ne reçoit que rarement – pour ne pas dire jamais – des marques d'affection. Elle grandit avec cette profonde envie qu'une main se pose sur elle, sur ses cheveux, son épaule, que des doigts lui frôlent le bras. Que lui soit donnée une preuve de tendresse, d'humanité. Sa belle-mère ne s'approche jamais d'elle. Ses frères et sœurs la tâtent, la griffent, mais leurs gestes ne comptent pas.

En grandissant, elle est fascinée par les mains des gens, elle se sent attirée par elles, à toujours vouloir les toucher, les prendre dans les siennes. Ce muscle, entre le pouce et l'index, est une chose irrésistible pour elle. Il possède la particularité de pouvoir s'ouvrir et se fermer comme le bec d'un oiseau, de renfermer la force de la main tout entière, toute la puissance des doigts qui se serrent. Son contact révèle les aptitudes, l'ampleur, l'essence des gens. Ce point contient tout ce qu'ils retiennent, renferment en eux, tout ce à quoi ils rêvent. Il suffit de pincer ce muscle pour connaître tout ce que l'on veut de quelqu'un, s'aperçoit-elle.

Elle n'est pas âgée de plus de sept ou huit ans lorsqu'un jour, un

visiteur accepte de lui donner sa main. Agnes lui dit alors, Vous trouverez la mort avant la fin du mois, et la prophétie se révèle juste, car d'un seul coup, une semaine plus tard, le visiteur est emporté par une terrible fièvre. Elle annonce encore que le berger se blessera la jambe en chutant, que son père se fera prendre dans une tempête, que le bébé tombera malade peu après son deuxième anniversaire, que l'homme qui propose à son père de lui acheter ses peaux de mouton est un affabulateur, que le camelot qui se présente à la porte de derrière nourrit des arrière-pensées à l'égard de la bonne.

Joan et son père s'inquiètent. Cette aptitude n'est pas chrétienne. Ils la supplient d'arrêter, de ne plus saisir la main des gens, de cacher ce mystérieux don. Il n'en sortira rien de bon, lui dit son père, debout près d'elle, accroupie devant le feu, Rien du tout. Puis il retire sa main d'un coup sec lorsqu'elle se lève pour la lui prendre.

Elle grandit avec un sentiment de malaise, celui de ne pas être à sa place, d'être trop sombre, trop grande, trop indisciplinée, trop assurée, trop silencieuse, trop étrange. Elle grandit en se rendant compte qu'elle est tout juste tolérée, jugée inutile, agaçante, qu'elle ne mérite pas d'être aimée et devra changer en profondeur, se broyer elle-même si elle veut espérer se marier. Mais elle grandit aussi avec le souvenir de ce que cela fait d'être véritablement aimée, aimée pour ce que l'on est, et non ce que l'on devrait être.

Elle espère se souvenir suffisamment bien de ce sentiment pour pouvoir le reconnaître si elle le rencontrait à nouveau. Le cas échéant, elle n'aurait aucune hésitation. Elle le saisirait à deux mains, consciente de détenir le seul moyen de s'échapper, de survivre. Elle resterait sourde aux protestations, aux objections, aux tentatives que feraient les autres pour la raisonner. Cette occasion sera la seule, sera le trou dans la pierre, et rien ni personne ne l'empêchera de s'y faufiler.

HAMNET GRIMPE L'ESCALIER, essoufflé après sa course folle dans les rues de la ville. Ses forces semblent l'abandonner un peu plus à chaque contraction de ses jambes, à chaque pied qu'il pose sur une marche. Il se sert de la rampe pour se hisser.

Il est sûr et certain qu'une fois en haut, il tombera sur sa mère, qu'il la trouvera penchée sur la paillasse où Judith est allongée, son corps courbé comme un arc. Les draps auront été changés ; le visage de sa sœur sera pâle, mais éveillé, alerte, confiant. Agnes sera en train de lui faire boire une teinture ; l'amertume lui fera plisser le nez, mais Judith l'avalera quand même. Les potions de sa mère peuvent guérir n'importe quels maux – tout le monde le sait. Les gens viennent de toute la ville, de tout le Warwickshire et même au-delà pour lui parler par la fenêtre de leur petite maison, pour lui décrire leurs symptômes, lui raconter ce dont ils souffrent, ce qu'ils endurent. Sa mère en invite certains à entrer, des femmes, surtout, qu'elle assied près du feu, sur leur meilleure chaise, pendant qu'elle leur tient la main, qu'elle broie pour elles des racines, des feuilles, des pétales. Elles repartent alors chargées d'un petit ballot ou d'un flacon bouché par du papier et de la cire d'abeille, le visage plus détendu, illuminé.

Sa mère sera là. Sa mère remettra Judith sur pied. Elle sait comment chasser n'importe quel désagrément, n'importe quelle maladie. Sa mère saura quoi faire.

Il pénètre dans la chambre, à l'étage. Il n'y trouve que sa sœur, seule, sur le lit.

Il s'aperçoit, en s'approchant, que son teint est encore plus pâle, qu'elle semble encore plus faible qu'avant son départ chez le médecin. Le pourtour de ses yeux a pris une teinte gris-bleu, comme des coquards. Sa respiration est courte et rapide, et les mouvements sous ses paupières donnent l'impression qu'elle voit quelque chose qui,

pour lui, est invisible.

Ses jambes flageolent. Il s'assied au bord de la paille. La respiration de Judith est forte. Réconfortante, d'une certaine manière. Il forme un crochet avec son petit doigt, le glisse sous le petit doigt de sa sœur. Une larme solitaire tombe de son œil, atterrit sur le drap, puis roule en dessous, sur le jonc.

Une autre larme s'écrase. Hamnet a échoué. Comment conclure autrement ? Il devait aller chercher quelqu'un, un parent, un grand-parent, un adulte, un médecin. Hamnet a échoué sur tous les plans. Il ferme les yeux pour retenir ses larmes, et enfouit sa tête dans ses genoux.

Une demi-heure plus tard environ, Susanna arrive par la porte de derrière. Elle laisse tomber son panier sur une chaise, s'affale sur la table. D'un air las, elle jette un coup d'œil d'un côté, puis de l'autre. Le feu est éteint ; la maison est vide. Leur mère avait promis qu'elle serait de retour, mais elle n'est pas revenue. Leur mère n'est jamais là où elle le dit.

Elle retire sa coiffe, la jette sur le banc. La coiffe glisse par terre. Susanna hésite à la ramasser. Elle décide de la récupérer du bout du pied, mais l'envoie plus loin par inadvertance. Elle soupire. La voilà presque âgée de quatorze ans. Tout ce qui l'entoure – les casseroles empilées sur la table, la poupée en corne de sa sœur assise sur un coussin, la cruche posée près de l'âtre – provoque en elle un agacement profond, inévitable.

Elle se lève, ouvre une fenêtre pour faire entrer un filet d'air, mais laisse à la place pénétrer les odeurs de la rue, celles des chevaux, des ordures et d'autre chose encore de pourri, de nauséabond. Elle la referme d'un coup sec. Pendant un instant, elle croit entendre du bruit à l'étage. Y aurait-il quelqu'un ? Elle reste immobile un moment, mais rien. Plus rien.

Elle va s'asseoir sur leur meilleure chaise, celle que sa mère destine à ses visiteurs, ces gens qui se faufilent par leur porte, tard dans la nuit, la plupart du temps, pour lui décrire en murmurant leurs douleurs, leurs saignements, absence de saignements, rêves, présages, élancements, difficultés, pour lui parler d'un amour mal choisi, d'un amour importun, d'augures, de la nouvelle lune, d'un lièvre croisé sur un chemin, d'un oiseau entré dans leur maison, d'une perte

de sensation dans les bras, dans les jambes, de sensations trop vives dans les bras, dans les jambes, d'une démangeaison, d'une toux, d'une partie du corps qui brûle, qui fait mal, oreille, jambe, poumons, cœur. La tête courbée, leur mère les écoute, hoche la tête, compatit d'un claquement de langue. Puis elle saisit leur main et, ce faisant, pose son regard là-haut, vers le plafond, dans l'air, les yeux vagues, mi-clos.

Certains ont déjà demandé à Susanna comment faisait sa mère. Certains l'ont arrêtée au marché ou dans la rue pour savoir comment Agnes devinait ce dont les corps avaient besoin, ce dont ils manquaient ou ce qu'ils renfermaient en excès, quel était son secret pour déceler une âme agitée ou affamée, pour dire ce qu'une personne ou un cœur cachait.

Ces requêtes donnent à Susanna l'envie de soupirer ou de fracasser quelque chose par terre. Désormais capable de sentir si les gens l'approchent pour la questionner sur les étranges facultés de sa mère, Susanna les évite ou, lorsque la rencontre se produit, tente de s'excuser le plus vite possible ou les presse de questions sur leur famille, le temps, les récoltes. Il est possible d'identifier, a-t-elle appris, une manière d'hésiter, une expression particulière – à mi-chemin entre la curiosité et le soupçon – qui précède ces conversations. Comment ne voient-ils pas à quel point ce sujet lui est pénible ? N'est-il donc pas clair que Susanna n'a rien à voir avec sa mère – et ses plantes, ses herbes, ses bocal et ses flacons de poudre, ses racines et ses pétales dont l'odeur donne l'impression qu'on a répandu du fumier dans la maison, ses visiteurs et leurs murmures, leurs larmes, leurs mains ? Plus jeune, Susanna répondait sincèrement : elle ne savait pas, les pouvoirs de sa mère semblaient magiques, étaient un don. Mais ses réponses sont devenues sèches, depuis peu : J'ignore de quoi vous parlez, dit-elle, le menton haut, le nez levé, comme pour sentir l'air.

Et où donc est passée sa mère ? Susanna croise et décroise les jambes, ses chevilles posées l'une sur l'autre. Encore à errer dans la campagne, c'est certain, en train d'explorer les mares, de cueillir des herbes, de grimper par-dessus des clôtures pour réussir à attraper Dieu sait quelle plante, déchirant ses vêtements, crottant ses bottes. Les autres mères de cette ville, à cette heure, beurrent les tartines de leurs enfants, leur servent le ragoût. Mais celle de Susanna... Celle de Susanna se donne en spectacle, comme toujours, à s'arrêter

brusquement pour observer les nuages, pour murmurer quelque chose à l'oreille d'une mule, pour ranger un bouquet de pissenlit dans ses jupons.

Un coup à la fenêtre la fait sursauter. Elle se redresse, figée. Nouveau coup. Elle se force à se lever, s'approche du battant. À travers les losanges de la vitre et le verre translucide, elle aperçoit l'arche blanche d'une coiffe, un corset rouge foncé – une personne importante, donc. Voyant Susanna, la femme frappe de nouveau, d'une main impérieuse, autoritaire.

Susanna ne bouge pas d'un pouce.

« Elle n'est pas là, lance-t-elle en se dressant de toute sa hauteur. Revenez plus tard. »

Elle tourne les talons et revient sur sa chaise. Deux coups résonnent encore à la fenêtre, puis des pas qui s'éloignent.

Des gens, des gens, toujours des gens qui vont, qui viennent, qui arrivent et repartent. Chaque fois que Susanna, les jumeaux et sa mère s'installent à table, personne ne peut avaler sa première cuillerée de brouet sans que quelqu'un frappe, sans que sa mère se lève et mette de côté son assiette, comme si Susanna ne s'était pas donné de la peine pour préparer, pour faire bouillir cette carcasse de poulet et ces carottes qu'il a fallu laver et relaver, puis peler, sans parler des heures passées à remuer, à filtrer le potage dans la touffeur de la cuisine. Susanna a parfois l'impression qu'Agnes n'est pas seulement sa mère – et celle des jumeaux, bien sûr –, mais la mère de la ville, de la région tout entière. Ce flot de visiteurs s'arrêtera-t-il un jour ? Pourront-ils enfin vivre en paix ? Susanna a entendu sa grand-mère dire qu'elle ne comprenait pas pourquoi sa mère continuait à se livrer à ces activités, elle qui n'a pourtant pas besoin d'argent. Non pas que ses affaires les aient jamais beaucoup enrichis, a-t-elle ajouté. Sa mère n'avait pas répondu, n'avait même pas levé les yeux de l'ouvrage qu'elle cousait.

Susanna enroule ses doigts autour du bout sculpté du bras de la chaise dont la surface, touchée par des centaines et des centaines de paumes, est aussi lisse qu'une pomme. Elle recule jusqu'à ce que son dos épouse le dossier. Son père aime s'asseoir sur cette chaise, lorsqu'il rentre. Deux, trois, quatre, cinq fois dans l'année. Parfois pour une semaine, parfois plus. Le jour, il emporte cette chaise à l'étage et la place devant la table pour travailler ; le soir, il la redescend pour s'installer au coin du feu. Je rentre quand

je le peux, lui avait-il dit lors de sa dernière visite en lui frôlant la joue du bout des doigts. Tu le sais bien, avait-il ajouté. Il préparait en même temps ses affaires pour repartir – des rouleaux de papier noirs de mots, une chemise de rechange, un livre protégé par une couverture en peau de porc, nouée par une corde en boyaux de chat. Sa mère n'était pas là, avait encore disparu on ne savait où pour ne pas assister à ces départs qu'elle détestait.

Il leur écrit des lettres que leur mère leur lit, laborieusement, suivant du doigt chaque mot, ses lèvres se déforment pour faire sortir les sons. Leur mère sait à peu près lire, mais ne maîtrise l'écriture que très sommairement. À une époque, leur tante Eliza écrivait les réponses pour eux – Eliza est douée pour l'écriture –, mais c'est Hamnet qui s'en charge, depuis peu. Hamnet va désormais à l'école, six jours par semaine, de l'aube au crépuscule ; il est capable d'écrire aussi vite que l'on parle, connaît le latin, le grec, et dessine des colonnes remplies de nombres. Le bruit de la plume sur le papier ressemble à celui des poules grattant la terre. Leur grand-père dit, avec fierté, qu'Hamnet reprendra son commerce, deviendra gantier lorsqu'il sera parti, car ce garçon a une tête bien pleine, est instruit, possède un sens des affaires inné, est le seul capable de jugement dans cette famille. Penché sur ses livres d'école, Hamnet feint de n'avoir rien entendu, reste immobile, tête courbée, leur offrant à voir la raie de ses cheveux, aussi sinueuse qu'un cours d'eau, tandis que tous les autres sont installés au coin du feu.

Les lettres de leur père parlent de contrats, de longues journées, de foules hurlant les pires insultes lorsqu'on ne leur donne pas à entendre ce qu'elles veulent, d'un grand fleuve à Londres, d'un propriétaire de théâtre rival qui a lâché des rats au moment clé de leur dernière représentation, de répliques à mémoriser, de répliques, de répliques, de costumes perdus, de feu, de la répétition d'une scène où les comédiens arrivent par les airs, pendus au bout d'une corde, des difficultés qu'ils rencontrent à se nourrir pendant leurs tournées, d'un décor qui s'écroule, de pièces de charpente mal placées ou volées, de charrettes perdant leurs roues, propulsant leurs passagers dans la boue, de tavernes où le gîte leur est refusé, de l'argent qu'il a économisé, de ce qu'il veut que leur mère fasse, des gens en ville à qui elle doit parler, d'une parcelle de terrain qu'il souhaiterait acheter, d'une maison qui, paraît-il, est à vendre, d'une terre qu'il serait

judicieux d'acheter pour la louer, de combien sa famille lui manque, et comme il les aime, tous, comme il aimerait baiser leur visage, un par un, comme il lui tarde de retrouver sa maison.

Si la peste arrive à Londres, son prochain séjour parmi eux pourrait durer des mois. Toutes les salles de représentation seront fermées, par ordre de la reine, et tous les rassemblements publics seront interdits. Il n'est pas bien de souhaiter la peste, lui a dit sa mère, mais Susanna l'a souhaitée, plusieurs fois, tout bas, la nuit, après avoir dit ses prières. Après s'être signée. Malgré tout, elle l'espère. Son père de retour, pendant des mois, auprès d'eux. Elle se demande parfois si sa mère, secrètement, l'espère aussi.

La clenche de la porte de derrière se soulève et entre dans la pièce sa grand-mère, Mary. Son souffle est court, son visage rouge, et deux auréoles de sueur sombres sont visibles sous ses bras.

« Que fais-tu donc, à rester assise comme cela ? » demande Mary.

Il n'y a pour elle de pire affront que de se retrouver face à l'inaction.

Susanna hausse les épaules. Elle masse du bout des doigts l'extrémité de l'accoudoir.

Mary balaie la maison du regard.

« Où sont les jumeaux ? »

Susanna hausse une épaule, la laisse retomber.

« Tu ne les as pas vus ? » demande Mary en s'essuyant le front avec un mouchoir.

« Non.

— Je leur avais pourtant demandé de couper le petit bois, marmonne Mary en se penchant pour ramasser la coiffe de Susanna, qu'elle place sur la table. Et d'allumer le feu pour préparer le repas. L'ont-ils fait ? Non, bien sûr. Qu'ils ne se plaignent pas de la correction qu'ils vont recevoir quand je les trouverai. »

Elle se retourne vers Susanna, poings sur les hanches.

« Et où est passée ta mère ?

— Je l'ignore. »

Mary soupire. Amorce une réponse. Se ravise. Susanna le voit, voit les mots onduler comme des flammes.

« Eh bien, lève-toi donc, lui dit-elle à la place en agitant son tablier. Remue-toi. Le souper ne va pas se préparer tout seul. Viens et aide un peu, petite, au lieu de rester assise là comme une poule

couveuse. »

Mary attrape le bras de Susanna, l'oblige à se lever. Elles sortent par la porte de derrière, qui se referme bruyamment.

Là-haut, Hamnet se réveille en sursautant.

IL N'EXISTE BRUSQUEMENT rien de plus délicieux que d'enseigner le latin. Les jours où il est attendu à Hewlands, le précepteur se lève à la première heure, plie ses vêtements de nuit et se lave vigoureusement devant le seau. Il donne dans ses cheveux et dans sa barbe des coups de peigne soigneux. Au petit déjeuner, il remplit son assiette, mais quitte la table avant de l'avoir terminée. Il aide ses frères à préparer leurs livres d'école et les accompagne à la porte au moment de partir, leur lançant des au revoir de la main. Certains disent qu'il fredonne, et adresse même des signes de tête polis à son père. Du coin de l'œil, sa sœur l'observe siffler, lacer son gilet de cuir comme ceci, puis comme cela, se mirer dans la vitre, remplaçant plusieurs fois ses mèches de cheveux derrière ses oreilles avant de sortir en claquant la porte derrière lui.

Les autres jours, il s'attarde dans son lit jusqu'à ce que son père le menace de venir lui tanner la peau s'il ne finit pas par se lever. Une fois debout, il déambule dans la maison en soupirant, sans répondre, mâchonne d'un air absent une croûte de pain, attrape des objets, les repose. On l'aperçoit dans l'atelier, appuyé sur l'établi, à tourner dans tous les sens chaque gant pour femme qu'il peut trouver, comme si un message secret se cachait dans leurs coutures, entre leurs doigts mous. Puis il soupire encore, et les jette dans leur boîte, en désordre. Il se campe à côté de Ned pour le regarder coudre une ceinture de fauconnier, se campe si près que le jeune apprenti, déconcentré, déclenche les foudres de John, qui aboie que seule la porte le sépare de la rue.

« Et toi. » John se tourne vers son fils. « Sors d'ici. Rends-toi un peu utile. Si tu en es capable. »

Il secoue la tête, retourne à son ouvrage, une peau d'écureuil qu'il découpe en fines bandes, utiles.

« Toutes ces années d'école, marmonne-t-il dans sa barbe, comme s'il parlait aux bandelettes de peau grasse. Et pas une once de bon sens. »

Sa sœur, Eliza, est envoyée à sa recherche. Après avoir inspecté le rez-de-chaussée, puis la cour, elle emprunte l'escalier et parcourt une à une les chambres des garçons, puis la sienne et celle de ses parents, avant de faire demi-tour et de recommencer ; elle l'appelle, crie son nom.

La réponse n'arrive qu'au bout d'un certain temps, et d'un ton monocorde, ennuyé, agacé.

« Où es-tu ? » lui demande-t-elle, perplexe, en tournant la tête de tous les côtés.

De nouveau, un long silence exaspéré. Puis :

« Là-haut.

— Où donc ? redemande-t-elle.

— Ici. »

Eliza quitte la chambre de ses parents pour se rendre jusqu'à l'échelle du grenier. Elle appelle.

En réponse, un soupir. Des bruissements étranges.

« Que veux-tu ? »

L'espace d'un instant, Eliza craint qu'il ne soit en train de faire cette chose que font parfois les garçons – les jeunes hommes. Eliza est entourée de suffisamment de frères pour savoir qu'il existe une activité à laquelle ils s'adonnent en privé, et pendant laquelle ils n'aiment guère être dérangés. Au pied de l'échelle, elle hésite, une main sur le barreau.

« Puis-je... monter ? »

Silence.

« Es-tu malade ? »

Nouveau soupir.

« Non.

— Notre mère me fait te dire qu'il faut te rendre à la tannerie, puis au... »

Un petit cri étranglé, inintelligible, résonne là-haut, puis le fracas d'un objet lourd jeté contre le mur, peut-être une botte ou une miche de pain, un bruit de mouvement suivi d'un son sourd, assez semblable à celui que ferait quelqu'un qui se cogne la tête contre une poutre en

se levant.

« Aïe », s'écrie-t-il avant de lâcher une volée de jurons, parmi lesquels des mots des plus étonnants, qu'Eliza n'a jamais entendus, mais dont elle demandera la signification à son frère, plus tard, lorsqu'il se trouvera dans de meilleures dispositions.

« Je monte », lui lance-t-elle.

Elle commence à grimper à l'échelle, arrive tête la première dans le grenier chaud et poussiéreux, seulement éclairé par deux bougies posées sur un ballot de laine. Son frère est assis à même le sol, la tête entre les mains.

« Laisse-moi regarder », lui dit-elle.

Il marmonne une réponse inaudible – et très certainement blasphématoire –, mais le message est clair : il veut qu'elle s'en aille et le laisse tranquille.

Elle pose sa main sur la sienne, éloigne doucement ses doigts de son front. De son autre main, elle soulève l'une des bougies pour examiner sa tête. Il y a une bosse, rouge et bien enflée, juste à la racine de ses cheveux. Elle en tâte le pourtour, lui arrache une grimace.

« Hmm, conclut-elle. Tu as connu pire. »

Son regard se lève vers elle et tous deux se dévisagent pendant quelques instants. Un demi-sourire se forme sur les lèvres de son frère.

« C'est vrai », lui dit-il.

Elle relâche sa main et, tenant toujours la bougie, va s'asseoir sur l'un des ballots de laine entreposés par terre, sous le toit. Voilà des années que ces ballots sont là. Un jour, l'hiver dernier, alors qu'ils étaient occupés à envelopper les gants dans des carrés de tissu pour les ranger, doigts contre poignet, et ainsi de suite, dans des paniers posés dans une charrette, son frère avait osé demander pourquoi leur grenier était rempli de laine, à quoi devaient servir ces ballots. Son père s'était penché par-dessus la charrette et avait attrapé le gilet de cuir de son fils en le serrant dans son poing. Il n'y a jamais eu de ballot de laine dans cette maison, avait-il dit en le secouant à chaque mot. Est-ce que c'est clair ? Le frère d'Eliza avait soutenu le regard de leur père, sans ciller. Très clair, avait-il répondu, après un long silence. Leur père ne l'avait pas lâché pour autant, avait gardé le poing serré sur son vêtement, le temps, semblait-il, de déterminer si son fils faisait preuve d'insolence ou non. Puis il l'avait laissé. Mêlé-toi

de ce qui te regarde, avait-il marmonné, les dents serrées, avant de retourner emballer ses gants, et toutes les personnes présentes dans la cour, qui retenaient leur respiration, avaient soufflé en même temps.

Eliza se laisse rebondir sur le ballot, ce ballot dont ils ont promis de nier l'existence. Son frère l'observe pendant quelques instants, sans rien dire. Il penche la tête en arrière, pose son regard sur les poutres.

Elle se demande s'il se remémore les moments qu'ils ont passés ici – leur endroit à eux, et à leur sœur Anne, aussi, lorsqu'elle était encore en vie. L'après-midi, lorsqu'il rentrait de l'école, tous les trois allaient s'enfermer là-haut, remontant l'échelle derrière eux malgré les hurlements et les protestations de leurs plus jeunes frères et sœurs. Le grenier ne contenait pratiquement rien à l'époque, en dehors de quelques peaux que leur père avait conservées pour on ne savait quelle raison. Personne alors ne pouvait les atteindre ; elle, lui et Anne se retrouvaient seuls au monde, jusqu'à ce que leur mère les appelle pour accomplir une tâche ou la relayer auprès de leurs cadets.

Eliza ne s'était jamais rendu compte que son frère continuait de monter, ignorait qu'il utilisait toujours cet endroit comme refuge pour s'isoler du reste de la maisonnée. Elle n'a pas grimpé à cette échelle depuis la mort d'Anne. Son regard se promène sur le grenier : le plafond mansardé, l'envers des tuiles, les innombrables ballots de laine conservés ici, à l'abri de la vue. Elle remarque de vieux bouts de chandelle, un canif, un flacon d'encre. Et sur le sol, plusieurs spirales de papier éparpillées, couvertes de mots raturés, réécrits, raturés de nouveau, froissées, jetées. Les doigts de son frère, le dessous de ses ongles, sont tachés de noir. Que peut-il donc bien étudier ici, en secret ?

« Que t'arrive-t-il ? demande-t-elle.

— Rien, répond-il sans la regarder. Absolument rien.

— Quelle est cette chose qui te ronge ?

— Rien.

— Alors, que fais-tu ici ?

— Rien. »

Elle regarde les spirales de papier, aperçoit les mots « jamais » et « feu », ainsi qu'un autre qui pourrait ressembler à « planer » ou « glaner ». Lorsqu'elle finit par lever les yeux, elle le découvre en train de la scruter, sourcils levés. Un sourire se dessine involontairement sur

ses lèvres. Personne à part lui dans cette maison – personne dans cette ville, en fait – n'est au courant qu'Eliza est une fille lettrée, qu'elle sait lire. Et comment le sait-il ? Parce qu'il est celui qui le lui a appris, ainsi qu'à Anne. Chaque après-midi, entre ces murs, au retour de l'école. Il traçait les lettres dans la poussière, par terre, et leur disait, Regarde, Eliza, regarde, Anne, ceci est un *a*, ceci est un *r*, et si vous ajoutez à la fin un *c*, vous obtenez le mot « arc ». Vous comprenez ? Les sons doivent se brouiller, s'imbriquer, jusqu'à ce que la signification du mot apparaisse dans votre tête.

« As-tu l'intention de me répondre autre chose que “rien” ? » demande-t-elle.

Elle voit ses lèvres remuer, se contracter, et comprend qu'il se repasse à cet instant en mémoire toutes ses leçons de rhétorique afin de répondre à sa question par ce mot.

« Tu n'y arrives pas, lui dit-elle avec jubilation. Tu cherches une réponse avec le mot “rien”, mais tu n'y arrives pas. Avoue.

— Je n'avouerai rien », répond-il, triomphant.

Ils restent assis un moment encore, à s'observer du coin de l'œil. Eliza joue à faire tenir en équilibre le talon de son pied sur la pointe de l'autre.

« Les gens disent, commence-t-elle prudemment, que tu as été vu en compagnie de la fille de Hewlands. »

Elle s'abstient de répéter à son frère les méchancetés et les calomnies dont il fait l'objet, lui qui n'a pas un sou, n'est pas un bon parti, et se trouve tout de même être un peu jeune pour faire la cour à une telle femme, majeure et disposant d'une grosse dot. Une belle porte de sortie pour ce jeune homme, a-t-elle entendu dire au marché, dans son dos. Non seulement ce mariage serait avantageux, mais il lui permettrait en plus de s'éloigner de son père.

Elle se retient de lui signaler ce que les gens disent sur cette fille. Qu'elle est brusque et sauvage, jette des sortilèges sur les gens, possède le don de guérir n'importe quel mal, mais de le provoquer également. Ces pustules sur les joues de sa belle-mère, a-t-elle entendu raconter l'autre jour, la fille les a fait apparaître pour la punir de lui avoir pris son faucon. Elle est aussi capable de faire tourner le lait rien qu'en trempant ses doigts dedans.

Lorsqu'elle entend ces plaintes dans la rue, de la bouche de ses voisins ou des clients à qui elle vend des gants, Eliza feint de ne pas y

prêter attention. Puis elle interrompt ses occupations et plante son regard dans celui du médisant (sa manière de regarder les gens dans les yeux a quelque chose de tout à fait désarçonnant – son frère le lui a suffisamment répété ; sans doute à cause, dit-il, de la pureté de sa couleur d’yeux, de sa façon de les ouvrir tout grands, en laissant voir l’iris entier). Pour ses treize ans, Eliza est haute de taille. Elle soutient leur regard assez longtemps pour leur faire baisser les yeux et tourner discrètement les talons, intimidés par son audace, par sa sévérité silencieuse. Le silence, a-t-elle découvert, est une arme puissante. Chose que son frère ignore encore, visiblement.

« J’ai ouï dire, poursuit-elle avec un parfait sang-froid, que vous aviez pour habitude de partir ensemble vous promener, au terme des leçons. Est-ce vrai ? »

Il lui répond sans la regarder :

« Et après ? »

— Dans les bois ? »

Il hausse les épaules. Ce n’est ni un oui ni un non.

« Notre mère le sait-elle ? »

— Oui, répond-il, vite, trop vite, car il se ravise aussitôt en ajoutant : Je ne sais pas.

— Et si... ? » La question qu’elle voudrait lui poser lui semble presque trop osée ; elle n’est pas sûre de ce dont elle parle exactement, de ce qui s’est déjà passé, des enjeux. Elle reformule sa pensée. « Et si vous vous faisiez prendre ? Si quelqu’un vous apercevait en train de vous promener ? »

Il hausse une épaule, la laisse retomber.

« Eh bien, nous nous ferions prendre.

— Cette possibilité ne t’arrête-t-elle pas ? »

— Pourquoi m’arrêterait-elle ? »

— Le frère... répond-elle en hésitant. Le berger. Tu ne l’as pas vu ? C’est un géant. Et s’il... »

Le frère d’Eliza lève une main.

« Ne t’inquiète pas. Il est toujours au loin, à faire paître ses moutons. Je ne l’ai jamais croisé depuis que je fréquente Hewlands. »

Elle joint les mains, porte de nouveau son regard sur les spirales de papier, yeux plissés, sans parvenir à déchiffrer quoi que ce soit.

« J’ignore si tu es au courant de ce qui se dit sur elle, commence-t-elle timidement, mais...

— Je sais ce qui se dit sur elle, rétorque-t-il sèchement.

— Beaucoup prétendent qu'elle est... »

Il se redresse, s'empourpre brusquement.

« Rien de tout cela n'est vrai. Rien. Je m'étonne que tu puisses croire à toutes ces balivernes.

— Je suis désolée, gémit Eliza, penaude. J'ai simplement...

— Ce ne sont que des mensonges, poursuit-il comme si elle n'avait pas parlé, des mensonges répandus par sa belle-mère. Sa jalousie est si grande qu'elle la vrille comme un serpent et...

— ... peur pour toi ! »

Il la regarde, stupéfait.

« Pour moi ? Pourquoi ?

— Parce que... (Eliza tente de mettre de l'ordre dans ses pensées, de filtrer toutes les rumeurs entendues.) Parce que notre père ne l'acceptera jamais. Il faut que tu en sois conscient. Nous avons une dette envers cette famille. Notre père refuse même de prononcer leur nom. Et parce que les gens parlent. Je ne crois pas un mot de ce qu'ils disent, s'empresse-t-elle d'ajouter. Bien sûr que je n'en crois rien. Mais cela reste troublant. Tout le monde s'accorde à dire que tu ne tireras rien de bon de cet entichement. »

Il s'avachit contre les ballots de laine, comme pour signifier sa défaite, et ferme les yeux. Son corps tout entier tremble, de colère, peut-être. Eliza ne saurait le dire. Un long silence passe. Entre ses doigts, Eliza forme avec le tissu de son sarrau plusieurs petits plis. Puis elle se souvient d'une question qu'elle désirait lui poser et se penche vers lui.

« Est-il vrai qu'elle possède un faucon ? » murmure-t-elle d'une voix nouvelle.

Il rouvre les yeux, lève la tête. Frère et sœur se dévisagent un moment.

« C'est vrai.

— Réellement ? Je l'avais entendu dire, mais je ne savais pas si cela était...

— C'est une crécerelle, pas un faucon, ajoute-t-il précipitamment. Elle l'a elle-même dressée. D'après ce que lui a enseigné un prêtre. Elle possède un gant de cuir duquel l'oiseau décolle, comme une flèche, pour transpercer les arbres. C'est une chose incroyable que de le voir. Lorsqu'il vole, son allure est si différente – on pourrait presque croire

qu'il ne s'agit pas de la même créature. Qu'il en existe une au sol, et une en l'air. Quand elle le rappelle, l'oiseau vient à elle en décrivant de grands tours dans le ciel, pour atterrir sur son gant avec une force, avec une détermination extraordinaire.

— Elle t'a laissé le faire ? As-tu enfilé ce gant, tenu ce faucon ?

— C'est une crécerelle, la corrige-t-il avant de hocher la tête, rayonnant presque de fierté. Je l'ai fait.

— Comme j'aimerais voir ce spectacle », répond-elle dans un souffle.

Il la considère, se frotte le menton du bout de ses doigts tachés.

« Je t'emmènerai peut-être un jour avec moi », dit-il, presque comme s'il se parlait à lui-même.

Eliza relâche le tissu de sa robe, dont les plis se défont. Elle est remplie tout à la fois de terreur et d'excitation. « Vraiment ?

— Vraiment.

— Et penses-tu qu'elle me laissera faire voler son faucon ? Sa crécerelle ?

— Je ne vois pas pourquoi elle refuserait. » Il regarde sa sœur pendant quelques instants. « Je pense que tu l'apprécieras. Vous n'êtes pas si différentes que ça, toutes les deux. »

Cette révélation est un choc pour Eliza. Elle n'est pas si différente de cette femme dont il se dit de telles horreurs ? Pas plus tard que l'autre jour, à l'église, l'occasion lui a été donnée d'observer de près la peau de la maîtresse de Hewlands – ces furoncles, ces taches et ces pustules ; le simple fait d'imaginer que quelqu'un puisse en être à l'origine l'avait profondément perturbée. Mais elle s'abstient d'en faire part à son frère et, à dire vrai, tout au fond d'elle, Eliza brûle de voir cette fille de près, de la regarder dans les yeux. C'est la raison pour laquelle elle ne dit rien. Son frère n'aime pas se voir pressé ou bousculé. C'est un garçon que l'on ne peut approcher que de côté, avec précaution, comme un cheval rétif. Eliza doit le sonder avec douceur pour espérer obtenir d'autres confidences.

« Quel genre de femme est-elle, alors ? » demande-t-elle.

Son frère réfléchit quelques instants.

« Je ne saurais la comparer à personne. Elle n'a que faire de ce que les gens pensent d'elle. Elle n'écoute qu'elle-même. » Il se penche en avant, pose ses coudes sur ses genoux et ajoute, en murmurant : « Elle sait voir l'âme des gens. Il n'y a pas en elle une once de dureté. Elle

accepte les gens tels qu'ils sont, sans jamais leur reprocher ce qu'ils ne sont pas ou devraient être. » Il jette un coup d'œil à Eliza. « Qualités rares, tu ne trouves pas ? »

Eliza hoche et hoche la tête, malgré elle. La précision de son discours l'époustoufle, et le fait d'en être le réceptacle l'honore.

« Elle semble... » Elle cherche les mots justes, se souvient d'une expression que son frère lui-même lui a apprise, quelques semaines plus tôt. « Sans pareille. »

À son sourire, Eliza sait qu'il s'en souvient.

« Il semble aussi... ajoute-t-elle, ose-t-elle ajouter, très prudemment pour ne pas l'alarmer, pour éviter qu'il ne se mure à nouveau dans le silence – elle peine déjà à croire qu'il lui ait livré toutes ces confidences. Que tu es décidé. Que tu as fait ton choix. Elle. »

Son frère ne répond pas, se contente de tapoter du plat de la main le ballot à côté de lui. Pendant un instant, Eliza redoute d'être allée trop loin, de le voir se refermer, se lever et s'en aller, sans rien dire de plus.

« As-tu déjà parlé à sa famille ? » se risque-t-elle. Il secoue la tête et hausse les épaules. « En as-tu l'intention ? »

— Je le ferais, répond-il, les dents serrées, la tête baissée, si je n'étais pas certain de me voir opposer un refus. Je ne serai pas vu comme un bon parti.

— Si... si peut-être tu... attendais, répond-elle avec hésitation, posant une main sur sa manche. Un an ou deux. Tu serais alors en âge. Et tu jouirais d'une meilleure position. La situation de notre père se sera peut-être améliorée, peut-être aura-t-il regagné un peu de son prestige en ville, et se laissera-t-il convaincre de cesser son traf... »

Son frère retire brusquement son bras, se redresse.

« L'as-tu seulement déjà vu se laisser persuader, raisonner ? L'as-tu seulement déjà vu changer d'avis, même lorsqu'il a tort ? »

Eliza se lève du ballot.

« Je crois simplement... »

— L'as-tu seulement déjà vu faire le moindre effort pour satisfaire mes envies, mes besoins ? L'as-tu déjà vu agir pour mon bien ? L'as-tu déjà vu m'approcher pour un autre motif que celui de me battre ? »

Eliza s'éclaircit la gorge.

« Peut-être alors que si tu attendais... »

— L'ennui... répond son frère en arpentant désormais le grenier à grands pas, au milieu des mots éparpillés sur le sol, des spires de papier qui s'envolent et tourbillonnent. C'est que cette capacité me manque cruellement. Je ne supporte pas d'attendre. »

Il se tourne, pose un pied sur l'échelle et disparaît. Eliza regarde le bout des deux montants trembler à chacun de ses pas, avant de s'immobiliser.

Les pommes alignées par dizaines bougent, tressautent, tanguent, chaque fruit logé dans un creux spécialement taillé pour lui dans les étagères de bois qui occupent les murs de ce petit grenier.

Saute, saute, tangué, tangué.

Elles ont été placées ici avec soin, de cette manière précisément : queue vers le bas, étoile du calice au sommet. La peau ne doit pas toucher celle de sa voisine. Les fruits doivent demeurer ainsi tout l'hiver, juste maintenus par ces creux taillés dans le bois, chacun séparé par la largeur d'un doigt, ou ils s'abîmeront. S'ils se touchent, des taches marron apparaîtront, qui les feront ramollir, moisir, puis pourrir. Ainsi doivent-ils être conservés, en rangs, séparés, queue vers le bas, dans cette atmosphère confinée.

Les enfants de la maison se sont vu attribuer cette mission : cueillir les fruits sur leurs branches torturées, les empiler dans des paniers, les emporter jusqu'ici, dans le grenier à pommes, et les aligner sur ces étagères, soigneusement séparés par la même distance, afin de leur permettre de s'aérer, de se conserver, de leur durer l'hiver et le printemps, en attendant que les arbres recommencent à donner.

Mais ce jour-là, les pommes bougent. Remuent, encore et encore, d'un côté puis de l'autre, ballottées, poussées, obstinément.

La crécerelle, sur son perchoir, porte sa coiffe mais guette, guette comme toujours. Au-dessus de son collier de plumes pommelées, sa tête pivote, cherche à identifier la source de ce bruit répétitif qui la perturbe. Son oreille, si fine que l'oiseau peut, s'il le veut, déceler les battements de cœur d'une souris à trente mètres, les pas d'une hermine dans la forêt, les battements d'ailes d'un roitelet au-dessus d'un champ, son oreille capte ces bruits-là : celui d'une vingtaine de pommes secouées, malmenées, dérangées dans leur berceau ; la respiration de mammifères – de trop grande taille pour aiguïser son appétit –, dont le rythme s'accélère ; le contact d'une paume sur

du muscle et de l'os ; le clappement et le glissement d'une langue contre des dents ; deux pans de tissu, de nature différente, frottés l'un sur l'autre dans des sens opposés.

Les pommes tournent sur elles-mêmes. Les queues commencent à apparaître, les calices se retrouvent à gauche, à droite, en haut, en bas. Le rythme des à-coups varie : il s'arrête ; ralentit ; regagne en puissance ; décélère à nouveau.

Les jambes d'Agnes sont repliées, ouvertes comme les ailes d'un papillon. Ses pieds, toujours chaussés, sont posés sur l'étagère opposée ; ses mains sont appuyées contre le mur peint à la chaux. Son dos se dresse, s'arque, comme commandé par une conscience propre, et de sa gorge s'échappent des bruits proches de grognements. Sa propre attitude la surprend – son corps s'affirmant avec une telle force. Il semble savoir de lui-même ce qu'il doit faire, comment réagir, comment se comporter, se positionner, ses jambes blanches et fléchies baignées par la semi-obscurité, son postérieur posé sur le rebord de l'étagère, ses doigts accrochés aux pierres du grenier.

Dans l'espace étroit qui la sépare du mur opposé se trouve le précepteur de latin. Debout entre le V blanc de ses jambes. Ses yeux sont fermés ; ses doigts agrippés à la courbe de ses reins. Ce sont ses mains qui ont défait les nœuds de son col, qui ont baissé son fourreau, ont exposé à la lumière ses seins – tout surpris de se retrouver soudain à l'air, si blancs, au grand jour, l'un en face de l'autre, se regardant, sidérés, de leur œil marron-rose. Ce sont ses mains à elle, cependant, qui ont soulevé ses jupons, l'ont hissée sur cette étagère, ont attiré vers elle le corps du précepteur de latin. Toi, lui disaient ces mains, je t'ai choisi toi.

Et voilà maintenant où ils en sont – à cette symbiose. Un sentiment unique qu'elle n'a jamais connu, un peu pareil à une main qui correspond à un gant, à un agneau qui sort, trempé, du ventre de sa mère en glissant, à une hache qui fend une bûche, à une clé qui tourne dans une serrure graissée. Comment se peut-il, se demande-t-elle, les yeux rivés sur le visage du précepteur, que deux choses s'imbriquent aussi parfaitement, avec une telle évidence ?

Les pommes, qui vont et viennent en même temps qu'elle, tournent sur elles-mêmes et tremblent dans leurs trous.

Le précepteur de latin ouvre les yeux quelques instants, ses pupilles noires dilatées, presque incapables de la voir. Il sourit, pose

ses mains de chaque côté de son visage, lui murmure quelque chose, elle ne saurait dire quoi, mais cela n'importe pas à ce moment précis. Leurs fronts se touchent. Comme il est étrange, pense-t-elle, de se trouver si près d'autrui : cet éventail de cils, ces paupières plissées, ces sourcils aux poils ordonnés ont quelque chose de suffocant. Elle ne lui prend pas la main, pas même par habitude : elle n'en a pas besoin.

Lorsqu'elle l'avait fait, en ce jour de leur rencontre, Agnes avait éprouvé... quoi donc ? Un sentiment dont elle ignorait la possibilité. Qu'elle n'aurait jamais imaginé trouver dans la main d'un jeune lettré de la ville aux bottes immaculées. Ce sentiment était profond – voilà ce qu'elle pourrait en dire, au moins. Composé d'épaisseurs et de strates, comme un paysage. Il y avait des espaces, des recoins béants, des zones denses, des grottes souterraines, des montées et des pentes. Le contact avait été trop court pour tout cerner – ce qu'elle percevait était trop vaste, trop complexe. Lui échappait, en grande partie. Elle avait immédiatement compris qu'il y avait là plus que ce qu'elle pouvait saisir, que ce qui était en train de se produire les dépassait, elle comme lui. Agnes avait senti la présence, aussi, d'une force qui le refrénait, le retenait ; d'un nœud, d'un lien qu'il fallait défaire ou briser pour lui permettre d'investir complètement ce paysage, de diriger pleinement sa vie.

Elle regarde une pomme tourner vers elle sa face rouge tachetée, puis se détourner, laissant rapidement entrevoir une petite dépression, puis son pédoncule semblable à un nombril.

Lors de sa dernière visite, au terme de sa leçon, tous deux s'en étaient allés marcher jusqu'au bout des champs, tandis que le crépuscule tombant sur la campagne changeait les arbres en silhouettes noires et dessinait des vallées dans les sillons de blés fauchés, quand leur chemin avait croisé celui de Joan, campée entre les flancs bouclés de leur troupeau. Joan aimait vérifier le travail de Bartholomew, ou aimait faire comprendre à Bartholomew qu'elle vérifiait son travail. L'un ou l'autre. Agnes avait aussitôt su que sa belle-mère les avait vus. Elle avait aperçu sa tête se tourner vers eux, les contempler longuement tandis qu'ils remontaient le chemin tous les deux. Sans doute avait-elle compris l'objet de leur promenade, avait-elle vu leurs mains l'une dans l'autre. L'inquiétude du précepteur était palpable : tout d'un coup, ses doigts étaient devenus froids et s'étaient mis à trembler. Agnes avait serré sa main une fois, puis deux

avant de la relâcher, de le laisser partir devant, de l'autre côté de la clôture.

Jamais – tels avaient été les mots de Joan. Toi ? Elle avait éclaté de rire, un trémolo dur qui avait surpris les moutons autour d'elle, leur avait fait lever leur tête affûtée et bouger leurs sabots fendus. Jamais, avait-elle répété. Quel âge as-tu ? Sans même attendre la réponse, elle avait elle-même lancé : Pas assez. Je connais ta famille, avait-elle ajouté, le visage tordu par une moue de mépris, le doigt pointé sur le précepteur. Tout le monde la connaît. Ton père et ses affaires véreuses, sa disgrâce. Un ancien échevin, avait-elle dit, en crachant le mot « ancien ». Je vois encore le plaisir qu'il prenait à nous commander, à se pavaner dans sa chape rouge. Mais tout cela appartient au passé, désormais. As-tu seulement la moindre idée de ce que ton père doit un peu partout en ville ? De ce qu'il nous doit ? Tu aurais beau donner des leçons à mes fils pendant encore dix ans que pas une fraction de sa dette ne serait épongée. Par conséquent, non, avait-elle poursuivi en posant son regard sur elle, derrière, tu ne peux pas l'épouser. Agnes aura pour époux un fermier, prochainement – un homme capable, qui saura s'occuper d'elle. C'est pour cela qu'elle a été élevée. Son père lui a laissé une dot dans son testament – mais je ne doute pas que tu sois au courant. Jamais elle n'épousera un bon à rien, un pauvre hère comme toi.

Là-dessus, elle s'était retournée, comme pour mettre un terme à la discussion. Mais je ne veux pas épouser un fermier, s'était écriée Agnes. De nouveau, Joan avait éclaté de rire. Vraiment ? Tu préfères l'épouser, lui ? Oui, avait répondu Agnes. Je préfère. Sincèrement. Et Joan était partie d'un nouveau rire en secouant la tête.

Nous nous sommes promis l'un à l'autre, avait répondu le précepteur. Je lui ai demandé sa main, Agnes a consenti, nous sommes donc liés.

Il n'en est rien, avait répondu Joan. Pas tant que je m'y opposerai.

Le précepteur était sorti du champ, avait regagné le chemin qui menait aux bois, la mine sombre et orageuse, tandis qu'Agnes se retrouvait seule avec sa belle-mère qui lui avait crié de rentrer s'occuper des enfants, plutôt que de rester plantée là comme une simplette. La fois suivante, lorsque le précepteur était revenu à la ferme, Agnes lui avait fait signe d'approcher. Je sais comment faire, lui dit-elle. J'ai trouvé. Nous devons prendre les choses en main.

Viens. Suis-moi.

Chaque pomme, à ce moment précis, lui paraît extraordinairement différente, singulière, distincte, chacune marquée par ses propres nuances de rouge, de vert et d'or. Chacune tournant son œil unique vers elle, le côté, l'arrière. Trop, tout cela fait trop, l'opprime, leur nombre, le bruit des fruits, ce balancement, ce martèlement rythmique qui se répète, de plus en plus vite. Ce bruit l'empêche de trouver son souffle, fait sauter des battements à son cœur qui tambourine dans sa poitrine, impossible de les entendre plus longtemps, impossible. Certaines pommes se délogent de leur creux, tombent par terre, et peut-être le précepteur les a-t-il piétinées car l'atmosphère est chargée d'une odeur âcre et douceâtre ; elle lui agrippe les épaules. Agnes sait, Agnes sent que tout ira bien, que tout se passera selon leurs souhaits. Le précepteur la tient, et Agnes sent l'air sortir de sa bouche, entrer, sortir.

Joan n'est pas une femme oisive. Elle est mère de six enfants (huit, si l'on compte la fille dérangée et son idiot de frère que son mariage l'a forcée à prendre comme beaux-enfants). Joan est veuve, depuis un an. Le fermier a légué le domaine à Bartholomew, bien sûr, mais les termes de son testament l'autorisent, elle, à demeurer dans la propriété et à superviser sa gestion. Et Joan en a bien l'intention. Elle n'a aucune confiance en Bartholomew. Elle lui a annoncé qu'elle continuerait à s'occuper de la cuisine, de la cour et du verger, avec l'aide des filles. Qu'il serait quant à lui en charge du troupeau et des champs, assisté par les garçons, et qu'une fois par semaine, elle ferait avec lui le tour de leurs terres pour vérifier que le travail avait été accompli correctement. Joan se retrouve donc à devoir s'occuper, en plus, des poules et des cochons, traire les vaches, préparer les repas des garçons, du berger et du personnel de la ferme, matin et soir. Éduquer du mieux possible ses deux cadets – et Dieu sait qu'il leur faudra une solide éducation, puisque la ferme ne leur reviendra pas, hélas. Ses trois filles (quatre, si l'on compte l'autre, mais Joan ne la compte pas habituellement) demandent aussi de l'attention. Il y a, en outre, le pain à pétrir, le reste du bétail à traire, les bœufs de fruits rouges à préparer, les sols à recurer, la vaisselle à laver, les lits à aérer, les tapis à secouer, les vitres à nettoyer, les tables à frotter, les cheveux à brosser, les couloirs à balayer, les escaliers

à décroasser.

C'est pourquoi Joan pourra être pardonnée d'avoir mis trois mois avant de remarquer que certains des linges qui servaient aux filles, chaque mois, n'étaient pas donnés à laver.

Au départ, elle croit à une erreur. La lessive est faite une fois tous les quinze jours, le lundi, au petit matin, afin de disposer de temps pour étendre le linge et le repasser. Et infailliblement arrive un jour où Joan trouve un petit tas de chiffons ; elle et ses filles saignent en même temps ; l'autre fonctionne selon son propre rythme, évidemment, comme pour tout le reste. Joan et ses filles ont l'habitude de ce fonctionnement : à un moment du mois, on retrouve dans l'une des lessives les chiffons de Joan et de ses filles, tout un paquet de linges cartonnés, rouges comme la rouille, et puis, à un autre, ceux d'Agnes, moins nombreux. Joan, tout en retenant sa respiration, se sert alors d'une pince en bois pour les jeter dans la marmite, avant de les recouvrir de sel.

Un matin de fin octobre, elle trie le linge sale dans le lavoir. Une pile de fourreaux, de manchettes et de coiffes, prêts à plonger dans l'eau bouillante et le sel ; une autre de bas, destinés à un bac moins chaud ; des culottes couvertes de crasse et de terre séchée, une cotte mouchetée d'éclaboussures, un pardessus qui a fait les frais d'une flaque. La pile des « choses du corps », comme les nomme Joan dans sa tête, est plus petite que d'ordinaire.

Une main sur le nez, elle soulève l'un des linges, un drap imprégné d'une piquante odeur d'urine (son plus jeune fils, William, n'est pas encore fiable en la matière, malgré les menaces brandies et les récompenses promises ; il n'est cependant âgé que de trois ans, le brave petit). Le tas contient également une chemise collée à un chapeau par du crottin séché. Joan fronce les sourcils, regarde autour d'elle. Elle reste ainsi un moment, à réfléchir.

Elle sort du lavoir, rejoint dehors ses filles Caterina, Joanie et Margaret, en train d'essorer un drap tendu entre elles. Caterina a attaché l'extrémité d'une corde autour de la taille de William, et l'autre autour d'elle. Le petit garçon tire, lutte, grogne tout bas, les mains accrochées à l'herbe. Il voudrait s'approcher de la porcherie, mais trop nombreuses sont les histoires que Joan a entendues à propos d'enfants piétinés, dévorés ou attaqués par des porcs. Jamais elle ne laisserait l'un des petits errer dans la ferme.

« Où sont les chiffons ? » demande-t-elle depuis le seuil de la porte.

Les trois demoiselles, ses filles, se tournent en même temps, reliées par ce drap torsadé dont l'eau goutte encore. Elles haussent les épaules d'un air sincère, innocent.

Joan retourne dans le lavoir. Elle doit avoir fait erreur. Les chiffons se trouvent forcément quelque part. Elle passe en revue chaque tas de linge sale, fouille parmi les fourreaux, les coiffes et les bas, puis ressort du lavoir et, sans même un regard pour ses filles, se rend d'un pas décidé vers la maison, jusqu'à un placard. Elle compte les carrés de tissu épais, propres et pliés, rangés sur l'étagère supérieure. Elle connaît le nombre précis de chiffons que comporte cette maison, et ce nombre se trouve très exactement sous ses yeux.

Avec rage, elle fait alors demi-tour, traverse le couloir, ressort en claquant la porte. Elle s'arrête quelques instants sur le perron, crachant par les narines des flots de buée. L'air est vif, teinté de cette fraîcheur qui annonce le basculement prochain de l'automne à l'hiver. Une poule gravit l'échelle qui mène au poulailler ; la chèvre, au bout de sa corde, rumine d'un air pensif, les yeux fixés sur elle. Dans la tête de Joan, tout est parfaitement clair ; seule une question demeure : laquelle, laquelle, laquelle ?

Sans doute le sait-elle déjà au fond d'elle, mais elle descend malgré tout les marches, traverse la basse-cour et retourne devant le lavoir où ses filles essorent toujours les draps, gloussant pour Dieu sait quelle raison. Elle commence par Caterina, lui attrape le bras et pose sa main sur son ventre, son regard planté dans le sien, sourde à ses protestations. Le drap tombe sur le sol mouillé, semé de feuilles mortes, aussitôt piétiné par Joan et les filles apeurées. Sa main discerne : un ventre plat, la bosse d'un os iliaque, une cavité vide. Elle relâche Caterina et attrape Joanie, Joanie qui est encore petite, qui n'est qu'une toute jeune fille, de grâce, si c'est elle, si quelqu'un lui a fait cela, Joan se promet, se promet de lui faire subir de terribles, d'atroces, d'odieuses représailles, de faire regretter à cet homme le jour où il a franchi les portes de Hewlands pour emmener sa fille où il l'a emmenée, oui, Joan se promet de...

Sa main retombe. Le ventre de Joanie est plat, presque creux. Il faudrait peut-être les nourrir un peu mieux, pense-t-elle tout à coup, les encourager à se servir de plus grandes portions de viande. Ne leur donne-t-elle pas assez à manger ? Les priverait-elle, au profit de ses

garçons ?

Elle secoue la tête pour chasser ces pensées. Margaret, se dit-elle alors en portant son regard sur le visage lisse et inquiet de sa cadette. Non. Impossible. Margaret n'est encore qu'une enfant.

« Où est passée Agnes ? » demande-t-elle.

Joanie la regarde fixement, horrifiée, puis baisse les yeux vers le drap couvert de boue, sous leurs pieds ; Caterina, remarque Joan, détourne les yeux, tourne la tête sur le côté, comme si elle avait compris.

« Je l'ignore, répond-elle en s'écartant pour ramasser le drap. Peut-être...

— Elle est allée traire les vaches », lâche brusquement Margaret.

Les hurlements stridents de Joan résonnent avant même qu'elle ait atteint l'étable. Tels des frelons, les mots jaillissent de sa bouche, des mots qu'elle-même ignorait connaître, des mots qui fusent, crépitent, transpercent, qui lui vrillent, lui déforment la langue.

« Où te caches-tu ? » hurle-t-elle en entrant dans la tiédeur de l'étable.

La tête d'Agnes est appuyée contre le doux flanc d'une vache. Joan entend les bruits des jets de lait dans le seau. Alertée par les cris de Joan, la vache remue ; Agnes décolle sa joue de la bête, se tourne vers sa belle-mère d'un air inquiet. Nous y sommes, semble-t-elle penser.

Joan l'attrape par le bras, l'arrache de son petit tabouret, la pousse contre une cloison. Elle aperçoit, mais trop tard, son fils James qui se lève dans l'enclos voisin – sûrement venu l'aider pour la traite. Joan est obligée de se battre avec la cotte, avec les cordons de la jupe d'Agnes qui lutte, repousse ses doigts, essaie de se dégager, mais Joan a passé une main, un instant seulement, et a senti – qu'a-t-elle donc senti ? Un renflement, dur et chaud. Un monticule ondulant, rond comme une miche qui lève.

« Traînée, crache-t-elle tandis qu'Agnes parvient à la repousser. Putain. »

Joan est projetée en arrière, vers la vache, qui secoue la tête à présent, paniquée par ce changement d'atmosphère, par ce hiatus dans sa traite. Elle tombe sur la croupe de la bête, reprend son équilibre, mais Agnes est partie, s'est enfuie, traverse l'étable en courant sous l'œil des vaches somnolentes, passe la porte. Joan ne

compte pas la laisser s'en tirer ainsi. Elle se redresse, part à la poursuite de sa belle-fille, galvanisée par la rage, car elle la rattrape peu après.

Son bras se tend, sa main se referme sur les cheveux d'Agnes. Tirer dessus est un jeu d'enfant, l'arrêter dans sa course, la tête projetée vers l'arrière, comme par des rênes. La facilité avec laquelle se déroule la scène la surprend, la motive : Agnes tombe par terre, sur le dos, maladroitement, et ses cheveux enroulés une fois, deux fois autour du poing de sa belle-mère l'empêchent de se relever.

C'est dans cette position, à quelques mètres de la clôture de la ferme, que Joan parvient à faire entendre à Agnes tout ce qu'elle désire lui asséner.

« Qui, lui hurle-t-elle, qui a fait ça ? Qui a mis cet enfant dans ton ventre ? »

Joan se remémore la courte liste des prétendants qui ont demandé la main d'Agnes depuis que s'est ébruité le contenu de sa dot, léguée par son père. Pourrait-il s'agir de l'un d'entre eux ? Il y avait le charron, le fermier qui vivait aux abords de Shottery, et l'apprenti du forgeron. Pourtant, aucun n'avait semblé l'intéresser. Qui, sinon ? Agnes est en train de tendre le bras, d'essayer de desserrer les doigts de Joan. Son visage – son fameux visage à la peau si blanche, aux pommettes si hautes, à l'air hautain dont elle est si fière – est tordu par la douleur, par cette colère qu'elle ne peut exprimer. Des larmes ruissellent sur ses joues, inondent le bord de ses yeux.

« Dis-le-moi », lui souffle Joan, collée à ce visage dont elle a dû supporter la vue, les regards d'indifférence, d'insolence, chaque jour depuis son arrivée à la ferme. Ce visage qui, Joan le sait, ressemble à celui de la première, de l'épouse chérie, de la femme dont son époux ne voulait jamais parler, dont une mèche était soigneusement conservée dans un mouchoir qu'il gardait dans sa poche, près de son cœur – Joan l'avait découvert alors qu'elle préparait son corps avant sa mise en bière. Il ne faisait aucun doute que ce mouchoir se trouvait là depuis le début, pendant toutes ces années qu'elle avait passées à laver son linge, nettoyer sa maison, le nourrir, porter ses enfants, ce mouchoir était là dans sa poche, avec dedans une mèche de cheveux de sa première femme. Non, jamais Joan ne pardonnera cette ruse, cet affront.

« Est-ce le berger ? demande-t-elle en voyant que, malgré

la posture dans laquelle elle se trouve, sa question fait sourire Agnes.

— Non, parvient-elle à répondre. Pas le berger.

— Qui, alors ? » exige de savoir Joan, prête à nommer le fils d'un fermier des environs quand un coup de pied lui atterrit dans le tibia, d'une telle violence qu'elle bascule en arrière en ouvrant grand les mains.

Agnes s'est retournée, redressée, relevée, tente tant bien que mal de tenir sur ses jambes, de réunir ses jupons. Joan se relève péniblement, s'élance après elle. Elles se trouvent dans la basse-cour lorsqu'elle la rattrape. Elle lui saisit le poignet, l'oblige à faire volte-face et gifle Agnes.

« Vas-tu enfin me dire qui... », commence-t-elle, sans pouvoir finir sa phrase, car à gauche de sa tête vient de résonner un bruit, une explosion assourdissante, comme un coup de tonnerre.

Joan met quelques instants à comprendre ce qui s'est passé, d'où provient ce fracas. Puis la douleur arrive, celle de la peau qui brûle puis, plus profondément, celle qui résonne jusque dans les os, et c'est alors qu'elle réalise qu'Agnes l'a frappée.

Joan, effarée, porte une main à son visage.

« Comment oses-tu ? lance-t-elle d'une voix perçante. Comment oses-tu me frapper ? Une fille qui lève la main sur sa mère, sur celle qui l'a... »

Agnes a une lèvre enflée, ouverte, si bien que ses mots sont flous, mal articulés, mais Joan parvient malgré tout à comprendre.

« Vous n'êtes pas ma mère. »

De rage, Joan la gifle de nouveau. Agnes, contre toute attente, et sans la moindre hésitation, lui rend son coup. Joan lève une nouvelle fois la main, mais est arrêtée dans son geste. Un bras lui ceinture la taille – celui de cette grande brute de Bartholomew, qui la soulève de terre, l'éloigne, l'oblige à baisser les bras et à se tenir tranquille, juste par la force de ses doigts. Son fils Thomas est là lui aussi, s'est placé entre elle et Agnes avec à la main un crochet de berger qu'il brandit tandis que Bartholomew ordonne à Joan d'arrêter, de se calmer. Ses autres enfants se sont attroupés devant le poulailler, bouche bée, abasourdis. Caterina serre dans ses bras Joanie, en pleurs. Margaret porte le petit William, dont le visage est enfoui dans son cou.

Joan se sent transportée de l'autre côté de la cour, serrée dans les bras de Bartholomew, qui la questionne, cherche à savoir comment

tout cela a commencé, alors Joan lui raconte, en pointant du doigt Agnes, lui raconte, tandis que Thomas aide celle-ci à se remettre debout.

Le visage de Bartholomew s'assombrit à mesure qu'il l'écoute. Il ferme les yeux, inspire, expire. Sa main se promène sur les poils drus de sa barbe, son regard se fixe sur ses pieds.

« Le précepteur de latin », dit-il en levant la tête vers Agnes.

Agnes s'abstient de répondre, mais lève le menton, très légèrement.

Joan les regarde tour à tour, beau-fils, belle-fille, fils et filles. Et quand tous, sauf la belle-fille, baissent les yeux, Joan se rend compte que chacun d'entre eux, sans exception, avait compris ce qu'elle n'avait pas vu.

« Le précepteur de latin ? » répète-t-elle. Brusquement, elle le revoit près de la clôture, lui demandant la main d'Agnes d'une voix tremblante. Joan l'avait presque oublié. « Lui ? Ce... ce minot ? Ce vaurien ? Qui ne gagne rien, ne sert à rien, n'a même pas un poil sur la... »

Elle part d'un rire dur, sans joie, qui fuit de sa poitrine vide et brûlante. Tout lui revient à présent, ce garçon planté devant elle tandis qu'elle lui opposait son refus ; un bref élan de pitié l'avait même traversée en voyant ce jeunot, son visage décomposé, cet enfant affublé d'un tel père. Mais Joan l'avait oublié à l'instant même où il était sorti de son champ de vision.

Joan arrache la main de Bartholomew, soudain concentrée, féroce. Elle s'en va d'un pas décidé vers la maison, dépasse Agnes, ses enfants, les poules. La porte valse ; une fois à l'intérieur, elle agit vite, avec précision. Elle se déplace dans la pièce en ramassant sur son passage tous les effets d'Agnes. Un fourreau, une coiffe de rechange, un tablier. Un peigne en bois, une pierre trouée, une ceinture.

Le reste de la famille est toujours attroupé dans la basse-cour quand elle ressort et jette aux pieds de sa belle-fille un baluchon de vêtements.

« Toi, lui crie-t-elle. Ne t'avise plus jamais de remettre un pied dans cette maison. »

Bartholomew regarde Agnes, Joan, tour à tour. Puis il croise les bras et fait un pas en avant.

« Nous sommes ici chez moi, déclare-t-il. Dans une maison que

mon père m'a léguée, par testament. Et je dis qu'Agnes a le droit de rester. »

Joan le fixe, à court de mots, ses joues s'empourprant peu à peu.

« Mais... bredouille-t-elle en s'efforçant de remettre de l'ordre dans ses idées. Mais... Le testament me donne le droit de demeurer dans cette maison jusqu'à ce que...

— Restez si vous le souhaitez, répond Bartholomew. Mais la maison est à moi.

— Mais c'est à *moi* qu'a été confiée sa gestion ! s'écrie-t-elle d'un air triomphant, désespéré. Tu n'es en charge que de la ferme. Par conséquent, je suis en droit de la congédier, car nous parlons ici d'un problème touchant à la maison et non à la ferme...

— Cette maison est à moi, répète doucement Bartholomew. Et ma sœur y reste.

— Elle ne peut pas rester, gémit Joan, à bout, impuissante. Songes-y. Songe à tes frères et sœurs, à la réputation de notre famille, sans parler de la tienne, songe à notre position dans...

— Elle restera, affirme Bartholomew.

— Elle doit partir, il ne peut en être autrement. » Joan tente de réfléchir vite, de trouver un argument susceptible de le faire changer d'avis. « Pense à ton père. Qu'aurait-il dit ? Cette histoire lui aurait brisé le cœur. Jamais il n'aurait...

— Elle restera. À moins qu'il ne soit accepté que... »

Agnes attrape la manche de son frère. Ils échangent un long regard, sans dire un mot. Puis Bartholomew crache par terre et pose une main sur l'épaule d'Agnes. Un sourire en coin se dessine sur ses lèvres fendues, en sang. Bartholomew lui répond par un simple hochement de tête. Elle lève alors un bras et, du revers de la manche, s'essuie le visage. Puis défait le nœud du baluchon, pour le refaire solidement.

Bartholomew la regarde charger le baluchon sur son épaule.

« Je veillerai sur la ferme, lui dit-il en lui touchant la main. N'aie pas d'inquiétudes.

— Je n'en ai guère. »

Elle s'en va en claudiquant, mais seulement un peu, et traverse la ferme. Elle entre dans le grenier à pommes et, quelques instants plus tard, en ressort avec la crécerelle sur son gant. L'oiseau porte son chaperon, ses ailes sont repliées, mais sa tête pivote, donne de petits

coups secs, comme s'il comprenait le changement qui s'amorçait.

Son baluchon sur l'épaule, sans un au revoir, Agnes sort de la basse-cour, contourne la maison et disparaît.

Il se tient derrière l'étal de son père, au marché, appuyé sur la table. L'air est vif, chargé de ce froid métallique cinglant des premiers jours d'hiver. Il observe la buée s'échapper de sa bouche en un long panache bien dessiné, n'écoulant que d'une oreille une dame tergiverser entre une bordure en peau d'écureuil et de lapin, quand Eliza apparaît à ses côtés.

Les yeux écarquillés, elle le regarde avec un sourire étrange, crispé.

« On t'attend à la maison », lui intime-t-elle tout bas, sans rien changer à son expression. Puis elle se tourne vers la cliente indécise et lui dit : « Madame. »

Il se redresse.

« Attendu pour quoi ? répond-il. Notre père m'a demandé de...

— Rentre. Immédiatement, souffle-t-elle sèchement, avant de s'adresser de nouveau à la cliente pour lui lancer, plus fort : Il m'est avis que le lapin vous tiendra plus chaud. »

Il s'en va d'un pas souple à travers le marché, zigzague entre les étals, évite de peu une charrette remplie de choux, un jeune porteur et son ballot de chaume. Inutile de se presser : son père l'a certainement convoqué pour se plaindre de sa conduite, de la mauvaise exécution de ses corvées, de sa négligence, de sa fainéantise, de son incapacité à se rappeler les choses importantes, de la réticence qu'il affiche pour parvenir au bout de ce que son père ose appeler « une vraie journée de travail ». Sans doute a-t-il oublié de noter une commande, d'aller chercher une peau chez le tanneur ou de couper du bois pour sa mère. Il s'engage sur Henley Street, l'artère principale de la ville, s'arrête en chemin pour échanger quelques mots avec différents voisins, pour ébouriffer les cheveux d'un gamin. Puis, après un dernier détour, il pousse la porte de sa maison.

Il essuie ses bottes sur le paillason, laisse la porte se refermer derrière lui, puis balaie du regard l'atelier. Le tabouret de son père est vide, dérangé, comme déserté en plein travail. Les maigres épaules de l'apprenti sont voûtées au-dessus de l'établi. Au son de la clenche, le jeune homme tourne la tête et le fixe, les yeux ronds, l'air

effarouché.

« Bonjour, Ned, lui lance-t-il. Tout se passe bien ? »

Ned semble sur le point de parler, mais ferme la bouche. Il répond à la place par un signe de tête à mi-chemin entre l'acquiescement et le hochement, puis désigne le petit salon.

Il sourit à l'apprenti, ressort dans le couloir, passe devant les écussons accrochés au mur, la table à manger, la cheminée et sa grille vide, puis pénètre dans le petit salon.

La vision qui l'accueille est tellement incroyable, tellement déconcertante que plusieurs instants lui sont nécessaires pour se ressaisir, pour comprendre ce qui est en train de se produire. Il s'arrête net, dans l'embrasure de la porte. Ce qui lui apparaît immédiatement, et de manière évidente, est que sa vie a pris un nouveau tournant.

Agnes est assise sur un tabouret bas, un vieux baluchon à ses pieds, et Mary est installée en face d'elle, près du feu ; John, quant à lui, se trouve à la fenêtre, de dos. La crécerelle est perchée sur le dossier d'une chaise à barreaux, les serres enroulées sur le bois, sa sangle de cuir et son grelot suspendus à côté. Son premier réflexe est de vouloir partir en courant. Puis une soudaine envie d'éclater de rire le prend devant le tableau que forment la crécerelle et Agnes dans le petit salon de sa mère, entre ces murs pleins d'enjolivures et ces tapisseries dont elle est si fière.

« Ah », dit-il en s'efforçant de reprendre son sang-froid. Tout le monde se tourne vers lui. « Je vois que... »

Mais les mots se fanent dans sa bouche lorsqu'il aperçoit le visage d'Agnes. Un coquard foncé empêche son œil gauche de s'ouvrir ; son arcade sourcilière est ouverte, en sang.

Il s'approche d'elle, franchit la distance qui les sépare.

« Grand Dieu, dit-il en posant la main sur son épaule, sous laquelle remue son omoplate, comme si Agnes se préparait à décoller, à s'échapper dans les airs, tel un oiseau. Que s'est-il passé ? Qui t'a fait une chose pareille ? »

Sa joue porte encore des marques fraîches, sa lèvre est fendue, sa peau griffée, ses poignets écorchés.

Mary s'éclaircit la gorge.

« Sa mère, répond-elle, l'a chassée de la ferme. »

Agnes secoue la tête.

« Belle-mère, rectifie-t-elle.

— Joan est la belle-mère d'Agnes, intervient-il. Pas sa...

— Je le sais parfaitement, rétorque Mary, sèchement. Ce mot n'était qu'une simple...

— Et je n'ai pas été chassée, poursuit Agnes. La ferme ne lui appartient pas. Elle est à Bartholomew. Je suis partie de mon propre gré. »

Mary prend une profonde inspiration et ferme les yeux quelques instants, comme pour rassembler le peu de patience qui lui reste.

« Agnes, dit-elle en ouvrant les yeux, tournée vers son fils, Agnes attend un enfant. Le tien, d'après elle. »

Il répond, simultanément, par un hochement de tête et par un haussement d'épaules, tout en portant son regard sur le large dos de son père dont la silhouette se dresse derrière sa mère, toujours tournée vers la fenêtre. Il songe, à cet instant précis, en dépit du fait que sa main se trouve dans celle de la femme qu'il a promis d'épouser, en dépit de toute cette situation, il songe à la direction dans laquelle il lui faudra plonger pour éviter le poing qui, inéluctablement, va s'abattre sur lui, comment l'esquiver, le contrer, comment protéger Agnes des coups qu'elle recevra, forcément. Cette histoire est une première dans leur famille. Il ne peut réfléchir que par suppositions, ne peut qu'imaginer ce qui macère à l'intérieur de ce crâne bossué, dégarni. Et puis, soudain, dans une brusque montée de honte, il se rend compte que, ce faisant, les dissensions qui l'opposent à son père éclateront au grand jour ; qu'Agnes sera témoin de ce tumulte, de cette lutte permanente ; qu'elle le verra tel qu'il est – un homme dont la jambe est prise dans la mâchoire d'un piège ; Agnes verra et comprendra tout, en un instant.

« Est-ce exact ? demande sa mère, le visage blême, tiré.

— Quoi donc ? répond-il, un peu fou, conscient de friser l'insolence, incapable de réprimer son envie de traduire cette violence par des mots.

— Qu'il est le tien.

— Qu'est-ce qui est le mien ? » rétorque-t-il, presque avec jubilation.

Mary pince les lèvres.

« Est-ce toi qui l'as mis là-dedans ?

— Est-ce moi qui ai mis quoi où ? »

Il sent alors qu'Agnes a tourné la tête vers lui – il imagine

clairement son regard noir braqué sur lui, qui le jauge, qui amasse les informations comme un rouet sur lequel la laine s'enroule –, mais il ne peut s'arrêter pour autant. Il veut que ce qui doit arriver arrive sans délai, veut provoquer son père, le pousser à bout ; en finir, une bonne fois pour toutes. Faire cesser ces atermoiements. Montrer le vrai visage de son père. Qu'Agnes le voie.

« L'enfant. » Mary détache les mots, parle d'une voix forte, comme si elle s'adressait à un idiot. « Dans son ventre. Est-ce toi qui l'y as mis ? »

Il sent ses pommettes soulevées par un sourire. Un enfant. Conçu par Agnes et par lui, au milieu des pommes du grenier. Comment ne pourraient-ils pas se marier à présent ? Dans ces circonstances, rien ne peut plus les arrêter. Le mariage aura lieu, comme elle l'avait prédit. Ils se marieront. Il sera bientôt un mari et un père, pourra commencer sa vie, laisser tout cela derrière lui, cette maison, ce père, cette mère, l'atelier, ses gants, ce statut de fils, cette existence besogneuse et ennuyeuse au service de son père. Quelle perspective, quel projet. Cet enfant, là, dans le ventre d'Agnes, va tout changer pour lui, le délivrer de cette vie qu'il déteste, de ce père auprès duquel il ne peut plus vivre, de cette maison qu'il ne supporte plus. Agnes et lui vont s'enfuir, partir vivre une autre vie, dans une autre maison, une autre ville.

« C'est moi », répond-il en sentant son sourire s'agrandir.

Plusieurs choses se produisent alors. Sa mère, d'un bond, se lève de sa chaise et se jette sur lui, tous poings dehors ; les coups pleuvent sur sa poitrine, sur ses épaules, comme des coups de tambour. Il entend Agnes dire, Cela suffit, arrêtez, puis entend une autre voix, la sienne, clamer qu'ils se sont promis l'un à l'autre, qu'il n'y a dans leur amour rien d'impur, qu'ils se marieront, qu'ils y sont obligés. D'une voix perçante, sa mère crie qu'il n'est pas en âge, que jamais ils ne donneront leur consentement. Il est ensuite question d'un sort qu'on lui aurait jeté, quel gâchis, elle préférerait encore le voir partir en mer qu'épouser cette gueuse, quel drame. Il remarque, derrière lui, l'oiseau qui s'agite sur le barreau de la chaise, secoue ses plumes, perturbé ; on entend le claquement et le froissement de battements d'ailes, le tintement du grelot. Puis, soudain, la grande silhouette sombre de son père se retrouve tout près, mais où est Agnes, où est-elle dans cette pagaille ? Derrière lui ? Est-elle bien à l'abri, hors

de portée de son père ? Oserait-il poser un doigt sur elle, grand Dieu, il pourrait le tuer, le tuer, oui.

Le bras de son père est tendu, prêt, muscles bandés. Mais au lieu de s'abattre sur lui, de se serrer en un poing, l'épaisse main se pose sur son épaule. Il sent ses cinq doigts s'enfoncer dans sa chair, à travers l'étoffe de sa chemise, décèle l'odeur de cuir, de tannage – âcre, corrosive, piquante comme l'urine – qui les imprègne.

Puis survient une sensation inédite, celle de cette main le poussant vers le bas, vers une chaise.

« Assieds-toi », lui dit son père d'une voix monocorde. Il fait signe à Agnes qui, derrière eux, tente de calmer son oiseau. « Asseyez-vous, jeune fille. »

Après quelques instants, il obéit. Agnes se poste à ses côtés avec la crécerelle, qu'elle caresse du revers de ses doigts. Le regard que lance sa mère à la jeune femme, incrédule, totalement sidéré, provoque en lui une nouvelle envie de rire. Puis son père parle, et il reprend son sérieux.

« Il ne fait aucun doute, déclare son père, que nous pourrions... trouver un arrangement. »

Une expression des plus singulières habite son visage. Le fils l'observe, interpellé. Son père a les lèvres retroussées, le regard étrangement vif. Plusieurs secondes lui sont nécessaires pour se rendre compte qu'en fait, il sourit.

« Mais John, s'exclame sa mère, il n'est tout de même pas pensable de...

— Taisez-vous, femme, répond le père. Il affirme qu'ils se sont promis l'un à l'autre. Ne l'avez-vous pas entendu ? Jamais l'un de mes fils ne reviendra sur ses promesses, ne fuira ses responsabilités. Ce jeune homme a engrossé cette fille. Il lui incombe de...

— Mais il n'a que dix-huit ans ! N'a aucune situation ! Comment pouvez-vous penser...

— Taisez-vous, j'ai dit. » Son père aboie ces mots avec une fureur absolue, puis reprend soudain son ton étrange, presque mielleux. « Mon fils vous a fait une promesse, n'est-ce pas ? Avant de vous emmener dans les bois », demande-t-il en regardant Agnes.

Agnes continue de caresser l'oiseau. Elle fixe John du regard, debout, à sa hauteur.

« Nous nous sommes fait une promesse.

— Et que pense votre mère – ah, votre belle-mère – de cette union ?

— Elle... elle n'y était pas favorable. Au départ. Mais je ne saurais dire si cela vaut toujours (elle désigne son ventre), à présent.

— Je vois. »

Son père, en pleine réflexion, marque une pause. Et quelque chose dans ce silence rappelle alors au fils une situation familière, une situation qu'il finit, au bout d'un long moment passé à l'observer, sourcils froncés, par identifier. L'expression de son père est celle qu'il arbore juste avant de conclure une affaire, une bonne. Celle qui se lit sur son visage lorsqu'il tombe sur un lot de peaux bon marché, sur des ballots de laine oubliés au grenier, ou lorsqu'un marchand novice lui est envoyé pour négocier. Cette expression est celle qui se lit sur son visage quand il s'efforce de cacher au parti adverse qu'il ressortira gagnant.

Il y a dedans de l'avidité. De la jubilation. De l'hypocrisie. Cette vision glace le fils jusqu'à la moelle ; le fait s'agripper aux rebords de sa chaise, des deux mains.

Ce mariage, comprend-il soudain, la gorge serrée d'effarement, profitera à son père, le mettra dans une position favorable vis-à-vis du pacte passé avec feu le propriétaire de la ferme. Son père entend tourner toute cette situation – les coups qu'Agnes a reçus au visage, son arrivée chez eux, la crécerelle, le bébé dans son ventre – à son avantage.

Le fils n'arrive pas à le croire. Il n'arrive pas à le croire. Qu'Agnes et lui aient pu, malgré eux, faire le jeu de son père. Cette simple idée lui donne envie de prendre ses jambes à son cou. Que Hewlands, la forêt, la crécerelle piquant la canopée comme une aiguille pique un tissu, que toutes ces choses puissent être tordues par son père en une corde qui le rattachera encore mieux à cette maison, à ces lieux. Tout ceci est insupportable. Intolérable. Ne parviendra-t-il donc jamais à s'éloigner d'ici ? À se libérer de cet homme, de cette maison, de ce commerce ?

John reprend la parole de cette même voix douceuse, annonce qu'il se rendra en personne à Hewlands afin de parler à l'homme à tout faire de la veuve, au frère d'Agnes. Il ne fait aucun doute, leur dit-il, qu'un compromis est possible, dont tout le monde tirera bénéfice. Le petit veut épouser cette fille, poursuit-il en s'adressant

à sa femme, et la fille veut l'épouser aussi : de quel droit empêcheraient-ils cette union ? Ce bébé ne peut naître hors mariage, ne peut arriver dans ce monde par le mauvais côté du drap. Ne s'agit-il pas, après tout, de leur futur petit-enfant ? Nombreux sont les mariages commencés de la sorte. Il en va ainsi.

C'est alors qu'il se tourne vers sa femme, part d'un grand rire et l'attire à lui en l'attrapant par la hanche. Un malaise si violent étreint le fils qu'il baisse le regard vers le sol.

Puis John poursuit, les joues empourprées, tout impatient et excité :

« C'est entendu. J'irai donc à Hewlands afin d'émettre ma proposition... notre proposition... qui permettra... de sceller cette... surprenante... mais, disons-le, bienheureuse union de nos deux familles. La fille demeurera ici. » Il fait signe à son fils. « Un mot. En privé. »

Une fois dans le couloir, John tombe le masque. Il attrape son fils par le col, ses doigts glacés contre sa peau, et approche son visage tout près du sien.

« Dis-moi, le menace-t-il de sa voix grave, crépitante, dis-moi qu'il n'y en a pas d'autres.

— D'autres quoi ?

— Dis-le. Dis qu'il n'y en a pas d'autres. »

Le fils sent le mur contre son dos, ses épaules. Les doigts de son père le serrent avec une telle force que l'air ne peut circuler dans sa gorge.

« Ai-je tort ? » siffle-t-il, son visage collé au sien. Son haleine exhale une vague odeur de vase, de poisson. « D'autres traînées du Warwickshire vont-elles venir s'échouer devant ma porte pour m'annoncer que tu as planté ta semence dans leur ventre ? En verrai-je d'autres ? Dis-moi la vérité, et sans attendre. Car je jure devant Dieu que si elle n'est pas la seule et que sa famille en a vent, les conséquences seront terribles. Pour toi comme pour nous. Compris ? »

Le fils lâche un cri étouffé, tente de repousser son père, mais trouve un coude qui lui presse l'épaule, un avant-bras sur sa trachée. Il essaie de dire, non, jamais, il n'y a qu'elle, elle n'a rien d'une traînée, comment oses-tu, mais les mots restent bloqués.

« Et sois prévenu que si tu en as engrossé une autre – juste une –,

je te tue. Et si ce n'est pas moi, son frère s'en chargera. M'entends-tu ? Je jure que je t'ôterai la vie, et Dieu m'en sera témoin. Ne l'oublie pas. »

Son père lui écrase une dernière fois la gorge, puis le relâche, disparaît en claquant la porte.

Plié en deux, à court d'air, le fils se frotte le cou. Lorsqu'il se redresse, Ned, l'apprenti, est là, le regard rivé sur lui. Tous deux se dévisagent quelques instants, puis Ned se détourne, reprend son travail, voûté sur l'établi.

John s'en va directement à Hewlands, sans s'arrêter en chemin pour houspiller Eliza sur leur étal, pour l'accabler de critiques et de reproches, pour vérifier les ventes. Il ne s'arrête pas non plus pour discuter avec le membre de la guilde qu'il croise sur Rother Street. Il s'élance sur la route de Shottery, presque comme si la fille était sur le point de donner naissance et de compromettre ses projets. Ses pas sont rapides, constate-t-il avec plaisir, rapides et même lestes, pour un homme de son âge. Une belle affaire l'attend, et John sent déjà le plaisir qu'il en tirera couler comme du bon vin dans ses veines. L'opportunité doit être saisie, maintenant, sans quoi le vent pourrait tourner, l'avantage lui échapper. Et John sait qu'il se trouve en position favorable. Il détient la fille ; il détient le garçon qui, en raison de son jeune âge, ne pourra prétendre au mariage à moins de demander une permission spéciale, signée de ses parents. La vieille dette qui les lie sera au cœur des négociations, mais le sujet le plus urgent demeure la fille. Dans son état, sa famille se retrouve dans l'obligation de la marier, et aucun mariage ne saurait avoir lieu sans que lui, John, donne son aval. Sa position est idéale. Il détient toutes les cartes. Tandis qu'il longe la route, il se laisse aller à siffler un vieil air appris dans sa jeunesse.

Il aperçoit le frère au loin, dans un champ ; impossible de le rejoindre autrement qu'en pataugeant dans la boue. Appuyé sur sa houlette, le frère le regarde arriver sans bouger d'un pouce.

Les moutons attroupés autour de lui s'agitent, braquent leurs yeux globuleux sur l'inconnu, se tournent vers lui comme si arrivait un énorme et terrifiant prédateur. En gants, se murmure John à lui-même, tout en conservant son sourire de façade, vous finirez tous en gants. L'année ne sera pas révolue que toute la bourgeoisie

du Warwickshire vous glissera à ses mains, je vous en fais la promesse. Il traverse le champ, masquant avec peine son exultation.

Les flaques, sous ses souliers de ville, sont des nuages blancs gelés, pris entre les sillons et les crêtes de boue.

John arrive devant le frère berger. Lui tend la main. Le frère la considère. C'est un grand gaillard, dont les yeux ressemblent à ceux d'Agnes, ses cheveux noirs sont attachés par une queue-de-cheval. Il porte sur le dos une cape en peau de mouton similaire à celle que portait son père, et à sa ceinture un bâton sculpté. Un autre gaillard, aux cheveux plus clairs, également muni d'un crochet de berger, rôde un peu plus loin, tout en le surveillant. L'espace d'un instant, John sent l'angoisse le gagner. Et si ces hommes, ces frères, ces gens avaient l'intention de lui faire du mal, de se venger sur lui de son vaurien de fils qui leur a raflé leur sœur ? Et si John s'était trompé, avait commis une grave erreur en croyant pouvoir tirer parti de la situation, en se rendant ici ? Pendant une fraction de seconde, il se voit mourir, ici même, dans ce champ givré de Shottery. Il voit son cadavre, la tête fracassée par un crochet de berger, sa cervelle répandue, encore fumante sur la terre gelée. Sa Mary devenue veuve, ses plus jeunes fils, Edmond et Richard, orphelins de père. Tout cela à cause de son pendentif de fils.

Le fermier change sa houlette de main, crache par terre avec ostentation, et accepte la main tendue, qu'il broie en la serrant. John est lui-même surpris par le cri aigu, presque féminin, qu'il pousse en réaction.

« Je crois, Bartholomew, que nous avons à parler », annonce-t-il en faisant résonner le petit rire le plus grave, le plus viril qu'il puisse pousser.

Le frère le considère un long moment. Puis il hoche la tête et plante son regard quelque part au loin, derrière l'épaule de John.

« C'est certain, répond-il, puis il pointe quelque chose du doigt. Voilà Joan. Je présume qu'elle voudra avoir son mot à dire. »

Joan arrive vers eux d'un pas pressé, à travers champs, flanquée de ses filles et d'un petit garçon qu'elle porte sur sa hanche.

« Vous, lance-t-elle comme si John était l'un de ses aides de ferme. J'ai à vous parler. »

John lui répond par un signe de la main cordial, puis se retourne vers Bartholomew avec un petit sourire, la tête penchée sur le côté.

Ce geste, ce hochement complice, signifie, Ah, les femmes ! Toujours à vouloir mettre leur grain de sel partout. Laissons-les donc prendre part à nos affaires.

Bartholomew soutient son regard, ses yeux pailletés extraordinairement semblables à ceux de sa sœur, mais froids, mornes. Puis il détourne la tête et, d'un geste à peine perceptible, donne l'ordre à son demi-frère de partir, d'ouvrir le portail à Joan, tout en sifflant pour envoyer les chiens avec lui.

Tous les trois restent ainsi, au milieu du champ, pendant un long moment, Bartholomew, Joan et John. Cachés derrière un muret, à l'abri des regards, les autres enfants les observent. Puis les questions finissent par sortir, Est-ce décidé, est-ce réglé, Agnes s'en est-elle allée chez vous, sera-t-elle mariée, est-elle partie d'ici pour de bon ? Derrière le mur, le benjamin de la fratrie s'impatiente, pleurniche pour qu'on le pose. Pas une seconde les sœurs ne quittent des yeux les trois silhouettes qui se dressent au milieu des moutons. Les chiens se chamaillent, bâillent, enfouissent la tête entre leurs pattes, la relèvent, et ainsi de suite, guettant un ordre de Thomas, leur maître.

Leur frère, au loin, secoue la tête, se tourne de côté, comme prêt à quitter la conversation. Le gantier semble poser ses conditions ; ses mains s'ouvrent, d'abord l'une, puis l'autre. Il compte sur les doigts de sa main droite. Joan parle un long moment, avec fougue, remuant les bras, pointant du doigt la maison, s'accrochant à son tablier. Bartholomew se tourne vers le troupeau, le regard dur, pose une main sur le dos d'un mouton, puis se retourne vers l'autre homme comme pour lui signifier que ce bétail lui appartient. Le gantier hoche vigoureusement la tête, se lance dans un long discours, puis sourit d'un air victorieux. Bartholomew donne un coup de bâton sur sa botte, visiblement mécontent. Le gantier se rapproche ; Joan ne bouge pas. Le gantier pose une main sur l'épaule de Bartholomew, qui la laisse demeurer là.

Puis ils se serrent la main. Le gantier et Joan ; le gantier et Bartholomew. Oh, souffle l'une des filles. Les fils se remettent à respirer. C'en est fini, murmure Caterina.

HAMNET SE RÉVEILLE en sursaut ; la paille bruisse sous son poids. Quelque chose l'a tiré du sommeil – un bruit, un coup, un cri –, mais il ne saurait dire quoi exactement. Aux longs rais de lumière qui s'étirent dans la chambre, il devine que le jour se lèvera bientôt. Que fait-il ici, endormi sur ce lit ?

C'est alors qu'il tourne la tête et se souvient de tout. Près de lui gît un corps, tête basculée sur le côté. Le visage de Judith est cireux, figé, couvert d'une pellicule de sueur qui le fait miroiter comme du verre. Sa poitrine se soulève et retombe à un rythme irrégulier.

Hamnet déglutit, la gorge serrée. Sa langue semble chargée, lâche, trop grosse pour sa bouche. Il se redresse tant bien que mal ; la chambre autour de lui devient floue. Une douleur apparaît à l'arrière de son crâne, l'oblige à demeurer là, accroupi, étourdi, comme un rat pris au piège.

En bas, Agnes pousse la porte de la maison en fredonnant. Elle dépose des objets sur la table : deux fagots de romarin, sa besace de cuir, le pot de miel, un gros morceau de cire enveloppé dans une feuille, son chapeau de paille, un petit bouquet de consoude dont elle prévoit de prélever les fleurs pour les faire sécher, puis macérer dans de l'huile chaude.

Elle traverse la pièce, remet en place la chaise près du foyer, attrape sur la table la coiffe de Susanna pour l'accrocher derrière la porte. Elle ouvre la fenêtre sur rue, au cas où se présenteraient des visiteurs. Elle défait alors les lacets de sa tunique, s'en débarrasse, puis s'en va ouvrir la porte de derrière pour se rendre aux cuisines par la cour.

La chaleur se fait sentir à plusieurs mètres. À l'intérieur, elle trouve Mary en train de remuer une marmite d'eau, et près d'elle Susanna, sur un tabouret, occupée à frotter les oignons couverts

de boue.

« Vous voilà, lui lance Mary en tournant vers elle son visage rougi par la vapeur. Vous en avez mis, du temps. »

Agnes répond par un sourire vague.

« Les abeilles étaient parties dans le verger. J'ai dû les amadouer.

— Hmm », fait Mary en jetant une poignée de farine dans la marmite. Mary est une femme trop impatiente pour les abeilles. Satanées bestioles. « Et comment se porte-t-on à Hewlands ?

— Bien, il me semble, répond Agnes en frôlant les cheveux de sa fille pour la saluer, avant de s'emparer de la miche de pain cuite par elle le matin et de la déposer sur le plan de travail. Bartholomew est hélas toujours gêné par sa jambe, même s'il refuse de l'admettre. J'ai bien vu qu'il boitait. Il prétend n'être dérangé que par temps humide, mais il devrait selon moi... » Agnes s'interrompt, son couteau à la main. « Où sont les jumeaux ? »

Ni Mary ni Susanna ne lèvent les yeux.

« Hamnet et Judith, insiste Agnes. Où sont-ils ?

— Aucune idée, répond Mary en goûtant son bouillon. Mais attendez que je mette la main sur eux. Pas une bûche de coupée. Pas une assiette de dressée. Et ces deux-là, encore fourrés Dieu sait où. L'heure du souper va arriver qu'on ne les aura toujours pas retrouvés. »

Agnes enfonce les dents du couteau dans la miche, l'entaille une fois, deux fois, laissant les tranches s'empiler. Elle se trouve sur le point d'inciser la croûte pour la troisième fois quand sa main s'ouvre et que le couteau retombe.

« Je n'en ai pas pour longtemps... », dit-elle en tournant les talons pour se diriger vers la porte de la cuisine, avant d'emprunter le corridor qui la relie à la grande maison. Elle jette un coup d'œil dans l'atelier, aperçoit John à son établi, assis dans une position suggérant qu'il désire ne pas être dérangé. Elle traverse la salle à manger, le petit salon, les appelle une fois en haut. Rien. Elle ressort par la porte principale, sur Henley Street. La chaleur de la journée a fini par redescendre, dans les rues la poussière retombe, les gens rentrent souper.

Agnes s'en va ouvrir la porte de chez elle, pour la deuxième fois de la soirée.

Et c'est alors qu'elle découvre, en haut de l'escalier, son fils.

Parfaitement immobile, le visage livide, les doigts crispés sur la rampe. Il y a sur son sourcil une bosse, une coupure qui, Agnes en est sûre, n'était pas là ce matin.

Elle se dépêche, traverse la pièce en quelques enjambées.

« Quoi ? lui dit-elle. Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé à ton visage ? »

Hamnet ne répond pas. Il secoue la tête, montre les marches de l'escalier. Agnes les grimpe, quatre à quatre.

ELIZA DIT À AGNES qu'elle lui fabriquera sa couronne de mariée – si Agnes le souhaite, s'empresse-t-elle d'ajouter. Cette proposition, Eliza la formule timidement, d'une voix mal assurée, de bonne heure, un matin. Eliza est allongée dos à cette femme entrée dans leur vie si soudainement, si brutalement. Le jour vient à peine de se lever et dans la rue résonnent déjà les premiers bruits de charrettes et de pas.

Eliza devra, a déclaré Mary, partager son lit avec Agnes jusqu'à ce que le mariage ait lieu. Sa mère a fait cette annonce les lèvres pincées, rigides, sans regarder Eliza dans les yeux, tandis qu'elle étendait sur le lit une couverture supplémentaire. Le regard d'Eliza s'était alors posé sur la moitié de la pailleasse, près de la fenêtre, inoccupée depuis la mort de sa sœur Anne. En levant les yeux, elle s'était aperçue que sa mère faisait de même, elle avait eu envie de lui demander, Penses-tu à elle, te surprends-tu parfois à guetter le son de ses pas, de sa voix, de sa respiration la nuit, car cela m'arrive à moi, constamment. Je reste convaincue qu'un jour, je me réveillerai et la trouverai près de moi, comme avant ; que tout cela n'aura été qu'un pli, une ride dans le temps, et que tout reprendra comme à l'époque où elle vivait et respirait.

Chaque matin, cependant, Eliza se réveille seule dans son lit.

Mais il y a maintenant cette femme que doit épouser son frère : une Agnes au lieu d'une Anne. Tout s'est passé dans le chaos et la précipitation, son frère s'était retrouvé dans l'obligation de demander une permission spéciale – Eliza n'a pas tout compris de ce dernier point –, et le mariage n'avait été accepté qu'au terme de très longues (et houleuses) négociations. Certains amis du frère d'Agnes se sont portés garants – Eliza l'a appris de source sûre. Agnes porte un enfant dans son ventre, mais ça, elle ne l'a entendu qu'à travers les portes. Personne ne le lui a dit explicitement. De la même

manière que personne n'a pensé à lui dire que le mariage avait lieu demain, au matin : son frère et Agnes sont attendus à l'église de Temple Grafton, où un prêtre a accepté de les marier. Ce prêtre n'est pas celui que côtoie leur famille, et cette église n'est pas celle qu'ils fréquentent tous les dimanches. Agnes prétend bien connaître ce prêtre, qu'il s'agit d'un ami proche de sa famille. C'est lui, en fait, qui lui a donné la crécerelle, après l'avoir dressée, dès sa sortie de l'œuf ; ce serait lui aussi qui lui aurait appris à guérir les affections des poumons dont peuvent souffrir ces oiseaux. Ce prêtre les mariera, a-t-elle annoncé joyeusement, tandis qu'elle faisait tourner le rouet de Mary, car il la connaît depuis son enfance et s'est toujours montré bon envers elle. Avec lui, elle avait un jour troqué des sangles de fauconnier contre un tonneau de houblon. Cet homme, expliquait-elle en recueillant la laine dans sa main libre, connaît aussi bien le dressage des rapaces que le brassage de la bière ou l'élevage des abeilles, autant de connaissances qu'il a bien voulu lui transmettre.

Lorsque Agnes avait prononcé ce discours, derrière le rouet, près de la cheminée dans le petit salon, la mère d'Eliza avait fait tomber ses aiguilles à tricoter tant ce qu'elle venait d'entendre l'avait stupéfiée. Sa réaction avait déclenché l'hilarité de son frère, assis en train de boire, qui à son tour avait déclenché la colère de leur père. Mais Eliza, elle, avait écouté, captivée, chaque mot de son récit. Jamais elle n'avait entendu de telles histoires, jamais quelqu'un n'avait parlé de la sorte entre leurs murs, avec une si grande liberté, avec une joie si assumée.

Quoi qu'il en soit, le mariage est décidé. Ce prêtre dresseur de rapaces, producteur de miel, troqueur de houblon doit les unir demain, aux premières heures du jour, lors d'une cérémonie organisée précipitamment, furtivement, secrètement.

Le jour où elle se mariera, Eliza s'imagine défiler sur Henley Street, une couronne de fleurs sur la tête, sous les rayons du soleil, afin que tout le monde la voie. Jamais elle ne voudrait que la cérémonie ait lieu à des kilomètres de chez elle, dans une église minuscule, avec comme prêtre un homme étrange qui les ferait rentrer, elle et son futur époux, par une porte dérobée. Jamais. Eliza rêve de bans, lus hauts et forts sur le perron. Mais son père et le frère d'Agnes se sont arrangés entre eux, et rien ne peut être changé.

Mais elle aimerait, malgré tout, fabriquer la couronne de fleurs de la mariée. Car qui d'autre le ferait, sinon ? Certainement pas la belle-mère d'Agnes, ni même ses sœurs : cloîtrées à Shottery, ces femmes ne se sont jamais fait connaître. Peut-être viendront-elles au mariage, a dit Agnes en haussant les épaules, ou peut-être pas.

Pourtant, Agnes doit avoir une couronne. Enceinte ou pas, il faut qu'elle célèbre ses noces parée de cet accessoire. Alors, Eliza lui pose la question. Elle s'éclaircit la gorge. Entrelace ses doigts, comme pour prier.

« Puis-je... commence-t-elle, au milieu de l'air glacé de la chambre. Me permettrais-tu de fabriquer ta... couronne de fleurs ? Pour demain ? »

Elle sent derrière elle la présence d'Agnes, qui l'écoute. Elle l'entend inspirer, pense essuyer un refus, qu'Agnes va lui dire non, que sa demande est déplacée.

La paille se frémot, s'agite, tandis qu'Agnes se retourne.

« Une couronne ? répète-t-elle, et Eliza entend à sa voix qu'elle sourit. J'en serais ravie. Merci. »

Eliza roule sur elle-même et toutes deux se regardent, soudain complices.

« J'ignore quelles fleurs nous trouverons à cette époque de l'année, poursuit Eliza. Il devrait y avoir des baies ou...

— Du genièvre, l'interrompt Agnes. Du houx. Des fougères. Ou des pommes de pin.

— Du lierre, aussi.

— Ou des fleurs de noisetier. Pourquoi ne pas nous rendre à la rivière, ensemble, tout à l'heure ? répond Agnes en lui prenant la main. Nous verrons ce que nous trouverons là-bas.

— J'ai aperçu des aconits la semaine dernière. Peut-être...

— Vénéneuses, intervient Agnes en s'allongeant sur le dos, sans lâcher la main d'Eliza qu'elle pose juste sur son ventre. Veux-tu sentir le bébé ? Elle bouge toujours aux premières heures du jour. Elle réclame son petit déjeuner.

— Elle ? demande Eliza, ébahie par cette soudaine intimité, par la chaleur qui se dégage de cette peau dure, tendue, par la force de cette main qui enserré la sienne.

— Je pense que c'est une fille », répond Agnes en poussant un bâillement franc et bref.

Eliza sent ses doigts lui presser la main. C'est une sensation des plus étranges, comme si une chose était extraite d'elle, une écharde sous la peau, du pus dans une plaie, tandis qu'une autre, en même temps, s'y déversait. Impossible de dire si quelque chose est tiré d'elle ou l'inverse. L'envie la démange de retirer sa main tout autant que de la laisser.

« Ta sœur, dit Agnes d'une voix douce. Ta sœur était plus jeune que toi ? »

Eliza contemple les sourcils lisses, les tempes laiteuses et les cheveux noirs de sa future belle-sœur. Comment peut-elle savoir qu'Eliza pensait à cet instant à Anne ?

« Oui, répond-elle. De presque deux ans.

— Et à quel âge est-elle morte ?

— À huit ans. »

Agnes, pleine de compassion, fait claquer sa langue.

« Je suis désolée », murmure-t-elle.

Eliza s'abstient de lui parler du souci qu'elle se fait pour Anne, toute seule, si jeune, sans elle, dans ce lieu qu'elle ignore. De lui dire que pendant longtemps, elle a veillé la nuit, a murmuré son nom, pensant que sa sœur pouvait peut-être l'entendre, où qu'elle soit, pensant que sa voix la rassurerait peut-être. Que le fait de ne pas savoir si Anne se trouvait en détresse quelque part, sans qu'Eliza puisse l'entendre ou lui parler, provoquait en elle une douleur innommable.

Agnes caresse le dos de la main d'Eliza et lui dit dans un flot de paroles :

« N'oublie pas qu'elle a auprès d'elle ses autres sœurs. Celles qui sont mortes avant ta naissance. Toutes veillent les unes sur les autres. Elle ne veut pas que tu t'inquiètes pour elle. Elle aimerait que... » Agnes s'interrompt, regarde Eliza, toute tremblante de froid, de stupéfaction, ou des deux, peut-être. « Je veux dire que... reprend-elle d'une autre voix, posée. Je crois que cela ne plairait pas à ta sœur de savoir que tu t'inquiètes pour elle. Qu'elle aimerait que tu vives sereine. »

Personne ne dit plus mot pendant un long moment. Seule résonne la musique des sabots des chevaux qui passent sous la fenêtre.

« Comment sais-tu que deux autres filles sont mortes ? » murmure Eliza.

Agnes semble réfléchir.

« Ton frère me l'a raconté, répond-elle sans regarder Eliza.

— L'une d'elles, souffle Eliza, portait le même nom que moi. La première. Le savais-tu ? »

Agnes esquisse un hochement de tête, puis hausse les épaules.

« Gilbert prétend parfois que... » Eliza jette un coup d'œil derrière son épaule avant de poursuivre. « Qu'il n'est pas impossible que je trouve un jour, au beau milieu de la nuit, debout près de mon lit, cette sœur venue reprendre son nom. Et qu'elle m'en veut, parce que je le lui ai pris.

— Balivernes, répond Agnes, sèchement. Gilbert ne raconte que des mensonges. Ne l'écoute pas. Ta sœur est heureuse que tu portes son nom, que tu le perpétues. Sache-le. Et que Gilbert ne s'avise plus de te répéter de telles sottises, ou je bourre sa culotte d'orties. »

Eliza éclate de rire.

« Tu n'oserais pas.

— Oh si, crois-moi. Cela lui apprendra à faire peur aux gens. » Agnes lâche la main d'Eliza, s'assied. « Allons. Il est temps que la journée commence. »

Eliza regarde sa main. Une empreinte est restée imprimée sur sa peau, celle du pouce d'Agnes, ronde comme le pétale d'une rose. De son autre main, elle se masse la peau, surprise de la trouver si chaude, comme restée près de la flamme d'une bougie.

La couronne que fabrique Eliza se compose de fougères, d'aiguilles de mélèze et de marguerites de la Saint-Michel. Elle la tresse, assise à la table de la salle à manger. Comme il lui a été demandé de veiller sur son plus jeune frère, Edmond, pendant qu'elle travaille, elle lui donne quelques aiguilles de mélèze et quelques pétales pour jouer. Assis par terre, jambes tendues, le petit garçon fait tomber les aiguilles, une par une, d'un air grave, dans un bol en bois, avant de les remuer avec une cuillère. Eliza écoute les chapelets de sons qui jaillissent en même temps que son souffle, tandis qu'il mélange : un « gui » pour « aiguille », un « iza » pour « Eliza », un « oup » pour « soupe ». Les mots existent, pour qui sait écouter.

Ses doigts – longs, fins, plutôt habitués à coudre le cuir – tressent les tiges pour former l'arceau. Edmond se met debout. D'un pas maladroit, il s'avance jusqu'à la fenêtre, revient devant la cheminée,

se rabrouant lui-même tandis qu'il approche. « No-no-no-no-no. » Eliza sourit et lui dit : « Non, Edmond, pas près du feu. » Il tourne vers elle son visage réjoui, ravi d'être compris. Le feu, chaud, non, ne pas toucher. Le petit garçon sait qu'il n'a pas le droit de s'en approcher, mais cet interdit provoque en lui une envie folle, irrésistible – cette couleur vive, ondulante, cette bouffée de chaleur sur son visage, tous ces outils fascinants avec lesquels on attise, remue, attrape.

Depuis la cuisine, à l'arrière de la maison, lui parvient le fracas des casseroles et des poêles de sa mère. Sa mauvaise humeur a déjà fait pleurer la bonne. Mary déverse toute sa hargne, toute sa rage sur ses préparations. Le rôti ne cuit pas. La pâte à tarte s'effrite. Le pain ne lève pas assez vite. Il y a des grumeaux dans ses pâtisseries. La cuisine semble prise dans un dangereux tourbillon dont Eliza préfère se tenir à distance, avec Edmond.

Tic, tic, font sous ses doigts les tiges cassées qu'elle tresse ; de la paume de sa main, elle imprime le mouvement qui donnera sa courbure à la couronne.

Au-dessus d'elle résonnent les pas sourds et le vacarme de ses frères. À en juger par le bruit, les garçons se bagarrent en haut de l'escalier. Un grognement, une bourrasque de rires, la voix de Richard suppliant qu'on le lâche, la fausse capitulation de Gilbert, puis un nouveau bruit sourd, le parquet qui craque, un « Aïe ! » étouffé.

« Les garçons ! » L'aboiement provient de l'atelier. « Arrêtez immédiatement ! Ou je viendrai vous donner une bonne raison de gémir, mariage ou non. »

Les trois frères apparaissent sur le seuil de la porte en se donnant des coups de coude. Le frère aîné d'Eliza, le futur marié, s'élance dans la salle à manger en dérapant, la serre dans ses bras, pose un baiser sur sa tête puis tourne sur lui-même pour attraper Edmond et le faire virevolter. Edmond n'a pas lâché sa cuillère en bois ni sa poignée d'aiguilles de mélèze. Son grand frère le fait tourner, une fois, deux fois. Edmond hausse les sourcils de surprise et sourit, sa frange soulevée par le vent. Il tente de fourrer la cuillère de travers dans sa bouche. Et puis, tout à coup, il se sent posé à terre ; les trois grands se sont volatilisés par la porte sur la rue. Edmond, abandonné, lâche sa cuillère, part à leur poursuite, déconcerté par cette désertion soudaine.

Eliza éclate de rire.

« Ils vont revenir, Ed, lui dit-elle. Bientôt. Lorsqu'il sera marié. Tu verras. »

Agnes se présente à la porte. Ses cheveux, détachés, ont été brossés. Les mèches se répandent jusqu'au bas de son dos, sur ses épaules, comme de l'eau noire. Elle porte une robe qu'Eliza n'a jamais vue, une robe primevère, jaune pâle, dont l'avant bombe très légèrement.

« Oh, s'exclame Eliza en joignant les mains. Ce jaune fera ressortir le cœur des marguerites. »

Elle saute de sa chaise, sa couronne entre les mains. Agnes se baisse pour qu'elle la place sur sa tête.

Le givre s'est installé pendant la nuit. Chaque aiguille, chaque feuille, chaque brindille qui parsème le chemin de l'église en est enveloppée, s'est parée de cet écrin. Le sol dur craque sous les pieds. Le marié et ses acolytes sont partis en avant : de leur groupe fusent des hourras, des cris, des bribes de chanson, ainsi que le trémolo d'une cornemuse jouée par un ami qui tantôt suit, tantôt oublie la mesure. Bartholomew ferme la marche, tête baissée, occultant de son grand corps les autres devant lui.

La mariée marche droit devant elle, sans regarder à gauche ni à droite. À ses côtés se trouvent Eliza, Edmond, porté sur la hanche de la sœur, Mary, plusieurs amies d'Agnes, la femme du boulanger. Puis, à quelques mètres, sur le côté, Joan et ses trois filles. Joan tire par la main son plus jeune fils. Les trois sœurs avancent en rang serré, bras dessus bras dessous, côte à côte, riant tout bas et se murmurant des choses à l'oreille. Plusieurs fois, Eliza jette vers elles des coups d'œil de côté, avant de détourner la tête. Agnes s'en aperçoit, voit la tristesse qui, comme le brouillard, s'amasse soudain autour d'Eliza. Agnes voit tout. Les fruits d'égantier dont le sommet, sur la haie, se dessèche ; les baies intactes, trop hautes pour être cueillies ; l'envol et le plongeon d'une grive depuis la branche d'un chêne, jusqu'au bord du chemin ; le panache blanc du souffle de sa belle-mère, qui porte à présent son cadet sur son dos, les mèches étrangement pâles échappées de sa coiffe, le balancement ample de ses hanches. Agnes voit que Caterina a le nez de sa mère, à l'arête épatée, que Joanie a les mêmes cheveux, implantés bas, et que Margaret a son cou épais et ses lobes d'oreille allongés. Elle voit que Caterina possède le don ou

la faculté d'être heureuse, comme Margaret, bien que dans une moindre mesure, mais pas Joanie. Elle voit son père en regardant le benjamin de la fratrie, descendu du dos de sa mère pour marcher main dans la main avec Caterina : ses cheveux blonds, cette tête carrée, ses lèvres aux coins toujours relevés. Elle sent les rubans de ses jarrettières se tendre et se détendre au rythme de ses pas. Elle sent le frémissement et le poids des herbes, des baies et des fleurs de sa couronne, et l'infime écoulement de l'eau dans les nervures de leurs tiges, de leurs feuilles. Elle sent un mouvement qui l'accompagne à l'intérieur d'elle, au même rythme que ces végétaux, comme un flot, une marée, un courant, tandis que son sang passe d'elle à son enfant. Agnes quitte une vie, en commence une autre. Tout est désormais possible.

Elle sent, aussi, quelque part sur sa gauche, sa propre mère. Sa mère qui se trouverait à ses côtés si la vie avait pris un tour différent. Elle aurait été celle qui lui aurait tenu la main sur le chemin de l'église, ses doigts unis aux siens. Avancant d'un même pas. Sur ce chemin, ensemble, côte à côte. Et cette couronne aurait été fabriquée par elle, placée par elle sur la tête d'Agnes, avant qu'elle arrange ses cheveux. Les rubans bleus de ses jarrettières auraient été noués par elle, comme ceux qui ornent sa chevelure. Tout aurait été fait par elle.

Ainsi donc, naturellement, sa mère est présente à cet instant – peu importe sous quelle forme. Agnes n'a même pas besoin de tourner la tête ; elle ne voudrait pas l'effrayer. La savoir à ses côtés lui suffit, forme flottante, immatérielle. Je te vois, pense-t-elle. Tu es là, je le sais.

Elle regarde donc droit devant, en direction du chemin, là où son père aurait dû être, à la tête du groupe des hommes, elle regarde et voit son futur époux. Son chapeau sombre en laine peignée, sa démarche singulière, plus bondissante que celle de ceux qui l'entourent – ses frères, son père, ses amis, ses futurs beaux-frères. Retourne-toi, lui demande-t-elle tout bas en marchant, retourne-toi vers moi.

Elle n'est pas surprise de le voir s'exécuter, se retourner, et lui révéler son visage après avoir repoussé les mèches tombant sur ses yeux. Il s'arrête, plonge son regard dans celui d'Agnes pendant quelques instants, sourit. Puis il lui adresse un signe, une main levée

en l'air, l'autre s'approchant de la première. Agnes, perplexe, penche la tête sur le côté. Il recommence, avec le même sourire. Agnes croit comprendre qu'il mime une bague passée sur un doigt – ou quelque chose qui s'en approche. Mais tout à coup, l'un de ses frères, Gilbert, peut-être, mais Agnes n'en est pas sûre, surgit d'un côté et lui attrape les épaules pour le faire chavirer. En réponse, le garçon reçoit une clé de cou qui le fait hurler d'injustice.

À la porte de l'église le prêtre attend, sa soutane se découpe, une forme sombre sur la pierre blanchie par le givre. Sur le sentier, le silence retombe parmi les hommes et les garçons. Arrivés à sa hauteur, tous se rassemblent autour de lui, nerveux, muets, les joues rosies par l'air d'un matin. Au moment où Agnes parvient sur le sentier, le prêtre lui sourit, puis inspire une bouffée d'air.

Il ferme les yeux et parle ainsi : « J'annonce le mariage de cet homme et de cette femme. » Toute l'assistance se fige, même les enfants. Mais Agnes, tout au fond d'elle, prie : Si tu es là, pense-t-elle, montre-toi, fais-toi connaître, je t'en supplie, tout de suite, je t'attends, je suis ici. « Si quelqu'un a quelque raison que ce soit de s'opposer à ce mariage, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais. Je pose pour la première fois cette question. »

Ses paupières s'ouvrent, son regard balaie, un par un, tous les membres de l'assemblée. Thomas chatouille le cou de James avec une feuille de houx ; Bartholomew l'arrête aussitôt, efficacement, par une tape derrière la tête. Richard se balance d'un pied sur l'autre, vraisemblablement gêné par une envie pressante. Caterina et Margaret regardent à la dérobée les frères du marié, les jangent. John sourit de toutes ses dents, les pouces glissés sous les lacets trop tendus de son pourpoint. Mary fixe le sol, visage impassible, pétrifiée, semble-t-il.

Le prêtre prend une nouvelle inspiration. Il prononce pour la deuxième fois la formule. Agnes respire une fois, puis deux, sent le bébé se retourner dans son ventre, comme s'il avait entendu un bruit, un cri, comme s'il avait entendu son nom pour la première fois. Montre-toi, répète Agnes dans sa tête, articulant ces mots avec insistance, avec soin. Joan se penche pour écouter ce que son fils cherche à lui dire tout bas, puis pose un doigt sur sa bouche. John vacille légèrement, bouscule malencontreusement son épouse qui fait tomber ses gants et se penche pour les ramasser, mais non sans l'avoir foudroyé du regard avant.

Pour la troisième fois, l'annonce est répétée, le prêtre parcourt l'assistance du regard, mains écartées, comme pour tous les embrasser. Mais il n'a pas terminé de prononcer ces derniers mots que le marié s'avance, pénètre sous le porche de l'église et se place à côté de lui, comme pour dire, Finissons-en. Une onde de rires se répand à travers le groupe, la tension se relâche, et Agnes aperçoit à sa droite, du coin de l'œil, une lumière, un éclat de couleur, pareil au mouvement d'une mèche qui lui tomberait devant le visage, ou à un oiseau filant dans le ciel. Quelque chose s'est décroché d'un arbre, tombe sur ses épaules, sur le tissu jaune de sa robe, dégringole sur sa poitrine, puis sur le renflement de son ventre. D'un geste ferme, Agnes l'attrape, le plaque contre son corps. C'est un rameau de sorbier¹, chargé de baies rouges comme le feu, encore paré de ses feuilles effilées, au dos argenté.

Pendant plusieurs secondes, Agnes le tient entre ses doigts. Puis son frère s'avance. Il considère les baies, abritées entre les mains d'Agnes, lève les yeux vers l'arbre. Frère et sœur se regardent. Agnes saisit la main de Bartholomew.

Son étreinte est forte, trop peut-être ; Bartholomew ne s'est jamais rendu compte, n'a jamais voulu admettre sa force extraordinaire. Ses doigts sont froids, sa peau sèche et rugueuse. Il la conduit vers la porte. Le marié a déjà la main tendue vers elle, exagérément. Bartholomew s'arrête, obligeant Agnes à faire de même. Le marié attend, bras tendu, sourire aux lèvres. Puis, sans lâcher la main de sa sœur, Bartholomew se penche en avant et, de sa main libre, attrape l'épaule du marié. Agnes sait qu'elle ne devrait pas entendre ce qu'il lui dit, mais son ouïe est aussi aiguisée que celle d'un rapace. Ainsi donc, Bartholomew se penche et murmure à l'oreille du marié : « Prenez soin d'elle, monsieur le précepteur de latin, prenez-en grand soin et il ne vous arrivera rien. »

Lorsque Bartholomew se redresse pour se tourner vers sa sœur, vers l'assemblée, un immense sourire illumine son visage : il lâche la main de sa sœur et la laisse s'avancer vers le marié, dont le teint a légèrement pâli.

Le prêtre trempe l'alliance dans l'eau bénite et prononce tout bas une prière, avant de la lui remettre. *In nomine Patris*, dit alors le marié d'une voix claire, audible de tous, même des invités les plus éloignés de lui, et il glisse l'alliance au pouce d'Agnes, puis la retire. *In nomine*

Filii – il glisse l’alliance à son index –, *in nomine Spiritus Sancti* – puis à son majeur. Lorsqu’il prononce l’*Amen*, l’alliance enserre son annulaire, ce doigt dans lequel, lui a-t-il dit l’autre jour, alors qu’ils se cachaient dans le verger, passe une veine reliée au cœur. Le métal est froid, froid et encore mouillé par l’eau bénite, mais très vite, son sang, venu tout droit de son cœur, le réchauffe, le porte à la température de son corps.

Agnes pénètre dans l’église, consciente de ces trois choses qu’elle tient : l’anneau à son doigt, le rameau de sorbier roulé dans le creux de sa paume, la main de son mari. Ensemble, ils parcourent l’allée centrale, suivis par l’assemblée dont les pas résonnent sur la pierre avant qu’elle prenne place sur les bancs. Agenouillée devant l’autel, à gauche de son époux, Agnes écoute la messe. Puis tous deux courbent la tête, et le prêtre les recouvre d’un drap afin de les protéger des démons, du diable, et de toutes les autres choses mauvaises et indésirables du monde.

1. Rowan, en anglais. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

AGNES ENTRE DANS LA CHAMBRE à l'étage, passe à travers les rais de lumière où dérivent les grains de poussière en suspens. Sa fille est étendue sur la paillasse en jonc, toujours dans sa robe, ses souliers rangés à ses côtés.

Elle respire. Agnes se parle à elle-même, parle à son cœur palpitant, à son pouls furieux, tout en s'approchant. Elle respire, c'est bon signe, n'est-ce pas ? Sa poitrine se soulève et s'abaisse et, oui, ses joues sont roses, ses mains sont posées près d'elle, doigts enroulés. Cela ne doit pas être si grave. Pas du tout. Elle est ici, et Hamnet aussi.

Elle arrive devant le lit et s'accroupit, laissant ses jupons bouffer autour d'elle.

« Judith ? » dit-elle avant de poser la main sur le front de la petite fille, sur son poignet, sur sa joue.

Sentant la présence d'Hamnet, juste derrière elle, Agnes baisse la tête, réfléchit. De la fièvre, se dit-elle – la voix dans sa tête est calme, maîtrisée. Puis elle se corrige : une forte fièvre, la peau moite, brûlante. La respiration courte et haletante. Le pouls faible, haché, rapide.

« Depuis combien de temps est-elle comme cela ? »

Agnes a parlé tout haut, sans se retourner.

« Depuis que je suis rentré de l'école, répond Hamnet d'une voix plus aiguë que d'ordinaire. Nous jouions avec les chatons quand Jude... à dire vrai, grand-mère nous avait demandé de couper le bois, nous allions commencer – à couper le bois –, mais les chatons étaient là et nous avons trouvé un morceau de ruban. Le bois était prêt, mais je...

— Peu importe le bois, répond Agnes sans perdre son sang-froid. Cela n'a aucune importance. Parle-moi de Judith.

— Judith s'est plainte de la gorge, mais nous avons continué

à jouer encore un peu. Puis je lui ai dit que j'allais couper le bois, et Judith a répondu qu'elle se sentait très fatiguée, alors elle est montée s'allonger ici, sur le lit. J'ai coupé le bois – pas tout –, avant de monter la voir. Là, je me suis aperçu qu'elle n'allait pas bien du tout. Alors je vous ai cherchés, toi, grand-mère et tous les autres. » Sa voix est de plus en plus forte. « Mais il n'y avait personne. J'ai cherché partout, j'ai appelé. J'ai couru jusqu'à la maison du docteur, mais il n'était pas là non plus, je ne savais pas quoi faire. Je ne savais pas comment... Je ne savais pas... »

Agnes se redresse, se rapproche de son fils.

« Là », lui dit-elle en le prenant dans ses bras.

Elle pose sa tête douce et blonde sur son épaule, sent les tremblements qui le secouent, les frissons dans son souffle.

« Tu as bien réagi. Très bien. Tu n'as rien fait de... »

Il s'écarte brusquement d'elle, son visage anxieux inondé de larmes.

« Où étais-tu ? » crie-t-il. Sa peur s'est transformée en colère, sa voix descend dans les graves sur le second mot, puis grimpe dans les aigus sur le troisième, comme Agnes l'a remarqué depuis quelque temps. « Je t'ai cherchée partout ! »

Elle le regarde sans ciller, se tourne vers Judith.

« J'étais à Hewlands. Bartholomew m'a fait venir car les abeilles s'étaient échappées. J'y suis restée plus de temps que je n'aurais dû. Je suis désolée, dit-elle. Je suis désolée de ne pas avoir été là. »

Elle tend sa main vers lui, mais il l'esquive, se rapproche du lit.

Ensemble, ils s'agenouillent au chevet de la petite fille. Agnes lui prend la main.

« Elle... l'a attrapée, dit Hamnet dans un murmure rauque. N'est-ce pas ? »

Agnes refuse de le regarder. Son esprit est si vif, si sensible qu'il ne fait aucun doute qu'Hamnet a lu ses pensées aussi clairement que des mots écrits sur une page. De crainte d'en dévoiler davantage, elle baisse la tête. Son regard se pose sur chacun des bouts de doigt de sa fille, guette un changement de couleur, regarde si des traces de gris ou de noir se sont infiltrées. Rien. Ses doigts sont roses, ses ongles pâles, marqués d'un croissant à peine visible. Agnes examine ses pieds, chaque orteil, puis les os ronds et fragiles de ses chevilles.

« Judith a attrapé... la peste, souffle Hamnet. N'est-ce pas ?

N'est-ce pas, maman ? N'est-ce pas ce que tu penses ? »

Agnes a saisi le poignet de Judith ; son pouls est inégal, intermittent, s'anime, s'affaiblit, s'accélère et ralentit. Puis son regard tombe sur un gonflement, à la hauteur de son cou. De la taille d'un œuf de poule fraîchement pondu. Doucement, elle pose ses doigts dessus. La boule est moite, semble gorgée d'eau, comme de la terre détrempée. Elle desserre le col de sa robe, défait ses boutons. D'autres œufs se sont formés près des aisselles, certains petits, d'autres plus gros, hideux, comme des bulbes qui lui tirent la peau.

Cette image, Agnes l'a déjà vue ; rares sont ceux en ville, ou même dans le pays, à ignorer à quoi ressemblent ces choses. Elles sont ce que les gens redoutent le plus, ce qu'ils espèrent ne jamais voir, ni sur leur propre corps ni sur celui des êtres qu'ils chérissent. Si grande est leur place dans les peurs collectives qu'Agnes peine à croire à ce qui se trouve sous ses yeux, qu'il ne s'agit pas d'une hallucination, d'un tour que lui joue son imagination.

Mais non. Les boules, bien rondes, sont là, ont poussé sous la peau de sa fille.

Agnes a l'impression de se fendre en deux. La première moitié étouffe un cri à la vue des bubons. La seconde moitié entend ce cri, le décrypte, l'enregistre : Agnes a étouffé un cri. Des larmes inondent les yeux de la première moitié, son cœur donne un grand coup dans sa poitrine, comme un animal se déchaînant contre une cage d'os. L'autre Agnes continue de relever les symptômes : bubons, fièvre, sommeil profond. La première Agnes embrasse sa fille, sur le front, sur les joues, sur les tempes, à la lisière de ses cheveux ; l'autre pense, un cataplasme de chapelure et d'oignon rôti, lait bouilli, graisse de mouton, sirop de cynorrhodon, poudre de rue, bourrache et chèvrefeuille.

Elle se lève, traverse la chambre, descend l'escalier. Il y a dans sa manière de se mouvoir quelque chose d'étrangement familier, de reconnaissable. Ce qu'Agnes craint depuis toujours est ici. Est arrivé. Ce moment qu'elle redoutait par-dessus tout, ce drame qu'elle avait imaginé mille fois, retourné dans sa tête, ressassé au plus sombre de ses nuits sans sommeil, dans ses moments de solitude. La peste est entrée chez eux. A posé son empreinte sur le cou de son enfant.

Elle s'entend donner l'ordre à Hamnet d'aller chercher sa grand-

mère, sa sœur, oui, toutes deux sont rentrées, se trouvent dans la cuisine, va, va et dis-leur de venir, immédiatement, oui. Puis elle se retrouve devant ses étagères, la main tendue vers les bocaux scellés. La rue est ici, la cannelle là, bonne pour stimuler le cœur, et voilà des racines de liseron et du thym.

Son regard se déplace un peu plus loin. De la rhubarbe ? Elle tient la tige desséchée dans sa main quelques instants. Oui, pour purger l'estomac, pour chasser la pestilence.

En songeant à ce mot, elle s'entend pousser un petit cri, comme le jappement d'un chien. Elle pose son front contre le plâtre du mur, et pense : Ma fille. Pense : Ces boules. Pense : C'est impossible, je ne l'accepterai pas, je ne le permettrai pas.

Elle attrape son pilon, l'enfonce bruyamment dans le mortier, étale sur la table les poudres, racines et feuilles.

Hamnet est sorti, arrive dans l'allée, puis dans la cour et devant la porte de la cuisine, où sa grand-mère fourrage dans une barrique d'oignons, la bonne à ses côtés, tablier tendu, prête à recevoir ce que Mary voudra y jeter. Le feu sous la grille flamboie et crépite, plusieurs marmites léchées et caressées par ses flammes. Susanna se trouve près de la baratte à beurre, tenant sa manivelle d'une main molle.

Elle est la première à le voir. Hamnet la regarde ; Susanna le regarde à son tour, la bouche légèrement entrouverte. Elle fronce les sourcils, comme sur le point de parler, de lui faire des remontrances. Puis elle tourne la tête vers leur grand-mère, en train d'ordonner à la bonne de peler les oignons et de les couper menu. La chaleur qui règne est insupportable – Hamnet la sent qui lui souffle dessus comme les flammes de l'enfer. Cette chaleur obstrue l'entrée de la cuisine, inonde la pièce, appuie de tout son poids contre les murs. Comment les femmes peuvent-elles la supporter ? Il s'essuie le front, voit le bord de sa main scintiller, puis voit tout à coup, ou croit voir mille bougies qui scintillent dans le noir, leurs flammes dressées, ardentes, filets de lumière, minuscules lutins. Il cligne des yeux ; la vision a disparu. Tout est comme avant. Sa grand-mère, la bonne, les oignons, sa sœur, la baratte, le faisan sans tête sur la table, ses pattes écaillées fastidieusement ficelées vers le haut, comme si le volatile craignait de les salir dans la boue, même mort, même décapité.

« Grand-mère ? » appelle Susanna d'une voix incertaine, sans

quitter son frère des yeux.

Susanna repensera à cet instant, plus tard, surtout au petit matin, au réveil. Son frère, campé là, sur le seuil de la porte. Elle se souviendra avoir remarqué son teint blême, le choc qui se lisait sur son visage, si différent qu'à l'ordinaire, et cette coupure sur son arcade. Les choses auraient-elles été différentes si Susanna en avait fait part à sa grand-mère ? Si elle l'avait alertée, ainsi que sa mère ? Cela aurait-il changé quelque chose ? Mais Susanna ne le saura jamais, car à cet instant, son seul réflexe est de lancer ce : « Grand-mère ? »

Mary est occupée à rabrouer la bonne.

« Et ne t'avise pas de me les brûler, cette fois, pas même les pointes – dès qu'ils commencent à blondir, retire-les du feu, tu entends ? »

Elle se retourne, d'abord vers sa petite-fille puis, suivant le regard de Susanna, vers la porte et Hamnet.

Mary sursaute, une main sur le cœur.

« Oh, s'exclame-t-elle. Tu m'as fait peur ! Que t'arrive-t-il, mon garçon ? Tu ressembles à un fantôme, à rester planté là. »

Mary tentera de se convaincre, dans les jours et les semaines qui suivront, qu'elle n'a jamais prononcé ces mots. Qu'elle n'a pas pu. Que ce mot, « fantôme », n'a pu servir à le décrire, qu'Hamnet n'avait rien d'effrayant, semblait parfaitement normal. Parfaitement bien. Jamais elle n'aurait pu dire une telle chose.

De ses mains tremblantes, Agnes rassemble les pétales et les racines pour les verser dans le mortier, puis se met à broyer, torsadant, torsadant ses poignets, jointures exsangues, ongles plantés dans le bois du pilon. La rhubarbe séchée, la rue, la cannelle moulues ensemble, leur odeur mêlée, sucre, acidité, amertume.

Tout en broyant, Agnes fait le décompte de toutes les personnes que cette mixture a sauvées. La femme du meunier qui, dans des crises de démence, déchirait ses vêtements. Le jour même, après avoir absorbé deux louches de potion, cette dernière était assise dans son lit, douce comme un agneau, et buvait sa soupe. Le neveu du propriétaire terrien de Snitterfield : Agnes avait été conduite là-bas au beau milieu de la nuit, sommée par le propriétaire en personne. Le jeune homme avait guéri grâce à ce breuvage ainsi qu'à un cataplasme. Et le forgeron de Copton, la vieille fille de Bishopton. N'avaient-ils pas tous guéri ? Rien n'est donc impossible.

Agnes est tellement concentrée qu'elle sursaute en sentant que

quelqu'un lui touche le coude. Le pilon tombe sur la table. Sa belle-mère, Mary, est là, les joues rougies par les vapeurs, manches retroussées, un nœud au milieu de ses sourcils froncés.

« Est-ce vrai ? » demande-t-elle.

Agnes prend son souffle, sent sur sa langue le piquant poussiéreux de la cannelle, l'acidité de la rhubarbe, se rend compte qu'un seul mot la fera pleurer. Elle hoche la tête.

« La petite a des bubons ? De la fièvre ? Est-ce vrai ? »

De nouveau, Agnes hoche la tête, une seule fois. Le visage de Mary est crispé, son regard en flammes. Son expression ressemble à de la colère, mais Agnes la connaît. Les deux femmes se regardent, et Agnes voit que Mary pense à cet instant à sa fille, Anne, que la peste a emportée à l'âge de huit ans, après l'avoir couverte de boules, rendue brûlante de fièvre, doigts noirs, nauséabonds, mains pourries. Agnes sait tout cela car Eliza le lui a raconté – mais Agnes le savait de toute façon. Elle reste immobile, sans détourner la tête, sans interrompre ce regard, sachant que la petite Anne se trouve parmi elles, là près de la porte, tenant sur son épaule un drap emmêlé, les cheveux défaits, les doigts raides, engourdis, suffocante, le cou gonflé. Agnes se force à formuler cette pensée : Anne, nous savons que tu es là, nous ne t'avons pas oubliée. Comme le voile est mince, pour Agnes, entre ces deux mondes. Pour elle, les deux sont indistincts, se frottent l'un à l'autre, ouvrant un passage entre eux. Un passage que Judith ne franchira pas.

Mary marmonne un chapelet de mots, une prière, peut-être, une injonction, qui rappelle Agnes à la réalité. Sa main sur elle est presque rude, ses doigts lui agrippent le coude, son avant-bras appuie sur son épaule. Le visage d'Agnes se retrouve plongé dans la coiffe de Mary ; il y a dedans une odeur de savon, le savon qu'elle-même fabrique – avec des cendres, du suif, et de tout petits boutons de lavande –, tandis que ses cheveux, en dessous, bruissent sous le tissu. Avant de fermer les yeux, de se laisser aller à cette étreinte, elle aperçoit Susanna et Hamnet entrer par la porte de derrière.

Puis Mary la relâche, se retourne, l'intimité se rompt. Sa belle-mère, à présent, n'est plus qu'efficacité, époussette son tablier, inspecte le contenu du mortier, s'en va devant la cheminée, déclare qu'il faut raviver le feu, ordonne à Hamnet de rapporter du bois, vite, mon garçon, un grand feu, car rien n'est plus efficace que la chaleur

d'une bonne flambée pour faire tomber la fièvre. Elle fait place nette devant le foyer – pour y placer la paillasse, comprend Agnes ; elle apportera ensuite des couvertures propres, confectionnera un lit ici, près du feu, afin d'y mettre Judith.

Quelles que soient les tensions qui existent entre elles – et ces tensions, bien sûr, sont nombreuses pour qui vit dans une telle promiscuité, avec tant à faire, tant d'enfants, de bouches à nourrir, de repas à préparer, de vêtements à laver, à repriser, d'hommes à surveiller, à rassurer, à apaiser, à conseiller –, à cet instant, Agnes et Mary ne font plus qu'une. Alors que d'ordinaire, les plaintes, les piques, les frictions sont monnaie courante entre elles ; les disputes, les chamailleries, les soupirs ; alors que l'une peut s'en aller jeter aux cochons le repas préparé par l'autre sous prétexte de le trouver trop salé, trop grossier ou trop épicé ; alors que les sourcils se soulèvent devant le moindre ouvrage reprisé, le moindre vêtement confectionné, la moindre broderie. Alors que leur quotidien est ainsi fait, dans un moment tel que celui-ci, toutes deux fonctionnent comme les deux mains d'un même corps.

Voyez donc. Agnes verse l'eau dans le caquelon, puis la poudre. Mary presse le soufflet, prend le bois des bras d'Hamnet, demande à Susanna de se rendre jusqu'au coffre près de la porte, de rapporter des draps. Elle allume à présent des bougies dont les flammes s'animent et s'étirent, éclairant de leur petite auréole les coins sombres de la pièce. Agnes tend le caquelon à Mary, qui le place au-dessus des flammes. Les voici maintenant dans l'escalier, ensemble, en paix ; au fond d'elle, Agnes nourrit la certitude que Mary accueillera sa petite-fille avec un sourire, lui parlera de son ton énergique habituel, anodin. Ensemble, elles examineront la petite, porteront la paillasse, lui donneront le remède. Et prendront le problème en main.

IL EST PLUS DE MINUIT, le soir de leurs nocés ; peut-être même sommes-nous au petit matin. Le froid est assez vif pour qu'Agnes aperçoive son souffle blanc à chaque expiration, pour qu'il se condense en gouttelettes sur la couverture qui l'entoure.

Henley Street, qu'elle distingue par la fenêtre, baigne dans un noir d'encre. Pas âme qui vive. Une chouette hulule de temps en temps, quelque part derrière la maison, diffuse dans la nuit son cri chevrotant.

Certains verraient ce cri, songe Agnes, debout devant la fenêtre, couverture serrée autour d'elle, comme un signe funeste. Mais Agnes, elle, n'a pas peur des chouettes. Au contraire, elle les aime, aime leurs yeux comme deux cœurs de fleur de souci, leurs plumes tachetées, superposées, et leur expression toujours si mystérieuse. Il y a, pour elle, quelque chose de double chez elles, moitié esprit, moitié oiseau.

Elle a quitté son lit de nocés, arpente les pièces de sa nouvelle demeure. Car le sommeil, ce soir, ne viendra pas, ne l'enveloppera pas dans ses limbes. Car les pensées qui se bousculent dans sa tête sont trop nombreuses, trop serrées. Car la journée a été trop riche, et qu'il serait trop éprouvant d'y repenser. Car elle n'avait jamais encore dormi dans un lit ni à l'étage d'une maison.

Ainsi donc, Agnes erre de pièce en pièce, promène ses doigts sur les objets, en passant : le dos d'une chaise, une étagère vide, les accessoires de la cheminée, la poignée de la porte, la rampe de l'escalier. Elle passe de l'avant à l'arrière de la maison, et vice versa ; descend les marches, les remonte. Caresse de haut en bas les rideaux pendus autour de son lit, cadeau de mariage de ses beaux-parents. Elle les écarte, contemple la silhouette de l'homme qu'ils renferment, son mari, plongé dans un sommeil profond, étalé au milieu du lit, bras en croix, comme un corps flottant sur une rivière.

Elle lève les yeux vers le plafond, au-dessus duquel se trouve un petit grenier mansardé.

Leur maison – sa maison, désormais – se situe dans un bâtiment attenant à la maison familiale. Il se compose d'un étage : au rez-de-chaussée, la cheminée et l'archebanc, la table et l'argenterie, là-haut, le lit. John l'utilisait comme remise – remise à quoi, personne ne l'avait jamais dit à Agnes, mais dès le jour de son arrivée, elle avait été frappée par l'odeur reconnaissable entre toutes des toisons, des ballots de laine ficelés entreposés là pendant des années. À l'évidence, ce que l'on avait rangé ici avait été déplacé.

Agnes a l'intuition que son frère n'est pas étranger à cette manœuvre, qu'il pourrait même s'agir d'une condition de leur mariage. Bartholomew se trouvait déjà à l'intérieur à leur arrivée. Après avoir inspecté chaque pièce étriquée, monté et descendu l'escalier, refait le tour des lieux, il avait adressé un signe de tête à John, resté sur le seuil de la porte.

Bartholomew avait dû répéter son geste par deux fois avant que John ne se résolve à remettre la clé à son fils. Cette situation, curieuse, avait interpellé Agnes. Son regard n'avait pas quitté le père qui, lentement, très lentement, donnait la clé à son fils. Sa réticence – peut-être surjouée – avait trouvé un écho dans la manière dont son fils avait accepté la clé : les doigts mous, amorphes, il avait hésité, l'inspectant dans la main de son père comme il l'aurait fait d'un obscur objet en métal. Du bout du pouce et de l'index, il l'avait alors saisie pour la laisser pendre au bout de son bras d'un air méfiant.

John avait tenté de dissiper le malaise avec une remarque sur les cheminées, le bonheur et les femmes, avant d'asséner une tape dans le dos de son fils. Ce geste, censément amical – geste paternel, bourru –, avait en fait été assez dérangeant à voir, avait songé Agnes, plus tard. N'y avait-il pas en lui quelque chose d'anormal ? Quelque chose d'un peu trop fort, d'un peu trop délibéré. Le fils, qui ne s'y attendait pas, avait vacillé, puis perdu l'équilibre. Il s'était rattrapé au dernier moment, mais vite, presque trop vite, comme un boxeur ou un escrimeur qui se redresse brusquement. Puis les deux hommes s'étaient toisés, comme après avoir échangé des coups plutôt qu'une clé.

Cette scène, Bartholomew et Agnes l'avaient observée depuis les deux extrémités du rez-de-chaussée. Au moment où le fils, au lieu

de ranger la clé dans la bourse pendue à sa ceinture, l'avait posée sur la table avec un bruit sec, métallique, le frère et la sœur s'étaient regardés. Hormis un sourcil légèrement levé, aucune expression ne se lisait sur le visage de Bartholomew. Pour Agnes, voilà qui en disait long. Vois-tu, lui disait par là son frère, vois-tu à qui tu t'es mariée ? Comprends-tu, voulait dire ce sourcil, comprends-tu pourquoi j'ai exigé pour vous un logement séparé ?

Agnes se penche vers la vitre, regarde la buée de son souffle s'y amasser. Cette maison, ces pièces lui rappellent la première lettre de son nom, une lettre que son père lui avait appris à reconnaître en l'inscrivant dans la terre, du bout d'un bâton : A. (Ce souvenir est encore si clair : elle, assise au milieu de ses deux parents, à même le sol, entre les tibias de sa mère, sa tête posée contre le muscle de son genou, capable d'attraper son grand pied. La sensation sur l'épaule que lui procuraient les cheveux de sa mère lorsque celle-ci se penchait pour regarder les mouvements du bâton de son père et lui disait, « Là, regarde, Agnes. » Et la lettre qui se formait sous l'extrémité roussie, calcinée grâce au feu de la cuisine : A. Sa lettre, pour toujours.)

Cette maison ressemble à cette lettre, avec son toit pointu et son étage au milieu. Là-dedans, Agnes voit un signe – la lettre gravée dans la terre, le souvenir des pieds puissants de sa mère, la caresse de ses cheveux. La chouette, les longs regards endoloris de sa belle-mère, le jeune âge de son mari, la sensation d'étroitesse que lui procure l'endroit, le vide, l'inertie qui s'en dégage, la tape trop brusque du père, toutes ces choses, en revanche, n'en sont pas.

Elle est en train de défaire un baluchon dont elle aligne le contenu par terre quand une voix provenant du lit la fait sursauter.

« Où es-tu ? »

Sa voix, déjà grave, l'est encore davantage à cause du sommeil et de l'épaisseur des rideaux.

« Ici, répond-elle, accroupie par terre, tenant à la main une bourse, un livre, sa couronne – à présent défaits et fanés, mais elle compte l'arranger et faire sécher les fleurs afin de ne pas la perdre.

— Reviens. »

Elle se lève et, ses effets entre les bras, retourne jusqu'au lit, écarte les rideaux et le regarde.

« Tu es réveillé, lui dit-elle.

— Et tu es quant à toi bien loin, répond-il, les yeux plissés.

Que fais-tu là-bas, alors que ta place est ici ? »

Il désigne l'espace vide, près de lui.

« Je n'arrive pas à dormir.

— Pourquoi cela ?

— La maison est en A. »

Un silence passe, Agnes craint qu'il ne l'ait pas entendue.

« Hmm ? fait-il en s'appuyant sur un coude.

— Elle est en A, répète-t-elle en transférant tous les objets qu'elle porte dans une seule de ses mains afin de pouvoir inscrire devant elle la lettre dans l'air glacé. Ceci est un A, n'est-ce pas ? »

Il répond par un hochement solennel.

« En effet. Mais que cela a-t-il à voir avec la maison ? »

Agnes est stupéfaite qu'il ne s'en rende pas compte.

« La maison a un toit pointu et un étage en son milieu. J'ignore s'il me sera un jour possible de dormir si haut.

— Si haut ?

— Ici. » Elle ouvre les bras pour désigner la pièce. « Dans cette chambre.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le sol flotte en l'air, comme la barre du A. Qu'il n'y a rien en dessous. Seulement du vide, et encore du vide. »

Un sourire se forme sur ses lèvres, son regard la scrute intensément, puis il se laisse retomber sur le lit.

« Sais-tu, dit-il en fixant la tenture au-dessus de lui, que c'est là la principale raison pour laquelle je t'aime ?

— Parce que je ne puis dormir en l'air ?

— Non. Parce que tu vois des choses que personne d'autre ne voit. » Il lui tend les bras. « Reviens te coucher. Cela suffit. Je te fais le pari que nous ne dormirons pas beaucoup dans ce lit.

— Vraiment ?

— Vraiment. »

Il se lève et la porte pour la déposer avec soin sur le lit.

« Mon Agnes, dit-il en grimpant à côté d'elle, pourra donc habiter dans notre A. Et rester toute, toute, toute à moi. »

Il l'embrasse à chacun de ces mots, et Agnes rit tandis que ses cheveux se répandent sur eux, entre eux, s'accrochent sur leurs lèvres, dans sa barbe, ses doigts.

« Nous ne dormirons pas beaucoup dans ce lit, dit-il, nous ne

dormirons pas avant longtemps. » Puis : « Mais pourquoi diable tiens-tu toutes ces choses ? Que comptes-tu faire avec ? Je ne pense pas que nous en ayons besoin pour l'instant. »

Un par un, il lui prend ses objets des mains – ses gants, sa couronne, sa bourse – et les pose par terre. Il saisit ensuite la bible, puis un autre livre, mais s'arrête pour le regarder.

« Quel est ce livre ? lui demande-t-il en le retournant.

— Une voisine me l'a laissé à sa mort, répond Agnes en frôlant sa couverture du bout des doigts. Une dame qui filait notre laine. Je lui apportais les toisons, et elle me rendait des pelotes. Cette femme s'est toujours montrée gentille avec moi. Son testament disait que ce livre me reviendrait. Il appartenait autrefois à son mari, un apothicaire. Je l'aidais à entretenir son jardin lorsque j'étais enfant. Elle m'a raconté un jour... (Agnes marque une pause)... qu'elle et ma mère le consultaient ensemble. »

Il tient à présent le livre à deux mains, ouvre ses pages.

« Tu l'as gardé depuis tout ce temps ? demande-t-il, tandis que ses yeux parcourent les mots. Du latin, dit-il en fronçant les sourcils. Il est question de plantes. De leur utilisation. Comment les reconnaître. Comment guérir certaines maladies, certains maux avec. »

Agnes regarde par-dessus son épaule. Elle aperçoit le dessin d'une fleur aux pétales en forme de larmes sur un écheveau de longues racines sombres, puis un autre d'une branche chargée de grosses baies.

« Je sais, répond-elle. Je l'ai souvent parcouru, même si je suis incapable de le lire. Voudras-tu bien le faire pour moi ? »

Il semble soudain revenir à lui ; pose le livre, la regarde.

« Je te le lirai, répond-il, les doigts glissés sous les lacets de sa chemise de nuit. Mais pas maintenant. »

Comme il est étrange, pour Agnes, d'avoir en l'espace d'un mois troqué sa campagne contre la ville, une ferme contre une maison, une belle-mère, une famille contre une autre.

Tenir une maison, découvre-t-elle, est une affaire bien différente d'une demeure à l'autre. Au lieu d'être régie par les différentes générations travaillant main dans la main pour élever le bétail et tenir la ferme, la maison d'Henley Street fonctionne selon une structure hiérarchique : il y a d'abord les parents, puis les fils, la fille ; viennent ensuite les cochons de la porcherie, les poules du poulailler, l'apprenti

et, pour finir, tout au bas de l'échelle, les bonnes. Agnes dirait que sa position, en tant que nouvelle belle-fille, est encore floue, se situe quelque part entre l'apprenti et les poules.

Elle regarde les allées et venues de tous ces gens. Elle est, en ces premiers temps, une recueilleuse d'informations, de confidences, l'observatrice de leur routine quotidienne, de leur personnalité, de leurs rapports. Elle est un tableau accroché au mur, auquel rien n'échappe. Sa vie se déroule à l'intérieur de sa petite, de son étroite maison, mais elle dispose d'une porte, à l'arrière, ouverte sur le jardin commun aux deux bâtiments. Elle et son mari partagent avec la maison principale la cour, la cuisine, la porcherie, les poules, le lavoir et la brasserie. Agnes peut ainsi se retirer chez elle, mais aussi se mélanger, se mêler aux autres, tout à la fois spectatrice et participante.

Comme elle, les bonnes se lèvent tôt : les gens de la ville restent au lit bien plus longtemps que ceux de la campagne ; Agnes, elle, a pour habitude de se lever avant les premiers rayons du soleil. Les filles apportent le bois pour le feu, allument la cheminée du salon et de la cuisine. Elles font sortir les poules, leur jettent du grain. Elles donnent ensuite leur mixture aux cochons ; rapportent la bière de la brasserie ; sortent la pâte à pain qui a levé dans son moule, dans la cuisine, pendant la nuit, et la battent avant de la laisser reposer près du four bientôt chaud. Tout cela se passe une bonne heure avant que les membres de la famille n'émergent de leurs chambres.

Il n'y a pas, en ville, de haies à tailler ; pas de bottes à décrotter. Pas de vêtements incrustés de terre, de poils, de fumier. Pas d'hommes de retour pour le déjeuner, affamés et gelés jusqu'aux os. Pas d'agneaux à réchauffer près de l'âtre, pas de bête souffrant de colique, de vers ou de sabots infectés. Il n'y a pas d'animal à nourrir au petit jour, et pas de crécerelle non plus : son oiseau est parti vivre chez le prêtre qui a célébré le mariage. Elle pourra lui rendre visite quand bon lui semblera, a-t-il dit. Il n'y a pas de mouton cherchant à sauter par-dessus la clôture. Ni de corbeau, de pigeon ou de bécasse pour se poser sur le chaume et faire tomber le suif amassé dans la cheminée.

Il y a, à la place, des charrettes qui passent dans un sens et dans l'autre, toute la journée, des gens qui s'apostrophent d'un bout à l'autre de la rue, des foules et des groupes qui circulent.

Des livraisons à effectuer et d'autres à recevoir. Il y a un débarras au fond de l'atelier où les peaux vides des créatures de la forêt sont étendues comme des pénitents sur le chevalet. Il y a des bonnes qui vont et viennent dans le couloir d'un pas bruyant, battant les tentures sur leur passage. Toutes regardent Agnes de haut en bas, la jaugent, mais ne trouvent en elle aucune qualité, semble-t-il. Et soupirent, presque imperceptiblement, lorsqu'elle se trouve sur leur chemin, puis se redressent si Mary arrive, rajustent leur coiffe et disent, Oui, madame, non, madame, je l'ignore, madame.

À la campagne, les gens sont trop occupés par leur bétail et leur récolte pour se rendre visite, mais dans cette maison, des gens – des proches de Mary, des compagnons de travail de John – passent à l'improviste, à toute heure de la journée, afin de trouver de la compagnie. Les proches de Mary sont conduits au petit salon, les compagnons de travail à l'atelier, depuis lequel John décide dans quelle pièce de la maison les emmener. Mary passe la plupart de son temps dans la maison, à garder un œil sur les bonnes, sur l'apprenti, ou à coudre, lorsqu'elle n'est pas appelée à accomplir une tâche à l'extérieur. John est quant à lui souvent parti on ne sait où. Le mari d'Agnes se trouve parfois dedans, parfois dehors : il enseigne, fréquente les tavernes, le soir, est parfois envoyé en commission par son père. Et flâne, le reste du temps, à l'étage de leur maison, un livre à la main ou posté devant la fenêtre.

Les clients viennent à toute heure de la journée frapper au carreau de l'atelier, afin de regarder les gants, de poser des questions ; parfois, John les laisse entrer et visiter l'atelier dans l'espoir de recevoir une bonne commande.

Ce spectacle, Agnes le regarde pendant trois ou quatre jours. Le cinquième, elle s'est levée avant les bonnes et est sortie par la porte de derrière, dans la cour partagée. Lorsque les bonnes finissent par arriver, le four est déjà chaud, la pâte à pain façonnée, et parsemée d'herbes qu'Agnes a cueillies dans le jardin de la cuisine. Les bonnes échanagent un regard inquiet.

À la table du petit déjeuner, la famille évalue les petits pains, qui semblent plus moelleux, plus plats, plus brillants que d'ordinaire. Le beurre est présenté en rosettes. Une fois rompu, le pain exhale une odeur de thym, de marjolaine. Ce parfum fait venir à l'esprit de John le souvenir de sa grand-mère, une femme qui gardait toujours un petit

bouquet d'herbes accroché à sa ceinture. Il fait venir à l'esprit de Mary le souvenir du petit lopin de terre, fermé par un mur, qui se trouvait devant la cuisine, dans la ferme qui l'a vue grandir, et du jour où sa mère avait chassé à coups de balai une oie qui s'y était fauflée et avait mangé tout le bosquet de thym. À ce souvenir – les jupons de sa mère mouillés et couverts de boue, les cris outrés de l'oie –, Mary sourit et se ressert une tranche de pain, avant de plonger son couteau dans le beurre.

Agnes regarde furtivement le visage de son beau-père, de sa belle-mère, puis de son époux. Leurs regards se croisent, et Agnes le voit hocher la tête en direction du pain, presque imperceptiblement, puis hausser les sourcils.

Mary met environ une semaine à remarquer que quelque chose a changé à la maison. Les mèches des chandelles ont été coupées sans qu'il lui ait été nécessaire de rappeler aux bonnes de le faire. Les nappes ont été remplacées, là encore sans qu'il ait été besoin de le demander, et les écussons accrochés aux murs ont été secoués. L'argenterie est impeccable, rutilante. Mary s'aperçoit de chacune de ces choses séparément, mais sans en tirer aucune conclusion. Ce n'est qu'en sentant, un jour qu'elle bavarde avec une voisine dans le petit salon, les puissants effluves de pollen, caractéristiques de la cire d'abeille, qu'elle commence à se poser des questions.

Après le départ de la voisine, elle fait le tour de la maison. Dans l'entrée, des branches de houx ont été disposées dans un vase. Les pâtisseries, dans la cuisine, ont été parsemées de clous de girofle, et dans un pot baigne un bouquet de feuilles odorantes qu'elle ne connaît pas. Sous l'avant-toit de la brasserie sèchent des racines entortillées, couvertes de terre, à côté d'une caissette remplie de baies. Une pile de cols amidonnés et repassés attend dans la buanderie. Les cochons dans la porcherie semblent curieusement propres et roses, l'auge des poules est nette et remplie d'eau.

En entendant des voix, Mary se dirige vers le lavoir.

« Oui, comme ça, entend-elle Agnes dire à voix basse, comme si vous frottiez du sel entre vos mains. Doucement. Inutile de faire de grands gestes. Ainsi, la tête des fleurs ne s'abîmera pas. »

Une autre voix s'élève – mais impossible de la comprendre –, puis des rires.

Mary pousse la porte : Agnes, Eliza et les deux bonnes sont

entassées dans le petit lavoir, munies de leur tablier, au milieu des vapeurs âcres et piquantes de la soude caustique. Edmond a été installé par terre dans une bassine vide, avec quelques galets.

« Ma, s'exclame-t-il en la voyant. Ma-ma-ma !

— Oh, fait Eliza en se retournant, les joues rougies par la chaleur et les rires. Nous étions... nous... nous étions... » Mais elle s'écroule alors, hilare, repoussant de son avant-bras les mèches tombées devant ses yeux. « Agnes nous montrait comment incorporer de la lavande au savon, mais elle... mais nous... » De nouveau, Eliza éclate de rire, faisant à son tour pousser à l'une des bonnes des gloussements parfaitement déplacés pour son rang.

« Vous fabriquez du savon ? » demande Mary.

Agnes se rapproche d'elle en glissant. Son apparence est impeccable, décente, ses joues pas le moins du monde rosies. L'on croirait à la voir qu'Agnes vient de se lever de sa chaise, dans le petit salon, plutôt que d'avoir fait fondre et mélangé du savon dans un lavoir humide et fumant. À l'avant de son tablier se distingue un renflement. Le regard de Mary se pose dessus, puis se détourne. Ce n'est pas la première fois que l'idée qu'elle n'éprouvera plus jamais cette sensation la traverse, que cette expérience lui est désormais fermée, à son âge, à ce stade de sa vie. Que cela ne lui soit plus permis la ronge, parfois : tirer un trait sur ces choses est difficile pour une femme ; plus difficile encore lorsqu'une femme vivant sous le même toit se trouve dans cet état. Chaque fois, voir le ventre d'Agnes lui rappelle le vide et le silence qui emplissent le sien.

« Nous travaillons... dit Agnes en révélant ses petites dents aiguisées tandis qu'elle sourit. Avec de la lavande. J'ai pensé qu'un peu de changement pourrait être agréable. Cela ne vous dérange pas ?

— Pas du tout », répond sèchement Mary.

Elle se baisse et arrache Edmond de la bassine. Surpris, le petit garçon commence à sangloter.

« Très bonne idée, en effet », lâche-t-elle encore avant de tourner les talons avec son fils, inconsolable, laissant claquer la porte derrière elle.

Les premières semaines du mariage, Agnes récolte des impressions comme un éleveur récolte de la laine : une touffe par ici, un morceau récupéré sur la clôture, un autre sur une branche, jusqu'à en obtenir

tout un tas qui tournera sur le rouet.

De la même manière, Agnes retient que Gilbert est le fils préféré de John – car il possède de la force et aime monter les gens les uns contre les autres, par jeu, simplement –, mais que Mary préfère quant à elle Richard. Sa tête se lève subitement lorsqu'il parle ; elle fait taire les autres afin qu'on l'entende. Agnes voit que Mary nourrit aussi un profond amour pour Edmond, mais s'est résignée à confier une grande partie de son éducation à Eliza. Agnes voit que le petit Edmond observe son mari, son plus grand frère, constamment. Son regard le suit où qu'il aille ; ses bras se tendent sur son passage. Edmond, voit-elle encore, deviendra un garçon joyeux et heureux ; il suivra son plus grand frère, toujours, sans rien dire et sans le montrer ou presque. Il ne vivra pas longtemps, mais vivra bien : il sera un homme apprécié des femmes, qui pendant sa courte vie enfantera de nombreuses fois. La dernière personne vers laquelle iront ses pensées, juste avant de mourir, sera Eliza. Le mari d'Agnes paiera ses funérailles et pleurera devant sa tombe. Agnes voit tout cela, mais s'abstient de dire quoi que ce soit.

Elle voit, également, que le visage de ses six enfants se crispe lorsque John se lève brusquement, comme des animaux à l'approche d'un prédateur. Elle voit Mary cligner lentement, prête à fermer les yeux pour ne pas voir ce qui les attend.

Un soir, au dîner, le petit Edmond est fatigué, semble avoir faim mais n'arrive pas à manger, n'arrive pas à comprendre le lien entre son assiette pleine et la gêne qu'il ressent dans son ventre. Il pleurniche, gémit, balance violemment la tête d'un côté puis de l'autre. Agnes s'assied près de lui, glisse des morceaux de nourriture dans sa bouche. Ses gencives sont rouges et gonflées, laissent apparaître les pointes de plusieurs dents naissantes, ses joues sont chaudes et colorées. Il gigote, écrase sa tourte entre ses doigts, renverse sa timbale, s'appuie sur l'épaule d'Agnes, attrape sa serviette et la jette par terre. Son mari, assis en face d'elle, regarde l'enfant d'un air chagriné, comme pour lui dire, Ça ne va pas aujourd'hui, hein ? Mais leur père, lui, semble de plus en plus agacé et marmonne, Que lui prend-il, personne ne peut-il donc l'emmener ? Et lorsque Edmond, n'y tenant plus, jette devant lui un morceau de croûte qui atterrit sur la manche de John et laisse sur le tissu une trace marron, un long silence tombe à table. Mary baisse la tête, comme absorbée

par Dieu sait quoi sur ses genoux, des larmes perlent dans les yeux d'Eliza, et John bondit de son tabouret en criant, Bon sang, ce gosse, ce gosse mériterait...

Le mari d'Agnes se lève aussitôt, il a contourné la table avant même qu'Agnes ne comprenne ce qui se passe. Il s'interpose entre son père et le petit, qui hurle à présent, bouche grande ouverte, comme s'il avait senti ce basculement. La rixe commence, son mari retient John, des jurons fusent, les torses s'entrechoquent, une main retient un bras. Tout cela, Agnes ne le voit pas bien, car elle a soulevé l'enfant pour l'éloigner de la table, le serre contre elle tandis qu'elle s'enfuit de la salle.

Un moment plus tard, son mari la rejoint. Elle se trouve dans la cour avec Edmond, son châle enroulé deux fois autour du corps de l'enfant. Le petit, qui a retrouvé sa bonne humeur, est en train de nourrir les poules. Agnes lui tend le bol en lui disant, Voilà, pas trop, tandis que les poules se précipitent pour attraper les graines. Son mari s'arrête à côté d'elle, regarde la scène. Puis il pose sa tête contre elle, glisse un bras autour de ses épaules. Alors qu'elle tend le bol, Agnes songe à ce paysage fait de grottes et de trous qu'elle avait entrevu en lui. Elle songe à la couture d'un gant qui court le long de chaque doigt, qui permet à cette peau d'épouser la peau de celui qui le porte. Ce gant qui embrasse, enferme la main. Agnes songe aux peaux dans le débarras, presque tendues – presque – à les faire craquer, éclater. Elle songe aux outils de l'atelier, grâce auxquels on coupe, façonne, perce et cloue. Elle songe à ce que l'on jette d'un animal, à ce qu'on lui vole pour en faire une bonne matière première : son cœur, ses os, son âme, son esprit, son sang, ses entrailles. Un gantier ne veut toujours que la peau, la surface, la couche extérieure. Toute autre chose n'est que surplus, encombrement, futilité. Elle songe à la cruauté que recèle un objet pourtant aussi beau et parfait qu'un gant, songe que si elle prenait à cet instant la main de son mari, ce paysage qu'elle avait aperçu lui apparaîtrait sans doute, mais autre chose également, une présence sombre et planante, entourée d'outils créés dans le but d'éviscérer, d'écorcher, de voler l'essence d'une créature. Elle songe, tandis qu'Edmond jette le grain aux poules, que leur passage dans cette maison ne sera peut-être que de courte durée : bientôt, il leur sera nécessaire de partir, de prendre leur envol, de trouver un autre lieu de vie.

Eliza arrive dans la cour, leur signale que le repas est terminé. Son visage est grave, ses yeux humides. Elle attrape Edmond, l'emporte dans la maison. Agnes et son époux se regardent, puis prennent ensemble la direction de leur porte, à l'arrière de la dépendance.

Il est maintenant clair pour Agnes, alors qu'ils entrent dans leur cuisine, alors qu'elle tisonne le feu et jette une bûche dans l'âtre, que son mari est double. Il y a d'un côté l'homme de leur maison et de l'autre, celui de la maison de ses parents. Il n'y a qu'entre leurs murs qu'il est celui qu'elle connaît et reconnaît, celui qu'elle a épousé.

Mais faites-le entrer dans l'autre maison, la grande, et son humeur devient sombre, irritable, irascible, son visage figé. Il est alors silex et petit bois, projetant des étincelles capables de se transformer en flammes. Pourquoi ? répond-il à sa mère. À quoi bon ? Je n'en ai pas envie, rétorque-t-il à son père. Elle n'a jamais compris la raison de ce comportement, mais la fureur dégagée par John, tandis qu'il bondissait de son tabouret, lui en a dit assez.

À présent chez eux, son mari la laisse prendre sa main, la laisse l'emmener près du feu, laisse son regard se perdre, laisse les doigts d'Agnes passer dans ses cheveux. Et tout à coup, le personnage change ; Agnes sent que l'autre homme, celui de la grande maison, est en train de fondre comme de la cire ruisselant le long d'une chandelle, pour révéler celui qu'il est réellement.

TROIS GROS COUPS à la porte. *Boum, boum, boum.*

Hamnet, plus proche que les autres de l'entrée, s'en va répondre. Mais au moment où la porte s'ouvre, il recule, pousse un cri : l'image qu'il découvre est terrifiante, un monstre sorti d'un cauchemar, de l'enfer, une créature du diable. Immense, drapée de noir, le visage remplacé par un masque effroyable, sans traits, pointu comme le bec d'un oiseau géant.

« Non ! s'écrie Hamnet. Allez-vous-en ! » Il essaie de refermer la porte, mais le monstre étend une main et la pousse avec une force terrible, surhumaine. « Allez-vous-en ! » crie-t-il de nouveau en résistant.

Puis, brusquement, sa grand-mère est à ses côtés, l'oblige à s'écarter, s'excusant auprès de la créature comme s'il n'y avait là rien d'inquiétant. Elle l'invite même à entrer, à venir voir la patiente.

Le monstre sans bouche parle, dit qu'il n'entrera pas, qu'il ne le peut, et qu'eux, les habitants, sont désormais interdits de sortie, n'ont plus le droit de fréquenter les rues, doivent rester cloîtrés jusqu'à ce que la pestilence soit partie.

Hamnet recule d'un pas, puis d'un autre. Il se cogne contre sa mère, qui s'est rendue à la fenêtre et l'a ouverte. Elle se penche pour mieux voir le visiteur.

Hamnet bondit pour la rejoindre et, pour la première fois depuis des années, lui prend la main. Sa mère la serre, sans le regarder.

« N'aie pas peur, lui souffle-t-elle. Ce n'est que le médecin.

— Le... ? » Hamnet considère l'homme devant leur maison, qui parle avec sa grand-mère. « Mais pourquoi est-il... ? »

Hamnet montre son visage, son nez.

« Il croit que ce masque va le protéger, explique sa mère.

— De la pestilence ? »

Elle acquiesce.

« Et le sera-t-il ? »

Sa mère esquisse une moue, puis secoue la tête.

« J'en doute. Ne pas entrer dans une maison, refuser de voir ou d'examiner le patient le protégera peut-être, en revanche », dit-elle tout bas.

Hamnet loge son autre main entre les doigts longs et forts de sa mère, comme si leur contact le mettait en sécurité. Le médecin plonge une main dans un sac, puis tend à sa grand-mère un paquet emballé.

« Ficelez-le autour de son ventre », fait sa voix. Sa main pâle accepte les pièces que lui donne Mary. « Qu'elle le garde trois jours durant. Puis faites tremper un oignon dans...

— Pourquoi cela ? » intervient sa mère en se penchant par la fenêtre.

Le médecin se tourne en faisant virer son affreux bec vers eux. Hamnet se cache derrière elle. Il ne veut pas que cet homme le regarde, ne veut pas entrer dans son champ de vision. Quelque chose lui dit que si cet œil le voit, le remarque, l'enregistre, un drame, une catastrophe terrible, les frappera. Il voudrait s'enfuir, emmener sa mère, verrouiller les portes et les fenêtres pour se mettre à l'abri de cet homme, que son regard ne puisse se poser sur personne.

Mais sa mère ne semble pas le moins du monde effrayée. Elle et le médecin s'observent un moment, par cette lucarne à travers laquelle sa mère passe d'ordinaire ses remèdes à ses clients. C'est à cet instant qu'Hamnet se rend compte, doté de cette acuité propre à l'enfant qui se prépare à devenir homme, que ce monsieur n'aime pas sa mère. Qu'il la méprise. Cette femme vend des remèdes, fabrique ses propres médicaments, prélève des feuilles, des pétales, de l'écorce, des jus, saurait comment aider les gens. Ce monsieur, comprend-il tout à coup, aimerait la voir tomber malade. Sa mère lui vole ses patients, son travail, son argent. Comme le monde adulte, à cet instant, lui paraît étrange, si complexe, si glissant ! Comment pourra-t-il un jour s'y frayer un chemin ? Comment réussira-t-il ?

Le médecin et son bec s'inclinent, une seule fois, puis se retournent vers la grand-mère d'Hamnet, comme si sa mère n'avait pas parlé.

« Est-ce un crapaud séché ? demande-t-elle alors d'une voix claire, forte. Si c'en est un, nous n'en voulons pas. »

Hamnet enroule ses bras autour de la taille de sa mère ; il espère

lui communiquer l'urgence qu'il y a à agir, à mettre un terme à cette conversation, à s'éloigner de cet individu. Mais elle ne bouge pas, se contente de poser la main sur son poignet comme pour lui dire, Je te protège, je sais que tu es là.

« Madame, répond le médecin, et de nouveau, son bec vire de bord. Croyez que je suis autrement plus compétent que vous sur ces sujets. L'application d'un crapaud séché sur l'abdomen, pendant plusieurs jours, a montré une grande efficacité dans les cas comme celui-ci. Si votre fille souffre de la peste, je regrette de devoir vous dire que très minces sont les... »

La suite de son discours est coupée, suspendue, perdue, car la lucarne a été violemment fermée. Hamnet regarde les doigts nerveux de sa mère la verrouiller. Son visage est furieux, désespéré, échauffé.

Elle se marmonne quelque chose à elle-même ; Hamnet glane les mots « homme », « ose », « imbécile ».

Il la regarde traverser la pièce, ranger fébrilement une chaise, ramasser et reposer un bol, puis se rendre au pied de la paille où Judith est installée, près du feu.

« Un crapaud, bien sûr », murmure-t-elle tout en tamponnant le front de Judith avec un linge humide.

De l'autre côté de la pièce, sa grand-mère referme la porte d'entrée, fait tourner le verrou. Hamnet la voit poser le paquet contenant le crapaud au sommet d'une étagère.

Puis elle adresse à Hamnet des paroles qu'il ne comprend pas, avant de hocher la tête.

EN CE MATIN de printemps 1583, pour peu qu'ils se soient levés assez tôt, les habitants d'Henley Street auraient pu apercevoir la belle-fille de John et Mary sortir par la porte de l'étroite maison où vivait le couple dont on venait de célébrer les noces. Ils l'auraient vue partir, panier sur l'épaule, resserrant sa cotte avant de prendre la direction du nord-ouest.

À l'étage, son jeune mari se retourne dans leur couche. Il dort profondément, comme depuis toujours. Il n'a pas remarqué que le lit, à côté de lui, est vide et se refroidit. Sa tête s'enfonce dans l'oreiller, son bras est enfoui sous la courtepoinle, ses cheveux couvrent presque entièrement son visage. Il dort du sommeil lourd et tranquille des jeunes gens ; si rien ne le dérangerait, il pourrait dormir pendant encore des heures. La bouche entrouverte, il inspire et, doucement, se met à ronfler.

Agnes poursuit son chemin à travers Rother Market, où les premiers marchands commencent à arriver : un homme et ses fagots de lavande ; une femme à la charrette remplie de frondes de saule. Agnes s'arrête discuter avec son amie, la femme du boulanger. Elles échangent quelques mots sur la clarté du ciel, la pluie attendue, la chaleur des fours de la boulangerie, la grossesse d'Agnes et le bébé, si bas, qui pèse sur ses os. La femme du boulanger tente de lui glisser un petit pain dans la main. Agnes refuse. L'amie insiste, soulève le torchon qui recouvre son panier pour le placer à l'intérieur. Ce faisant, elle aperçoit des linges, propres et bien pliés, une paire de ciseaux, un bocal scellé, mais n'en conclut rien de particulier. Agnes hoche la tête, lui sourit, puis déclare qu'elle doit s'en aller.

La femme du boulanger, devant son étal vide, la regarde s'éloigner. À la sortie du marché, Agnes s'arrête et pose la main contre le mur.

La femme du boulanger fronce les sourcils ; elle s'apprête à l'appeler quand Agnes finit par se redresser et par reprendre son chemin.

Pendant la nuit, Agnes a rêvé de sa mère, comme cela lui arrive parfois. Elle se trouvait à Hewlands, dans la basse-cour. Ses jupons avaient traîné dans la boue ; elle sentait autour d'elle un poids, comme si ses vêtements étaient trempés. En baissant les yeux, elle avait découvert des oiseaux, plusieurs oiseaux qui piétinaient le bas de sa jupe : des canards, des poules, des perdrix, des colombes et de minuscules roitelets. Tous ces volatiles se bagarraient, se bouscullaient, ailes grandes ouvertes, malhabiles, afin de rester sur le tissu. Agnes essayait de les chasser, de se libérer, quand elle s'était rendu compte que quelqu'un approchait. Se retournant, elle avait vu sa mère passer : ses cheveux tressés dans son dos, un châle rouge noué sur son sarrau bleu. Sa mère lui avait souri, mais avait continué son chemin en balançant les hanches, sans s'arrêter.

Tout à coup, Agnes avait senti un grand vide se creuser en elle, un désir incontrôlable se former, sifflant comme une roue qui tourne. « Mère, avait-elle dit. Attends, attends-moi. » Elle voulait faire un pas en avant, la suivre, mais les oiseaux étaient toujours là, leur ventre duveteux à ras de terre, piétinant ses jupons de leurs pattes griffues et palmées. « Attends ! » avait-elle crié dans son rêve, alors que le dos de sa mère s'éloignait.

Au lieu de s'arrêter, cette dernière avait tourné la tête et dit, ou semblé dire : « Les branches de la forêt sont si denses que l'on ne sent pas la pluie. » Puis elle s'était enfoncée à travers les arbres.

Agnes avait continué de l'appeler, de tenter de se libérer avant de tomber dans la boue, sur les corps attroupés de ces oiseaux aux ailes battantes. Elle s'était réveillée au moment où elle touchait le sol, en sursaut, avec un cri étouffé. Hewlands, la basse-cour, sa mère, tout avait disparu. Elle se trouvait dans sa maison, dans son lit, le col de sa chemise de nuit tombé sur son épaule, le bébé recroquevillé sous sa peau, son mari près d'elle, la cherchant à tâtons dans son sommeil pour la tenir près de lui.

Elle s'était rallongée, son corps logé au creux du sien ; son mari avait collé son visage contre son dos. Elle avait attrapé une mèche de ses cheveux, l'avait caressée puis entortillée, entortillée ; ce faisant, elle imaginait les pensées de son mari remonter le long de ses cheveux, de ses doigts, comme l'eau remonte dans la tige d'un roseau.

Son mari s'inquiétait pour elle, comme s'inquiètent les hommes à l'approche d'une naissance. Les mêmes questions le tourmentaient constamment, Va-t-elle survivre ? Parvenir au bout ? Ses bras et ses jambes s'étaient resserrés autour d'elle comme pour la retenir dans leur lit, en sécurité. Elle aurait aimé lui dire, Ne crains rien. Nous aurons deux enfants qui tous deux vivront de longues vies. Mais elle avait gardé le silence : ces choses-là, les gens n'aiment pas les entendre.

Un moment plus tard, elle s'était assise, avait écarté le baldaquin pour sortir de leur lit. Elle s'en était allée jusqu'à la fenêtre et avait posé la main sur le carreau. Les branches sont si denses, avait-elle pensé. Les branches. On ne sent pas la pluie.

Elle s'était rendue devant la petite table, près de la cheminée, où son mari rangeait ses papiers et sa plume. Soulevant le couvercle du pot d'encre, elle avait trempé la plume, le liquide retenu par sa pointe griffue. Agnes sait écrire, plus ou moins ; ses lettres sont minuscules et ratatinées, et sans doute impossibles à déchiffrer pour la plupart des gens (contrairement à celles de son mari qui a fréquenté l'école secondaire, puis l'école d'éloquence, et peut dessiner des flots continus de lettres bouclées du bout de sa plume aussi agile qu'une aiguille qui brode. Il veille tard, la nuit, pour écrire à son bureau. Écrire quoi, Agnes l'ignore. Son écriture est rapide et la concentration de son mari est telle qu'Agnes ne parvient pas à le suivre, à comprendre). Elle est toutefois assez instruite pour écrire maladroitement ces mots : « Les branches de la forêt sont si denses que l'on ne sent pas la pluie. »

Elle a jeté plusieurs bûches dans l'âtre pour raviver le feu, a posé sur la table un pot de crème avec une miché de pain. Puis elle a pris son panier et s'est faufilée par la porte. Elle a bavardé avec son amie, la femme du boulanger, et suit désormais le chemin, le long du ruisseau, son lourd panier sur le bras.

Nous sommes au milieu du mois de mai. Le soleil illumine les formes changeantes, dansantes dont la terre est semée. En dépit de son état, Agnes remarque – car elle ne peut s'empêcher de les remarquer – les fleurs du ruisseau. Valérianes, silènes, églantines, oxalis, ail sauvage, iris jaunes. Dans d'autres circonstances, on l'aurait vue à genoux, cueillant leurs têtes et leurs tiges. Mais pas ce jour.

Malgré l'heure matinale, elle évite de s'approcher de la clôture qui délimite la ferme. Le risque de croiser quelqu'un, Joan, Bartholomew, ses frères et sœurs, serait trop grand. S'ils la voyaient, ils donneraient l'alarme, appelleraient, iraient chercher son mari, la forceraient à rentrer dans la ferme. Or, la ferme est le dernier endroit où elle voudrait que se déroule ce qui l'attend. Les branches de la forêt, a dit sa mère.

Tandis qu'elle chemine sur le sentier des chevaux, elle aperçoit au loin son frère Thomas allant et venant de la maison à la basse-cour, puis elle entend le sifflement perçant de Bartholomew qui rappelle les chiens. Le toit de chaume est là ; la porcherie ; le dos du grenier à pommes ; toutes ces visions la font sourire.

À huit cents mètres de la ferme environ, elle entre dans les bois. Désormais, la douleur point à un rythme régulier. À peine a-t-elle le temps de reprendre son souffle entre deux pics, de se ressaisir, de se préparer à celui d'après. Près d'un orme immense, elle s'arrête, pose la main contre l'écorce rugueuse, striée, le temps que la douleur apparue dans ses reins se diffuse entre ses jambes, puis explose plus haut, pour la prendre entre ses griffes, la secouer de toutes ses forces.

La douleur passée, Agnes remet son panier à l'épaule, poursuit son chemin. Elle finit par atteindre l'endroit désiré, se bat pour se frayer un passage dans le dense écheveau de broussailles, de ronces, de genévriers. Elle franchit le ruisseau, dépasse un épais bosquet de houx qui, les mois d'hiver, donne à la forêt ses seules notes de couleur. Puis s'ouvre la clairière, une sorte de clairière, où le soleil pénètre, offrant à la vue une large étendue d'herbe verte, des motifs circulaires, et les frondes courbées des fougères. Il y a là-bas un arbre presque couché, un sapin gigantesque, tombé comme un géant dans un conte, ses racines exposées, son tronc aux nuances rouges soutenu par les branches fourchues des autres arbres, ses voisins, pourtant moins puissants.

À son extrémité, à l'endroit où l'arbre était autrefois planté, se trouve un trou – sec, abrité, assez grand pour contenir plusieurs personnes. Enfants, Agnes et Bartholomew avaient coutume de s'y réfugier lorsque Joan leur criait dessus ou leur donnait de trop grosses corvées. Ils enveloppaient dans un tissu du fromage et du pain, puis rampaient sous ces racines avant de se promettre qu'ils y resteraient pour toujours, qu'ils vivraient dans la forêt comme des elfes ; qu'ils ne

rentretraient jamais.

Agnes s'assoit par terre. Le sol est sec sous le sapin déraciné, tapissé d'aiguilles. Une nouvelle douleur arrive, fond sur elle, se rapproche comme l'orage de la plaine. Elle se tourne, s'accroupit, halète comme son instinct lui dit de le faire, fermement agrippée à une racine. Même à l'agonie, lorsque la douleur la serre entre ses griffes, lui fait tout oublier sauf peut-être l'idée que la délivrance finira par arriver, Agnes la sent s'intensifier. Cette douleur signifie que le travail a commencé. Qu'il devra être achevé. Qu'elle n'aura aucun répit, aucune occasion de se préparer au pic d'après. Cette douleur signifie qu'elle devra s'arracher à elle-même, mettre dehors ce qui se trouve dedans.

Agnes a déjà vu des femmes traverser cette épreuve. Elle se souvient de sa mère : elle l'avait vue depuis le couloir, l'avait entendue depuis l'extérieur de la maison, où son frère et elle avaient été chassés. Elle s'était trouvée auprès de Joan à chacun de ses accouchements, avait pris entre ses mains ses frères et sœurs à leur entrée dans le monde, avait essuyé la graisse et le sang autour de leur bouche et de leur nez. Elle avait vu des voisines, avait entendu leurs cris se muer en hurlements, avait senti l'odeur de monnaie rouillée de la naissance. Elle avait vu la truie, la vache, la brebis ; avait été celle que son père, que Bartholomew appelaient à l'aide lorsqu'un agneau était coincé. Ses doigts de fille, plus fins, plus effilés, entraient mieux dans cet orifice étroit, chaud et glissant, afin de faire sortir les sabots encore mous, le museau gluant, les oreilles collées. À cet instant, Agnes le sent, comme elle sait sentir les choses, elle parviendra de l'autre côté, elle et ce bébé vivront.

Rien, cependant, n'aurait pu la préparer à cette chose, aussi difficile que de vouloir rester debout au milieu d'une tempête, nager à contre-courant, soulever un arbre tombé à terre. Jamais elle n'a été aussi consciente de sa propre faiblesse, de sa fragilité. Depuis toujours l'habite cette impression d'être une femme forte : elle est capable de contraindre une vache à se positionner pour la traite, de faire tremper et de tourner le linge dans la cuve du lavoir, de porter ses frères et sœurs, de porter des tas de peaux, des seaux d'eau, du bois. Son corps est conçu pour la résistance, la puissance : sous sa peau lisse, elle n'est que muscles. Mais il y a quelque chose de plus. Quelque chose d'autre. Qui se rit d'elle lorsqu'elle tente

de le maîtriser, de le dominer, de le surmonter. Et risque de triompher. De l'attraper par la peau du cou pour la plonger sous l'eau.

Elle relève la tête et découvre, de l'autre côté de la clairière, le tronc argenté et les feuilles délicates d'un sorbier. Malgré la douleur, elle sourit. Elle se répète ce mot – *rowan, rowan* –, laissant traîner ces deux syllabes. Baies rouges d'automne, efficaces contre les maux de ventre, en décoction, et contre les bronches sifflantes ; capables de repousser les mauvais esprits lorsqu'on les plante près de la porte d'une maison. Les gens disent que la première femme était faite de ses branches. Le nom de cet arbre est celui de sa mère, même s'il n'a jamais franchi les lèvres de son père ; Agnes avait posé la question au berger, qui le lui avait révélé. Les branches de la forêt.

À quatre pattes, comme une louve, elle plante les mains dans la terre et se laisse une nouvelle fois envahir par la douleur.

Sur Henley Street, il se réveille. Après un long moment passé à regarder fixement la tenture rouge foncé au-dessus de lui, il se lève, s'en va jusqu'à la fenêtre, observe la rue tout en se grattant la barbe d'un air distrait. Deux leçons de latin l'attendent cet après-midi, en centre-ville ; il sent l'ennui qui l'accablera bientôt comme l'on sent de loin l'odeur d'une carcasse pourrie. Les élèves somnolents, le crissement de leurs craies, le bruit des pages que l'on tourne, la scansion des verbes. Ce matin, il doit aider son père à effectuer ses livraisons et ses collectes. Il bâille, pose la tête contre le cadre en bois de la fenêtre, lance un regard mauvais à un homme qui tire sur la bride de sa mule, à une femme qui traîne un enfant hurlant par le revers de son veston, à un garçon qui fuit à toutes jambes dans le sens contraire avec sous son bras un fagot de petit bois.

Sont-ils condamnés à rester là, dans cette ville ? Ne verra-t-il donc jamais d'autres horizons, ne vivra-t-il jamais ailleurs ? Son plus grand désir serait de prendre Agnes et le bébé, de s'échapper avec eux, aussi loin que possible. Son mariage lui avait apporté l'espoir que s'ouvre à lui une vie plus vaste, plus libre, une vie d'homme. Mais le voilà, séparé par un simple mur de la maison de son enfance, de sa famille, de son père et ses sautes d'humeur. Il n'était pas sans savoir, bien sûr, qu'il faudrait attendre le bébé, que rien ne pourrait être entrepris avant son arrivée, en bonne santé. Mais alors que le grand jour

approche, ses projets de départ n'ont aucunement avancé. Comment s'en aller ? Comment rester ici, dans cette dépendance étriquée, accolée à la maison de ses parents ? N'y a-t-il donc aucune porte de sortie ? Agnes lui dit qu'il devrait...

Il se redresse brusquement, se retourne vers le lit, vers la paille où est toujours imprimée la forme, l'empreinte de sa femme. Il l'appelle. Rien. Crie de nouveau son nom. Toujours rien. Lui revient, l'espace d'un instant, l'image de son corps actuel, tel qu'il l'a vu la veille : ses bras, ses jambes, sa cage thoracique saillante, sa colonne vertébrale crénelée tout le long de son dos, sillon de charrette dans la neige, et puis cette sphère parfaitement ronde à l'avant. Une femme qui aurait avalé la lune.

Il attrape ses vêtements sur la chaise près de la fenêtre, les enfila en un mouvement d'épaules. Puis, chaussettes aux pieds, traverse la chambre en secouant ses cheveux que le passage dans l'encolure a aplatis. Son ventre émet un gargouillement grave et menaçant, comme un chien tapi dans son corps. Il trouvera en bas du pain, du lait, de l'avoine et des œufs, si les poules ont pondu. Cette pensée le fait presque sourire. Mais alors qu'il passe devant son bureau, quelque chose l'interpelle. Quelque chose a changé. Il s'arrête. La plume trempe dans le pot d'encre, barbes vers le haut. Il fronce les sourcils. Jamais il ne laisserait sa plume ainsi, toute la nuit, à macérer dans ce puits sombre. Quel pillage, quel gâchis. La plume sera forcément abîmée.

Il s'avance, la ramasse en la secouant doucement, afin d'éviter que les gouttes ne tombent sur les pages à moitié enroulées. Et c'est alors qu'il remarque quelque chose, un ajout à ce qu'il avait écrit la veille.

C'est un chapelet de lettres, d'une écriture inclinée ; les mots semblent glisser de la page, comme poussés par le début de la phrase. Il se penche pour regarder de plus près. Aucune ponctuation, aucune marque de début ni de fin. Il déchiffre les mots « branches » et « pluie » (écrit « pluy ») ; il y a aussi un autre mot commençant par un B majuscule, et un autre par un F ou un S.

Les branches de quelque chose sont quelque chose... pluy. Incompréhensible. Une main à plat sur la page, il se gratte la joue avec le bout de la plume. Les branches, les branches.

Voilà une chose que n'a jamais faite sa femme. Prendre sa plume, écrire à son bureau. Est-ce un message pour lui ? Doit-il le comprendre

absolument ? Que signifie-t-il ?

Il pose la plume. Se retourne. Appelle de nouveau, d'une voix plus alarmée. Puis descend l'étroit escalier.

Agnes ne se trouve ni en bas, ni dehors dans la rue. Serait-elle partie voir sa crécerelle chez le prêtre, comme elle le fait parfois ? Qu'elle ait entamé une si longue marche serait étonnant, dans son état. Il ouvre la porte de derrière, sort dans la cour, trouve sa mère en compagnie d'Eliza en train de tremper du linge dans de la teinture rouge.

« Avez-vous vu Agnes ?

— Pas comme ça, gronde sa mère. Comme je te l'ai montré hier, avec des gestes doux. Doux ! » Elle lève la tête et le regarde.
« Agnes ? »

Le bébé est vivant. Malgré ses certitudes, Agnes ne se rend compte de la peur qui la tenaillait qu'au moment où elle voit sa tête se tourner et ses traits se renfrogner pour pousser un cri outré. Sa fille a le visage mouillé, grisâtre, empli d'une expression de désarroi. Les poings brandis de part et d'autre de sa tête, elle pousse un cri – étonnamment puissant et véhément pour une si petite créature. Agnes la positionne sur le côté, comme son père le faisait toujours avec les agneaux, et regarde l'eau – l'eau provenant de cet autre lieu où sa fille a séjourné pendant de longs mois – s'écouler de sa bouche. Ses lèvres deviennent alors roses, puis la couleur se diffuse à ses joues, son menton, ses yeux, son front. Tout à coup, sa fille paraît complètement humaine, n'a plus rien de cette créature aquatique, mi-enfant mi-poisson, qu'elle était quelques instants plus tôt. Elle est une petite personne, qui possède sa propre personnalité, mais aussi le front haut de son père, sa lèvre inférieure et sa spirale de cheveux au sommet de la tête, ainsi que les pommettes hautes et les grands yeux de sa mère.

De sa main libre, Agnes sort la couverture et les ciseaux de son panier. Elle pose le bébé sur la couverture et coupe le cordon. Comment aurait-elle pu s'attendre à le trouver si épais, si fort, palpitant encore comme un long cœur strié ? Les couleurs de la naissance l'envahissent : le rouge, le bleu, le blanc.

Elle tire sur sa cotte, se dénude, porte le bébé à son sein et regarde, presque ébahie, la bouche de sa fille s'ouvrir toute grande tandis qu'elle pince son mamelon et commence à téter. Un rire lui échappe.

Tout fonctionne. Le bébé sait quoi faire – mieux qu'elle.

Dans la maison et, peu après, dans la ville tout entière, c'est un remue-ménage sans nom, l'affolement, les lamentations. Eliza est en pleurs ; Mary pousse des cris stridents, court d'un bout à l'autre de l'escalier comme si Agnes s'était cachée dans un placard de la petite maison. Moi qui avais tout préparé, répète-t-elle, la chambre, tout ce dont elle avait besoin ! John fulmine, ne cesse de sortir et de rentrer dans son atelier, d'abord en aboyant, On ne peut pas travailler avec tout ce vacarme, puis : Mais où est-elle passée, bon sang ?

Ned, l'apprenti, a été dépêché à Hewlands pour voir si quelqu'un l'aurait aperçue. Bartholomew est introuvable, sorti de bonne heure ce matin, mais bientôt, toutes les sœurs ainsi que Joan, les voisins et les villageois la cherchent dehors. Avez-vous vu une femme, grosse de neuf mois, avec un panier à son bras ? Les sœurs ont arpenté le chemin, ont posé la question à tous ceux qu'elles croisaient. Mais personne ne l'a vue, à part la femme du boulanger, d'après qui Agnes serait partie en direction du sentier de Shottery. Se tordant les mains, se couvrant la tête avec son tablier, elle répète, Mais pourquoi l'ai-je laissée partir, pourquoi, quand je savais que quelque chose n'allait pas ? Gilbert et Richard sont envoyés dans les rues pour alpaguer les passants, pour tenter d'en savoir plus.

Et le mari ? Le mari est celui qui trouve Bartholomew.

Lorsque ce dernier l'aperçoit sur le chemin qui longe sa propriété, il jette par terre la botte de paille qu'il tient entre ses bras et le rejoint à grands pas. Le gamin – Bartholomew ne peut se résoudre à l'appeler autrement, cet enfant des villes aux mains douces, aux cheveux peignés en arrière, qui porte à son oreille un anneau – blêmit en le voyant approcher. Les chiens l'atteignent en premier, l'encerclent, aboient.

« Quoi ? demande Bartholomew une fois suffisamment proche. Est-elle entrée en couches ? Est-ce que tout va bien ?

— Eh, fait le mari, en l'état des choses, si toutefois nous pouvons parler ainsi... »

Les doigts de Bartholomew se referment sur le col du gamin.

« Parle clairement, dit-il. Tout de suite.

— Elle a disparu. Nous ne savons pas où elle se trouve. Quelqu'un

l'a aperçue, ce matin, partant dans cette direction. L'as-tu vue ? As-tu idée de...

— Tu ne sais pas où elle se trouve ? » répète Bartholomew. Il le fixe du regard pendant un long moment, resserrant sa prise, puis à voix basse, d'un ton menaçant, poursuit : « Je croyais avoir été clair. Ne t'ai-je pas dit de veiller sur elle ? Tu m'avais promis de prendre soin d'elle. D'en prendre grand soin.

— Je l'ai fait ! Et le fais toujours ! »

Le mari commence à se débattre, mais il mesure une bonne tête de moins que Bartholomew, ce colosse aux mains comme des battoirs, aux épaules comme un chêne.

Soudain, sortie de nulle part, une abeille se glisse entre eux en bourdonnant ; les deux hommes sentent ses mouvements sur leur visage. Par réflexe, Bartholomew lève la main pour la chasser. Le mari en profite pour se dégager.

Il bondit sur le côté, agile, prêt, dressé sur la pointe des pieds.

« Écoute », lui dit-il. Il se tient à distance, lève les mains, sautille d'un pied sur l'autre. « Je n'ai pas envie de me battre... »

En dépit de la situation, Bartholomew peine à ne pas éclater de rire tant l'idée d'engager un combat à mains nues avec cet intellectuel blafard lui semble ridicule.

« Je ne te le conseille pas, non, répond-il.

— Nous voulons tous les deux la même chose, toi et moi, dit le mari en se balançant d'avant en arrière. Ne crois-tu pas ?

— Et laquelle ?

— La trouver. N'est-ce pas ? S'assurer qu'elle n'est pas en danger. Tout comme le bébé. »

En l'entendant évoquer la sécurité d'Agnes – et celle du bébé –, Bartholomew sent de nouveau la colère monter, comme de l'eau bouillonnante dans un chaudron.

« Tu sais, dit-il entre ses dents. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi ma sœur t'avait choisi, entre tous. "Pourquoi diable veux-tu l'épouser ?" lui demandais-je. "À quoi est-il bon ?" » Bartholomew attrape son crochet, le plante entre ses jambes. « Et sais-tu ce qu'elle m'a dit ? »

Le mari, à présent aussi droit qu'un roseau, bras croisés, lèvres pincées, secoue la tête.

« Qu'a-t-elle dit ?

— Qu'il y avait enfouies en toi plus de choses que chez toutes les personnes qu'elle avait rencontrées. »

Le mari le regarde, sidéré, comme incapable d'y croire. De la colère, de la douleur et de l'étonnement se lisent sur son visage.

« Elle a dit cela ? »

Bartholomew hoche la tête.

« Même si je ne peux prétendre comprendre le choix qu'elle a fait en t'épousant, je sais au moins une chose. Veux-tu savoir laquelle ? »

— Oui.

— Ma sœur se trompe rarement. Certains diront que c'est un don, d'autres une malédiction. Mais si ma sœur t'a jugé de la sorte, il est possible qu'elle ait raison.

— Je ne peux prédire si... commence le mari, mais Bartholomew poursuit :

— Quoi qu'il en soit, cela n'a pour l'heure aucune importance. Notre tâche est de la retrouver. »

Le mari ne répond pas. Il s'accroupit, la tête dans les mains. Lorsqu'il parle, sa voix est étouffée.

« Agnes a écrit quelque chose avant son départ. Peut-être une sorte de message qui m'était destiné.

— Que disait-il ?

— Il était question de la pluie. De branches. Mais je n'ai pas pu tout déchiffrer. »

L'espace d'une seconde ou deux, Bartholomew le considère, retourne ces mots dans sa tête. La pluie et les branches. Les branches. La pluie. Il soulève son crochet de berger, le glisse à sa ceinture.

« Lève-toi », dit-il.

Le mari parle toujours, plus à lui-même que pour qui que ce soit d'autre.

« Elle était là ce matin et puis, soudain, elle n'y était plus, dit-il. Les Parques sont venues, me l'ont raflée, telle une marée, et j'ignore désormais où elle se trouve, j'ignore où la chercher... »

— Je sais.

— ... Je ne prendrai pas de repos avant de l'avoir trouvée, avant que nous... » Il s'arrête brusquement et lève la tête. « Tu sais ? »

— Oui.

— Comment ? demande-t-il. Comment peux-tu lire en elle si clairement, alors que moi, qui suis son mari, je ne peux... »

C'en est assez pour Bartholomew. Du bout de sa botte, il remue la jambe du mari.

« Debout, j'ai dit. Viens. »

Le gamin se lève d'un bond et regarde Bartholomew d'un air inquiet.

« Où est-elle ?

— Dans la forêt. »

Bartholomew met alors deux doigts dans sa bouche et, sans quitter des yeux le visage du gamin, siffle les chiens.

Lorsque Bartholomew les trouve, Agnes est plongée dans un état de demi-sommeil, le bébé accroché à son sein.

Les chiens sur ses talons, Bartholomew a traversé les champs, loin devant le mari qui toujours geignait et se lamentait, jusqu'à la trouver, là, exactement à l'endroit qu'il avait imaginé.

« Viens, lui dit-il en se penchant pour la loger dans ses bras – le désordre, les odeurs, les impuretés de la naissance ne sont rien pour lui. Tu ne peux pas rester là. »

Elle proteste mollement, toujours somnolente, mais pose la tête sur le torse de son frère. Le bébé, remarque-t-il, est en vie, et ses joues se gonflent et se dégonflent. Au rythme de la succion. D'un hochement de tête, Bartholomew acquiesce.

Le mari les a rattrapés. Dans tous ses états, il gesticule, se tire les cheveux, ne cesse de faire résonner sa voix, jetant des mots, des mots et encore des mots à la verdure autour de lui. C'est à lui de la porter, dit-il, et quel est le sexe de l'enfant, est-ce un garçon ou une fille, et à quoi pensait-elle, à s'enfuir comme cela, elle les a tous rendus fous, il n'avait pas la moindre idée d'où elle se trouvait. Bartholomew hésite à le faire taire avec un coup, à le faire tomber sur le sol fertile, sur les feuilles humides, mais résiste à l'envie. Quand le mari tente de lui prendre Agnes des bras, il le repousse comme il chasserait une mouche.

« Prends le panier, dit-il au gamin avant d'ajouter, par-dessus son épaule, en partant à grandes foulées : S'il n'est pas trop lourd pour toi. »

Pour que la peste arrive jusque dans la région anglaise du Warwickshire, en cet été 1596, deux événements doivent se produire dans la vie de deux personnes distinctes ; deux personnes

dont les chemins doivent se croiser.

La première est un souffleur de verre de l'île de Murano, dans la principauté de Venise ; la seconde est un mousse embarqué sur un bateau de marchandises voguant vers Alexandrie sous un vent d'est, par un matin étrangement chaud pour la saison.

Plusieurs mois avant que Judith ne parte se coucher, tandis que s'ouvre l'an 1596, le maître verrier, réputé pour son savoir-faire en matière de *millefiori*, ces perles de verre aux motifs d'étoile ou de fleur obtenus par la superposition de cinq ou six couches de couleurs, ce maître verrier se trouve momentanément distrait lorsqu'une rixe éclate entre deux de ses employés chargés des fours. Sa main glisse, et deux de ses doigts entrent en contact avec la flamme blanche qui, quelques instants plus tôt, chauffait l'ampoule de verre afin de la rendre malléable, ductile. La douleur est si vive qu'au départ, le verrier ne la sent même pas, ne se rend pas compte de la gravité de l'accident, de la raison pour laquelle tout le monde le regarde, puis accourt vers lui. Une odeur de viande grillée se répand, un hurlement presque canin retentit, une agitation soudaine se déclenche autour de lui.

Plus tard ce même jour, l'accident se solde par deux amputations.

C'est donc l'un de ses employés qui, le lendemain, se charge de placer dans des caisses les minuscules perles rouges, jaunes, bleues, vertes et violettes. L'homme ignore que le maître verrier – renvoyé chez lui, bandé, plongé dans un état d'hébétude par le sirop de pavot – protège d'ordinaire les perles en les plaçant au milieu d'un mélange de sable et de copeaux de bois. Lui, à la place, se contente de ramasser quelques serpillières par terre, dans l'atelier, et d'y verser les perles, qui, ainsi entassées, ressemblent à des centaines d'yeux minuscules, accusateurs, tournés vers lui.

Précisément au même moment, de l'autre côté de la mer Méditerranée, à Alexandrie, afin que Judith contracte la maladie et que la tragédie s'enclenche, le mousse doit descendre à quai. Le mousse doit recevoir l'ordre de partir à la recherche de victuailles pour ses camarades affamés, harassés par leur travail.

Ainsi donc, le mousse descend à quai.

Il traverse la passerelle, serrant contre lui la bourse que lui a donnée l'aspirant, son supérieur, en même temps qu'un coup franc et bref sur son arrière-train – raison pour laquelle le mousse avance

désormais en boitant.

Les autres matelots déchargent des tonneaux de clous de girofle de Malaisie et d'indigo des Indes, pour remplir ensuite les cales de sacs de café et de piles de tissu.

Sous les pieds du mousse, le quai paraît étonnamment ferme et stable après ces semaines passées en mer. Cela ne l'empêche pas de marcher d'un pas vacillant jusqu'à un édifice qui lui semble être une taverne, dépassant en chemin un étal de noix épicées, puis une femme avec un serpent autour du cou. Il s'arrête devant un homme qui tient un singe au bout d'une chaîne dorée. Pourquoi s'arrête-t-il ? Parce qu'il n'a jamais vu de singe de sa vie. Parce qu'il aime les animaux, tous autant qu'ils sont. Et parce que, finalement, il n'est pas bien plus âgé qu'Hamnet qui, à cet instant précis, est assis dans les courants d'air d'une salle de classe glaciale, à regarder le maître d'école distribuer des livres de poésie grecque.

Le singe du port d'Alexandrie est vêtu d'une petite veste rouge et d'un chapeau assorti ; son dos est soyeux et courbé, comme celui d'un chiot, mais sa gueule est bien plus expressive, étrangement humaine, lorsqu'il lève les yeux.

Le mousse – un garçon originaire de l'île de Man – regarde le singe, le singe regarde le mousse. L'animal penche la tête sur le côté, les yeux brillants comme des perles, et pousse un cri très doux, juste un frémissement, d'une voix légère et flûtée. Ce cri rappelle au mousse le son d'un instrument dont joue son oncle à l'occasion des fêtes de famille sur l'île de Man ; l'espace de quelques instants, il se retrouve transporté au baptême de sa sœur, au mariage de son cousin, dans l'atmosphère rassurante de la cuisine de sa maison, où sa mère vide un poisson en lui disant de s'essuyer les pieds, de nettoyer sa chemise et de venir manger. Sa maison où son oncle joue de la flûte tandis que tout le monde parle la langue dans laquelle il a grandi, où personne ne lui crie dessus, ne le frappe, ne lui donne des ordres, où plus tard dans la soirée les gens dansent et chantent.

Les larmes lui montent aux yeux. Le singe, qui toujours l'observe de son regard compatissant, compréhensif, lui tend la main.

Les doigts de l'animal sont à la fois étranges et familiers. Noirs et brillants, ils ressemblent à une botte de cuir, avec des ongles comme des pépins de pomme. Mais sa paume, elle, est traversée exactement par les mêmes lignes que celle du garçon, et c'est alors que là, sur ce

quai bordé de palmiers, se noue cette sympathie qui ne peut se nouer qu'entre la bête et l'homme. Le garçon sent peser la chaîne dorée comme si elle se trouvait autour de son cou ; le singe voit la tristesse du garçon, la nostalgie qu'il éprouve, les bleus sur ses jambes, les ampoules et les callosités sur ses doigts, la peau qui pèle sur ses épaules, brûlée par des mois de soleil marin impitoyable.

Le garçon tend à son tour la main. Le singe l'attrape. Tout de suite, sa force l'étonne : cette force exprime l'urgence, la maltraitance, le besoin, la soif de compagnie. Le singe, utilisant ses quatre pattes, grimpe sur son bras, sur ses épaules puis sur sa tête, ses mains enfoncées dans les cheveux du garçon.

Tout en riant, le mousse se tâte le crâne pour être sûr de ce qui se passe. Oui, un singe est bien monté sur sa tête. Il sent alors plusieurs envies impérieuses l'envahir en même temps : celle de partir à toutes jambes sur le quai en criant aux autres matelots, Hé, regardez, regardez-moi ; de raconter cette aventure à sa petite sœur, de lui dire, Tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé, un singe s'est assis sur ma tête ; de prendre ce singe, de partir avec lui, d'arracher la chaîne à l'homme et de détalier sur la passerelle pour disparaître à l'intérieur du bateau ; et de serrer dans ses bras cette créature qu'il ne lâchera plus jamais.

L'homme s'est levé, a adressé un geste au garçon. Il y a sur sa peau des traces de vérole et des cicatrices, ses dents sont noires, ses yeux asymétriques – à cause de leur couleur ou de la direction dans laquelle ils regardent. Il a refermé ses doigts et les frotte pour lui dire, dans ce langage universel : de l'argent.

Le garçon secoue la tête. Le singe s'accroche un peu plus fort, enroule la queue autour de son cou.

L'homme à la peau grêlée l'attrape fermement par le bras. Il répète son geste. De l'argent, insiste-t-il, de l'argent. Il désigne le singe, refait une nouvelle fois le geste.

De nouveau, le mousse secoue la tête, pince les lèvres, pose une main protectrice sur la bourse nouée à sa ceinture. Il sait ce qui lui arrivera s'il rentre au bateau bredouille, sans nourriture, sans houblon. Le souvenir du fouet de l'aspirant – douze coups déjà reçus à Malacca, sept à Galle, dix à Mogadiscio – restera gravé en lui à jamais.

« Non, dit le mousse. Non. »

L'homme déverse un flot d'injures au visage du garçon. Cette

langue que les gens parlent dans cette ville appelée Alexandrie est aussi dure et piquante que la pointe d'un couteau. L'homme tend le bras pour attraper le singe, dont les petits sons se transforment bientôt en cris, en un hurlement de détresse perçant, tandis qu'il s'agrippe aux cheveux du garçon, au col de sa chemise, lui labourant le cou de ses petites griffes noires.

Le mousse, sur le point de sangloter à présent, tente de s'accrocher à son nouvel ami. Il parvient à le retenir quelques secondes par l'avant-bras, sent la fourrure douce de son coude embrasser sa main, mais l'homme tire d'un coup sec sur la corde et le singe dégringole sur les pavés du quai en hurlant avant de se relever et, après un nouveau coup sur la chaîne, de rejoindre son maître en boitant.

Horrifié, le garçon regarde l'animal partir, regarde la courbe de son dos, le mouvement de ses hanches tandis qu'il s'efforce de suivre la cadence. Il s'essuie le visage, les yeux ; le dessus de sa tête lui semble nu et vide. Comme il aimerait pouvoir remonter le temps, persuader cet homme de lui donner l'animal ! Ce singe lui appartenait : comment ne l'avait-il pas vu ?

Mais ce que le garçon ne sait pas – ne peut savoir –, c'est que le singe lui a laissé une petite partie de lui. Trois puces, perdues dans l'agitation.

La première tombe, à l'insu de tous, par terre, où le mousse, par mégarde, l'écrase sous la semelle de sa botte. La deuxième demeure un moment dans ses cheveux couleur de miel, migrant jusqu'au sommet de son front. Puis saute – un bond agile, en arc –, alors que le garçon paie une chope de bière locale, pour atterrir sur l'épaule du tavernier.

La troisième puce, quant à elle, reste à l'endroit où elle est tombée, dans un pli du foulard rouge que le garçon porte autour de son cou, cadeau d'une fille de chez lui dont il est amoureux.

Le soir venu, de retour sur le navire, après avoir dîné de quelques noix épicées et d'un drôle de petit pain plat, semblable à un pancake, le garçon prendra dans ses bras l'un des chats du bateau, son préféré, au pelage entièrement blanc à l'exception de sa queue rayée, pour le presser contre son cou. La puce, éveillée par la présence d'un nouvel hôte, ira du foulard à l'épaisse fourrure, blanche comme le lait, du chat.

Le lendemain, le chat se sent mal. Guidé par cet instinct tout félin qui le pousse à se loger auprès de ceux qui ne l'aiment pas, il s'en va

dormir dans le hamac de l'aspirant. Lorsque, ce soir-là, l'homme rejoint sa couche, un juron lui échappe en découvrant l'animal, mort à présent. Il retourne le hamac pour faire tomber le cadavre, puis l'éloigne d'un coup de pied.

Quatre ou cinq puces, parmi lesquelles une appartenait au singe, resteront là où gît le chat. La puce du singe est une puce maligne, qui se bat pour survivre, pour se maintenir dans ce monde. Sautillant et bondissant, elle poursuit son chemin d'aisselle humide en aisselle humide, pompant dans leur sommeil le sang riche, gorgé d'alcool, des matelots ronflants.

Trois jours durant, à Damas, puis sur la route d'Alep, le quartier-maître ouvre la porte de la cabine du capitaine pour lui annoncer que l'aspirant se sent mal, qu'il refuse de sortir. Le capitaine hoche la tête sans quitter des yeux ses cartes et ses sextants, sans rien conclure de particulier.

Le lendemain, il se trouve sur le pont supérieur quand un message arrive : l'aspirant divague, a l'écume aux lèvres et le cou tordu à cause d'une tumeur qui y aurait poussé. Le capitaine fronce les sourcils à mesure que le quartier-maître verse ces mots dans son oreille, puis donne l'ordre d'envoyer le médecin du bateau. Oh, ajoute alors le quartier-maître, plusieurs des chats du navire ont expiré, également.

Le capitaine se tourne vers le quartier-maître. Sur son visage se dessine une expression de perplexité, de répugnance. Des chats, dites-vous ? Le quartier-maître acquiesce, respectueusement, les yeux baissés. Comme c'est étrange.

Le capitaine réfléchit encore un moment, puis mime une chiquenaude en direction de la mer. Qu'on les mette à l'eau.

Les chats morts, trois en tout, sont attrapés par leur queue rayée et envoyés dans la Méditerranée. Depuis une écoutille sur le pont, le mousse assiste à la scène en essuyant ses larmes avec son foulard rouge.

Peu de temps après, le bateau accoste à Alep, où sont déchargés de nouveaux tonneaux de clous de girofle et des sacs de café, ainsi qu'une vingtaine de rats qui détalent sur le quai. Le médecin du bateau frappe à la porte du capitaine, en pleine discussion sur le ciel et les voiles avec son second.

« Ah, dit le capitaine. Comment se porte notre homme, le... l'aspirant ? »

Le médecin se gratte sous sa perruque, étouffe un rot.

« Il est mort, monsieur. »

Le capitaine fronce les sourcils sans quitter des yeux cet homme à la perruque de travers, qui exhale une forte odeur de rhum.

« De quel mal ? »

Le médecin, davantage entraîné à ressouder les os et arracher les dents, lève le nez en l'air comme si la réponse se trouvait sur le plafond en lambris de la cabine.

« Une fièvre, monsieur, répond-il avec l'assurance d'un homme saoul.

— Une fièvre ?

— Une fièvre d'Afrique, m'est avis, articule-t-il avec peine. L'homme, voyez-vous, est devenu tout noir, couvert de grandes taches, d'abord sur les jambes et les bras, puis à des endroits que je ne pourrai nommer ici, en ce lieu salubre. Ainsi dois-je conclure qu'il est tombé malade et que...

— Je vois. »

Le capitaine le fait taire en se détournant vers ses cartes, car en ce qui le concerne, le sujet est clos. Le second s'éclaircit la voix.

« Peut-être faudrait-il, monsieur, organiser des funérailles. »

L'aspirant est donc enveloppé dans un drap et porté sur le pont. Les matelots les plus proches du cadavre se couvrent le nez et la bouche avec des chiffons – son odeur est insupportable. Le capitaine lit un bref passage de la Bible ; lui aussi est incommodé par la puanteur, malgré ses vingt-cinq ans de mer et plus d'enterrements sur l'eau qu'il ne s'en souvient.

« Au nom du Père, déclare-t-il en couvrant de sa voix les bruits des haut-le-cœur qui résonnent au bout du pont. Du Fils et du Saint-Esprit, que son corps soit offert aux flots. Vous, ajoute-t-il en désignant les deux matelots les plus proches de lui. Prenez-le... Chargez-vous de... ah... oui... par-dessus bord. »

Le teint verdâtre, les deux hommes saisissent le corps et le jettent à la hâte par-dessus le bastingage.

Au moment où le bateau atteint Constantinople afin d'y récupérer une provision de peaux en provenance du Nord, les chats sont tous morts et la population de rats commence à poser problème. Ils percent les tonneaux, grignotent les rations de viande séchée, rapporte le second au capitaine. Quinze ou seize d'entre eux ont encore été

trouvés dans les cuisines le matin même. Les hommes sont démoralisés, dit-il sans quitter des yeux la ligne d'horizon, et plusieurs sont tombés malades pendant la nuit.

On décompte deux nouvelles morts, puis une troisième, et une quatrième. Toutes causées par cette fièvre d'Afrique qui fait gonfler les cous et fait naître sur la peau des plaques rouges, noires, des ampoules. Le capitaine se voit obligé d'ajouter à son itinéraire une halte à Raguse afin d'y embaucher des hommes, des matelots dont il ne connaît pas l'expérience, qui ne lui ont été recommandés par personne, pressé par cette menace de manque d'équipage qu'il souhaite à tout prix éviter.

Ces nouveaux matelots ont le regard fuyant et les dents tordues ; ils ne se mélangent pas, parlent très peu et seulement en polonais. Les hommes de l'île de Man refusent de se fier à eux, ne cherchent pas à communiquer, ne leur proposent pas de partager leur dortoir.

Les Polonais, néanmoins, sont doués pour tuer les rats. Leur extermination est pour eux un divertissement ; ils accrochent de la nourriture comme appât à une ficelle et attendent, tapis dans l'ombre, avec une énorme pelle. Quand les bêtes apparaissent – luisantes, le ventre pendant, gavées par les rations des matelots –, les Polonais leur sautent dessus en criant, en chantant, avant de les frapper à mort, éclaboussant murs et plafonds de cervelle et d'entrailles. Puis ils leur coupent la queue et la pendent à leur ceinture en buvant tour à tour au goulot d'une bouteille remplie d'un liquide transparent.

À vomir, hein ? fait l'un des matelots de l'île de Man au mousse en les observant depuis l'autre bout de la cabine. Puis il se gratte le cou, les épaules ; le bateau est infesté de puces. Satanés rats, maugrée-t-il tout en se retournant dans son hamac.

La halte prévue à Venise n'est pas longue – le capitaine est pressé de ramener son navire en Angleterre, de récupérer son dû, d'en finir avec ce maudit voyage –, mais tandis que se déroulent le déchargement et le chargement des marchandises, un ordre est donné au mousse : trouver de nouveaux chats pour le navire. Le mousse, enthousiaste, saute à quai ; s'éloigner du bateau est plus qu'un soulagement pour lui, ses plafonds bas, ses cabines exigües, la puanteur des rats, la fièvre, la mort. Deux nouveaux matelots atteints de fièvre se sont encore retrouvés confinés aujourd'hui, un

homme de l'île de Man, comme lui, et un Polonais, sa précieuse ceinture à queues de rat suspendue près de lui.

Le mousse a déjà connu Venise, lors de son tout premier voyage. Tout est tel que dans son souvenir : un lieu étrange, hybride, moitié mer, moitié terre, où les perrons des maisons sont léchés par des eaux d'un vert de jade et les fenêtres éclairées par des chandelles creusées, où les rues sont remplacées par des ruelles étroites qui se rejoignent en un labyrinthe vertigineux, reliées par de petits ponts. Un lieu où l'on pourrait sans peine se perdre dans le brouillard, sur les places carrées, entre les hauts édifices et les cloches carillonnantes.

Il reste un moment à regarder l'équipage se passer des tonneaux et des sacs en criant des ordres dans un mélange de mannois, de polonais et d'anglais. Un homme qui pousse dans leur direction un chariot rempli de caisses, se met à son tour à crier – en vénitien. D'une main, il lance de grands gestes aux matelots puis montre ses caisses, tout en retenant son chariot de l'autre, et c'est alors que le mousse s'aperçoit que deux de ses doigts manquent et que la peau, sur le reste de sa main, est étrange, en relief, comme couverte de cire fondue. Tandis que l'homme hèle les matelots en désignant le navire de sa main valide, en désignant ses caisses, le garçon s'aperçoit que son chariot penche dangereusement, que bientôt les caisses se retrouveront par terre, sur le quai.

Il bondit en avant, rétablit le chariot, lance un grand sourire au visage surpris de l'homme à la main difforme, puis file à toute vitesse – car il a aperçu, sous un étal de poissons, la gueule triangulaire et moustachue de plusieurs chats.

À l'insu de tous, la puce du singe d'Alexandrie – qui, depuis ces dernières semaines, a vécu sur un rat après son séjour sur le cuisinier, mort aux abords d'Alep – saute du garçon jusqu'à la manche du maître verrier pour se frayer un chemin jusqu'à son oreille gauche et le mordre, là, juste derrière le lobe. Le verrier ne sent rien ; l'air frais du canal brumeux a rendu ses extrémités insensibles, et l'homme est trop concentré sur ses caisses de perles qu'il veut faire monter à bord, est trop pressé de recevoir son paiement et de s'en retourner à Murano, où d'autres commandes restent à honorer et où, à coup sûr, ses employés se seront encore battus pendant sa courte absence.

Au moment où le bateau contourne le talon de la Sicile, le second a contracté la fièvre d'Afrique, ses doigts sont noirs et violacés, son

corps si chaud que la sueur goutte à travers les mailles de son hamac pour s'écraser par terre, en dessous. Son corps est jeté dans la mer avec ceux de deux Polonais, au large de Naples.

Les chats de Venise, lorsqu'ils n'exterminent pas les rats, restent fidèles à eux-mêmes, dormant dans la cale ou sur les caisses de perles de Murano. Quelque chose dans le bois qui les compose, dans les ficelles qui les ferment, dans les inscriptions qu'elles portent, en vénitien, les attire, de toute évidence.

Et, parce que la cale est un endroit peu fréquenté au cours d'une traversée, lorsque ces chats meurent – et ils meurent, les uns après les autres –, personne ne trouve leurs cadavres, qui restent là, posés sur les caisses. Les puces qui avaient sauté des rats mourants jusque dans leur fourrure rayée se glissent à l'intérieur de ces caisses pour se loger dans les serpillières qui protègent ces centaines de minuscules et colorés *millefiori* (ces mêmes serpillières ramassées par l'employé du maître verrier – maître verrier désormais rentré à Murano, où le travail n'a pas avancé d'un pouce à cause d'une fièvre virulente et mystérieuse qui frappe plusieurs de ses ouvriers).

À Barcelone, les derniers Polonais désertent le navire, disparaissant parmi la foule du port. La mâchoire serrée, le capitaine ordonne au reste de l'équipage de continuer, même en sous-nombre. De décharger les tonneaux de clous de girofle, les tissus et les sacs de café, puis ils lèveront l'ancre.

Les hommes obéissent. Ils font ensuite escale à Cadix, à Porto, puis à La Rochelle ; d'autres membres de l'équipage sont perdus en cours de route. Puis, finalement, le bateau arrive à Cornwall. À son entrée dans le port de Londres, l'équipage ne compte plus que cinq hommes.

Le mousse descend à quai, trouve un bateau pour l'île de Man, son foulard autrefois rouge toujours noué autour du cou, l'unique chatte vénitienne survivante pressée sous son bras ; les trois autres matelots s'en vont quant à eux en direction d'une taverne, à l'autre bout de London Bridge ; le capitaine, lui, fait venir un cheval pour le ramener chez lui, à sa femme et à sa famille.

Les marchandises, déchargées et entreposées dans le bureau des douanes, sont petit à petit distribuées dans tout Londres : les clous de girofle, les épices et le textile à des marchands qui les vendront, les soies au palais, les objets en verre à un négociateur de Bermondsey, les piles de tissu à des tailleurs et des merciers

d'Aldgate.

Les caisses de perles confectionnées par le maître verrier de Murano juste avant l'accident restent quant à elles sur une étagère, dans un entrepôt, pendant près d'un mois. Puis l'une est envoyée chez un couturier de Shrewsbury, une autre dans le York, et une troisième chez un bijoutier d'Oxford. La dernière, la plus petite, dont les perles sont toujours enveloppées dans des serpillières ramassées sur le sol de l'atelier vénitien, est envoyée par messenger dans une auberge à l'extrême nord de la ville. Au bout d'une semaine, le propriétaire de l'auberge sort avec la caisse, ainsi qu'une liasse de lettres et un paquet de dentelles, pour remettre le tout à un homme partant pour le Warwickshire à dos de cheval.

Le cliquetis régulier des perles résonne dans sa besace en cuir au rythme du trot du cheval. Les cinq couleurs tournent et tournent, se frottent les unes aux autres. Durant les deux jours de voyage, l'homme n'a de cesse de se demander ce que peut bien contenir cette caisse, quel objet peut émettre un son aussi ténu, aussi pur.

Deux perles se cassent, écrasées par le poids de leurs voisines. Cinq sont rayées, irrémédiablement. Les plus lourdes migrent lentement, à chaque secousse, vers le fond.

Les puces logées dans les serpillières remontent, affamées, épuisées par leur long séjour solitaire dans l'entrepôt. Néanmoins, il n'est pas besoin d'attendre bien longtemps pour les voir régénérées, revigorées, bondissant du cheval à l'homme et de l'homme au cheval, puis sur les différents individus que le cavalier croise en chemin – une femme qui lui donne un quart de litre de lait, un enfant venu caresser sa monture, un jeune homme dans une taverne de bord de route.

Au moment où l'homme atteint Stratford, les puces ont pondu : dans les ourlets de son veston, dans la crinière du cheval, dans les coutures de la selle, dans les fils et les méandres des dentelles, dans les serpillières qui enveloppent les perles. Ces œufs renferment les petits-enfants de la puce du singe.

Le cavalier remet en main propre les lettres, les dentelles et les caisses de perles au propriétaire d'une auberge située à la périphérie de la ville. Les lettres, une par une, sont distribuées à leurs destinataires par un garçon, en l'échange d'un penny (il se trouve que l'une de ces lettres arrive à Henley Street, car le mari, à Londres, a écrit à sa famille pour lui annoncer qu'il s'est foulé

le poignet en chutant dans un escalier, pour lui parler du chien de son propriétaire et de la pièce qu'ils ont l'intention de jouer en tournée, jusque dans le Kent). Les dentelles, quant à elles, sont récupérées un ou deux jours plus tard par une dame d'Evesham.

L'homme rentre à Londres, mais remarque ce faisant que les mouvements de son cheval provoquent chez lui une sensation inconfortable : quelque chose de mou, sous son aisselle, lui fait mal. Ignorant la douleur, il poursuit sa route.

La caisse de perles est livrée par le même garçon à une couturière d'Ely Street. Une nouvelle robe lui a été commandée pour l'épouse d'un membre de la guilde, qui la portera lors de la fête des vendanges. Il se raconte que l'épouse a déjà visité Londres et même Bath, et connaît donc tout des dernières tendances. Le corset, a-t-elle demandé à la couturière, devra être orné de perles de Venise sinon rien.

Ainsi donc, la couturière a envoyé une requête à Londres, qui a été transmise à Venise, et tous ont attendu, attendu, affolés par la dame qui craignait que ses perles n'arrivent pas à temps. Une seconde lettre avait été envoyée à Londres, sans réponse – et pourtant.

La couturière tend la main à travers une trappe, prend le paquet des mains du garçon. Elle se trouve sur le point de le défaire lorsque la fille de sa voisine, Judith, qui l'aide pour ses coutures, la teinture de ses nœuds et la coupe des tissus, ouvre la porte.

La couturière lui montre la caisse.

« Regarde », dit-elle à la fillette, petite pour son âge, aussi blonde qu'un ange, et aussi gentille également.

La fillette joint les mains.

« Les perles de Venise ? Sont-elles enfin là ? »

La couturière éclate de rire.

« On dirait bien.

— Puis-je regarder ? Puis-je les voir ? Comme il me tarde ! »

La couturière pose la caisse sur sa table.

« Tu peux même faire mieux que cela. Je te propose de les déballer. Prends une paire de ciseaux, et coupe-moi toutes ces serpillières qui les entourent. »

Elle tend à la petite fille la caisse de *millefiori*. D'un geste enthousiaste et empressé, Judith l'attrape, le visage illuminé par un sourire.

LORS DU PREMIER ÉTÉ de Susanna, Agnes remarque, par un après-midi, une odeur nouvelle dans la maison.

Elle est en train de nourrir le bébé qui attend, bouche ouverte, en lui soufflant, Et voilà pour toi, et encore une autre, enfournant la cuillère pleine qui ressort chaque fois brillante, striée par quelques traces seulement. Susanna est assise à un coin de la table, rehaussée par plusieurs coussins. Agnes a sécurisé son trône en nouant un châle autour de l'enfant. Susanna est captivée, ses poings miniatures serrés, deux coquilles d'escargot, ses yeux rivés à la cuillère qui navigue entre son bol et sa bouche, encore et encore.

« Ça », crie Susanna en laissant apparaître sa gencive inférieure où commencent à poindre quatre dents blanc-bleu.

Agnes répète le son. Souvent, elle se surprend à ne pouvoir détacher son regard de l'enfant, à ne pouvoir se détourner de son visage. Après tout, quel autre spectacle pourrait-elle vouloir contempler que celui de ses oreilles, pareilles aux pâles pétales plissés d'une rose, de ses sourcils minuscules qui s'étirent telles des ailes, de ses cheveux noirs qui s'élèvent sur sa tête, comme dessinés par un coup de pinceau ? Rien n'est plus exquis à ses yeux : le monde ne pourrait abriter d'être plus parfait.

« Là », s'exclame Susanna avant de se jeter en avant et d'attraper la cuillère d'une main sûre et déterminée, étalant son repas sur la table, sur ses habits, sur son visage et sur la robe d'Agnes.

Agnes est allée chercher un torchon, essuie la table, les chaises, la figure étonnée de Susanna, tout en tâchant d'apaiser ses cris de frustration, lorsqu'une odeur lui fait dresser la tête.

C'est une odeur humide, lourde, âcre, de fermentation peut-être ou de linge mal aéré. Jamais Agnes n'a senti une chose pareille. Si cette odeur devait avoir une couleur, elle serait gris-vert.

Le torchon toujours en main, elle se retourne vers sa fille. Susanna s'est à nouveau emparée de la cuillère et tape en rythme sur la table avec un clignement d'yeux à chaque impact, lèvres pincées, comme si ce concert de percussion requérait la plus grande concentration.

Agnes sent le torchon ; sent l'air. Elle enfouit son nez dans sa manche, puis dans le sarrau de Susanna. Elle fait le tour de la pièce. D'où peut bien provenir cette odeur ? On croirait sentir des fleurs fanées laissées dans l'eau trop longtemps, une eau stagnante, comme du lichen mouillé. Peut-être y a-t-il de l'humidité, quelque chose qui moisit dans la maison.

Elle regarde sous la table au cas où l'un des chiens de Gilbert aurait ramené quelque chose ; s'agenouille pour vérifier sous le coffre. Les poings sur les hanches, elle demeure au milieu de la pièce, hume l'air un grand coup.

Brusquement, deux certitudes l'envahissent. Comment les a-t-elle acquises ? Agnes ne saurait le dire. Jamais elle ne remet en question ces intuitions, cette manière qu'ont les informations de parvenir jusqu'à elle. Elle les accepte comme une personne peut accepter un cadeau auquel elle ne s'attend pas, avec un sourire reconnaissant et une surprise sincère.

Agnes a senti qu'elle portait en elle un enfant. Qu'il y aurait dans cette maison un autre bébé avant la fin de l'hiver. Elle sait depuis toujours combien d'enfants elle aura. C'est un présage : deux enfants se trouveront à son chevet, devant son lit de mort. Et voilà donc le second, ses premiers signes, ses balbutiements.

Elle sait aussi que cette odeur, ces relents de pourriture ne proviennent pas d'un objet. Cette odeur est un symptôme. Un signe – qui annonce quelque chose de mauvais, quelque chose d'anormal dans la maison. Elle le perçoit, là, quelque part, qui grandit, bourgeonne, comme la moisissure noire qui s'infiltre dans le plâtre, l'hiver.

Le contraste absolu entre ces deux sensations la déconcerte. Agnes se sent tiraillée : il y a d'un côté le bébé – bon ; de l'autre, l'odeur – mauvais.

Elle retourne à la table. Sa première et seule pensée est pour sa fille. Cette odeur de tristesse, de noirceur, provient-elle d'elle ? Agnes enfouit son visage dans le cou chaud de l'enfant et respire. Est-ce elle ? Une force obscure cherche-t-elle à s'emparer de son enfant, de sa

filles ?

Susanna pousse un petit cri, surprise par ce geste, et répète, Mamma, mamma, tout en s'accrochant au cou d'Agnes. Ses bras ne sont pas assez longs pour en faire le tour, remarque-t-elle, alors la petite plante ses ongles dans ses épaules.

Agnes renifle tel un chien sur une piste, les narines dilatées, comme pour aspirer l'essence de sa fille. Elle décèle l'odeur subtile de poire qui imprègne sa peau, celle de ses cheveux chauds, de son lit et de son repas. Rien d'autre.

Elle soulève le petit corps en disant, Allons chercher une tranche de pain, une tasse de lait, tout en pensant à ce nouveau bébé recroquevillé en elle, petit comme une noix, à l'amour infini que Susanna lui portera, et comme ils joueront, comme il sera son Bartholomew, son ami, son camarade, son allié à jamais. Sera-t-il un garçon ou une fille ? se demande-t-elle sans parvenir à déchiffrer la moindre réponse, curieusement.

Après avoir posé Susanna à ses pieds, elle tranche le pain, la tartine de miel. Susanna est maintenant assise sur ses genoux, à table, car Agnes la veut près d'elle, ici, au cas où l'odeur, la noirceur, reviendrait. Agnes parle, parle à sa fille pour la distraire, pour la protéger du monde. La petite écoute le flot de mots qui se déverse de la bouche de sa mère, se raccroche à ceux qu'elle connaît pour les crier tout haut : pain, tasse, pied, œil.

Mère et fille chantent ensemble une chanson – il est question d'oiseaux dans leur nid et d'abeilles qui bourdonnent – quand le père de Susanna arrive par l'escalier. Agnes l'entend attraper une timbale, la remplir avec l'eau du broc, s'en resservir une autre, puis une autre. Puis il contourne la table et s'avachit sur la chaise en face d'elles.

Agnes le regarde. Elle inspire, expire, inspire, expire, comme un arbre qui s'imprègne de vent. L'odeur aigre, humide est de retour. Plus forte. Elle flotte là, juste devant elle, émane de lui comme de la fumée, se concentre au-dessus de sa tête en un nuage gris-vert. Cette odeur, son mari la traîne avec lui, comme enveloppé dans sa brume. Cette odeur semble lui sortir par les pores.

Agnes l'observe. Rien ne semble avoir changé chez lui. À moins que ? Sous sa barbe, son visage est creusé, aussi pâle que du parchemin. Ses paupières sont gonflées et des ombres violacées s'étirent sous ses yeux. Il regarde fixement par la fenêtre, sans voir.

Il a l'air de ne rien voir. Posée entre eux sur la table, sa main ouverte tient de l'air ; on dirait un homme dont on aurait aspiré, dérobé l'âme.

Comment une telle chose a-t-elle pu se produire, là sous son nez ? Comment a-t-il pu tomber dans un pareil état, sans prévenir, sans donner aucun signe ? Y a-t-il seulement eu des signes ? Agnes réfléchit. Il est vrai que son mari dort plus que d'ordinaire, dernièrement, et qu'il passe plus de temps, le soir, avec ses amis à la taverne. Voilà longtemps qu'il ne lui a pas fait la lecture dans leur lit, à la lumière d'une chandelle – à quand remonte la dernière fois ? Agnes ne s'en souvient plus. Discutent-ils encore près du feu, comme ils en avaient l'habitude, la nuit ? Elle croit que oui, même si peut-être moins qu'avant. Mais l'enfant l'occupe, la maison aussi, le jardin, ses visiteurs, et son mari passe toujours ses après-midi à donner ses leçons et ses matinées à faire des commissions pour son père. Tous les deux se sont fait emporter par la vie. Et maintenant, ça.

Susanna chante toujours en frappant des mains. Elle a des fossettes aux genoux, les deux, imprimées dans la chair. La mélodie se répète, toujours les quatre mêmes notes, les mêmes sons ronronnants. Vraisemblablement, cela lui déplaît car il grimace et pose une main sur son oreille.

Agnes fronce les sourcils. Elle pense au bébé, là dans son ventre, blotti dans l'eau, qui écoute tout, respire cet air empuanti ; elle pense à la masse chaude du corps de Susanna sur ses genoux ; elle pense à ce nuage gris et nauséabond qui provient de son mari.

Ce mariage, cet enfant, cette vie sont-ils la cause de ce mal-être ? Est-ce le fait de vivre ici, dans cette maison, qui l'assèche ainsi ? Agnes n'en a pas la moindre idée. Cette possibilité l'emplit de panique. Comment peut-elle lui parler du nouvel enfant dans son ventre alors qu'il se trouve ainsi ? Cela ne ferait qu'aggraver sa mélancolie, et elle ne peut supporter l'idée que la nouvelle soit accueillie autrement que par une joie immense.

Elle prononce son nom. Pas de réponse. Elle le répète. Il lève le menton, se tourne vers elle : son visage l'horrifie. Gris, bouffi, la barbe hirsute, mal soignée. Comment en est-il arrivé là ? Comment est-ce survenu ? Comment a-t-elle pu passer à côté ? N'a-t-elle pas vu ? A-t-elle choisi de ne pas voir ?

« Es-tu malade ? lui demande-t-elle.

— Moi ? » Il semble mettre du temps à l'entendre, à pouvoir

formuler une réponse. « Non. Pourquoi ?

— Tu n'as pas l'air bien. »

Il soupire. Se frotte le front, les yeux.

« Trouves-tu ? »

Agnes se lève, prend Susanna sur sa hanche. Elle lui touche le front, qu'elle trouve moite et frais, comme la peau d'une grenouille. Il s'écarte d'un air agacé en la repoussant avec sa main.

« Tout va pour le mieux, lui dit-il, et ses mots sont lourds, il semble cracher des galets lorsqu'il parle. Inutile d'en faire une histoire.

— Qu'as-tu, enfin ? »

Susanna donne des coups de pied, essaie de tourner la tête de sa mère vers elle, lui dit qu'elle doit chanter.

« Rien, dit-il. Je suis fatigué. Voilà tout. » Il se lève en faisant racler la chaise par terre. « Je vais me recoucher.

— Ne veux-tu rien manger ? demande-t-elle en faisant sautiller Susanna pour tenter de la faire taire. Du pain ? Du miel ? »

Il secoue la tête.

« Je n'ai pas faim.

— N'oublie pas que ton père voulait que tu te rendes de bonne heure chez... »

Il l'interrompt d'un geste sec.

« Dis-lui d'envoyer Gilbert. Je n'irai nulle part aujourd'hui. » Il prend la direction de l'escalier en traînant les pieds, emportant avec lui son odeur de brume comme on emporte un tas de vieux vêtements crasseux. « Il faut que je dorme », dit-il.

Agnes le regarde monter l'escalier en se hissant, accroché à la rambarde. Puis elle se tourne vers les yeux ronds, noirs et sages de sa fille.

« Chante, maman », lui dit Susanna.

Dans le silence de la nuit, Agnes murmure, lui demande ce qui ne va pas, ce qui le préoccupe, si elle peut lui venir en aide. Elle pose une main sur son torse, sent son cœur battre contre sa paume, encore et encore, comme s'il posait la même question, en boucle, sans jamais obtenir de réponse.

« Rien, dit-il.

— Il doit y avoir quelque chose, insiste-t-elle. Ne peux-tu pas me le dire ? »

Il soupire, son torse se soulève et s'abaisse sous sa main. Il triture le bord du drap, repositionne ses jambes. Elle sent son tibia qui la frôle, les draps qu'il tire, agacé. Le baldaquin est fermé, forme une grotte qui n'abrite qu'eux. Susanna dort sur sa paillasse, à côté, bras grands ouverts, lèvres tendues, ses cheveux collés sur ses joues.

« Est-ce... commence-t-elle. Est-ce parce que... Regrettes-tu que nous nous soyons... mariés ? »

Il se tourne face à elle pour la première fois depuis des jours, semble-t-il. Son visage est peiné, accablé. Il pose une main sur elle.

« Non, dit-il. Jamais. Comment peux-tu croire une chose pareille ? Susanna et toi êtes ma raison de vivre. Rien d'autre ne compte pour moi.

— Qu'y a-t-il, dans ce cas ? »

Il lui prend les doigts et, un par un, les porte à ses lèvres pour en embrasser le bout.

« Je l'ignore, dit-il. Rien. Un poids dans la tête. De la mélancolie. Ce n'est rien. »

Agnes est sur le point de s'endormir lorsqu'il ajoute, ou semble ajouter :

« Je suis perdu. J'ai perdu mon chemin. »

Puis il se rapproche d'elle et passe ses mains autour de sa taille comme pour l'empêcher de dériver loin de lui, de disparaître dans les vagues.

Les jours suivants, Agnes l'observe attentivement, comme un docteur observe un patient. Elle se rend maintenant compte qu'il ne dort pas la nuit, mais ne parvient pas à se lever le matin. Il n'émerge que vers midi, groggy, blafard, d'humeur morne et grise. L'odeur a empiré ; cette puanteur rance imprègne désormais ses cheveux, ses vêtements. Son père frappe à leur porte en criant, en aboyant, le somme de se remuer, de se mettre au travail. Agnes comprend qu'il est primordial de garder son calme, son sang-froid, d'occuper davantage l'espace, d'une certaine façon, pour que leur maison ne chavire pas, ne finisse pas inondée par cette force obscure ; de faire barrage, de protéger Susanna, de colmater ses propres failles pour l'empêcher d'entrer.

Elle voit que son mari traîne les pieds, soupire au moment de partir donner ses leçons. Elle le voit observer la rue derrière

la fenêtre lorsque son frère Richard rentre de l'école, voit la manière dont il se tient à table, avec ses parents, une moue de colère imprimée sur le visage, jouant avec sa nourriture, avec son assiette. Elle le voit qui s'empare de la carafe de houblon dès que son père est occupé à complimenter Gilbert pour la fermeté dont il a su faire preuve avec l'un des ouvriers de la tannerie. Elle voit les approches d'Edmond, qui se place tout près de lui et pose la tête sur sa manche ; le petit est obligé de cogner son front plusieurs fois contre lui pour que son mari le remarque. Elle voit son air distrait, inquiet tandis qu'il le soulève pour l'asseoir sur ses genoux. Elle voit le regard perçant d'Edmond qui le dévisage, sa petite main posée sur sa joue piquante. Elle voit qu'Edmond est le seul à avoir remarqué que quelque chose n'allait pas chez lui.

Elle voit que son mari sursaute sur sa chaise quand le chat bondit sur la table, quand une porte claque sous un courant d'air, quand quelqu'un pose une assiette trop brusquement. Elle entend le ton sec sur lequel John lui parle, ses ricanements, ses incitations pour que Gilbert adopte le même comportement. Tu ne sers à rien, entend-elle John lui dire lorsqu'il renverse un jour du houblon sur la nappe. Même pas capable de finir sa chope, eh, eh, tu as vu ça, Gilbert ?

Le nuage au-dessus de sa tête s'assombrit, empeste de plus en plus. Agnes aimerait poser la main sur son bras, aimerait lui dire, Je suis là. Mais si ses mots ne suffisent pas ? Si le baume qu'elle voudrait être ne fonctionne pas sur ce mal sans nom ? Pour la première fois de sa vie, elle ne peut aider quelqu'un. Ne sait pas quoi faire. Elle ne peut lui prendre la main, pas ici, pas à cette table. Il y a entre eux les assiettes, les timbales, les chandelles, et Eliza qui, à présent, s'est levée pour débarrasser le plat de viande, et Mary, qui tente de fourrer dans la bouche de Susanna des morceaux trop gros pour elle. Une famille de cette taille demande tant de travail, d'attention, comporte tant de personnes aux besoins particuliers. Tandis qu'elle ramasse les assiettes, Agnes s'étonne, qu'il est facile de passer à côté de la douleur, de la colère qui peuvent habiter quelqu'un, surtout si cette personne ne dit rien, les garde pour elle comme une bouteille trop bien fermée où la pression s'accumule, s'accumule jusqu'à ce que... quoi ?

Agnes ne le sait pas.

Son mari boit trop, jusque tard dans la nuit, non pas avec ses amis, mais seul, à la table de leur chambre. Il taille ses plumes, les retaille, mais aucune ne lui convient. Celle-ci est trop longue, celle-là trop courte, une autre trop fine. La tige se fend, la pointe gratte ou laisse des taches sur la page. Est-ce trop demander que d'avoir une plume qui écrit ? Agnes se réveille une nuit en l'entendant crier ces mots, jetant contre le mur tous ses outils, plume, pot d'encre. Susanna se met à hurler. Agnes la serre dans ses bras. Elle ne le reconnaît plus : son teint livide, ses cheveux emmêlés, sa bouche déformée par les cris, cette tache d'encre, comme une île noire sur le mur.

Un matin, pendant qu'il dort, elle attache la petite sur son dos et part sur le chemin de Hewlands, s'arrêtant en route pour ramasser des plumes, des têtes de pavot, des branches d'ortie.

Elle trouve Bartholomew en suivant un bruit sourd, répétitif. Son frère est installé dans un enclos, devant un piquet qu'il enfonce dans la terre, au marteau, afin de construire des séparations pour les derniers agneaux. Ce travail, Bartholomew aurait pu le confier à l'un de ses aides, mais sa taille, sa force extraordinaire, sa ténacité hors du commun, sans faille, en font un meilleur ouvrier.

En la voyant approcher, il laisse tomber son marteau à ses pieds. Il attend, s'essuie la figure, la regarde arriver.

« Je t'ai apporté quelque chose », lui dit Agnes en lui tendant du pain et un morceau de fromage qu'elle a elle-même fabriqué dans la remise, à Henley Street, filtrant le lait de brebis à travers l'étamine.

Bartholomew hoche la tête, accepte les provisions, mord dans le fromage et mâche sans quitter Agnes des yeux. Il soulève un coin du bonnet de la petite endormie, promène un doigt sur sa joue. Puis, de nouveau, son regard est aimanté par Agnes. Elle lui sourit ; il continue de mâcher.

« Alors ? »

Voilà le premier mot qu'il prononce.

« L'affaire n'est pas si grave... », commence-t-elle.

Bartholomew arrache la croûte du pain avec ses dents.

« Parle.

— Seulement... » Elle rajuste la position de Susanna. « ... il ne dort plus. Il reste éveillé toute la nuit, puis ne parvient pas à se lever le matin venu. Il est triste, de sombre humeur. Il ne parle plus, hormis pour se disputer avec son père. Un poids terrible semble peser sur lui.

Je ne sais pas quoi faire. »

Bartholomew accueille ces mots exactement comme Agnes savait qu'il le ferait, la tête penchée de côté, le regard fixé sur un point à l'horizon. Il continue de mâcher en faisant saillir les muscles de ses mâchoires et de ses tempes. Il glisse les derniers morceaux de pain et de fromage dans sa bouche, toujours muet. Puis soupire, une fois sa bouchée avalée. Il se penche alors, ramasse son marteau. Agnes s'écarte.

Deux coups sont donnés sur le piquet, francs et précis. Le morceau de bois semble vouloir rentrer la tête dans les épaules, se recroqueviller.

« Un homme, déclare-t-il avant d'asséner un nouveau coup, a besoin d'un travail. » Il brandit encore une fois le marteau, l'abat sur le piquet. « Un vrai. »

Bartholomew tente de faire bouger le bout de bois, le juge suffisamment enfoncé. Il passe au suivant, déjà logé dans la terre.

« Ce garçon n'a que sa tête, dit-il en brandissant son marteau. Sa tête, et bien peu d'intuition. Un travail lui apporterait un cadre, un but. Il se rendra fou s'il continue ainsi, à jouer le commissionnaire pour son père, à donner des leçons ici et là. »

Il pose une main sur le piquet, apparemment pas assez enfoncé à son goût, puis reprend son outil et frappe encore une fois, puis une deuxième.

« J'ai ouï dire que son père, marmonne Bartholomew, était un homme avec qui les coups pleuvaient facilement. Et surtout sur notre cher précepteur. Est-ce vrai ? »

Agnes soupire.

« Je ne l'ai jamais vu de mes yeux, mais cela fait peu de doute. »

Bartholomew, qui s'apprête à abattre le marteau, se retient.

« A-t-il déjà perdu son sang-froid face à toi ? »

— Jamais.

— Et à l'enfant ?

— Non.

— Qu'il ose lever la main sur l'une de vous deux et...

— Je sais, intervient Agnes en souriant. Je ne pense pas qu'il oserait.

— Hmm, répond Bartholomew. J'espère que non. »

Il jette son marteau par terre, s'en va jusqu'à sa réserve, ramasse

un piquet dans le tas, le soupèse, puis le tient devant ses yeux pour en vérifier la linéarité.

« Cela ne serait aisé pour aucun homme de vivre dans l'ombre d'une telle brute, poursuit-il sans la regarder. Même sous le toit voisin. Comment veux-tu qu'il respire ? Qu'il trouve son chemin ? »

Agnes hoche la tête. Elle est incapable de parler.

« Je ne m'étais pas rendu compte que la situation était critique à ce point, souffle-t-elle.

— Il faut qu'il travaille », répète Bartholomew. Il pose un piquet sur son épaule et la rejoint. « Et sans doute aussi qu'il prenne ses distances avec son père. »

Agnes détourne le regard vers le chemin, vers le chien couché en boule dans l'ombre, sa langue rose et molle déroulée sur ses pattes.

« J'ai réfléchi à la question, commence-t-elle alors. Il me semble que John ne serait pas contre l'idée de s'implanter ailleurs. À Londres. »

Bartholomew lève la tête, plisse les yeux.

« À Londres, répète-t-il en faisant rouler ce mot sur sa langue.

— Pour étendre son commerce. »

Son frère s'arrête et se frotte le menton.

« Je vois, dit-il. Cela l'obligerait à envoyer quelqu'un là-bas, pendant un temps. Une personne de confiance. Un fils, par exemple. »

Agnes hoche la tête.

« Pendant un temps, oui.

— Tu partirais avec lui ?

— Bien entendu.

— Tu quitterais Stratford ?

— Pas au début. J'attendrais qu'il soit installé, ait trouvé une maison. Puis je le suivrais, avec Susanna. »

Frère et sœur se regardent. Susanna, dans le dos d'Agnes, remue, commence à pleurnicher, puis se rendort.

« Londres n'est pas si éloignée, répond Bartholomew.

— C'est vrai.

— Nombreux sont ceux qui s'y rendent pour chercher du travail.

— Vrai également.

— Ton mari pourrait voir se dessiner de nouvelles perspectives, là-bas.

— Oui.

— Et trouver un travail à lui.

— Je le crois.

— Cela serait l'occasion de se faire sa place. Indépendamment de son père. »

Agnes tend la main pour toucher l'extrémité du morceau de bois que porte Bartholomew et suivre du bout du doigt ses cernes circulaires.

« Cependant, je doute que John écoute l'avis d'une femme, répond-elle. Mais si un associé le lui suggérait – une personne pour qui son commerce représente un enjeu, un intérêt –, tout en lui faisant croire qu'il est celui à avoir eu l'idée...

— À coup sûr, elle germerait », termine à sa place Bartholomew. Il pose la main sur son bras. « Mais qu'en est-il de toi ? demande-t-il à voix basse. Supporteras-tu de le voir partir en avant ? Cela pourrait lui prendre un moment de s'établir.

— Cela sera difficile, répond-elle. Très. Mais que faire d'autre ? Il ne peut continuer ainsi. Si Londres parvient à le sauver de ces malheurs, alors je choisis cette vie.

— En attendant, accepte de revenir ici avec Susanna, afin que... », dit-il en pointant son pouce en direction de la ferme.

Agnes secoue la tête.

« Joan n'acceptera jamais. En plus de quoi nous serons bientôt plus nombreux. »

Bartholomew fronce les sourcils.

« Que dis-tu ? Y a-t-il un autre enfant ?

— Il y en aura un avant la fin de l'hiver.

— Lui as-tu dit ?

— Pas encore. J'attendrai, j'attendrai que tout soit arrangé. »

Bartholomew hoche la tête avant de lui adresser l'un de ses rares, de ses grands sourires et de l'entourer de ses bras puissants.

« J'irai trouver John. Je sais où il s'en va boire. J'irai ce soir. »

AGNES EST ASSISE à même le sol, au pied de la paille, près de Judith, un linge à la main. Elle a passé toute la nuit là : sans se lever, sans manger, sans dormir ni se reposer. À peine Mary est-elle parvenue à lui faire boire quelques gorgées. La chaleur du feu est si forte que deux ronds écarlates ont éclos sur ses joues ; des mèches de cheveux humides échappées de sa coiffe se sont collées en arabesques dans son cou.

Tandis que Mary surveille la fillette, Agnes trempe le linge dans le bol d'eau, lui essuie le front, les bras, le cou. Elle murmure des mots doux et apaisants à sa fille.

Mary se demande si Judith l'entend. La fièvre est toujours aussi élevée. Le bubon sur son cou est si gros, si tendu que sa peau paraît sur le point d'éclater. Tout serait alors perdu. La mort arriverait. Mary le sait. Cela pourrait se produire ce soir, dans le noir le plus profond, car cette heure est la plus dangereuse pour les malades. Ou peut-être demain, ou même le jour suivant. Mais la mort arrivera.

Agnes et Mary sont impuissantes. De la même manière que trois des filles de celle-ci lui ont été enlevées, dont deux qui n'étaient encore que des bébés, Judith va leur échapper. Ne sera bientôt plus avec elles.

Agnes serre les doigts inertes de l'enfant comme dans l'espoir de lui insuffler de la vie. Si elle le pouvait, Agnes la tirerait de ce mauvais pas, la ramènerait par la seule force de sa volonté. Mary connaît ce fantasme – elle le sent, l'a vécu, l'incarne et l'incarnera jusqu'à la fin de sa vie. Mary a été cette mère au chevet de la paille trop de fois, cette femme qui s'accroche, tente de retenir sa fille. En vain. Ce qui est donné peut être repris, à n'importe quel moment. La cruauté et la dévastation vous guettent, tapies dans les coffres, derrière les portes, elles peuvent vous sauter dessus à tout moment,

comme une bande de brigands. La seule parade est de ne jamais baisser la garde. Ne jamais se croire à l'abri. Ne jamais tenir pour acquis que le cœur de vos enfants bat, qu'ils boivent leur lait, respirent, marchent, parlent, sourient, se chamaillent, jouent. Ne jamais, pas même un instant, oublier qu'ils peuvent partir, vous être enlevés, comme ça, être emportés par le vent tel le duvet des chardons.

Mary sent les larmes lui monter aux yeux, sa gorge se serrer. Les cheveux de Judith sont là, encore tressés, la courbe de son visage, son cou. Comment se pourrait-il qu'elle n'existe plus ? Que bientôt elle et Agnes lavent son corps, défassent cette tresse, l'apprêtent pour ses funérailles ? Mary se retourne brusquement, s'empare d'une carafe, d'un linge, d'une assiette, peu importe. Elle les pose sur la table, les reprend aussitôt.

Eliza, assise à table, le menton dans la main, murmure :

« Je devrais écrire. Ne crois-tu pas, maman ? »

Mary jette un coup d'œil en direction de la paillasse devant laquelle Agnes courbe la tête, presque comme si elle priait. Toute la journée, Agnes a refusé qu'Eliza écrive au père de Judith. Tout va s'arranger, répétait-elle tandis qu'elle pilait des herbes d'une main de plus en plus frénétique, qu'elle essayait de faire avaler à Judith ses teintures et ses tisanes, la massait avec des onguents. Il ne faut pas l'inquiéter. Cela n'est pas nécessaire.

Mary se retourne vers Eliza et lui adresse un hochement de tête, un seul, rapide. Elle regarde Eliza s'avancer jusqu'au placard, en sortir le pot d'encre, le papier et la plume ; son frère les range là lorsqu'il n'est pas chez lui. Elle se rassoit à table, trempe la plume dans l'encre et, après seulement quelques instants d'hésitation, écrit.

Cher frère,

J'ai le regrè de t'apprendr que ta fiye, Judith, est au plu mal. Nous penson qu'il ne lui reste que peu d'heur a vivre. Revien, si cela t'est possible. Hate-toi.

Bonne rout à toi, mon trè cher frère.

Ta seur qui t'aim,

Eliza

Mary fait fondre le sceau ; le regard d'Agnes est fixé sur les gouttes de cire qui tombent sur le papier plié. Eliza inscrit l'adresse du logement de son frère au-devant, puis remet la lettre à Mary, qui l'emporte dans l'autre maison, chez elle. Elle trouvera là-bas une pièce de monnaie, ouvrira une fenêtre, héléra le premier passant pour la porter à l'auberge au bord de la route, à la sortie de Stratford, lequel dira à l'aubergiste de la faire parvenir, le plus vite possible, à Londres, à son fils.

Peu de temps après que Mary est partie chercher cette pièce, hélér ce passant, Hamnet sort lentement du sommeil. Il reste un moment sous les draps, à se demander pourquoi tout semble aller si mal, pourquoi le monde semble avoir glissé, pourquoi sa bouche est si sèche, son cœur si gros, sa tête si lourde.

Il se tourne dans le noir, entrevoit le lit de ses parents : vide. Il se tourne de l'autre côté et distingue la paillasse où dorment ses sœurs. Mais un seul corps se trouve sous les couvertures. C'est alors qu'il se souvient : Judith est malade. Comment a-t-il pu l'oublier ?

Il se redresse d'un coup en tirant sur le linge de lit, et se rend alors compte de deux choses. Que son crâne lui fait mal, est un bol d'eau bouillante rempli à ras. La douleur qui l'accable est inhabituelle, étrange – elle étouffe toutes ses pensées, toutes ses intentions ; sature sa tête, se répand dans ses muscles, dans sa rétine ; résonne jusque dans la racine de ses dents, dans les canaux de ses oreilles, dans ses fosses nasales, jusque dans la fibre même de ses cheveux. Cette douleur est énorme, centrale, le déborde.

Il s'extirpe du lit, emportant le drap avec lui, mais peu lui importe. Il doit retrouver sa mère : la puissance de cet instinct, même maintenant, pour un grand garçon de onze ans, est incroyable. Il se souvient de cette sensation, de ce besoin, le même – exactement – que dans sa petite enfance : cette nécessité d'être auprès de sa mère, sous son regard, à côté d'elle, assez proche pour la toucher, elle et seulement elle.

Le soleil doit être sur le point de se lever, car ses premiers rayons se déversent dans les pièces, fins et blancs comme le lait. Une marche après l'autre, il descend l'escalier qui semble chanceler, tanguer sous ses pieds. Cette impression que tout se meut autour de lui l'oblige à tourner la tête vers le mur.

En bas l'accueille cette scène : sa tante Eliza endormie sur la table, la tête dans les bras. Les chandelles se sont noyées dans leur flaque de cire froide. Le feu n'est plus qu'un tas de cendres rouges. Sa mère a le dos voûté, la tête posée sur la paille, endormie, la main serrée sur un chiffon. Et Judith, Judith a le regard braqué sur lui.

« Jude », dit-il, ou essaie-t-il de dire, car sa voix est rauque, crépite, incapable de sortir de sa gorge sèche, à vif.

Il se laisse tomber à genoux, puis avance le long de la paille pour pouvoir la toucher.

Ses yeux sont habités par une lueur étrange, argentée. Son état a empiré ; le constat est flagrant. Ses joues sont creuses, blanches, ses lèvres craquelées, exsangues, les boules sur son cou sont rouges et brillantes. Hamnet s'accroupit près de sa jumelle, prenant garde de ne pas réveiller sa mère. Sa main la trouve ; leurs doigts s'entrelacent.

Il voit les yeux de Judith rouler dans leurs orbites, une fois, puis deux. Ils s'ouvrent ensuite tout grands, se tournent vers lui. Ce mouvement semble lui demander un effort immense.

Ses lèvres s'arquent en une sorte de sourire. Il sent une pression sur ses doigts.

« Ne pleure pas », murmure-t-elle.

De nouveau, il éprouve cette sensation qui depuis toujours l'habite : que Judith est l'autre face de lui, qu'ils s'imbriquent, elle et lui, comme les deux moitiés d'une coquille de noix. Que sans elle il est incomplet, perdu. Que sur sa face demeurera pour le restant de ses jours une plaie béante, à l'endroit où Judith lui aura été arrachée. Comment vivra-t-il sans elle ? Cela est impossible. Cela serait comme demander à un cœur de vivre sans poumons, comme dépouiller le ciel de la lune et dire aux étoiles de la remplacer, comme croire que l'orge peut pousser sans pluie. Comme par magie, des larmes sont apparues sur ses joues à elle, des graines d'argent. Il sait que ces larmes sont les siennes, tombées de ses yeux à lui, mais elles pourraient aussi bien être à elle. Car ils sont un, les mêmes.

« Tu auras une bonne vie », murmure-t-elle.

Il lui serre les doigts, furieux.

« Jamais. » Sa langue passe sur ses lèvres au goût de sel.
« Je viendrai avec toi. Nous partirons ensemble. »

De nouveau, l'esquisse d'un sourire, la pression de ses doigts.

« Non », dit-elle. Les larmes d'Hamnet brillent sur sa joue. « Reste.

Ils ont besoin de toi. »

Hamnet sent la Mort rôder dans la pièce, tapie dans l'ombre, près de la porte. Sa tête est tournée, mais elle guette malgré tout, toujours. Et attend, attend son tour. Ce corps sans pieds s'avancera bientôt en glissant, avec son souffle de cendres humides, pour l'emporter, pour l'emprisonner dans son étreinte glacée sans que lui, Hamnet, puisse la libérer. L'emporterait-elle aussi s'il osait insister ? Iraient-ils ensemble, comme ils l'ont toujours fait ?

C'est alors que l'idée jaillit. Comment n'y a-t-il pas pensé plus tôt ? Tandis qu'il se tient là, accroupi, près d'elle, il songe tout à coup qu'il serait possible de tromper la Mort, de lui jouer ce tour que lui et Judith ont joué à de si nombreuses personnes depuis qu'ils sont petits : échanger leurs places et leurs habits, se faire passer l'un pour l'autre. Leurs traits sont les mêmes. Une fois par jour au moins, les gens leur font cette réflexion. Il suffit qu'Hamnet prenne à Judith son châle et lui donne son chapeau ; yeux baissés, sourires dissimulés, ils s'installent alors à table, laissent leur mère poser la main sur l'épaule de Judith et lui demander, Hamnet, peux-tu apporter du bois, s'il te plaît ? Ou attendent que leur père entre dans la pièce, trouve son fils vêtu de son gilet et lui demande de conjuguer un verbe en latin avant de découvrir qu'il s'adressait à sa fille, déjà hilare, contente de son coup, poussant bientôt la porte pour révéler le fils, le vrai, caché depuis le départ.

Pourrait-il jouer ce tour, faire cette farce, juste une fois encore ? Hamnet pense que oui. Il réussira. Il jette un coup d'œil derrière son épaule, vers le tunnel noir qui s'étire près de la porte. L'obscurité qui règne là-bas n'a pas de fond, elle est lisse, absolue. Tourne-toi, dit-il à la Mort. Ferme les yeux. Juste un instant.

Il glisse ses mains sous le corps de Judith, l'une sous ses épaules, l'autre sous ses hanches, et la fait pivoter vers la cheminée. Sa sœur est plus légère que ce à quoi il s'attendait ; ses yeux roulent, s'ouvrent très légèrement alors qu'elle se redresse. Elle le regarde, sourcils froncés, tandis qu'il s'étend dans le creux qu'elle a laissé, qu'il prend sa place, fait tomber ses cheveux de part et d'autre de son visage, qu'il ramène le drap sur eux deux, jusqu'au menton.

Il ne fait aucun doute que n'importe qui les confondrait. Que personne ne saura qui est qui. Que la Mort se trompera sans peine, l'emportera lui au lieu d'elle.

Judith, à ses côtés, s'agite, tente de s'asseoir.

« Non, répète-t-elle. Non, Hamnet. »

Hamnet savait que Judith devinerait immédiatement ses intentions. Comme toujours. Judith secoue la tête, mais elle est trop faible pour se lever de la paillasse. Il tient fermement le drap.

Il inspire. Expire. Tourne la tête, et respire encore, collé aux circonvolutions de son oreille ; il lui insuffle sa force, sa santé, tout son être. Tu resteras – tels sont les mots qu'il lui susurre – et je m'en irai. Hamnet lui envoie ces mots : Je veux que tu vives ma vie. Qu'elle soit tienne. Je te la donne.

Car ils ne peuvent vivre tous les deux : Hamnet le voit, Judith aussi. Il n'y a pas assez de vie, pas assez d'air, pas assez de sang pour eux deux. Peut-être n'y en a-t-il jamais eu. Et si l'un d'entre eux doit vivre, c'est elle. Hamnet le veut. Il s'accroche au drap, s'accroche fermement, des deux mains. Lui, Hamnet, le déclare. Il en sera ainsi.

PEU AVANT SON deuxième anniversaire, Susanna est assise dans un panier posé par terre, dans le petit salon de sa grand-mère, en tailleur, sa jupe bouffe autour d'elle comme un coussin d'air. Elle tient dans chaque main une cuillère en bois qu'elle agite aussi vite qu'elle le peut. Elle descend une rivière. Le courant est fort, sinueux. Des algues flottent, s'effilochent autour d'elle. Susanna doit ramer, encore et encore, pour rester à flot – qui sait ce qui arriverait si elle venait à s'arrêter ? Des canards et des cygnes la suivent, calmes et sereins en apparence, mais Susanna sait que sous l'eau leurs pattes palmées s'agitent, s'agitent. Personne à part elle ne peut voir ces animaux. Ni sa mère qui, dos à elle, est occupée à éparpiller des graines sur le rebord de la fenêtre ; ni sa grand-mère, assise à table, en face de sa boîte à ouvrage. Ni son père, qui n'est qu'une paire de jambes habillées de chaussettes noires, allant et venant d'un mur à l'autre. Les semelles de ses souliers font retentir des bruits secs et sourds à la surface de l'eau. Il passe devant un canard, à travers un cygne, puis un bosquet de roseaux. Susanna voudrait lui dire de faire attention, vérifier si la rivière n'est pas trop profonde. Une image lui apparaît : la tête de son père – sombre, comme ses chaussettes – s'évanouissant sous les eaux agitées, marron-vert. À cette idée, sa gorge se serre, ses yeux piquent.

Elle lève la tête. Son père a cessé de faire les cent pas. Ses jambes sont immobiles, droites comme deux troncs d'arbre. Il s'est arrêté devant la grand-mère de Susanna, toujours occupée à coudre, à faire disparaître et réapparaître son aiguille dans le tissu. Cette vision évoque un poisson à Susanna, un poisson d'argent tout fin, du fretin ou un ombre qui saute et plonge, saute et plonge, mais alors que la rivière recommence à occuper son esprit, la petite est tirée de ses pensées par sa grand-mère, dont l'ouvrage vient de claquer sur

la table, sa grand-mère qui s'est levée et crie à présent sur le père de Susanna, à quelques centimètres de son visage. Abasourdie, Susanna les regarde, ses rames au repos. Elle observe ce tableau inédit, l'imprime dans son cerveau : sa grand-mère, le visage tordu de colère, la main agrippée au bras de son fils ; son père, tentant d'arracher ce bras, s'adressant à elle à voix basse, d'un ton plein de menaces ; puis sa grand-mère, lançant des gestes en direction de la mère de Susanna, crachant son nom – *Annis*, tel qu'elle le prononce. Sa mère se retourne. Sa robe, à l'avant, est bombée à cause d'un autre bébé. Ton frère ou ta sœur, lui a-t-on dit. Sa mère tient également un écureuil sur son bras. Est-ce possible ? Parfaitement, d'après Susanna. La queue de l'animal, sous le soleil qui filtre par le carreau, est rouge comme les flammes. Il grimpe le long de sa manche, se niche au bas de sa coiffe, près de ces cheveux que Susanna a parfois le droit de défaire, de brosser, de tresser.

Le visage de sa mère est placide. Elle regarde autour d'elle le petit salon, la grand-mère, l'homme, l'enfant dans le panier-bateau. Caresse la queue de l'écureuil. Susanna se sent attirée par l'animal, un désir irrésistible d'imiter sa mère, mais elle sait que l'écureuil s'enfuirait. Sa mère caresse la queue, hausse les épaules à ce qui lui est dit. Un vague sourire se dessine sur ses lèvres, puis elle se détourne, fait doucement descendre l'écureuil de son épaule pour le laisser se faufiler par la fenêtre ouverte.

Susanna regarde ce spectacle. Les canards et les cygnes se rapprochent, s'attroupent autour d'elle.

Mary coud, coud, l'aiguille ressort et s'enfonce dans la trame. Elle est à peine consciente de ses gestes, mais se rend compte d'une chose, en revanche – à mesure que son fils lui parle, ses points sont de plus en plus gros, de plus en plus maladroits, et rien ne pourrait l'agacer autant, car Mary a la réputation d'être une excellente couturière – elle le sait, oui, elle le sait. Elle s'efforce de garder la tête froide, de rester calme, mais son fils est en train de lui dire qu'il ne doute pas que son projet fonctionnera, qu'il parviendra à développer les affaires de John à Londres. Mary peut à peine contenir sa rage, son mépris. Et sa belle-fille, bien sûr, s'abstient de prendre part à la conversation, se contente de rester devant la fenêtre, à pousser des soupirs idiots.

L'arbre devant la maison abrite un écureuil roussâtre à face de rat qu'Agnes s'amuse à nourrir et à caresser parfois. Ce comportement

la dépasse. Mary l'a mise en garde : il est hors de question que cette bestiole franchisse le seuil de leur maison, car Dieu sait quelles maladies, quelle vermine elle transporte, mais sa belle-fille n'en a que faire. Agnes n'écoute jamais rien. Pas même maintenant, alors que son mari évoque un possible départ, parle de fuir, de se cacher, alors qu'il devrait plutôt tomber à genoux et supplier sa mère de lui pardonner, elle qui, il n'y a pas trois ans, a accepté de les prendre, lui, sa femme et son ventre enflé, sous son toit, et supplier son père aussi, Dieu leur en soit témoin, car même si son père a ses défauts, sa famille a toujours été sa préoccupation première. Non, Agnes n'écoute jamais rien.

Mary ne parvient même pas à regarder son fils ; elle ne peut non plus regarder sa belle-fille, plantée là avec son ventre une fois de plus enflé, jouant avec cet écureuil comme si de rien n'était.

John la traite comme une simplette, une péquenaude. Son menton se lève lorsqu'il passe à côté d'elle ou l'aperçoit à table. Comment va-t-on aujourd'hui, Agnes ? lui demande-t-il comme à une enfant. Des regards suspicieux lui sont jetés lorsqu'elle sort de sa poche des racines terreuses et emmêlées, ou ouvre la main pour leur montrer les glands brillants qu'elle a ramassés. John tolère ses excentricités, ses errances nocturnes, son apparence parfois débraillée, ses visions stupides et ses présages dont elle leur fait part, de temps en temps, ses animaux et autres créatures qu'il lui arrive de rapporter (un triton qu'elle a installé dans le broc d'eau, une colombe sans plumes, qu'elle a remise d'aplomb). Lorsque Mary se plaint d'elle, le soir dans leur lit, John lui tapote la main et lui dit, Laisse-la donc. Ce n'est rien qu'une campagnarde. À quoi Mary répond trois choses : Certes, mais cette femme s'est entichée d'un garçon beaucoup, beaucoup plus jeune qu'elle – le nôtre –, et s'est mariée à lui pour la pire des raisons. Et : Tu es trop indulgent avec elle, juste à cause de sa dot. Ne crois pas que je l'ignore. Et encore : Je suis moi aussi une campagnarde, j'ai grandi dans une ferme, mais cela ne fait pas de moi une femme qui erre la nuit de pièce en pièce et rapporte chez elle des animaux sauvages. Certaines personnes, lui assène-t-elle avec un reniflement, savent tout de même se tenir dans cette maison.

« Développer le commerce de notre père nous profiterait, lui dit son fils, enthousiaste, insistant, nous aiderait tous. L'idée vient de lui. Dieu sait que sa situation est devenue difficile dans cette ville. Si nous

réussissions à nous implanter à Londres, je suis certain que... »

Avant même qu'elle se soit rendu compte que sa patience avait atteint ses limites, que cette évolution s'était produite comme on glisse sur de la glace, Mary est debout, dressée, elle agrippe le bras de son fils et le secoue en lui criant : « Tout cela n'est que pure absurdité. J'ignore qui a mis cette idée dans la tête de ton père. Depuis quand nourris-tu le moindre intérêt pour ses affaires ? De quel droit te crois-tu à la hauteur de telles responsabilités ? Londres, naturellement ! As-tu donc oublié le jour où nous t'avons envoyé chercher des peaux de daim à Charlecote, tout cela pour que tu les égares sur le chemin du retour ? Le jour où tu as troqué une douzaine de peaux contre un livre ? T'en souviens-tu ? Comment peux-tu te croire une seule seconde capable de vendre les gants de ton père à Londres ? Crois-tu qu'il n'existe là-bas aucun concurrent ? Les artisans de Londres ne feront de toi qu'une bouchée, sitôt qu'ils te verront. »

Le message que Mary tente de transmettre, en réalité, est le suivant : Ne pars pas. Ce que Mary voudrait plus que tout serait que son fils puisse faire annuler son mariage avec cette diablesse qui respire la sauvagerie, qu'il ne l'ait jamais vue, cette femme de la forêt dont tout le monde disait qu'elle était étrange et ne pourrait jamais trouver de mari. Pourquoi donc a-t-elle jeté son dévolu sur son fils, lui qui ne possédait aucune terre, aucune position ? Mary regrette amèrement d'avoir eu l'idée de l'envoyer jouer les précepteurs dans cette ferme à la lisière de la forêt – s'il lui était donné de revenir sur cette décision, elle le ferait. Elle déteste la présence de cette femme, déteste sa manie d'apparaître sans qu'on s'y attende, sa manière de regarder les gens, de regarder à travers eux, de les percer à jour comme s'ils n'étaient que de l'eau et de l'air, sa manière de cajoler les enfants, de leur chanter des chansons. Plus que tout, Mary aurait voulu que son fils n'entende jamais parler du projet de John. Le simple fait d'imaginer cette ville, ses foules, ses maladies, lui arrête le cœur.

« Agnes, dit-elle alors que son fils écarte son bras avec agacement, vous devez vous ranger à mon avis. Il ne peut pas partir. Il ne peut pas, comme cela, s'éloigner d'ici. »

Enfin, Agnes se retourne. L'écureuil, remarque Mary, outrée, se trouve toujours entre ses mains. Agnes fait glisser sa queue entre ses doigts ; ses yeux, deux perles d'or percées de noir, se fixent sur Mary.

Ses mains sont belles, constate-t-elle avec aigreur. Fuselées, blanches, fines. Agnes, force lui est de l'admettre, est une femme splendide. Mais il y a dans sa beauté quelque chose de dérangeant, de mauvais : ses cheveux bruns s'accordent curieusement avec ses yeux vert doré, sa peau est plus blanche que le lait, ses dents sont bien alignées, mais pointues, comme celles d'un renard. Mary s'est aperçue qu'elle ne pouvait observer très longtemps sa belle-fille, qu'elle ne pouvait soutenir son regard. Cette créature, cette femme, cet elfe, cette ensorceleuse, cet esprit de la forêt – car Agnes n'est pas autre chose, tout le monde le dit, et Mary le sait – a envoûté son garçon, l'a appâté pour provoquer cette union. Cela, Mary ne le lui pardonnera jamais.

Elle s'adresse désormais à Agnes. Voilà pour une fois une cause pour laquelle elles pourraient s'unir. Comment sa belle-fille pourrait-elle refuser de se ranger de son côté, de l'inciter à rester avec elles, à la maison, à l'abri, sous leurs yeux ?

« Agnes, dit Mary, nous sommes d'accord sur ce point, n'est-ce pas ? Ce projet est aussi absurde qu'irréaliste. Il doit rester ici, avec nous. Être présent à la naissance du bébé. Sa place est auprès de vous, avec les enfants. C'est ici qu'il doit trouver du travail, à Stratford. Il ne peut pas partir ainsi. Agnes ? Êtes-vous d'accord ? »

Agnes lève la tête, laisse entrevoir son visage sous sa coiffe, quelques instants. Son sourire est des plus énigmatiques, des plus insupportables. Brusquement, Mary sent un poids lui envahir la poitrine, comprend son erreur : jamais Agnes ne se rangera de son côté.

« Je ne vois aucune raison, répond-elle de sa voix légère, flûtée, de le garder ici contre sa volonté. »

La fureur lui monte à la gorge. Mary pourrait frapper cette femme, grosse ou non. Elle pourrait prendre son aiguille, la planter dans sa chair blanche, cette chair que son fils a touchée, a agrippée, a embrassée, et tout le reste. Cette simple idée la rend malade, lui soulève le cœur – son garçon, son enfant, avec cette créature.

En guise de réponse, elle émet un bruit à mi-chemin entre le sanglot et le cri. Puis balaie sa boîte à ouvrage et s'éloigne de la table avec furie, s'éloigne de sa couture, de son fils, enjambant l'enfant assise dans un panier près de l'âtre avec une cuillère dans chaque main.

Tandis qu'elle se dirige vers le couloir, Mary n'est pas sans

s'apercevoir qu'Agnes et son fils rient, doucement au départ, puis de plus en plus fort, tout en s'intimant de se taire par-dessus le bruit de leurs pas qui résonnent contre les tentures, leurs pas qui, sans nul doute, se rapprochent.

Quelques semaines plus tard, Agnes se promène dans les rues de Stratford au bras de son mari. Son ventre imposant l'empêche de marcher trop vite ; le bébé, qui prend de plus en plus de place, l'empêche de reprendre son souffle. Agnes voit bien l'effort que fait son mari pour garder une cadence lente, sent ses muscles frémir à force de réprimer son besoin inné d'activité, de vitesse, de mouvement. Son mari est comme un homme assoiffé qui se retient de boire. Il attend son départ : Agnes le sent. Il y a eu tant de préparatifs à faire, de discussions, d'arrangements, de lettres à écrire, de sacs à préparer, d'habits que Mary a dû laver et relaver de ses mains – personne d'autre n'y était autorisé. Il y a eu les échantillons de gants que John a dû vérifier et revérifier, qu'il a fallu emballer, déballer et réemballer.

Et voilà que le grand moment est arrivé. Agnes le conjugue : il part, partira, sera parti. Ce départ, elle l'a provoqué ; l'a amorcé, comme une marionnettiste cachée derrière un écran, tirant discrètement sur les cordes de ses personnages de bois, les guidant là où elle le voulait. Elle a d'abord demandé à Bartholomew de parler à John, puis a attendu que John parle à son mari. Rien de tout cela ne serait arrivé si Bartholomew n'était pas allé mettre cette idée dans la tête de John. C'est donc elle qui a tout orchestré – elle et personne d'autre –, et pourtant, à présent que ses souhaits se réalisent, elle les trouve parfaitement opposés à ce qu'elle désire.

Elle désire qu'il demeure à ses côtés, que sa main reste dans la sienne. Qu'il soit là, chez eux, lorsque leur bébé verra le jour. Qu'ils soient ensemble. Toutefois, ses désirs importent bien peu. Car il s'en va. À cause d'elle – même s'il ne le sait pas.

Son sac est sanglé à son dos, ses cordons noués. Plusieurs caisses suivront lorsqu'il sera installé. Ses bottes sont propres et cirées ; Agnes les a elle-même massées avec de la graisse pour les protéger de l'humidité des rues de Londres.

Elle lui jette un regard. Son profil est grave, sa barbe taillée et huilée (encore une chose faite par elle, hier soir, après avoir promené

le coupe-chou sur le cuir à aiguiser, puis apposé sa lame meurtrière sur la peau de son bien-aimé – quelle confiance, quelle soumission !). Ses yeux sont baissés : il ne tient pas à ce que les au revoir soient trop longs. Sa main sur la sienne est crispée, ses doigts la serrent. Son envie de partir est palpable. D'en finir. De commencer.

Il est en train de parler d'un cousin qu'il ira voir à Londres, un cousin qui aurait une chambre pour lui.

« Habite-t-il près de la Tamise ? » s'entend-elle dire, bien qu'elle connaisse la réponse – il le lui a déjà dit.

Mais il lui semble important de continuer à parler, à parler de sujets insignifiants. Les habitants de Stratford se sont réunis autour d'eux. Les regardent, les observent, les écoutent. Il est important, pour lui, pour elle, pour la famille, pour les affaires de John, que l'harmonie paraisse régner dans la famille, que tout semble en rythme, en accord. Que leur langage corporel à lui seul suffise à réfuter les rumeurs qui circulent : ils n'arrivent pas à vivre ensemble ; le commerce de John périclité ; il s'exile à Londres à la suite d'une sorte de disgrâce.

Agnes lève le menton un peu plus haut. Il n'y a point de disgrâce, dit la droiture de son dos. Il n'y a aucun problème dans notre mariage, dit la courbe fière de son abdomen. Il n'y a pas de faillite, disent les bottes rutilantes de son époux.

« En effet, et pas loin du quartier des tanneurs, me semble-t-il. Il me sera donc aisé de partir prospecter pour mon père, afin de décider de la stratégie à adopter, répond-il.

— Je vois, dit-elle, même si son intuition lui souffle que ses activités dans le milieu du gant ne seront que de courte durée.

— J'ai ouï dire, poursuit-il, qu'il y avait dans cette Tamise des vagues redoutables.

— Oh ? s'étonne-t-elle, bien que l'ayant entendu raconter cette histoire à sa mère.

— Il est primordial, d'après mon cousin, de toujours effectuer la traversée aux côtés d'un batelier chevronné.

— En effet. »

Il continue à parler des différents quais qui bordent le fleuve, des lieux d'amarrage, parmi lesquels certains seraient plus sûrs que d'autres selon le moment de la journée. Agnes imagine des eaux denses, déchaînées, torsadées par des courants mortels, constellées

de minuscules embarcations, l'une d'entre elles balayée par le courant, renfermant son mari, sa masse de cheveux noirs au vent, ses habits tout tachés de boue gorgée de l'eau du fleuve, ses bottes couvertes de vase. Il lui faut secouer la tête, planter ses doigts dans son bras pour chasser cette vision. Cela n'arrivera pas, cela n'arrivera pas ; ce n'est qu'un tour que lui joue son imagination.

Elle l'accompagne aussi loin que l'auberge d'où partent les lettres en l'écoutant lui décrire son futur logement, lui dire qu'il sera de retour en un rien de temps, qu'il pensera à elle, à Susanna, chaque jour. Qu'il leur trouvera un domicile, là-bas, à Londres, afin qu'ils soient réunis au plus vite. Puis, devant la borne sur laquelle est gravée une flèche indiquant la direction de *London* (Agnes sait reconnaître ce mot, le L large et imposant, la rondeur des deux o, semblables à une paire d'yeux, l'arche répétée du n), ils s'arrêtent.

« M'éciras-tu ? demande-t-il, le nez plissé. M'éciras-tu, le moment venu ? »

Ses deux mains se posent sur la courbe de son ventre.

« Bien sûr, répond-elle.

— Mon père espère un garçon, dit-il avec un sourire dépité.

— Je le sais.

— Mais je ne m'en soucie guère. Garçon ou fille. Gaillard ou demoiselle. Cela m'est égal. Dès que le bébé sera au monde, je viendrai vous chercher. Puis nous vivrons ensemble, à Londres. »

Il la serre aussi étroitement qu'il le peut, pressé contre l'enfant entre eux, ses bras autour d'elle.

« N'as-tu pas d'intuition ? De pressentiment, cette fois ? murmure-t-il dans son oreille. Sais-tu ce qu'il sera ? »

Elle enfouit sa tête dans son cou, près de l'encolure de sa chemise.

« Non », répond-elle, elle-même consciente du désarroi qu'il y a dans sa voix.

Son incapacité à imaginer l'enfant qu'elle porte, à deviner son sexe, la déconcerte : fille ou garçon, Agnes ne saurait le dire. Elle n'a reçu aucun signe clair. A fait tomber un couteau de la table, un jour, pour le trouver pointé vers le feu. Une fille, donc. Puis, un peu plus tard le même jour, tandis qu'elle mordait dans une pomme et en appréciait l'acidité, le croquant, elle avait pensé : un garçon. Tous ces indices la troublent. Ses cheveux sont secs et cassants sous la brosse, signe qu'elle attend une fille, mais sa peau est douce et ses ongles

durs, ce qui indique un garçon. L'autre jour, un vanneau mâle est passé dans le ciel, devant elle, aussitôt suivi par un faisan femelle sorti d'un buisson en piaillant.

« Je ne saurais le dire, poursuit-elle. Et j'ignore pourquoi. Je...

— Ne t'inquiète donc pas », dit-il en posant la main sur son visage, qu'il relève pour qu'ils se regardent dans les yeux. « Tout ira bien. » Agnes hoche la tête, puis baisse le regard. « Ne dis-tu pas depuis toujours que tu auras deux enfants ?

— C'est vrai.

— Eh bien. Le second est là, poursuit-il en posant sa paume sur elle. Qui est prêt, qui attend. Tout ira bien, répète-t-il. Je le sais. »

Il l'embrasse, lèvres contre lèvres, puis s'écarte pour la contempler. Un sourire se forme sur le visage d'Agnes qui se surprend à espérer que les habitants de la ville les regardent. Voilà, pense-t-elle en lui caressant la joue, et voilà, pense-t-elle en promenant ses doigts dans ses cheveux. Il l'embrasse de nouveau, plus longtemps cette fois ; puis soupire tout en gardant une main à l'arrière de sa tête, le visage enfoui dans son cou.

« Il ne faut pas que je parte, murmure-t-il, et Agnes sent à la manière dont il les prononce le poids de ces mots, la tentation qu'ils renferment, pourtant si éloignés de ses véritables sentiments.

— Il le faut, répond-elle.

— Il ne le faut pas.

— Tu dois partir. »

De nouveau, il soupire. Son souffle froisse le tissu amidonné de sa coiffe.

« Peut-être ai-je tort de t'abandonner alors que tu es... Je crois qu'il serait...

— Tu dois partir. »

Les doigts d'Agnes se posent sur la toile de son sac. Son mari, elle le sait, a retiré certains des échantillons de son père pour y ranger des livres et des papiers. Elle le regarde avec un petit sourire en coin, sans savoir si son mari comprend ce qu'elle veut signifier par là.

« Ta mère et ta sœur seront avec moi, continue-t-elle, la main toujours posée sur son sac. Et tout le reste de ta famille. Sans parler de la mienne. Il faut que tu partes. Tu nous trouveras une nouvelle maison à Londres et nous te rejoindrons là-bas, dès que nous le pourrons.

— Je ne sais pas, murmure-t-il. Je ne peux te quitter. Et si j'échouais ?

— Échouer ?

— Si je ne parvenais pas à trouver de travail là-bas ? À implanter le commerce de mon père ? Si...

— Tu n'échoueras pas, dit-elle. Je le sais. »

Il fronce les sourcils, la dévisage.

« Tu le sais ? Et comment ? Dis-moi. As-tu senti quelque chose ? As-tu...

— Qu'importe. Tu dois partir, voilà tout. » Elle le repousse doucement, creuse une distance entre eux, sent les bras de son mari glisser, leurs corps qui se démêlent. Son visage est tendu, crispé, envahi par le doute. Elle lui sourit, puis prend une profonde inspiration. « Je ne te dirai pas au revoir, dit-elle en s'efforçant de ne pas laisser trembler sa voix.

— Moi non plus.

— Je ne te regarderai pas partir.

— Je marcherai à reculons, dit-il en commençant à s'éloigner. Pour continuer à te voir.

— Jusqu'à Londres ?

— S'il le faut. »

Elle éclate de rire.

« Tu tomberais dans un fossé. Une charrette te renverserait.

— Qu'il en soit ainsi. »

Il se précipite en avant, l'attrape et l'embrasse une dernière fois.

« Pour toi, dit-il en l'embrassant de nouveau. Pour Susanna. Et pour le bébé.

— Le bébé viendra en temps voulu, répond-elle en tâchant de garder son sourire. Pars, maintenant.

— Je m'en vais, répond-il en s'éloignant, toujours face à elle. Je n'aurai pas l'impression de te quitter si je marche ainsi. »

Agnes frappe dans ses mains.

« Pars !

— Je m'en vais. Mais je reviendrai vous chercher, vite. »

Elle se retourne avant qu'il ait atteint le virage. Le voyage jusqu'à Londres durera quatre jours – moins si un fermier accepte de le prendre sur sa charrette. Agnes l'a encouragé à partir, mais ne peut le regarder s'éloigner.

Elle s'en retourne alors, à pas lents, d'où elle vient. Comme il est étrange de parcourir ces mêmes rues, d'effectuer ce trajet en sens inverse. Ses pieds sont comme une plume qui repasse sur des mots, les réécrit, les efface. Les séparations sont une chose curieuse, si simple : une, quatre, cinq minutes plus tôt, son mari était là, près d'elle ; il n'y est désormais plus. Elle était avec lui ; elle est seule. Agnes se sent nue, exposée, comme un oignon qu'on pèle.

L'étal devant lequel ils sont passés plus tôt est toujours là, avec ses pots de fer empilés et ses copeaux de cèdre. Cette dame aussi, toujours indécise, tenant devant elle deux pots qu'elle soupèse – comment est-il possible qu'elle soit toujours là, toujours au même point, en train de choisir son pot, alors qu'un tel bouleversement est survenu dans la vie d'Agnes ? Agnes dont le monde s'est scindé en deux, mais voilà pourtant ce chien, le même, qui somnole au pied d'une porte. Et la jeune femme qui prépare un baluchon de tissus, comme un peu plus tôt. Son voisin qui hoche la tête d'un air solennel sur son passage, cet homme aux cheveux grisonnants, dont le visage émacié a des reflets jaunâtres (il ne passera pas l'année – cette pensée traverse l'esprit d'Agnes comme un moineau qui volette). Ne voit-il donc pas, ne devine-t-il pas que la vie qu'elle a connue n'existe plus, que son mari n'est plus là ?

Le bébé donne un coup brusque, appuie une main, un pied ou une épaule contre le mur de peau. Agnes pose la main à cet endroit – une main du dehors sur la main du dedans – comme si rien n'avait changé, comme si le monde était resté ce qu'il était.

LA LETTRE D'ELIZA est emportée par un garçon vivant à quelques maisons de là : ce jour-là, il était sorti avant le lever du soleil à la demande de son père et passait sur Henley Street pour aller surveiller une vache sur le point de mettre bas plus loin près de la rivière. Mary l'avait appelé par la fenêtre, lui avait donné le pli en lui disant de le porter à l'auberge, avant de glisser une pièce dans sa main.

Le garçon range la lettre dans sa manche, non sans avoir au préalable examiné l'écriture penchée sur le devant. Il ne sait pas lire et ne peut donc pas la déchiffrer, mais prend quand même plaisir à en regarder les boucles, les courbes, ces hachures croisées dessinées à l'encre noire, pareilles aux traces que laissent les branches des arbres en frôlant les vitres givrées.

Il la porte à l'auberge, près du pont, puis poursuit son chemin pour rejoindre la vache qui n'a toujours pas mis bas et le contemple de ses grands yeux – apeurés, lui semble-t-il – tout en ruminant. Plus tard ce matin-là, l'aubergiste remet la lettre, ainsi que d'autres, à un marchand de grain en route pour Londres.

La lettre d'Eliza voyage dans la besace en cuir du marchand jusqu'à Banbury. Là, une charrette l'emporte à Stokenchurch, où elle atterrit devant la porte d'une pension. Le propriétaire des lieux la regarde en plissant les yeux, la brandit vers le peu de soleil qui filtre dans le couloir de la maison. Sa vue est mauvaise. Il reconnaît le nom du pensionnaire, parti la veille pour le Kent. Les théâtres sont fermés à cause de la peste, par ordre de la cour, c'est pourquoi le pensionnaire et sa troupe sont partis en tournée dans les villages alentour, où les regroupements sont encore permis.

Le propriétaire est contraint d'attendre le retour de son fils, parti pour affaires à Cheapside. Plusieurs heures s'écoulent avant que le fils ne rentre – de sombre humeur, car la personne avec laquelle il avait

rendez-vous n'est jamais venue, que la pluie tombait dru et l'a trempé jusqu'aux os – et ne sorte sa plume et son pot d'encre, ainsi que la lettre posée sur le rebord de la cheminée, pour, laborieusement, langue pointée au-dehors, écrire l'adresse de l'auberge dans le Kent où le pensionnaire a indiqué qu'il se trouverait.

Après plusieurs passages de main en main, la lettre arrive dans une auberge à la sortie du village, afin d'y attendre un voyageur en partance pour le Kent – en l'occurrence, un homme poussant un chariot dans lequel se trouvent une femme, un chien et une poule.

Lorsque la lettre lui parvient – lui, le pensionnaire, le frère, le mari, le père et, ici, l'acteur –, il se trouve dans la maison commune d'une petite ville, à l'extrême est du Kent. Il flotte dans le hall du bâtiment une odeur de viande faisandée et de betteraves bouillies ; dans un coin sont entassés des outils de fermier et des sacs ; de fines lamelles de lumière entrent par les hautes fenêtres mouchetées de moisissures.

Il s'est adossé, contemple ces rais de lumière pâle, absorbé par les motifs qu'ils forment en se croisant en leur milieu, là sur le sol, créant des arches de lumière, donnant à cet espace des airs subaquatiques, comme si lui et le reste de sa troupe étaient des poissons nageant dans les sombres profondeurs d'une mare verdâtre, lorsqu'un enfant – un garçon, présume-t-il –, entre brusquement.

Pieds nus, tête nue, vêtu de haillons, le teint scrofuleux, il crie un mot qui se rapproche de son nom, d'un ton autoritaire, d'une voix nasillarde, en agitant la lettre comme on agite un drapeau.

« C'est moi », répond-il d'un air las, la main tendue. Encore de l'argent qu'on lui réclame, une plainte, une requête d'un client. « Écoutez-moi, dit-il en s'adressant à ses acteurs qui errent sans but sous le dais, comme si la représentation ne débutait pas dans moins de trois heures, comme si rien de particulier n'allait se dérouler là, dans ce hall poussiéreux. Il vous faut compter les pas qui vous séparent du bord de la scène, comme ceci, poursuit-il avant de se livrer à une démonstration, marchant en direction du gamin. Sans quoi vous tomberez droit sur le public. La scène est plus étroite que celles auxquelles nous sommes accoutumés, mais il va pourtant falloir nous y faire. »

Il s'arrête devant l'enfant. Ses cheveux sont d'une pâleur inédite,

ses yeux curieusement écartés. Une plaie sur la lèvre inférieure. Des ongles crasseux. Six ou sept ans, plus peut-être.

Il attrape la lettre que lui tend le garçon.

« Pour moi ? demande-t-il en glissant les doigts à l'intérieur de sa bourse pour en sortir une pièce. Et pour toi. » Il lance la pièce en l'air. Aussitôt, l'enfant s'anime, son corps rachitique semble revenir à la vie.

Riant, il tourne les talons et tire sur le sceau rouge, légèrement mal centré, sur lequel sont imprimées les armes de sa famille. Il reconnaît l'écriture de sa sœur juste avant de lever les yeux en direction de la scène. Sous le dais, un jeune acteur se dirige d'un pas raide vers ses camarades plus âgés, marchant jusqu'au bord du plateau comme si du plomb en fusion avait été répandu par terre.

« Grand Dieu », rugit-il. Sa voix se réverbère sur les poutres de bois, sur les panneaux de plâtre posés contre les murs. Il sait comment projeter sa voix, comment la faire porter comme celle d'un géant. Les acteurs se figent, bouche bée. « Il ne nous reste que quelques heures avant que cette salle ne soit remplie par toute la bonne société du Kent. Que voulez-vous leur montrer ? Un spectacle de cirque ? Voulons-nous les faire rire ou leur montrer une tragédie ? Reprenez-vous, ou nous ne mangerons pas demain. »

Il brandit devant lui la feuille, la déplie d'un coup sec, puis reste quelques instants à la contempler, juste pour les impressionner. L'effet semble fonctionner. Le jeune acteur paraît au bord des larmes, s'accroche à son costume. Il se détourne pour masquer son sourire, puis baisse les yeux vers la lettre.

« Cher frère », découvre-t-il, suivi de « au plu mal » et « ta fiye ». « Revien, si cela t'est possible », dit le message. « Il ne lui reste que peu d'heur à vivre. »

Tout à coup, le simple fait de respirer semble difficile. L'air qui flotte dans le hall est aussi chaud que dans un four, chargé de particules. Sa poitrine lutte, mais l'oxygène n'entre pas. Son regard reste rivé sur la page, relit les mots, une fois, deux fois. La blancheur du papier semble palpiter, pure et aveuglante, avant de disparaître derrière les traits noirs des lettres. Un instant, il voit sa fille, le visage levé vers lui, les mains jointes, son regard planté dans le sien. Ses vêtements l'étouffent ; il faut qu'il desserre leurs brides. Il faut qu'il sorte, quitte ce bâtiment.

La lettre serrée dans son poing, il se précipite vers la porte,

la pousse de tout son poids. Les couleurs du dehors heurtent ses pupilles : le bleu lapis du ciel, le vert virulent de la rive, le blanc crème d'un arbre en fleur, la cotte rose d'une jeune fille qui tire un vieux cheval. Aux flancs de la bête sont pendus des paniers tressés. Il lui apparaît immédiatement que l'un des paniers est beaucoup plus lourd que l'autre, que leur charge est inégale.

Équilibrez son fardeau ! a-t-il envie de lui crier, de la même manière qu'il criait sur sa troupe quelques instants plus tôt. Mais le souffle lui manque. Ses poumons peinent toujours à se soulever et à s'abaisser, son cœur cogne contre sa cage thoracique, cogne, hésite, cogne. De petits points de lumière semblent avoir envahi les coins de sa vision, les branches de l'arbre en fleur tremblent comme s'il les voyait à travers la chaleur d'un feu.

Au plu mal, pense-t-il. Peu d'heur à vivre.

Il voudrait crever le ciel, arracher chaque fleur de cet arbre, pousser cette jeune femme et sa cotte rose du haut d'une falaise avec un bâton en flammes, juste pour se débarrasser de tous ces obstacles, pour que rien ne l'entrave. Tant de kilomètres, tant de routes le séparent de sa fille, alors qu'il ne lui reste que si peu de temps.

Il sent une main sur son épaule, un visage près du sien, puis une autre main sur son bras. Deux de ses amis l'ont rejoint, sont en train de lui dire, Quoi, qu'y a-t-il, que s'est-il passé ? L'un d'entre eux, Heminge, tente de lui prendre la lettre des mains, de lui ouvrir les doigts, mais il refuse de la lâcher, ne la lâchera pas. Car ces mots deviendraient vrais, pourraient se réaliser si quelqu'un d'autre les lisait. Il repousse les hommes, les deux, les repousse tous, car ils sont maintenant plus nombreux, tous ses acteurs s'attroupent autour de lui, il ne sait trop pourquoi, mais il sent tout à coup le sol poussiéreux sous ses genoux, entend la voix de son ami, Heminge, lire la lettre à voix haute. Des mains lui tapotent les épaules ; des bras l'aident à se remettre debout. Quelqu'un donne l'ordre à quelqu'un d'autre d'aller chercher un cheval, vite, il doit rentrer à Stratford aussi vite que possible. Va, crie Heminge au jeune homme qui, juste un moment plus tôt, semblait terrorisé par le vide au bord de la scène, Va chercher un cheval. Le jeune homme s'élance sur la route, projetant de la terre derrière lui, son costume – un accoutrement ridicule de brocart et de velours censé donner l'illusion d'un corps de femme – soulevé par le vent.

À travers les jambes dressées devant lui, il le regarde partir.

À L'APPROCHE DU TERME de la deuxième grossesse d'Agnes, Mary devient attentive. Elle refuse de la laisser seule longtemps ; son ventre devient de plus en plus gros, est plus rond qu'on ne le croirait possible. Mary l'a vue glisser des affaires dans un sac sous la table : des linges, des ciseaux, de la ficelle, des fagots d'herbes et d'écorces séchées. Son allure est des plus étonnantes ; Agnes semble cacher une citrouille sous sa robe. Je me demande comment elle marche encore, a marmonné John, un soir, dans leur lit derrière le baldaquin fermé. Comment tient-elle encore debout ?

Mary garde donc un œil sur elle, et demande à Eliza et aux bonnes de faire de même. Car elle ne permettra pas que cet enfant – un garçon, espèrent-ils tous – naisse dans un buisson, comme cette pauvre Susanna. Mais à l'époque, personne n'avait encore compris jusqu'où pouvaient aller les excentricités et les extravagances de sa belle-fille.

« À l'instant où elle te demandera de t'occuper de Susanna, à l'instant où tu la verras ramasser son sac, préviens-moi, ordonne Mary à la bonne. À l'instant même. Est-ce bien compris ? »

Les yeux écarquillés, la fille hoche la tête.

Agnes est en train de faire réchauffer devant le feu du miel dans lequel elle projette de mélanger de l'extrait de valériane et de la teinture de stellaire. Elle plonge la cuillère dans le pot, la remue dans un sens puis dans l'autre tout en regardant le miel s'écouler sur son extrémité en bois. La chaleur commence à faire effet, le miel cristallisé s'assouplit, se liquéfie, change peu à peu d'état. Elle pense à la lettre de son mari arrivée un peu plus tôt cette semaine. Agnes a demandé par deux fois à Eliza de la lui lire, et le lui redemandera aujourd'hui, dès qu'elle la trouvera. Dedans, son mari raconte avoir obtenu un contrat pour fabriquer les gants d'une troupe de théâtre :

Agnes a demandé à Eliza de relire ces mots afin de s'assurer qu'elle les avait bien compris, de les lui montrer sur la feuille, de sorte qu'elle puisse les reconnaître, plus tard. Une troupe. Un théâtre. Des gants. Et nombreuses sont les paires dont ils ont besoin, s'était empressée de poursuivre Eliza, sourcils froncés, tandis qu'elle déchiffrait ces mots auxquels elle n'était pas habituée. Des gants montants pour les combats, de beaux gants ornés de pierres et de perles pour les reines, les rois et les scènes de cour, des gants soyeux pour les dames, même si leur taille est nécessairement plus grande, puisqu'ils sont destinés à être portés par de jeunes hommes.

Cette lettre renferme tant de matière à réflexion. Agnes a mis des jours à en absorber tous les détails, a dû ressasser ces mots dans sa tête, les suivre du bout du doigt pour parvenir à les mémoriser. Des pierres et des perles. Des scènes de cour. Les mains de jeunes hommes. Des gants soyeux pour les dames. Quelque chose, dans la manière qu'a son mari de décrire tout cela, dans cette foule de détails, dans ce long passage sur les gants, quelque chose a éveillé sa méfiance. Elle ne sait pas encore quoi exactement. Quelque chose a changé chez lui, a évolué, a divergé. Jamais il ne lui avait parlé de choses aussi futiles : un contrat pour des gants. Ce n'est pourtant qu'un contrat, comme tant d'autres, alors pourquoi entend-elle résonner autre chose derrière ces mots, comme un petit animal percevant un bruit lointain ?

Agnes s'est penchée pour ramasser la teinture de stellaire afin de l'ajouter lentement au miel, goutte par goutte, quand une tension, à la fois étrange et familière, envahit le bas de son ventre. Une sensation de tiraillement vers l'intérieur, de serrement – obstiné, singulier. Elle s'arrête. Ce ne peut pas être cela. Pas déjà. Une nouvelle pleine lune au moins doit s'écouler avant que le bébé n'arrive. Cela doit être une fausse alerte, l'un de ces avertissements lancés par le corps en amont. Elle se redresse en s'appuyant sur la cheminée. Son ventre est si gros – bien plus que la dernière fois – qu'il pourrait la faire basculer dans les flammes.

Accrochée au rebord, elle regarde d'un air absent, qui ne lui ressemble guère, la jointure de ses doigts blêmir sous l'effort. Que se passe-t-il ? Elle compte demander à Eliza – aujourd'hui ou demain – de lui répondre, de le prier de revenir. Elle le voudrait présent à la naissance, finalement. Elle voudrait poser son regard sur lui, lui

prendre la main avant que cet enfant ne vienne au monde. Elle voudrait le regarder dans les yeux, comprendre ce qui se passe dans sa vie, lui poser des questions sur ces gants pour reines, rois et acteurs. Elle voudrait, se rend-elle compte tandis qu'elle se tient là, devant le feu, s'assurer qu'il est resté le même, que Londres ne l'a pas transformé pour de bon.

Elle inspire : le parfum sucré et floral du miel lui parvient, celui de l'âcre valériane, l'odeur aigre et musquée de la stellaire. Mais la douleur, au lieu de passer, s'intensifie. Le nœud se resserre, comme si quelqu'un avait placé un cercle de fer autour d'elle. Ceci n'est pas une fausse alerte. Cette douleur va faire pression sur elle, faire pression jusqu'à ce que son corps expulse ce bébé. Peut-être dans plusieurs heures ou dans plusieurs jours – Agnes ne parvient pas à le deviner. Lentement, lentement, elle souffle, une main toujours posée sur la cheminée. Comment aurait-elle pu s'y attendre ? Aucun signe ne lui a été donné.

Elle pensait avoir le temps de lui faire porter un mot, mais le temps manque. Tout est en train d'arriver trop tôt. Elle le sait. Mais elle sait en même temps que l'on ne peut négocier, que l'on ne peut s'esquiver devant une douleur pareille.

Elle se tourne vers le centre de la pièce. Brusquement, tout lui semble différent, nouveau, cette table qu'elle essuie et astique pourtant chaque jour, ces chaises, ces écussons carrés accrochés au mur qu'elle époussette, ce tapis. Qui donc habite ici, dans cette pièce étroite aux fenêtres bordées de plomb, aux longues étagères où s'entassent des poudres et des pots ? Qui donc a disposé cette tige de noisetier dans ce broc, afin que ses boutons serrés révèlent plus vite leurs petites feuilles vert tendre et froissées ?

Agnes a perdu toutes ses certitudes. Rien n'est comme elle le pensait. Elle croyait avoir du temps ; croyait que ce bébé n'arriverait que bien plus tard. À l'évidence, elle s'est trompée. Elle qui a toujours su, toujours senti les choses, qui depuis toujours se meut dans un monde complètement transparent – Agnes a fait erreur, s'est laissé surprendre. Comment cela se peut-il ?

Elle pose la main sur son ventre, comme pour communiquer avec le bébé. Très bien, voudrait-elle lui dire. Puisqu'il doit en être ainsi. Tu seras entendu. Je serai prête à t'accueillir.

Le temps presse. Elle doit sortir de cette maison aussi vite que

possible. Elle ne peut donner naissance ici, sous ce toit. Mary la surveille. Il faut agir vite, habilement, sans bruit. Partir sans attendre.

Susanna est accroupie par terre, à côté d'elle, avec sa poupée qu'elle tient par la jambe tout en se parlant à elle-même.

« Viens », lui dit Agnes en espérant faire résonner de l'enthousiasme dans sa voix. Elle lui tend la main. « Allons chercher Eliza. »

Susanna, absorbée par son jeu, par sa poupée pendue tête en bas, est surprise par cette main adulte qui surgit au-dessus d'elle. Une seconde plus tôt, il n'y avait que sa poupée, une poupée qui savait voler, à ceci près que personne ne pouvait voir ses ailes, et elle, Susanna, savait voler aussi – toutes les deux décollaient vers le ciel, au milieu des oiseaux, au-dessus des arbres. Et voilà que tout a disparu pour laisser place à cette main.

Elle lève le visage et découvre sa mère qui la surplombe, qui n'est plus qu'un ventre, un visage lointain qui lui parle d'Eliza, lui demande de partir.

Le nez de Susanna se fronce.

« Non, dit-elle en entourant des deux mains la jambe de sa poupée.

— S'il te plaît », répond sa mère.

Sa voix n'est pas la même que d'habitude – elle est serrée, tendue, comme un sarrau trop étroit.

« Non, répète Susanna, furieuse à présent, car le jeu qu'elle avait imaginé est en train de s'évaporer, de partir à la dérive à cause de cette voix venue d'en haut. Non-non-non !

— Si », déclare Agnes, et Susanna, tout étonnée, se sent soulevée de terre.

Le tapis de foyer s'éloigne et la chaleur du feu la balaie une dernière fois tandis que sa mère l'emporte, sans ambages, la sépare de sa poupée tombée par terre, sort avec elle par la porte et franchit le chemin qui la sépare du lavoir où la bonne, debout, est en train de frotter quelque chose dans une cuve.

« Tiens, lui dit Agnes en lui donnant l'enfant qui hurle. Peux-tu aller la confier à Eliza ? » Elle se penche et embrasse Susanna sur la joue, sur le front, puis de nouveau sur la joue. « Pardon, ma chérie. Je serai de retour très rapidement. »

Agnes tourne les talons, vite, très vite, arrive devant l'âtre juste au

moment où la douleur frappe à nouveau. Il n'y a désormais plus aucun doute à avoir. Elle se souvient encore de la dernière fois, même si quelque chose, à présent, semble différent. La douleur est rapide, précoce, acharnée. Et elle n'a pas encore atteint l'endroit où elle doit se trouver, seule – la forêt, les arbres au-dessus de sa tête. Elle n'est pas seule. Elle se trouve encore ici, en ville, dans la maison. Il n'y a pas un instant à perdre. Ah-ah-ah, s'entend-elle haleter. Elle s'accroche au dos d'une chaise le temps que la douleur passe. Puis se rend tant bien que mal jusqu'à la table, sous laquelle se trouve son sac.

Les doigts glissés sous la lanière, elle a atteint la porte en quelques secondes, la franchit, se retrouve dehors. Juste avant de la refermer, elle tend l'oreille, puis hoche la tête, satisfaite : les hurlements de Susanna ont cessé, ce qui signifie que la bonne a dû trouver sa tante.

Agnes part dans la rue, s'arrête le temps de laisser passer un cheval, quand elle entend des pas arriver. Elle se retourne et découvre Gilbert, son beau-frère, qui la regarde, un grand sourire aux lèvres.

« On part en promenade ? lui demande-t-il, les sourcils levés.

— Non », répond Agnes, les tempes battant de panique.

Il faut qu'elle se rende dans la forêt, elle le doit. Qui sait ce qui adviendrait si elle restait ici ? Cela ne serait pas bon. Cela ne se passerait pas bien. Elle ne saurait expliquer pourquoi, mais elle en est certaine.

« En fait, si, reprend-elle. Je... » Elle s'efforce de se concentrer sur le visage de Gilbert, mais sa barbe est floue, se brouille. Une fois de plus, elle s'étonne de voir combien ce garçon peut être différent de son frère. « Je... » Elle jette un coup d'œil autour d'elle. « Je m'en allais à la boulangerie. »

La main de Gilbert se referme sur son coude.

« Viens, dit-il.

— Où ?

— Nous rentrons à la maison.

— Non, s'exclame-t-elle en tentant de se dégager. Je n'irai pas. Je dois me rendre à la boulangerie et – ôte ta main de moi. Laisse-moi passer.

— Je ne te laisserai pas.

— Tu es obligé.

— Je ne le suis pas. »

C'est à cet instant qu'arrive Mary, hors d'haleine.

« Agnes, dit-elle en lui attrapant l'autre bras. Rentrez à la maison. Tout est prêt. N'ayez crainte. » Puis, discrètement, elle ajoute à l'intention de Gilbert : « Va chercher la sage-femme.

— Non, crie maintenant Agnes. Laissez-moi. »

Comment expliquer à ces gens qu'elle ne peut demeurer ici, qu'elle ne peut donner naissance à cet enfant de cette façon ? Comment leur faire comprendre que la peur la tenaille depuis le jour où les mots de cette lettre lui ont été lus ?

Agnes est emmenée – traînée de force – non pas chez elle, dans sa maison étriquée, mais chez eux. Elle franchit leur large porte, traverse le couloir, monte l'escalier étroit. Une porte est poussée, Agnes passe, tenue par les chevilles telle une criminelle, une aliénée.

Elle entend une voix répéter, Non, non, non ; sent la douleur qui approche comme on sent approcher un nuage de pluie. Elle voudrait se lever, s'accroupir, se tenir prête, se préparer, être en mesure d'affronter ce qui l'attend, mais des mains sont en train de lui appuyer sur les épaules pour la forcer à s'allonger. D'autres mains lui tiennent le front. La sage-femme est arrivée, soulève ses jupons, dit qu'elle doit regarder, que les hommes doivent sortir de la pièce et que seules les femmes peuvent rester.

Agnes donnerait n'importe quoi pour voir le vert de la forêt. Elle brûlerait de se trouver sur les entrelacs de lumière qui dansent sur la terre, sous l'ombre bienfaisante de la canopée, au milieu du silence pas tout à fait parfait et des troncs solitaires à perte de vue. Elle ne parviendra pas jusque dans la forêt. Le temps manque. Les portes de cette maison sont trop nombreuses.

Si seulement il avait été là. Lui seul aurait pu les repousser. Avec lui, ses plaintes n'auraient pas été vaines, car il écoute toujours les gens, penché en avant comme pour boire leurs paroles. Avec lui, Agnes aurait atteint la forêt, n'aurait pas été conduite de force ici. Qu'a-t-elle fait ? Pourquoi l'a-t-elle chassé ? Que vont-ils devenir, ainsi séparés, lui courant après l'argent avec son théâtre, fabriquant des gants aux garçons pour donner l'illusion qu'ils sont des dames, elle emprisonnée dans cette chambre, déshabillée, si loin, sans personne pour la défendre ? Qu'a-t-elle fait ?

Agnes se débat, descend du lit, se met à marcher d'un mur à l'autre au lieu de marcher au milieu des arbres, sur un sentier sinueux.

Ses pensées sont erratiques, difficiles à contrôler. Elle voudrait rester seule un moment, que la douleur cesse, afin de pouvoir réfléchir calmement. Elle se tord les mains et s'entend dire – entend une voix dire –, Mais pourquoi ai-je fait cela ? Elle ignore cependant ce que recouvre ce dernier mot. Cette chambre, Agnes le sait, est celle où son mari a vu le jour – ainsi que ses frères et sœurs, même les mort-nés. Son mari a pris sa première respiration ici, sur ces draps, devant cette fenêtre.

Dans son esprit déréglé, c'est à lui qu'elle parle, pas aux arbres, pas à la clairière magique ni aux motifs que le lichen dessine, pas même à sa mère, morte alors qu'elle tentait de donner naissance à un enfant. Je t'en supplie, lui dit-elle à l'intérieur de son crâne, je t'en supplie, reviens. J'ai besoin de toi. Je t'en supplie. Je n'aurais jamais dû te faire partir. Fais que cet enfant arrive sans heurt ; fais qu'il vive ; fais que je survive pour prendre soin de lui. Fais que nous surmontions cette épreuve. Je t'en supplie. Ne me laisse pas mourir. Ne me laisse pas finir ma vie ici, raide et glacée sur ce lit trempé de sang.

Quelque chose ne va pas, n'est pas à sa place, ne se passe pas correctement. Agnes ne saurait dire quoi. Cette sensation est comme écouter un instrument dont une seule corde serait fausse : lorsque toutes les cordes sont grattées, l'accord ne sonne pas tout à fait comme il faut. Tout arrive trop vite, trop tôt. Agnes n'a rien vu venir. Elle n'est pas au bon endroit. Il n'est pas au bon endroit. Peut-être, peut-être n'arrivera-t-elle pas jusqu'au bout. Sa mère, à cet instant, l'appelle depuis ce lieu d'où les gens ne reviennent jamais.

La sage-femme et Mary ont leurs mains sur elle à présent : elles la guident vers un tabouret, mais ce tabouret n'en est pas un. Le bois est noirci et huilé, il n'y a que trois pieds, écartés, avec une bassine en dessous et à la place de l'assise, un trou – un trou béant. Agnes ne l'aime pas, refuse de s'asseoir sur ce trou, cette absence, elle recule, tente de libérer ses bras. Jamais elle ne s'assiéra sur ce tabouret noir.

Cette lettre. Qu'avait-elle donc de particulier ? La différence ne tenait pas aux détails ni à cette énumération de gants. Peut-être l'évocation de ces gants pour femme ? Cette allusion à la gent féminine l'a-t-elle dérangée, agacée ? Elle ne le croit pas. Non, cette impression venait de la page elle-même. De cette jubilation qui s'en dégageait, comme de la vapeur, entre les mots qu'il avait écrits. Qu'ils soient ainsi séparés, si loin l'un de l'autre, n'est pas normal. Son mari

ne devrait pas être en train de décider de la longueur d'une paire de gants, des perles et des broderies les plus appropriées pour un costume de roi quand elle se trouve à l'agonie, sur le point de mourir.

La mort est proche, pense-t-elle. Pour quelle autre raison n'aurait-elle reçu aucun signe ? Elle est sur le point de périr, d'expirer, de quitter ce monde. Elle ne le reverra jamais, ne reverra jamais Susanna.

Anéantie par ce pressentiment, elle se laisse tomber par terre. Elle ne les reverra plus jamais. Elle pose les mains à plat sur les lattes du plancher, replie les jambes pour s'accroupir. Si la mort doit frapper, qu'elle frappe vite, pense-t-elle. Mais que l'enfant qui est en elle vive. Que son mari revienne, et soit avec ses enfants. Et qu'il garde à jamais un doux souvenir d'elle.

La sage-femme tire sur sa manche, mais Mary, elle, semble avoir abandonné l'idée de la faire asseoir sur le tabouret percé. Agnes ne se laissera pas dicter sa conduite ; voilà au moins une chose que Mary semble avoir comprise. Mary s'assoit sur l'horrible instrument et tend devant elle une mousseline, prête à recevoir l'enfant.

Le théâtre, a-t-il écrit, avait été installé dans un lieu appelé Shoreditch. Eliza avait d'abord dû lire le mot, lettre par lettre, avant de pouvoir le formuler. « *Shore*¹ », avait-elle dit, puis « *ditch*² ». *Shoreditch* ? avait répété Agnes. Elle s'était imaginé le bord d'une rivière couvert de vase et de roseaux, un endroit où pourraient pousser les iris d'eau, où les oiseaux pourraient nicher, puis un fossé, un trou pentu, traître et glissant, avec de l'eau boueuse au fond. « *Shore* », « *ditch* » : la première partie du mot annonçait un endroit agréable, la seconde un endroit affreux. Comment un fossé pouvait-il se trouver accolé à une rive ? Cette question, Agnes avait commencé à la poser à Eliza, mais Eliza continuait à lire, à décrire une pièce qu'il avait vue là-bas en attendant l'homme qui lui avait fait signer ce contrat pour des gants, une pièce qui parlait d'un duc envieux et de ses fils sans foi.

La sage-femme respire fort, s'est agenouillée par terre, se débat avec ses jupons et son tablier en râlant qu'il faut lui donner des pièces en supplément, que ses genoux sont fragiles. Presque allongée de tout son long sur le tapis, elle regarde vers le haut.

« Cela sera bientôt fini, conclut-elle. Poussez », ajoute-t-elle d'un ton un peu trop autoritaire.

Mary pose une main sur l'épaule d'Agnes, l'autre sur son bras.

« Allez, murmure-t-elle. Tout sera bientôt fini. »

Agnes entend ces mots de très loin. Ses pensées ne sont plus que des bribes, des copeaux raclés sur ses os. Mari, pense-t-elle. Gants. Acteurs. Perles. Théâtre. Duc envieux. Mort. Doux souvenir. Et c'est alors qu'elle comprend, sans peut-être le formuler dans sa tête, mais par ses sensations, que ce n'était pas un autre homme que les mots de cette lettre lui donnaient l'impression d'entendre, mais l'homme d'avant. L'homme que son mari était autrefois. Rétabli. Revigoré. Revenu.

Avec une sorte de fascination détachée, Agnes voit glisser entre ses jambes une petite chose bombée. Elle enroule la tête, colle le menton contre sa poitrine pour mieux la regarder. Le sommet d'un crâne est en train de sortir d'elle, se tourne, se tord, luisant et trempé comme une créature aquatique, puis une épaule, un dos long, perlé de vertèbres. La sage-femme et Mary récupèrent le bébé, et Mary s'exclame, Un garçon, un garçon, tandis qu'Agnes voit le menton de son mari, la moue de sa bouche ; les cheveux blonds de son père, là encore, dressés au sommet du front ; les longs doigts délicats de sa mère ; Agnes voit son fils.

Elle se trouve sur le lit avec son petit garçon, le bébé est au sein, ses petites mains jalousement accrochées à la poitrine de sa mère. D'abord, le nourrir, a-t-elle dit, avant toute autre chose, avant même de se laver. Agnes a insisté pour que le cordon et l'arrière-faix soient enveloppés et ficelés dans un torchon ; elle a dressé la tête pour vérifier que Mary et la sage-femme accomplissaient correctement cette tâche. Lorsque l'enfant aura passé son premier mois, Agnes enterrera le paquet sous un arbre, leur a-t-elle dit. La sage-femme est en train de ramasser ses instruments, de ranger son sac, de plier un drap, de vider un bol par la fenêtre. Assise sur le lit, Mary tente de convaincre Agnes de la laisser emmailloter le petit, clame que ce droit lui revient, que tous ses bébés à elle ont été emmaillotés, voyez comme cela leur a réussi, de beaux et grands garçons, sans parler d'Eliza – mais Agnes secoue la tête. Je ne souhaite pas l'emmailloter, merci, lui dit-elle, et dans son coin la sage-femme sourit, car c'est elle qui a donné naissance aux trois derniers enfants de Mary, et sait comme celle-là exagère en se vantant de la sorte.

La sage-femme, tout en trempant un linge dans un bol, est obligée

de courber la tête tant la belle-fille – fort étrange, au demeurant – ose s'affirmer devant Mary. Son insolence est flagrante. La sage-femme serait prête à parier tous ses pennies (qui se trouvent dans une jarre en argile derrière le clayonnage de sa maison, une cachette connue d'elle seule) que jamais ce bébé ne verra le moindre linge.

Elle se retourne soudain, son linge trempé à la main. Lorsqu'elle racontera cette histoire, plus tard, à plus d'une dizaine d'habitants de la ville, la sage-femme dira qu'elle ignore ce qui l'a poussée à agir ainsi : elle s'est retournée, voilà tout. Une intuition de sage-femme, dira-t-elle en se tapotant le bout du nez.

Dans le lit, Agnes s'est brusquement dressée, une main sur le ventre, tenant toujours de l'autre le bébé.

« Qu'y a-t-il ? » demande Mary.

Agnes secoue la tête, puis se raidit de nouveau, elle pousse un gémissement rauque.

« Donnez-moi le petit », lui dit Mary, les bras tendus.

Son visage est alarmé, mais bienveillant. La sage-femme le voit, Mary veut ce bébé, malgré tout, malgré les huit qu'elle a enfantés, malgré son âge. Elle veut cet enfant, veut le sentir contre elle, sentir la chaleur opaque qu'il dégage.

« Non », répond Agnes, la mâchoire serrée, le corps enroulé sur lui-même. Son regard est médusé, terrorisé, ses yeux écarquillés. « Que se passe-t-il ? » murmure-t-elle avec la voix d'une enfant apeurée.

La sage-femme s'approche. Elle pose une main sur le ventre de la fille, appuie. Elle sent alors sa peau se tendre, aspirée vers l'intérieur. Elle soulève ses jupons, regarde. Voit l'arrondi d'une seconde tête mouillée. Impossible de s'y méprendre.

« Cela recommence, dit-elle.

— Que voulez-vous dire ? demande Mary d'un air légèrement arrogant.

— Cela recommence, répète la sage-femme. Il y en a un autre qui arrive. » Elle caresse la jambe d'Agnes. « Vous avez des jumeaux, ma fille. »

Agnes reçoit la nouvelle en silence. Elle se laisse retomber dans le lit, accrochée à son fils, éreintée, le visage gris, les muscles inertes, la tête baissée. La douleur ne se voit qu'à son visage qui pâlit, à ses lèvres qui se pincent. Elle laisse Mary et la sage-femme prendre le bébé pour le déposer dans un berceau, près du feu.

Mary et la sage-femme se placent alors de part et d'autre du lit. Les yeux vitreux, écarquillés, aussi pâle qu'un fantôme, Agnes les regarde fixement. Son doigt se lève, puis montre tour à tour la sage-femme et Mary.

« Deux, fait sa voix éraillée.

— Que dit-elle ? » demande la sage-femme à Mary.

Mary secoue la tête.

« Je ne sais pas. » Puis elle s'adresse à sa belle-fille. « Agnes, venez sur le tabouret. Il est prêt. Il est ici. Nous allons vous aider. Le moment est venu. »

Agnes est empoignée par la douleur, son corps se tord d'un côté, puis de l'autre. Ses doigts tirent sur les draps, les arrachent du matelas, les enfoncent dans sa bouche, étouffant son cri désespéré.

« Deux, répète-t-elle tout bas. Je pensais depuis le début que les deux personnes qui se trouveraient devant ce lit seraient mes enfants, alors qu'il s'agissait de vous.

— Quoi donc ? demande la sage-femme avant de disparaître de nouveau sous les jupons d'Agnes.

— Je n'y comprends rien, répond Mary d'une voix trop enjouée.

— Elle divague, conclut la sage-femme avec un haussement d'épaules. Elle ne sait plus où elle est. Cela arrive, parfois. Bien, poursuit-elle en s'extirpant des jupons. Le bébé arrive, nous devons la faire descendre de ce lit. »

La sage-femme et Mary attrapent Agnes sous chaque aisselle, l'aident à se lever. Agnes se laisse conduire jusqu'au tabouret percé, s'affale dessus sans un murmure. Debout derrière elle, Mary soutient son corps sans force.

Mais quelques instants plus tard, la voix d'Agnes s'élève, prononce des paroles – si tant est que les sons décousus qui sortent de sa bouche puissent être appelés ainsi.

« Je n'aurais jamais..., bredouille-t-elle, à court d'air, d'une voix qui n'est plus qu'un murmure. Je n'aurais jamais... J'avais tort... Il n'est pas là... Je ne peux...

— Vous pouvez, dit la sage-femme agenouillée par terre. Et vous y arriverez.

— Je ne peux... » Agnes agrippe le bras de Mary, le visage trempé, les yeux fous, luisants, aveugles, espérant qu'elle comprenne. « ... Ma mère, voyez-vous, est morte... et... je l'ai chassé... je ne...

— Vous... commence à lui répondre la sage-femme, mais Mary la fait taire aussitôt.

— Taisez-vous. Concentrez-vous sur votre tâche. » Elle prend entre ses mains le visage livide d'Agnes. « Qu'y a-t-il ? » souffle-t-elle.

Agnes lève la tête vers elle. Ses yeux pailletés sont suppliants, terrifiés. Jamais auparavant Mary n'a vu un tel regard dans ce visage.

« C'est à cause de moi... murmure Agnes. C'est à cause de moi... qu'il est parti... puis ma mère est morte.

— Je sais pour votre mère, répond Mary, émue. Mais vous ne subirez pas le même sort. J'en suis certaine. Vous êtes forte.

— Elle... elle était forte. »

Mary lui serre la main.

« Tout ira bien, vous verrez.

— Mais je n'aurais... répond Agnes. Je n'aurais jamais dû...

— Quoi ? Qu'avez-vous fait ?

— Je n'aurais jamais dû l'envoyer... à... à Londres... C'était une erreur... J'aurais...

— Ce n'était pas vous, répond Mary d'une voix rassurante. Mais John. »

La tête d'Agnes vacille, puis son cou se tord vers Mary.

« C'était moi, murmure-t-elle, mâchoire serrée.

— C'était John », insiste Mary.

Agnes secoue la tête.

« Je n'y arriverai pas », dit-elle dans un cri étouffé. Elle serre douloureusement la main de Mary. « Prendrez-vous soin d'eux ? Vous et Eliza. Le ferez-vous ?

— De qui prendrons-nous soin ?

— Des enfants. Le ferez-vous ?

— Bien sûr, mais...

— Ne laissez pas Joan les prendre.

— Certainement pas. Jamais je ne...

— Pas Joan. Tout le monde sauf elle. Promettez-moi. » Son visage est délirant, exténué, ses ongles sont plantés dans la chair de Mary. « Promettez-moi que vous veillerez sur eux.

— Je vous le promets. »

Le regard rivé sur sa belle-fille, Mary fronce les sourcils. Qu'a-t-elle vu ? Que sait-elle ? Les paroles d'Agnes l'ont glacée, gênée, lui ont donné la chair de poule. Mary refuse de croire la plupart des choses

qui se disent sur Agnes, qu'elle peut voir l'avenir, lire les lignes de la main, ou qu'importe. Mais à cet instant, pour la première fois, elle comprend ce que veulent dire les gens. Agnes est d'un autre monde. N'est pas à sa place parmi eux. Mary ne peut la laisser mourir. Que dirait-elle à son fils ?

« Je vous le promets », répète-t-elle en regardant sa belle-fille droit dans les yeux.

Agnes lui lâche la main. Leurs deux regards descendent en direction du dôme qu'est son ventre, puis des épaules de la sage-femme, en dessous.

La seconde naissance est brève, rapide et ardue. Les douleurs arrivent sans intervalles, en continu. Agnes, tel un nageur sous l'eau, n'a pas le temps de reprendre son souffle entre chaque pic. À la fin, ses hurlements sont décousus, rauques, désespérés. Mary la tient, son propre visage trempé de larmes. Les mots qu'elle dira à son fils commencent à se former dans sa tête. Nous avons fait tout notre possible. Tout ce que nous avons pu. Mais finalement, nous n'avons pas réussi à la sauver.

Quand le bébé émerge, il devient aussitôt évident que la mort que toutes redoutaient n'était pas celle d'Agnes, finalement. Le bébé est gris, le cordon serré autour de son cou.

Plus personne ne dit mot alors que la sage-femme sort le petit corps d'une main, puis le soulève de l'autre. C'est une fille, moitié moins grosse que le premier enfant, et de laquelle ne provient pas un bruit. Ses yeux sont fermés, ses poings serrés, ses lèvres tendues comme si elle s'excusait.

Avec adresse, la sage-femme déroule rapidement le cordon, pend la petite poupée par les pieds. Lui donne une tape sur les fesses, puis deux, mais rien. Aucun son, aucun cri, pas une étincelle de vie. Une troisième fois, la sage-femme lève la main.

« Assez, dit Agnes en tendant les bras. Laissez-moi la prendre. »

La sage-femme marmonne une réponse – Agnes ne doit pas la regarder, cela porte malheur. Mieux vaut qu'elle ne la voie pas. La sage-femme propose de l'emporter, s'assurera qu'on lui fera des funérailles dignes.

« Donnez-la-moi », insiste Agnes en essayant de se lever du tabouret.

Alors, Mary s'avance et prend l'enfant des mains de la sage-femme.

Son visage est parfait, pense-t-elle, en tout point semblable à celui de son frère – même front, mêmes courbes. Ses cils, ses ongles ont déjà poussé, et sa peau est encore chaude.

Mary remet cette masse minuscule à Agnes, qui l'accueille et la tient contre elle, sa tête dans la paume de sa main.

Plus un bruit dans la pièce.

« Il vous reste un beau garçon, dit la sage-femme au bout d'un moment. Apportons-le, que vous puissiez le nourrir.

— Je vais le prendre, dit Mary en s'en allant vers le berceau.

— Non, laissez-moi faire », intervient la sage-femme, qui la devance, lui barre le passage.

Agacée, Mary la bouscule.

« Hors de mon chemin. C'est de mon petit-fils que nous parlons.

— Madame, je dois vous dire que... », commence la sage-femme, quand un minuscule cri derrière elles, tourbillonnant dans les airs, l'empêche de terminer sa phrase.

Les deux femmes se retournent en même temps.

L'enfant qu'Agnes tient dans ses bras, la fille, hurle, les bras raides de colère, son corps miniature virant au rose à mesure qu'elle respire l'air.

Deux bébés, donc, et non pas un. Voilà les pensées qui habitent Agnes tandis qu'elle se trouve dans son lit, tentures tirées, à l'abri des puissants courants d'air.

Il ne fait aucun doute, durant ces premières semaines, que la fille survivra. Agnes le sait. Agnes le sent dans sa tête, dans ses os, dans sa peau, dans son cœur. Agnes le voit à la manière dont sa belle-mère pénètre dans la chambre sur la pointe des pieds et observe les deux enfants, parfois en posant une main discrète sur leur poitrine. Elle le voit à la manière dont Mary presse John de leur donner le baptême : tous deux enveloppent les nouveau-nés dans des langes et des langes, avant de les enfouir sous leurs propres vêtements pour les porter rapidement au prêtre. Un peu plus tard, Mary pénètre d'un pas énergique dans la maison, avec l'air d'une femme qui aurait remporté une course, vaincu un ennemi, brandissant vers Agnes le plus petit des jumeaux en proclamant, Ça y est, cela est fait, la voilà.

Agnes a l'impression qu'elle ne pourra plus jamais dormir.

Ne pourra plus jamais se lever de ce lit. Ne pourra plus jamais avoir une main libre. À chaque instant, l'un des deux bébés a besoin d'être tenu. En nourrit-elle un que l'autre réclame, et vice versa ; elle finit par nourrir les deux à la fois, tête contre tête au centre de sa poitrine, leurs corps calés sous chacun de ses bras. Agnes nourrit, nourrit, nourrit.

Le garçon, Hamnet, est fort. Agnes l'a su dès l'instant où son regard s'est posé sur lui. Il tète avec acharnement et assurance, parfaitement concentré. La fille, Judith, doit quant à elle être encouragée. Parfois, alors que sa bouche est ouverte et le mamelon bien placé, son regard demeure perplexe, comme si la petite ignorait la conduite à adopter. Agnes est obligée de lui caresser la joue, de lui tapoter le menton, de promener un doigt sur la courbe de sa mâchoire pour lui rappeler de téter, de boire, de vivre.

Agnes, pendant longtemps, s'est représenté la mort sous la forme d'une salle éclairée de l'intérieur, plantée au milieu d'une lande. Les vivants habitent cette salle, tandis que les morts errent tout autour, pressant leurs mains, leur visage et leurs doigts contre ses vitres, cherchant à tout prix à y entrer, à rejoindre les leurs. Certains à l'intérieur de la salle peuvent les entendre et les voir ; certains peuvent leur parler à travers les murs ; mais la plupart n'en sont pas capables.

L'idée que ce minuscule enfant se retrouve là-bas, sur cette lande froide et enveloppée de brouillard, est pour elle impensable. Agnes ne le permettra pas. Tout le monde sait pourtant que la Mort emporte souvent le plus petit des jumeaux. Tout le monde, Agnes le voit bien, attend, retient son souffle. Agnes sait pourquoi la porte de sa chambre est toujours laissée entrouverte, sent planer ces craintes, ce froid glacial. Il lui a pourtant été dit qu'elle n'aurait que deux enfants, mais elle ne parvient pas à l'accepter. Aux heures les plus sombres de la nuit, Agnes se répète cela. Elle ne le permettra pas ; ni cette nuit, ni la suivante, jamais. Elle se lève alors, et claque cette porte.

Les jumeaux restent dans son lit, sous les couvertures, de chaque côté d'elle ; deux respirations qu'elle surveille de chaque oreille. Lorsque Hamnet se réveille en poussant un cri éraillé, pour boire, Agnes secoue doucement Judith. Il est l'heure de manger, petite, lui murmure-t-elle.

Elle redoute désormais ses présages. L'image de ces deux

silhouettes au pied de son lit de mort est restée gravée dans son esprit avec une pureté glaciale. Il est probable, plus que probable, que cette vision se réalise, sait maintenant Agnes, que l'un de ses enfants meure – car, oui, les enfants meurent souvent. Seulement, elle ne le permettra pas. Elle ne le permettra pas. Elle insufflera à cet enfant, à ces enfants, le plus de vie possible, s'interposera entre eux et la porte qui mène au-dehors, restera campée là, toutes dents dehors, et bloquera le passage. Elle protégera ses trois petits de tous les dangers tapis dans le monde. Ne prendra aucun repos, aucun sommeil, avant d'être sûre qu'ils sont à l'abri. Repoussera, combattrà, défera ce présage qui lui a dit qu'elle n'aurait que deux enfants. Agnes a la certitude qu'elle y parviendra.

Au retour de son mari s'écoulent quelques instants pendant lesquels ce dernier ne la reconnaît pas. Son mari cherche sa bien-aimée, cette femme somptueuse aux lèvres pleines qui ne quitte jamais ses pots et son mortier, mais trouve à la place une personne maigre, prostrée dans son lit, que le manque de sommeil a rendue à moitié folle, qui ne semble plus obsédée que par une seule idée. Il trouve une femme que l'allaitement a décharnée, aux yeux cernés de gris, à l'expression à la fois désespérée et concentrée. Il trouve deux bébés identiques, au même visage impénétrable, l'un deux fois plus petit que l'autre.

Il les prend dans ses mains, croise leur regard fixe ; regarde leurs yeux en tout point semblables ; les pose, tête-bêche, sur ses cuisses ; observe l'un prendre le pouce de l'autre dans sa bouche ; découvre que tous deux ont déjà vécu une vie avant que tout ceci ne commence. Il pose le creux de sa main sur leurs deux têtes. Toi, dit-il, et toi.

Même à travers le brouillard de l'épuisement, même sans avoir encore pris sa main, Agnes sait qu'il l'a trouvée, l'a embrassée, l'habite – cette vie qu'il devait vivre, ce travail pour lequel il était fait. Ce constat la fait sourire, là sur ce lit : voir ce dos si droit, ce torse bombé, ce visage duquel s'est envolée toute inquiétude, toute colère, qui rayonne de satisfaction.

Tous croient encore, tandis qu'ils se tiennent ensemble dans cette chambre, qu'Agnes le rejoindra à Londres, bientôt, qu'elle emmènera les trois enfants en ville et qu'ils vivront là-bas. Tous croient que ce changement surviendra prochainement. Agnes songe déjà aux affaires qu'elle emportera, a déjà annoncé à Susanna qu'ils partiront bientôt

vivre dans une grande ville, que la petite verra des maisons, des navires, des ours et des palais. Les bébés viendront-ils avec nous ? a-t-elle demandé en regardant du coin de l'œil le berceau. Oui, a répondu Agnes en masquant son sourire.

Son mari a déjà commencé à regarder les maisons ; il économise de l'argent pour leur acheter un logement. Il s' imagine déjà porter Susanna sur ses épaules pour lui montrer la Tamise, les faire venir, tous, à ses représentations. Il imagine déjà le regard concupiscent et envieux de ses nouveaux amis lorsqu'ils feront la connaissance de sa femme aux yeux noirs, verront ses poignets fins parés de gants, et les jolies têtes de ses enfants. Il imagine déjà une cuisine avec deux berceaux, sa femme penchée devant la cheminée, et à l'arrière, une cour où ils élèveront des poules et des lapins. Rien qu'eux cinq, et pourquoi pas plus – il se permet même ce fantasme. Personne d'autre qu'eux. Pas de famille à côté. Pas de frères ni de parents ou de beaux-parents surgissant à toute heure. Personne. Rien qu'eux, cette cuisine, ces berceaux. L'odeur de cette cuisine arrive presque jusqu'à ses narines : la couche de cire d'abeille sur la table, l'odeur de lait aigre des bébés, le linge amidonné. Sa femme fredonne tout en s'adonnant à ses corvées, les bébés gazouillent et bavardent entre eux, Susanna est dans la cour, parle aux lapins, scrute leurs yeux brillants, leur fourrure luisante, tandis que lui est assis près de l'âtre, entouré par sa famille plutôt qu'enfermé dans l'étouffante chambre d'une pension, à écrire des lettres qui mettront quatre jours à les trouver. Terminée, cette double vie, cette existence scindée. Tous seront là, avec lui : il n'aura qu'à lever la tête pour les regarder. Il ne sera plus jamais seul dans cette grande ville, aura enfin trouvé son point d'ancrage, aura une épouse, une famille, une maison. Avec Agnes à ses côtés, qui sait ce que l'avenir pourra lui réserver ?

Alors qu'ils se trouvent dans cette chambre, entourés de leurs deux minuscules bébés, ni lui ni sa femme ne se doutent que ces projets ne se réaliseront jamais. Agnes ne le rejoindra pas avec leurs enfants à Londres. Il n'achètera là-bas aucune maison.

La fille vivra. De bébé, elle deviendra une petite fille, puis une enfant, même si le fil qui la relie à la vie restera ténu, frêle, imprécis. Elle souffrira de convulsions, bras et jambes secoués et tremblants, de fièvres, d'encombres. Des plaques envahiront sa peau, ses poumons peineront à prendre de l'air. Un simple refroidissement chez

son frère et sa sœur donnera chez elle de la fièvre. De la toux chez eux donnera chez elle des bronches qui sifflent. Agnes reculera d'abord son départ pour Londres de quelques mois : jusqu'à ce que son état s'améliore, lui écrit-elle grâce à Eliza. Jusqu'à ce que le printemps revienne. Jusqu'à ce que la chaleur de l'été retombe. Jusqu'à ce que les vents d'automne soient passés. Jusqu'à ce que la neige ait fondu.

Judith a deux ans, et sa mère chaque nuit la veille, glisse sous le baldaquin des bols fumants de clous de girofle et de pin pour qu'elle respire, pour que ses lèvres bleues retrouvent leur couleur, pour qu'elle dorme. Leur départ à Londres n'arrivera pas. Cette enfant a la santé trop fragile. Elle ne survivrait jamais en ville.

Le père leur rendra visite pendant l'épidémie de peste, lorsque les théâtres seront clos. Il a cessé de vendre des gants, de travailler sur les marchés, s'est totalement coupé des affaires de son père. Il n'œuvre désormais que dans les théâtres. Une nuit, il observe sa femme faire les cent pas dans la chambre, la petite dans les bras ; des maux de ventre l'empêchent de dormir.

C'est une enfant à la beauté hors du commun, remarquée même par les plus indifférents. Des yeux bleu clair et doux, des boucles célestes. Son regard se plante dans le sien, par-dessus l'épaule de sa mère qui la promène d'un bout à l'autre de la pièce. Une larme silencieuse roule sur sa joue tandis qu'elle s'accroche à son fourreau des deux mains. Il ne la quitte pas des yeux ; s'éclaircit la gorge. Il annonce à sa femme sa décision de dépenser l'argent qu'il a économisé non pas pour acheter une maison à Londres, mais des terres juste aux abords de Stratford. Leur location rapportera, lui dit-il. Il se redresse, comme si ce geste entérinait cette décision, ce nouvel avenir.

Dans cette chambre où ces minuscules jumeaux posés sur ses genoux ont vu le jour, tenant leur tête dans chacune de ses mains, il dit à Agnes qu'il croit à ses présages, mais que sa prophétie sur ces deux enfants était fausse. Ou plutôt, qu'elle annonçait la venue des jumeaux. Qu'il fallait comprendre, poursuit-il sans quitter du regard ces deux petits êtres, qu'elle donnerait naissance à deux enfants qui ne faisaient qu'un. D'abord Susanna, et puis les jumeaux.

Sa femme reste silencieuse. Lorsqu'il finit par tourner la tête vers elle, il voit qu'elle s'est endormie, comme si depuis le début elle n'avait attendu que sa venue, qu'il prenne sur ses genoux ces enfants, loge leur tête au creux de ses mains.

1. « Côte, rive. »

2. « Fossé. »

AGNES SE RÉVEILLE en sursaut, la tête propulsée en avant, ses lèvres et sa langue sur le point de former un mot ; pour dire quoi, elle l'ignore. Il y avait dans son rêve un grand vent, une force invisible qui lui fouettait les cheveux, qui plaquait ses vêtements sur son corps, lui soufflait à la figure de la terre et de la poussière.

Elle baisse les yeux. Elle n'est pas dans son lit, mais à moitié assise, avachie au bord d'une pailleasse, encore vêtue de sa robe. Un linge à la main. Humide, chiffonné, chauffé par le creux de sa paume. Pourquoi donc tient-elle ce linge ? Pourquoi s'est-elle endormie comme cela, assise ?

Tout lui revient d'un coup, comme une bourrasque venue de son rêve qui balaie la pièce. Judith, la fièvre, cette nuit.

Agnes se lève d'un bond. S'est-elle endormie ? Comment a-t-elle pu ? Elle secoue la tête, une fois, deux fois, pour sortir de ce rêve, de cet état vaseux. Tout est noir autour d'elle : nous sommes au plus profond de la nuit, aux heures les plus létales. Le feu, presque éteint, n'est plus qu'un reste de braises rouges, la chandelle a fondu. Paniquée, elle cherche à tâtons autour d'elle, trouve une jambe, là sous le drap, un genou, une cheville. Elle remonte, tombe sur un poignet, puis deux mains aux doigts croisées. La chair est chaude. Ce qui, se dit-elle en se retournant pour fouiller dans le coffre, à la recherche d'une chandelle, est bon signe, très bon signe, puisque cela signifie que Judith est en vie.

Un bon signe, un bon signe, se répète-t-elle tout en mettant la main sur la colonne de cire, avant d'en poser la mèche sur l'une des braises rougeoyantes. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

La mèche prend, la flamme vacille, manque de s'éteindre, puis se ranime. Une auréole de lumière apparaît au bout du bras tendu d'Agnes, puis s'élargit, repoussant les ténèbres.

La cheminée est là, son rebord aussi. Les pantoufles d'Agnes, son châte, tombés par terre. La paillasse et, là, les pieds de Judith qui dépassent de sous les draps ; il y a ses jambes, ses genoux, puis son visage.

Agnes se couvre la bouche en l'apercevant. La peau est si pâle qu'on la dirait presque incolore ; ses paupières sont mi-closes et ses yeux révulsés, en dessous. Ses lèvres livides, craquelées, ne sont entrouvertes que pour laisser passer d'infimes filets d'air.

La main toujours sur la bouche, Agnes regarde sa fille de haut en bas. Celle qui a fréquenté les malades, les souffrants, les convalescents, les simulateurs, les endeuillés, les fous, pense : Il n'y en a plus pour longtemps. L'autre partie d'elle, celle qui a langé, bercé, soigné, caressé, nourri, habillé, étreint, embrassé cet enfant pense : Ce n'est pas possible, cela ne peut pas arriver, par pitié, pas elle.

Elle se penche en avant pour lui toucher le front, pour sentir son pouls, pour tenter de la soulager, mais l'image que lui révèle alors la chandelle est si curieuse, si inattendue qu'Agnes met un temps à comprendre ce qui apparaît sous ses yeux.

Elle remarque d'abord que Judith ne croise pas les mains, comme elle le pensait, mais que sa main est entrelacée à celle de quelqu'un d'autre. Qu'il y a quelqu'un sur la paillasse avec elle, un autre corps, une autre... – aussi étrange que cela puisse paraître –... une autre Judith. Il y a deux Judith, allongées l'une contre l'autre, devant le feu mourant.

Agnes cligne des yeux. Secoue la tête. Hamnet, bien sûr. Hamnet est descendu pendant la nuit, s'est glissé près de sa sœur. Et se trouve donc étendu ici, paisiblement, profondément endormi, avec elle, sa main dans la sienne.

Sa chandelle tendue, Agnes contemple la scène. Elle repensera à ce moment, plus tard, se demandera quand exactement le doute l'a envahie. Quand a-t-elle remarqué ? Quel indice l'a alertée ?

Il y a donc sa fille, très malade, étendue sur la paillasse, le visage rendu exsangue par la fièvre, et puis son fils, recroquevillé près d'elle, un bras autour de ses épaules. Mais quelque chose dans ce bras n'est pas normal. Agnes le fixe du regard, stupéfaite. Ce bras est celui d'Hamnet et ne l'est pas.

Son regard se porte sur la main qu'il tient, celle de Judith. Agnes découvre que les doigts de cette main sont tachés par une substance

noire. Presque noire comme de l'encre.

Judith utilise-t-elle de l'encre ? se demande Agnes.

Un sentiment d'incompréhension étrange, troublant au plus haut point, commence à naître en elle, comme le bourdonnement de centaines d'abeilles. Elle s'approche brusquement et, après avoir mis la chandelle dans le porte-bougie sur le rebord de la cheminée, pose les mains sur ses enfants.

Son fils aux joues colorées est allongé près du feu, sa fille se trouve de l'autre côté de la paillasse. Mais là, dans le cou d'Hamnet, la main d'Agnes trouve la longue natte de Judith. Et là, sortant du sarrau de Judith, les poignets d'Hamnet, marqués par la cicatrice en forme de croissant qu'une faucille a laissée dessus lorsqu'il était petit. Ces cheveux courts, assombris par la sueur qu'a fait couler la fièvre de Judith, sont ceux d'Hamnet ; cet enfant dormant du sommeil paisible des gens sains est Judith.

Agnes n'y comprend rien. Serait-ce un rêve ? Une apparition ? Elle tire le drap qui les recouvre et les regarde tous les deux, allongés devant elle. Les pieds de l'enfant malade descendent plus bas sur le matelas. L'enfant malade est le plus grand des deux.

L'enfant malade est Hamnet, et non Judith.

À cet instant, peut-être à cause de l'air soudain frais, les yeux du plus petit des jumeaux s'ouvrent et s'arrêtent sur elle, penchée sur eux, le drap dans la main.

« Maman ? fait l'enfant.

— Judith ? murmure Agnes, car elle n'arrive pas encore à croire ce que lui disent ses yeux.

— Oui », répond l'enfant.

Hamnet ne peut savoir qu'un cheval a été loué pour son père. Il ne saura jamais que l'ami de son père a fait en sorte de lui trouver un étalon, une bête nerveuse, à l'œil fougueux, à l'épaule musclée et à la robe aussi luisante qu'un marron.

Hamnet ne se doute pas que son père, à cet instant, file aussi vite que le peut sa monture, ne s'arrêtant que quelques minutes pour boire et prendre le plus de nourriture possible. Il dépasse Tunbridge, Weybridge, puis Thame ; change de cheval à Banbury. Une seule pensée l'obsède, sa fille, la distance qui lui reste pour la rejoindre, car il doit rentrer, doit la serrer dans ses bras, doit la voir une toute

dernière fois avant qu'elle ne passe dans l'autre monde, avant qu'elle ne rende son dernier souffle.

Son fils, cependant, ne sait rien de tout cela. Personne ne sait rien de tout cela. Pas même Susanna, que sa mère a envoyée dans son petit jardin, derrière la maison, pour y chercher des racines de gentiane et de la livèche dont elle compte faire un cataplasme. Pas Mary, qui dans la cuisine rabroue la bonne à cause de ses pleurs et de ses cris, cette fille qui tout l'après-midi a réclamé de rentrer chez elle voir sa mère. Et pas non plus Eliza, en train d'expliquer à une dame venue frapper à la lucarne qu'Agnes ne peut lui parler aujourd'hui, qu'elle ne pourra pas non plus demain, mais la semaine prochaine peut-être. Et pas Agnes elle-même, accroupie près de la pailleasse, dos à la fenêtre.

Judith, son enfant, sa fille, sa dernière-née, est maintenant assise sur une chaise. Agnes ne parvient toujours pas à le croire. Son teint est pâle, mais son regard vif et alerte. Et bien qu'amaigrie et faible, elle ouvre la bouche pour prendre le potage, et regarde sa mère dans les yeux.

Tandis qu'elle serre le corps frissonnant de son fils dans ses bras, Agnes se sent coupée en deux. Sa fille a été épargnée, leur a été rendue, une fois encore. Mais en échange, Hamnet, semble-t-il, leur a été enlevé.

Agnes lui a donné un purgatif, lui a fait avaler de la gelée de romarin à la menthe. Elle lui a donné tout ce qu'elle avait donné à Judith, et même plus encore. Sous son oreiller a été glissée une pierre percée. Quelques heures plus tôt, elle a demandé à Mary de lui apporter le crapaud séché, elle l'a noué autour de son ventre à l'aide d'un morceau de tissu.

Rien de tout cela ne l'a ramené ; rien de tout cela ne lui a rendu la santé. Agnes commence à sentir l'espoir lui échapper, fuir comme de l'eau d'un seau troué. Elle n'est qu'une imbécile, une aveugle, une véritable arriérée, elle qui depuis tout ce temps croyait devoir protéger Judith alors que c'était sur Hamnet que la menace planait. Comment le Destin avait-il pu lui tendre un piège aussi cruel ? Lui faire porter toute son attention sur un enfant qui n'était pas le bon pour pouvoir mieux lui rafler l'autre, tandis qu'elle avait le dos tourné ?

Incrédule, enragée, elle repense à son petit jardin, à ses étagères de poudres, de potions, de feuilles, de liquides. À quoi tout cela a-t-il

servi ? Quel en a été l'intérêt ? Toutes ces années passées à l'entretenir, le nettoyer, tailler les branches, récolter. Une violente envie de sortir, d'arracher ces plantes par leurs racines, de les jeter au feu la saisit. Elle n'est qu'une imbécile, une imbécile trop fière doublée d'une incapable. Comment a-t-elle pu penser un seul instant que ses plantes pourraient venir à bout d'un tel mal ?

Le corps de son fils endure désormais une torture, un enfer. Il se tortille, se vrille, se cabre et se tend. Agnes lui maintient les épaules, le torse, pour qu'il se tienne tranquille. Elle commence à comprendre qu'elle ne peut rien faire de plus. Ne peut rien faire d'autre que rester à son chevet, le rassurer du mieux possible, car la peste est trop grande, trop forte, trop vicieuse. Elle est un ennemi trop puissant pour elle. Qui s'est insinué, a déployé ses tentacules autour de son fils et refuse de le lâcher. Elle a une odeur de renfermé, de froid, de sel. Elle est entrée chez eux, pense Agnes, après tout ce long chemin, venue d'un lieu pourri, mouillé, confiné, s'est servie des humains, des bêtes, des insectes pour voyager. La peste est le plus insatiable, le plus féroce, le plus noir, le pire des diables.

Agnes ne quitte pas son fils une seconde. Elle lui tamponne le front, les bras et les jambes avec un linge humide. Glisse des paquets de sel dans le lit. Pose sur sa poitrine un petit bouquet de valériane et de plumes de paon pour l'apaiser, le soulager. La fièvre grimpe, grimpe, les bubons deviennent de plus en plus gros. Elle lui attrape une main dont les côtés ont pris une couleur bleu-gris morbide, et la presse contre sa joue. Agnes serait prête à faire n'importe quoi, n'importe quoi. Se tailler les veines, s'ouvrir le ventre, lui donner son sang, son cœur, ses organes, si l'une de ces choses pouvait lui faire le moindre bien.

Le corps d'Hamnet transpire, fait sortir ses humeurs par ses pores, comme pour se vider.

Mais son esprit, lui, est ailleurs. Pendant longtemps, Hamnet a entendu les voix de sa mère, de ses sœurs, de sa tante et de sa grand-mère, était conscient de leur présence, des remèdes qu'elles lui donnaient. Il entendait qu'elles lui parlaient, sentait qu'elles le touchaient. Mais tout le monde semble à présent s'être retiré. Il se trouve ailleurs, au milieu d'un paysage qu'il ne reconnaît pas. Il fait frais, et le silence règne. Hamnet est seul. La neige tombe doucement, sans s'arrêter une seconde. Elle s'accumule autour de lui, recouvre

les sentiers, les empreintes, les rochers ; pèse sur les branches des arbres ; transforme toute chose en un manteau blanc, lisse et immobile. Ce silence, ce froid, cette faible lumière d'argent lui procurent un soulagement indicible. Il n'a envie que d'une chose, s'allonger dans cette neige, se reposer ici ; ses jambes sont fatiguées, ses bras lui font mal. S'étendre, se laisser aller, s'étirer sur cette couverture blanche, scintillante et moelleuse – l'apaisement serait immense. Mais quelque chose lui dit qu'il ne faut pas qu'il s'allonge, qu'il ne doit pas céder à son désir. Pourquoi ? Pourquoi ne devrait-il pas se reposer ?

Dehors, à l'extérieur de son corps, Agnes parle. Elle voudrait appliquer un cataplasme sur ses gonflements dans le cou, sous ses aisselles, mais il tremble tellement que la mixture ne tient pas. Elle répète son nom, encore et encore. Eliza a pris Judith dans ses bras, l'emporte de l'autre côté de la pièce. Judith émet un bruit rauque et sifflant, se débat dans les bras de sa tante. Ceux qui disent d'un mort qu'il est parti « paisiblement », « en glissant », n'ont jamais été témoins de ce qui se passe vraiment, pense Eliza. La mort est une chose violente, une lutte. Le corps s'accroche à la vie comme du lierre sur un mur, refuse de lâcher, de se rendre sans combattre.

Susanna regarde son frère près de l'âtre, secoué par les convulsions, regarde sa mère s'affairer avec sa mixture inutile et ses bandages. Elle aimerait lui arracher toutes ces choses des mains, les jeter contre le mur, lui crier, Arrête, laisse-le, laisse-le tranquille. Ne vois-tu pas qu'il est trop tard ? De ses mains enragées, Susanna se cache les yeux. Elle ne veut plus regarder ; ne le supporte plus.

Agnes murmure, Par pitié, par pitié, Hamnet, par pitié, ne nous quitte pas, ne pars pas. Près de la fenêtre, Judith se débat, demande à retourner avec lui, près de la paille, clame qu'elle a besoin de lui, qu'elle doit lui parler, qu'on la laisse y aller. Mais Eliza la retient, lui dit, Là, là, sans même savoir ce qu'elle veut signifier. Mary est agenouillée au pied de la paille, accrochée à l'une de ses chevilles. Le front appuyé contre le plâtre du mur, Susanna se bouche les oreilles.

Tout d'un coup, Hamnet cesse de frissonner. Un grand silence tombe dans la pièce. Son corps est soudain immobile, son regard fixé sur un point très loin de lui.

Hamnet est retourné dans ce lieu de neige et de glace, va s'étendre

par terre. Il laisse ses genoux fléchir, puis pose d'abord une main, puis l'autre sur la pellicule de neige craquante et cristalline, si accueillante, si bonne. Elle n'est ni trop froide, ni trop dure. Il s'allonge, enfonce sa joue dans la douceur de la neige. Sa blancheur est aveuglante, l'éblouit, alors il ferme les yeux, juste quelques instants, pense-t-il, le temps de se reposer un peu, de reprendre des forces. Il ne s'endormira pas, non. Il doit poursuivre son chemin. Mais il faut auparavant se reposer un peu. Il rouvre les yeux, simplement pour s'assurer que le monde est toujours là, puis les laisse se fermer. Juste quelques instants.

Eliza berce Judith, la tête de la fillette coincée sous son cou. Elle murmure une prière. Le visage de Susanna est tourné vers son frère, sa joue trempée appuyée contre le mur. Agrippée à l'épaule d'Agnes, Mary se signe. Agnes se penche en avant pour poser un baiser sur son front.

Et c'est alors que là, près du feu, dans les bras de sa mère, dans cette pièce qui l'a vu apprendre à ramper, à manger, à marcher, à parler, Hamnet rend son dernier souffle.

Il inspire, expire.

Il ne reste plus que le calme et le silence. Rien d'autre.

II

« Je suis mort ;
Toi, tu vis ;
... puise ton souffle dans la douleur,
Pour raconter mon histoire. »

Hamlet, acte V, scène 2

UNE PIÈCE. Étroite et profonde, avec aux murs un assemblage d'écussons aussi lustrés qu'un miroir. Des gens se sont réunis en petit groupe près de la fenêtre, tournés les uns vers les autres pour s'entretenir à voix basse. Des pans de tissu recouvrent les carreaux. Il y a peu de lumière, mais l'une des fenêtres a été entrouverte, à peine. Une légère brise s'infiltre, déplace l'air, joue avec les tentures, avec le tour de cheminée, charriant l'odeur de la rue, la poussière de la route sèche, le parfum d'une tarte qui cuit dans un four voisin, de ses pommes acides et sucrées qui caramélisent. De temps à autre, les voix des passants, dehors, catapultent des mots solitaires, coupés de leur sens, petites bulles de sons lâchées dans le silence.

Les chaises autour de la table sont rangées. Des fleurs se dressent dans un broc, pétales épanouis, parsemant la table de leur pollen. Un chien endormi sur un coussin se réveille en sursaut, commence à se lécher la patte, puis décide de se laisser sombrer à nouveau. Il y a sur la table une carafe d'eau, et à côté une ribambelle de timbales. Personne ne boit. Le petit groupe, près de la fenêtre, poursuit ses messes basses ; une personne tend le bras, serre la main d'une autre ; puis toutes deux inclinent la tête, révélant aux autres le sommet blanc et amidonné de leur coiffe.

Elles jettent plusieurs coups d'œil de l'autre côté de la pièce, là où se trouve la cheminée, puis se retournent.

Une porte a été retirée de ses gonds et posée sur deux tonneaux près de l'âtre. Une femme est assise à côté. Elle est immobile, courbe le dos, baisse la tête. Au premier abord, un observateur pourrait croire qu'elle ne respire plus. Ses cheveux sont emmêlés, tombent sur ses épaules en mèches folles. Son corps est plié en deux, les pieds sous les fesses, bras étendus, nuque exposée.

Devant cette femme se trouve le corps d'un enfant. Ses pieds nus

sont tournés vers l'extérieur, ses orteils recroquevillés. Ses plantes de pied et ses ongles portent encore la terre recueillie dans ses derniers moments de vie : poussière de la route, terreau du jardin, boue du bord de la rivière où il nageait avec ses amis encore une semaine plus tôt. Ses bras sont étendus le long de son corps, sa tête légèrement tournée vers sa mère. Sa peau perd peu à peu l'aspect de celle des vivants, blanchit, se raidit, se creuse comme du parchemin. Il a toujours sa chemise de nuit. Ce sont ses oncles qui ont retiré cette porte de ses gonds et l'ont apportée ici. Eux qui ont soulevé l'enfant avec mille, mille précautions, en retenant leur souffle, pour le porter depuis la pailleasse où il a perdu la vie jusqu'à cette planche de bois dur.

Le plus jeune de ses oncles, Edmond, a tant pleuré que sa vue s'est brouillée – chose qui, en réalité, était pour lui un soulagement, car la vue du visage figé de son neveu lui était trop douloureuse. Cet enfant, Edmond l'a connu chaque jour de sa courte vie, lui a appris à attraper une balle en bois, à retirer les puces des chiens, à tailler une flûte dans un roseau. L'autre oncle, Richard, n'a pas pleuré : sa tristesse à lui s'est changée en colère, qu'il a exprimée en critiquant cette tâche ingrate qu'était le démontage de la porte, en critiquant le monde, le Destin, qu'une maladie puisse faire perdre la vie à un enfant de la sorte. Sa colère s'est exprimée par son ton sec lorsqu'il disait à Edmond qu'il ne portait pas suffisamment le poids de l'enfant, ne tenait pas ses jambes assez fermement, par les genoux, pas par les chevilles, quel maladroit, tu gâches tout.

Les deux oncles ne s'étaient pas attardés, ensuite. Ils avaient échangé quelques mots avec les autres personnes présentes puis avaient prétexté du travail, des achats à effectuer, des visites à rendre.

Dans cette pièce se trouvent des femmes, principalement : la grand-mère du petit garçon, la femme du boulanger qui est sa marraine, ainsi que sa tante. Toutes ont fait ce qu'elles pouvaient : brûler la pailleasse, le matelas, la paille et les draps. Aérer le salon. Installer la fille, la jumelle, là-haut dans un lit, car la petite est toujours mal, toujours faible, même si elle se rétablit vite. Elles ont nettoyé la pièce, l'ont aspergée d'eau de lavande, ont ouvert les fenêtres. Elles ont apporté un drap blanc, du fil solide, des aiguilles pointues. Puis, d'une voix basse et chargée de respect, ces femmes ont annoncé qu'elles aideraient à apprêter le corps, qu'elles étaient là, ne

partiraient pas, pouvaient commencer. Le garçon doit être préparé pour ses funérailles : il n'y a pas de temps à perdre. La ville a décrété que quiconque mourait de la peste devait être enterré sans délai, en moins d'une journée. Les femmes ont fait part de cette information à la mère, au cas où celle-ci ignorerait la règle ou l'aurait oubliée, dans son chagrin. Elles ont placé des bols d'eau chaude et des linges près de la mère, et se sont éclairci la gorge.

Mais rien. Aucune réponse. La mère refuse de lever la tête. Elle n'écoute pas, ne semble même pas entendre les autres lui proposer de commencer le travail, laver le corps, coudre le linceul. À aucun moment son regard ne se tourne vers les bols d'eau qui refroidissent à côté d'elle. Pas un coup d'œil n'est jeté au drap blanc, soigneusement plié en carré, posé au bas de la porte.

La mère reste assise là, tête baissée, une main posée sur les doigts inertes, recroquevillés du garçon, l'autre sur ses cheveux.

Les pensées, dans la tête d'Agnes, s'étirent, puis se rétractent, s'étirent puis se rétractent. Elle se dit, Cela n'est pas possible, cela n'est pas possible, comment vais-je continuer à vivre, comment allons-nous faire, comment Judith pourra-t-elle le supporter, que vais-je dire aux gens, comment allons-nous continuer, qu'ai-je fait, où est mon mari, que dira-t-il, comment aurais-je pu le sauver, pourquoi ne l'ai-je pas sauvé, pourquoi n'ai-je pas vu que c'était lui qui se trouvait en danger ? Et puis, les pensées se rétractent, et Agnes se dit : Il est mort, il est mort, il est mort.

Ces trois mots n'ont aucun sens pour elle. Ils refusent de se tordre, de trouver une signification. L'idée que son fils, son enfant, son garçon, le plus vaillant et le plus robuste de ses enfants, soit tombé malade et soit mort en quelques jours est une impossibilité.

Agnes, comme toutes les mères, projette constamment ses pensées vers ses enfants comme on lance une canne à pêche, se remémorant où ils se trouvent, ce qu'ils font, comment ils se portent. Par habitude, lorsqu'elle est assise près de la cheminée, une partie de son esprit est toujours occupée à les recenser, à récapituler ce qu'ils font : Judith est là-haut. Susanna, à côté. Et Hamnet ? Son esprit lance la ligne, lance, interloqué lorsque rien ne mord à l'hameçon. Cette réponse ne cesse de lui revenir : Hamnet est mort, est parti. Et Hamnet ? demande à nouveau son esprit. Est-il à l'école, en train de jouer, de se promener près de la rivière ? Hamnet ? Hamnet ? Où est-il ?

Ici, essaie-t-elle de se dire. Froid et sans vie, sur cette planche, là devant tes yeux. Regarde, vois.

Et Hamnet ? Où est-il ?

Dos à la porte, Agnes reste assise face à la cheminée qui ne contient plus que des amas de cendres dans lesquels se reconnaissent les bûches qu'il y avait autrefois.

Elle entend des gens aller et venir par la porte principale, par la porte de la cour. Sa belle-mère, Eliza, la femme du boulanger, la voisine et John sont là, ainsi que quelques autres personnes qu'elle ne reconnaît pas.

Tous ces gens lui parlent. Elle entend des mots et des voix, des murmures la plupart du temps, mais ne se retourne pas. Ne lève pas la tête. Ces gens qui entrent dans sa maison et en sortent, qui émettent des phrases et prononcent des paroles dans ses oreilles n'ont rien à faire là. Ne peuvent rien lui apporter.

L'une de ses mains est posée sur les cheveux de son fils ; l'autre toujours accrochée à ses doigts. Ces deux parties de son corps sont les seules à être restées intactes, telles qu'elle les connaît. Agnes accepte de laisser cette réflexion lui traverser l'esprit.

Son corps est différent. De plus en plus, à mesure que s'écoule la journée. Tout se passe comme si un grand vent – le vent de son rêve, pense-t-elle – avait soulevé son fils de terre, l'avait projeté contre les rochers, fait tomber du haut d'une falaise pour le déposer ensuite ici. Son corps a été maltraité, abusé, abîmé, violenté : la maladie l'a ravagé. Pendant un moment, après sa mort, les bleus et les taches noires se sont agrandis, répandus. Puis tout s'est arrêté. Sa peau est devenue cireuse, ses os saillants. La plaie qu'il porte à l'arcade – cette blessure dont Agnes ignore l'origine – est encore à vif.

Elle regarde le visage de son fils, ou plutôt le visage qui appartenait à son fils, qui abritait son esprit, générait ses paroles, renfermait tout ce que voyaient ses yeux. Ses lèvres sont sèches, scellées. Agnes aimerait les humecter, y verser un filet d'eau. Ses joues sont tirées, creusées par la fièvre. Ses paupières gris violacé ont la délicate couleur des pétales des premières fleurs de printemps. Agnes les a elle-même fermées. De ses propres mains, de ses propres doigts, ces doigts qui ne lui avaient jamais semblé si chauds et si glissants, si inaptes à accomplir cette tâche – comme il a été difficile de poser ces doigts tremblants et mouillés sur ces paupières si chères,

si connues qu'Agnes aurait pu les dessiner de mémoire pour peu qu'on lui ait donné un bâton brûlé au bout. Comment se peut-il qu'un parent ait un jour à clore les paupières de son enfant mort ? Comment est-il possible d'aller chercher deux pièces pour les poser là, sur ces globes oculaires, afin de maintenir les paupières ? Comment peut-on demander à quelqu'un de faire cela ? Cela n'est pas dans l'ordre des choses. Ne peut pas l'être.

Sa main se resserre sur la sienne. La chaleur de sa propre peau est en train de se transmettre à son fils. Elle pourrait presque se faire croire que cette main est restée comme elle était, qu'il vit encore ; il lui faudrait juste détourner les yeux de ce visage, de cette poitrine qui ne se soulève jamais, de cette raideur inexorable qui peu à peu l'envahit. Il faut serrer cette main plus fort. Il faut garder une main sur ces cheveux, cette matière restée comme celle qu'elle a connue : soyeuse, douce, abîmée aux pointes, car il n'a de cesse de tirer dessus pendant qu'il étudie.

Ses doigts pressent le muscle de la main d'Hamnet, entre le pouce et l'index. Agnes le masse, doucement, par mouvements circulaires, puis attend, écoute, se concentre. Pareille à sa vieille crécerelle, elle tente de lire les mouvements de l'air, tend l'oreille, attend un signe, un son.

Mais rien n'arrive. Rien du tout. Agnes n'a jamais vu cela. Il y a toujours quelque chose, même chez les personnes les plus mystérieuses, les plus secrètes ; chez ses propres enfants, elle trouve toujours une foule d'images, de bruits, d'informations, de mystères. Depuis peu, Susanna range ses mains derrière son dos en sa présence tant elle redoute de se voir percée à jour.

Mais la main d'Hamnet, elle, reste muette. Agnes écoute ; dresse l'oreille. Elle cherche à entendre ce qui pourrait se cacher sous le silence, derrière. Peut-être un murmure lointain, un son, ou pourquoi pas un message ? Un signe lui indiquant où il se trouverait, à quel endroit elle pourrait le rejoindre ? Mais il n'y a rien. Rien qu'un sifflement de vide perçant, celui qui résonne lorsque la cloche de l'église se tait.

Quelqu'un s'est approché d'elle, s'est accroupi, lui touche le bras. Elle n'a pas besoin de tourner la tête pour savoir qu'il s'agit de Bartholomew. La largeur et le poids de la main. Ses pas lourds et le frottement de ses bottes. L'odeur sèche du foin et de la laine.

Son frère pose ses doigts sur sa joue rêche. Il prononce son nom une fois, puis deux. Lui dit qu'il est désolé, que son cœur est meurtri. Que personne n'aurait pu s'y attendre. Il lui dit comme il aurait souhaité qu'il en soit autrement, qu'il était un garçon formidable, le meilleur de tous, que c'est une perte terrible. Il pose ses mains sur les siennes.

« Je m'occupe des dispositions à prendre, murmure-t-il. J'ai envoyé Richard à l'église. Il s'assurera que tout soit prêt. » Il inspire alors, et Agnes entend, dans cette inspiration, tout ce que les autres autour d'elle ont dit. « Les femmes sont venues t'apporter leur aide. »

Agnes, silencieuse, secoue la tête. Elle replie un doigt, l'enfonce dans le creux de la main de son fils. Elle se souvient d'avoir examiné leurs paumes, à lui et à Judith, lorsqu'ils étaient bébés, allongés ensemble dans leur berceau. Elle avait déployé ces mains miniatures, avait promené son doigt le long de leurs lignes : les mêmes que les siennes en plus petit. Hamnet avait une fossette profonde, bien marquée, au centre de sa paume, comme dessinée d'un coup de pinceau, annonçant une longue vie ; les lignes de Judith étaient quant à elles mal définies, incertaines, s'essoufflaient pour réapparaître plus franchement plus loin. Cette vision avait fait froncer les sourcils à Agnes, lui avait fait poser les doigts sur ses lèvres – ces lèvres qui les embrassaient, sans cesse, avec un amour presque féroce, dévorant.

« Elles peuvent... dit à présent Bartholomew. Le laver... ou rester auprès de toi pendant que tu te charges de le faire. Comme bon te semble. »

Agnes se tient parfaitement immobile.

« Agnes », dit-il.

Elle déplie les doigts de la main d'Hamnet et regarde sa paume. Ses doigts ne sont pas plus raides, non. Et là s'étire la ligne de vie, longue, forte, de la base du poignet jusqu'aux doigts. C'est une ligne belle, parfaite, un cours d'eau à travers une plaine. Regarde, voudrait-elle dire à son frère. Ne vois-tu pas ? Comment expliques-tu cela ?

« Nous devons le préparer », dit Bartholomew en la serrant un peu plus fort.

Agnes pince les lèvres. Se seraient-ils trouvés seul à seule, elle se serait peut-être risquée à laisser jaillir les mots qui bouillonnent dans sa gorge. Mais pas dans cette pièce remplie de gens silencieux.

« Il doit être enterré. Tu le sais. Les gens de la commune viendront le prendre si nous ne le faisons pas.

— Non, dit-elle. Pas maintenant.

— Quand, alors ? »

Elle courbe la tête, se détourne de lui, porte de nouveau son attention sur son fils.

Bartholomew se tortille.

« Agnes, dit-il à voix basse, en espérant que personne ne les entende, même si tout le monde écoute – Agnes en est certaine. Il n'est pas à exclure que la lettre ne lui soit pas parvenue. Il serait ici, s'il avait su. Je sais qu'il le serait. Mais jamais il ne nous en voudra si nous avançons. Il comprendra que nous avons agi par nécessité. Ce que nous devons désormais faire, c'est renvoyer une lettre, et pendant ce temps...

— Nous attendrons, dit-elle soudain. Jusqu'à demain. Tu n'as qu'à le dire aux gens de la commune. Et c'est ensuite moi qui le laverai. Moi et personne d'autre.

— Très bien », répond-il en se levant.

Elle le voit poser son regard sur Hamnet, voit ses yeux balayer le corps de son neveu, depuis ses pieds nus et noirs jusqu'à son visage massacré. Les lèvres de son frère se serrent, il ferme brièvement les yeux. Fait le signe de croix. Puis, avant de s'en aller, il pose une main sur la poitrine du petit garçon, juste au-dessus de l'endroit où son cœur battait.

Une tâche reste donc à accomplir, et Agnes s'en chargera seule.

Elle attend le soir, que tout le monde ait quitté les lieux, que le plus gros de son entourage soit couché.

L'eau sera pour sa main droite, avec quelques gouttes d'huile versée dedans au préalable. L'huile résistera, refusera de se mêler à l'eau, formera à sa surface de petits ronds dorés. Elle trempera et essorera le linge dedans.

Elle commence par le visage, par la partie supérieure du corps. Hamnet a un grand front, et ses cheveux sont implantés bas. Depuis quelque temps, il s'était mis à les mouiller, le matin, afin de les aplatir, en vain. Agnes les mouille, mais même dans la mort, ses cheveux n'obéissent pas. Tu vois, lui dit-elle, tu ne peux pas changer ce qui t'a été donné, tu ne peux tordre ni altérer ce que la vie t'a

attribué.

Il ne répond pas.

Elle se mouille les mains dans l'eau, passe ses doigts à travers ses cheveux ; des peluches de laine s'y accrochent, une fleur de cardère, une feuille de prunier. Ces trois choses, Agnes les dépose sur une assiette : les vestiges de son fils. Elle continue de le peigner jusqu'à ce que tous les débris soient partis. Puis-je, lui demande-t-elle, puis-je prendre une mèche de tes cheveux ? Accepterais-tu ?

Il ne répond pas.

Elle attrape un couteau, celui dont elle aime tant se servir pour dénoyer les fruits – acheté à un va-nu-pieds qu'elle avait croisé un jour, sur le chemin –, et prélève une touffe de cheveux à l'arrière de sa tête. La lame sectionne facilement les mèches, comme elle s'y attendait. Elle brandit les cheveux devant elle. D'un blond clair au bout, éclaircis par le soleil de l'été, et presque châains aux racines. Elle les dépose avec précaution près de l'assiette.

Elle essuie son front, ses paupières closes, ses joues, ses lèvres, la plaie sur son arcade sourcilière. Elle nettoie les spires de ses oreilles, la tendre tige de son cou. Si elle le pouvait, Agnes laverait cette fièvre, la retirerait de sa peau. Sa chemise de nuit doit être coupée. Elle fait courir la lame du va-nu-pieds le long de chaque bras, puis de sa poitrine.

Doucement, tout doucement, elle tamponne alors ses aisselles violacées, enflées, lorsque Mary arrive.

Elle reste sur le seuil de la porte, les yeux baissés vers le garçon. Son visage est mouillé, ses yeux gonflés.

« J'ai vu la lumière, dit-elle d'une voix éraillée. Je ne dormais pas. »

D'un geste de la tête, Agnes désigne une chaise. Mary se trouvait avec elle lors de la venue au monde d'Hamnet ; qu'elle assiste à son départ n'est que justice.

La chandelle brûle bien, la flamme est haute, éclaire le plafond, laissant les coins de la pièce dans l'ombre. Mary s'assoit sur la chaise ; Agnes distingue la bande blanche du bas de sa chemise de nuit.

Elle trempe le linge, nettoie, trempe encore. Le mouvement se répète. Elle fait courir ses doigts sur la cicatrice qu'Hamnet s'est faite sur le bras en escaladant une clôture, à Hewlands, puis sur le relief froncé qu'a laissé la morsure d'un chien à la fête des vendanges.

Une callosité est apparue sur le troisième doigt de sa main droite à force de tenir la plume. La variole qu'il avait attrapée, bébé, a laissé de petits trous sur son ventre.

Elle lui lave les jambes, les chevilles, les pieds. Mary change l'eau du bol. Agnes relave les pieds, les sèche.

Les deux femmes se regardent pendant un moment, puis Mary ramasse le drap plié, tenant un coin dans chaque main. Le drap se déplie, s'ouvre comme une fleur aux pétales immenses devant Agnes, surprise par sa grandeur et sa blancheur aveuglante. Au milieu de cette pièce sombre, sa clarté, inévitable, est celle d'une étoile.

Agnes le prend. Enfouit son visage dedans. Il sent le genièvre, le cèdre et le savon. L'étoffe est douce, accueillante, rassurante.

Mary l'aide à soulever les jambes d'Hamnet, puis son torse, pour glisser le drap en dessous.

Le pliage s'avère plus laborieux. Difficile de rabattre les coins, de lisser tous les plis. Difficile de penser, de savoir qu'elle ne reverra plus jamais ces bras, ces chevilles, ces tibias, ces ongles de pouce, ces cals.

Au premier essai, Agnes échoue, ne parvient pas à couvrir le corps. Au deuxième non plus. Elle attrape le drap, recouvre Hamnet, puis le rouvre. Elle recommence. Retire le drap. Propre et dévêtu, le garçon est étendu au centre du tissu, les mains rabattues sur la poitrine, le menton légèrement levé, les yeux clos.

Appuyée sur le rebord de la porte, Agnes respire fort, accrochée au drap.

Elle regarde son fils. Ses côtes comme une cage à oiseau, ses doigts entrelacés, la rondeur de ses genoux, son visage immobile, ses cheveux couleur maïs, secs désormais, qui se dressent en épis, comme toujours. Sa présence a toujours été si forte, si palpable, contrairement à Judith. Agnes a toujours senti Hamnet entrer dans une pièce et en sortir : le claquement caractéristique de ses pas, le soulèvement de l'air, le bruit sourd lorsqu'il s'asseyait sur sa chaise. Mais voilà qu'à présent, Agnes doit se séparer de ce corps, le donner à la terre, ne jamais le revoir.

« Je ne peux pas le faire », dit-elle.

Mary lui prend le drap. Elle en rabat un côté sur ses jambes, puis l'autre sur son torse. Quelque part au fond d'elle, Agnes remarque, à la précision de ses gestes, que Mary a déjà accompli cette tâche,

maintes fois.

Puis, ensemble, elles se tournent vers les étagères. Agnes choisit de la rue, de la consoude, des fleurs de camomille aux yeux jaunes. Elle prélève de la lavande et du thym, une poignée de romarin. Pas de pensée sauvage, Hamnet en détestait l'odeur. Pas non plus d'angélique, cela ne servirait à rien, et de toutes les manières, l'angélique n'a pas tenu ses promesses, n'a pas joué son rôle, ne l'a pas sauvé, n'a pas fait tomber la fièvre. Pas de valériane pour la même raison. Pas non plus de chardon-marie, dont les feuilles piquantes et pointues pourraient percer sa peau, faire perler des gouttes de sang.

Elle glisse les fleurs séchées à l'intérieur du drap, au plus près de son corps, là où leurs murmures pourront le rassurer.

Vient alors l'aiguille. Agnes enfile un morceau de grosse ficelle dans le chas. Puis commence par les pieds.

La pointe est aiguisée ; elle perce sans peine la trame, passe de l'autre côté. Agnes exécute soigneusement le travail, regarde les deux pans se souder, le linceul prendre forme. Elle est un marin qui coud sa voile, prépare le bateau qui emmènera son fils dans l'autre monde.

Elle vient d'atteindre les tibias quand quelque chose lui fait lever la tête. Une silhouette est apparue sur les dernières marches de l'escalier. Son cœur se serre comme un poing, un cri manque de lui échapper. Tu es là, tu es revenu, dit-elle presque, avant de s'apercevoir qu'il ne s'agit, en réalité, que de Judith. Le même visage, mais celui-là est vivant, choqué, tremblant.

Mary bondit de sa chaise en lui lançant, Allez, retourne au lit, vite, tu dois dormir, mais Agnes dit, Non, laissez-la rester.

Elle pose doucement son aiguille, car elle ne doit pas le piquer, même maintenant, et tend les bras à sa fille. Judith descend, entre dans la pièce, se précipite vers sa mère, enfouit sa tête dans son tablier, semble dire quelque chose sur les chatons, puis quelque chose d'autre sur la maladie, sur un échange de place, tout était sa faute, puis les sanglots la secouent comme des bourrasques un arbre.

Agnes lui dit : Rien n'est ta faute. Rien. La fièvre est tombée sur lui, et nous ne pouvions rien y faire. Nous devons faire face du mieux que nous pouvons. Puis elle dit : Voudrais-tu le voir ?

Mary arrange le drap de manière à découvrir le visage d'Hamnet. Judith s'approche de lui, balaie son corps du regard, les mains

relevées, jointes. Sur son visage se lisent tour à tour la désolation, la timidité, la pitié, la peine.

« Oh, dit-elle en retenant son souffle. Est-ce vraiment lui ? »

Agnes, debout à côté d'elle, hoche la tête.

« On dirait que ce n'est pas lui. »

Agnes hoche de nouveau la tête.

« C'est parce qu'il est parti.

— Parti où ?

— Au... » Elle prend une profonde respiration, qui tremble à peine.

« Au... au paradis. Il a laissé son corps derrière lui. Nous devons nous en occuper du mieux que nous pouvons. »

Judith touche la joue de son jumeau. Les larmes ruissellent sur ses joues, semblent se courir après. Judith a toujours pleuré à chaudes larmes, de grosses perles assez surprenantes pour une fillette si frêle. Elle secoue brusquement la tête, une ou deux fois. Puis demande :

« Ne reviendra-t-il jamais ? »

Et c'est alors qu'Agnes comprend une chose : elle peut tout supporter, mais pas la souffrance de son enfant. La séparation, la maladie, les coups, la naissance, le manque de sommeil, la faim, l'injustice, le rejet des autres, Agnes peut tout endurer, mais pas cela : pas son enfant fixant du regard son jumeau décédé. Pas son enfant pleurant la mort de son frère. Pas son enfant accablée de chagrin.

Pour la première fois, les larmes lui viennent. Ses yeux s'embuent sans prévenir, sa vision se brouille, un flot de larmes se déverse sur son visage, dans son cou, trempe son tablier, s'infiltre entre ses vêtements et sa peau. Ces larmes semblent sortir par chaque pore de son corps, pas simplement de ses yeux. Son être tout entier éprouve un manque, une peine indicible pour son fils, pour ses filles, pour son mari absent, pour eux tous lorsqu'elle répond, « Non, mon amour, il ne reviendra plus. »

La lumière laiteuse, balbutiante de l'aube commence à baigner la pièce. Agnes aura bientôt terminé de coudre le linceul, assemble les épaules, lisse les plis à l'arrière des genoux. Mary a vidé les bols, essoré les linges, balayé les feuilles et les boutons de fleur séchés tombés au sol. Judith a posé sa joue sur le drap, près de l'épaule de son frère. Susanna est arrivée de la maison d'à côté et s'est assise près de sa sœur, tête baissée.

Entre elles, les femmes l'ont préparé. Hamnet est propre, prêt pour ses funérailles, enveloppé dans un drap blanc.

Agnes s'aperçoit que son esprit se bloque, comme un cheval refusant de franchir un fossé, chaque fois qu'elle songe à la tombe. Elle parvient à s'imaginer l'accompagnant jusqu'à l'église – Bartholomew et peut-être Gilbert le porteront ; parvient à voir le prêtre bénissant le corps. Mais la mise en terre, le voir disparaître dans ce trou sombre, à jamais, est une chose qu'elle ne peut envisager. Qu'elle ne peut concevoir. Qu'elle ne peut laisser arriver.

Pour la troisième ou quatrième fois, elle tente de faire passer la ficelle dans le chas – il faut à présent effectuer la couture sur le visage, c'est une obligation, une nécessité –, mais le brin est plus gros que celui auquel elle est habituée, et s'est effiloché, si bien que malgré ses tentatives, la ficelle ne passe pas. Agnes est en train d'en mouiller l'extrémité quand un coup sourd résonne à la porte.

Elle lève la tête. Judith pousse un petit gémissement, regarde en direction du bruit. Assise devant la cheminée, Mary se retourne.

« Qui cela peut-il être ? » demande-t-elle.

Agnes pose l'aiguille. Toutes les quatre se lèvent. Les coups recommencent : rapides et rapprochés.

Pendant quelques secondes de folie, Agnes croit qu'une fois encore, une chose est venue prendre ses autres enfants, lui enlever son garçon avant qu'il ne soit prêt, avant qu'elle n'ait achevé son travail. L'heure est trop matinale pour qu'il s'agisse d'un proche, d'un voisin venu présenter ses condoléances, ou des gens de la commune qui voudraient lui arracher le corps. Un spectre, un fantôme se trouve à la porte. Mais pour frapper qui ?

De nouveau, les coups : sourds, secs. Si forts que la porte tremble sur ses gonds.

« Qui est là ? » demande Agnes d'une voix plus assurée qu'elle ne l'aurait cru.

La poignée bouge, la porte s'ouvre d'un coup et apparaît soudain, là sous ses yeux, son mari, qui s'avance sous le linteau, ses habits et ses cheveux trempés, assombris par la pluie, des mèches collées sur ses joues. Son visage livide est celui d'un homme qui n'a pas dormi, que le manque de sommeil a rendu fou.

« Est-il trop tard ? » demande-t-il.

Il aperçoit alors Judith, qui se tient debout près de la chandelle.

Un sourire se dessine sur ses lèvres.

« Toi, dit-il en traversant la pièce à grands pas, les bras tendus vers elle. Tu es ici, tu vas bien. J'ai eu si peur – je ne dormais plus. Sitôt que j'ai appris la nouvelle, je suis parti, mais je vois que... »

Il s'arrête, stoppé dans son élan. Son regard est tombé sur la planche, le linceul, le corps enveloppé dedans.

Il les observe tour à tour, une à une. Une expression de crainte, d'incompréhension se lit sur son visage. Agnes devine qu'il les compte. Sa femme, sa mère, sa fille aînée, sa cadette.

« Non, dit-il. Pas... ? C'est donc... ? »

Agnes et lui échangent un regard. Plus que tout, elle voudrait que cet instant perdure, que le temps s'étire avant qu'il ne sache, voudrait le protéger le plus longtemps possible. Puis elle lui répond par un signe de tête, un seul, franc, bref.

Le bruit qui lui échappe est étranglé et étouffé, comme le cri d'un animal forcé de porter un lourd fardeau. Ce bruit est celui de l'abasourdissement, de la colère. Agnes ne l'oubliera jamais. À la fin de sa vie, bien des années après la mort de son mari, elle se souviendra encore de la tonalité, du timbre exact de ce bruit.

Il se précipite vers la planche, tire le drap, et se retrouve soudain devant le visage de son fils, une fleur de lys blanc-bleu, ses yeux scellés, ses lèvres figées en une moue, comme s'il voulait exprimer son mécontentement, refusait de se laisser impressionner par les événements.

La main du père épouse la joue glacée de son fils. Ses doigts restent suspendus, tremblants, au-dessus de son arcade meurtrie. Non, non, dit-il. Dieu du Ciel, dit-il. Puis, en s'accroupissant à la hauteur du garçon : Qu'a-t-il bien pu t'arriver ?

Ses femmes se réunissent autour de lui, l'entourent de leurs bras, le serrent.

C'est finalement le père qui, lors des funérailles, porte le corps d'Hamnet. Tenant la planche en équilibre sur ses bras tendus, son fils allongé devant lui, enveloppé dans un linceul blanc, entouré de fleurs et de branches en bouton.

Derrière lui marche Agnes, tenant d'un côté la main de Susanna, de l'autre celle de Judith. Judith se trouve dans les bras de Bartholomew ; son visage est enfoui dans son cou, ses larmes

trempent sa chemise. Mary et John, Eliza et les frères suivent, ainsi que Joan, les frères et sœurs d'Agnes, le boulanger et sa femme.

Le père porte le corps, sans aide, tout le long d'Henley Street, tandis que les larmes et la sueur ruissellent sur son visage. À l'approche du croisement, Edmond se détache du convoi pour rejoindre son frère. Ensemble, ils prennent alors la planche, le père à la tête, Edmond aux pieds.

Voisins, habitants de la ville, passants s'arrêtent devant la procession silencieuse. Tout le monde pose ses outils, son fardeau, son panier. Tout le monde s'écarte pour faire place. Tout le monde ôte son chapeau. Ceux qui tiennent un enfant par la main la serrent un peu plus fort en voyant le fils du gantier porter son petit garçon mort. Tout le monde se signe, lance un mot de réconfort, de condoléances, prononce ses prières – pour le garçon, pour la famille, pour soi. Certains pleurent. Certains échangent des murmures au sujet de la famille, du gantier, des grands airs de sa femme, de la position de leur fils sur lequel personne n'aurait parié, qui depuis toujours était passé pour un bon à rien, et regardez-le maintenant – un homme d'importance installé à Londres, dit-on, aux belles manches brodées, aux bottes de cuir luisantes. Qui l'aurait cru ? Est-il bien vrai que le théâtre lui rapporte tout cet argent ? Est-ce possible ? Tous, cependant, regardent avec tristesse le corps recouvert et le visage stupéfait de la mère qui marche entre ses filles.

Pour Agnes, le chemin jusqu'au cimetière est à la fois trop lent et trop rapide. Ces rangées interminables d'yeux scrutateurs lui sont insupportables, ces gens parlant d'eux, imprimant derrière leurs paupières l'image du corps enveloppé de son fils, seulement cette image si loin de l'essence du garçon qu'il était. Ces gens le voyaient pourtant chaque jour passer devant leur porte, sous leurs fenêtres. Ces gens échangeaient quelques mots avec lui, lui ébouriffaient les cheveux, l'exhortaient à se dépêcher avant que la cloche de l'école ne sonne. Hamnet jouait avec leurs enfants, pouvait être aperçu détalant de la maison des uns et des autres, de leurs boutiques. Hamnet portait pour eux des messages, caressait leurs chiens et le dos de leurs chats endormis au soleil, sur le rebord des fenêtres. Et voilà que, désormais, leur vie continuera, pareille, leurs chiens bâilleront toujours devant la cheminée, leurs enfants réclameront toujours leur souper, alors que lui ne sera plus.

Leurs regards sont insupportables. Agnes ne peut croiser les yeux de ces gens. Elle ne veut ni de leur compassion, ni de leurs prières, ni des paroles qu'ils lui susurrent. Elle déteste la manière dont ils s'écartent, tout cela pour se regrouper ensuite derrière eux, une fois le convoi passé, effaçant leur passage, comme s'ils n'étaient rien, comme s'ils n'avaient jamais existé. Agnes aimerait pouvoir tracer un sillon dans la terre, le creuser à la houe, aimerait marquer à jamais ces rues pour y laisser une empreinte, pour que personne n'oublie jamais qu'Hamnet est passé par là.

Trop tôt, trop vite, le cimetière apparaît, ils franchissent le portail, avancent entre les rangées d'ifs chargés de baies lisses et écarlates.

Voir la tombe est un choc. Une parcelle de terre éventrée, profonde, comme un coup de griffe géant donné au hasard. L'emplacement se trouve tout au bout du cimetière. Juste derrière, la rivière décrit une courbe large et lente, oriente ses eaux vers une autre direction. En ce jour, sa surface est opaque, tressée comme une corde, et s'écoule docilement.

Hamnet aurait adoré ce carré de terre. Agnes se voit formuler cette pensée. S'il avait pu choisir, s'il avait été là, auprès d'elle, si elle avait pu se tourner vers lui et lui demander quel était son emplacement préféré, Agnes est certaine qu'Hamnet aurait pointé son doigt sur cet endroit précis : près de la rivière. L'eau était son élément. Agnes avait toujours eu du mal à le tenir à distance des berges couvertes de mauvaises herbes, de la bouche froide et humide des puits, des caniveaux puants, des flaques souillées par les moutons. Ainsi donc, voilà l'endroit où il demeurera, muré sous terre à jamais, au bord de la rivière.

Son père le descend dans la tombe. Comment peut-il, comment est-ce possible ? Agnes sait qu'il le faut, qu'il n'accomplit que son devoir, mais elle-même serait incapable de le faire. Jamais, jamais Agnes ne pourrait faire une chose pareille au corps de son fils, le laisser seul, dans le froid de la terre, attendant d'être recouvert. Elle ne peut regarder, ne le peut, tandis que les bras de son mari se bandent, que son visage se tord, se crispe, luit de sueur, et que Bartholomew et Edmond s'avancent pour lui prêter main-forte. Quelqu'un autour d'eux sanglote. Eliza ? La femme de Bartholomew, qui a elle-même perdu un bébé il n'y a pas si longtemps ? Judith gémit, Susanna s'accroche à sa main, et au milieu de tout cela, Agnes rate cet instant, rate le moment

où son fils, où le linceul qu'elle acousu pour lui disparaît, pénètre dans cette terre d'un noir profond imbibée par la rivière. Son corps était là, Agnes a tourné la tête vers Judith, il ne l'est plus. Ne le sera plus jamais.

Sortir du cimetière est encore plus difficile que d'y entrer, s'aperçoit-elle. Il y a tant de tombes à dépasser, tant de fantômes tristes et furieux qui tirent sur ses jupons, promènent sur elle leurs doigts glacés, cherchent à la retenir, lourdement, piteusement, en lui soufflant, Ne pars pas, attends donc, ne nous abandonne pas. Agnes est obligée de tenir le bas de sa robe, de le serrer dans ses mains. Autre idée à la fois étrange et atroce : elle est entrée dans cet endroit avec trois enfants, en ressort avec deux. Le destin voulait qu'elle en laisse un ici, se dit-elle, mais comment s'y plier ? Comment, dans cet endroit peuplé d'esprits gémissants, d'ifs trempés de pluie, de mains gelées qui vous cherchent à tâtons ?

Une fois devant le portail, son mari la prend par le bras ; elle se tourne vers lui, et tout se passe comme si elle le voyait pour la première fois tant les traits de son visage lui paraissent étrangers, distordus, vieillis. Est-ce à cause de leur séparation, de son chagrin, de toutes ces larmes ? se demande-t-elle en le considérant. Elle voit dans son visage les pommettes de son fils mort, son froncement de sourcils, mais rien d'autre. Seulement de la vie, seulement du sang, seulement la preuve qu'un cœur obstiné bat là-dedans – un œil brillant de larmes, une joue rougie par l'émotion.

Agnes est vidée, n'a plus de contours, de substance. Elle pourrait tout aussi bien se disloquer, se désintégrer, comme une goutte de pluie qui s'écrase sur une feuille. Elle est incapable de quitter ces lieux, incapable de passer ce portail. Elle est incapable de le laisser là.

Ses deux mains se posent sur le piquet en bois du portail, s'y accrochent. Alors que tout s'est brisé, se tenir à ce piquet semble être la meilleure chose à faire, la seule possible. Si elle parvient à rester là, arrimée à ce piquet, avec d'un côté ses filles, de l'autre son fils, tout peut encore tenir.

L'aide de son mari, de son frère et de ses deux filles est nécessaire pour décrocher ses mains, la faire s'éloigner d'ici.

Agnes est une femme brisée dont les morceaux, réduits en poudre, se sont répandus aux quatre vents. Découvrir un jour, en baissant

les yeux, l'un de ses pieds dans un coin de la pièce, son bras gauche par terre et sa main ailleurs ne l'étonnerait pas le moins du monde. Ses filles sont comme elle. Le visage de Susanna est fermé, ses sourcils noués, probablement par la colère. Judith, quant à elle, ne cesse de pleurer en silence ; les larmes s'écoulent, semble-t-il, sans jamais pouvoir s'arrêter.

Comment auraient-elles pu savoir qu'Hamnet était la pierre angulaire ? Que sans lui, tout se fragmenterait, se briserait comme une tasse tombée par terre ?

Le mari, le père, fait les cent pas au rez-de-chaussée lors de cette première nuit, et la suivante aussi. Agnes l'entend depuis leur chambre, à l'étage. Il n'y a pas d'autre bruit. Pas de pleurs ni de sanglots ou de soupirs. Juste les claquements sourds de ses pieds bouillonnants, qui marchent, marchent, comme ceux d'un voyageur égaré, sans carte, qui cherche à faire demi-tour pour retrouver son chemin.

« Je n'ai rien vu », murmure-t-elle dans le noir, près de lui.

Il tourne la tête ; Agnes ne peut pas le voir, mais entend le froissement des draps. Le baldaquin est fermé, malgré la chaleur impitoyable de l'été.

« Personne n'a rien vu, répond-il.

— Mais *je* n'ai rien vu, insiste-t-elle. J'aurais dû. J'aurais dû savoir. J'aurais dû voir. Comment n'ai-je pas compris qu'il s'agissait d'une terrible farce – que l'on me faisait craindre pour Judith, alors que depuis le départ...

— Chuut, dit-il en se tournant complètement, avant de passer un bras autour d'elle. Tu as fait tout ce que tu as pu. Personne n'aurait rien pu faire de plus pour le sauver. Tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir et...

— Naturellement, crache-t-elle sèchement, soudain hors d'elle, en se redressant, en le repoussant. Si cela avait pu changer quoi que ce soit, je me serais arraché le cœur pour le lui donner, j'aurais...

— Je sais.

— Tu ne sais rien, dit-elle en tapant du poing sur le matelas. Tu n'étais pas là », murmure-t-elle. Des larmes commencent

à s'échapper de ses yeux, roulent maintenant sur ses joues, coulent à travers ses cheveux. « Judith était si malade. Je... je... je ne voyais plus qu'elle, je n'ai pas pensé un seul instant que... je ne lui ai pas prêté suffisamment attention... je n'ai rien vu venir... moi qui pensais depuis toujours que ce serait elle qui serait emportée. Je n'arrive pas à croire que j'ai pu être aveugle, stupide au point de...

— Agnes, tu as tout fait, tu as tout essayé, répète-t-il en l'incitant à se rallonger. La maladie était trop forte. »

Elle lui résiste, se recroqueville, enroule ses bras autour de ses genoux.

« Tu n'étais pas là », répète-t-elle.

Il sort de chez lui pour se rendre en ville. Deux jours se sont écoulés depuis l'enterrement. Il faut qu'il parle à l'homme à qui il loue des terres, qu'il lui rappelle qu'il lui doit de l'argent.

Il met un pied dehors et se rend compte que la rue est baignée de soleil, remplie d'enfants. Qui cheminent, s'apostrophent, tiennent la main de leurs parents, rient, crient, dorment sur une épaule, se font boutonner leur manteau.

Cette vision dépasse le supportable. Leur peau, leur crâne, leurs côtes, leurs yeux grands ouverts, brillants – d'une fragilité absolue. Ne le voyez-vous pas ? voudrait-il crier à ces mères, à ces pères. N'avez-vous pas honte de les laisser sortir ?

Arrivé au marché, il s'arrête. Ignorant les saluts, la main tendue d'un cousin, il tourne les talons, s'en retourne d'où il était venu.

Sa Judith est assise près de la porte de la cour, à la maison. On lui a donné pour tâche de peler les pommes d'un panier. Il s'installe à côté d'elle. Quelques instants plus tard, il attrape une pomme dans le panier pour la lui tendre. Le couteau d'office dans sa main gauche – toujours la gauche –, Judith épluche les pommes. De longues spirales vertes se déroulent comme les cheveux d'une sirène.

À l'époque où les jumeaux étaient encore bébés, sans doute aux environs de leur un an, il s'était un jour tourné vers sa femme et lui avait dit, Regarde.

Agnes avait levé les yeux de son ouvrage.

Il avait alors poussé vers eux deux quartiers de pomme posés sur

la table. Exactement en même temps, Hamnet avait avancé sa main droite pour saisir un quartier, et Judith sa main gauche.

À l'unisson, les jumeaux avaient porté leur quartier à leur bouche, Hamnet de sa main droite, Judith de sa main gauche.

Puis, comme alertés par un signal seulement entendu d'eux, ils avaient reposé le fruit, exactement au même moment, s'étaient regardés, puis l'avaient croqué à nouveau, Judith le saisissant de la main gauche, Hamnet de la main droite.

Comme un miroir, avait-il dit. Ou bien une seule et même personne coupée en son milieu.

Leurs deux têtes nues brillaient comme de l'or pur.

Il croise le chemin de son père, John, dans le couloir, alors que ce dernier sort de son atelier.

Les deux hommes s'arrêtent, se dévisagent.

La main de son père se lève, gratte son menton mal rasé. Sa pomme d'Adam monte et descend tandis qu'il déglutit, gêné. Puis il émet un bruit à mi-chemin entre le grognement et la toux, contourne son fils et rentre dans son atelier.

Partout où il regarde : Hamnet. Âgé de deux ans, accroché aux rebords des fenêtres, s'étirant de tout son long pour apercevoir la rue, index tendu, pointé sur un cheval qui passe dehors. Bébé, emmitouflé dans son berceau avec Judith, aussi ronds que deux miches de pain. Faisant valser la porte au retour de l'école, si violemment qu'une marque reste imprimée dans le plâtre et que Mary, après un cri de surprise, le gronde. Attrapant une balle avec son cerceau, encore et encore, dehors près de la fenêtre. Levant les yeux de ses devoirs pour demander à son père la conjugaison d'un temps en grec, la joue tachée par une trace de craie en forme de virgule, de pause. Le son de sa voix résonnant depuis l'arrière de la maison pour dire, Venez, venez voir, un oiseau a atterri sur le dos du cochon !

Et sa femme, si éteinte, si silencieuse, si pâle, sa fille aînée emplie d'une telle colère contre le monde, dont la langue enragée les fouette, les fouette. Sa cadette qui, elle, ne fait que pleurer ; la tête posée sur la table, postée sur le seuil d'une porte, allongée dans son lit, sa fille pleure, pleure, jusqu'à ce que lui ou sa mère vienne la serrer dans ses bras, la supplie d'arrêter pour ne pas se rendre malade.

Et l'odeur du cuir, du tannage, des peaux, des fourrures brûlées : toutes ces odeurs dont il ne peut se débarrasser. Comment peut-il avoir passé toutes ces années dans cette maison ? L'air âcre est impossible à respirer. Ces coups à la vitre, ces gens venus acheter des gants, venus les regarder, les essayer, ces discussions interminables pour des perles, des dentelles et des boutons. Ces négociations sans fin avec ce marchand, avec ce tanneur, ce fermier, ce noble, le prix de la soie, le coût de la laine, qui fréquente les réunions de la guilde, qui ne les fréquente pas, qui sera nommé échevin l'an prochain.

Tout cela est intolérable. Tout. Une toile d'absence s'est tissée autour de lui, menace de le retenir entre ses fils gluants et ses réseaux, quelle que soit la direction vers laquelle il se tourne. Il est ici, de retour dans cette ville, dans cette maison, et chaque chose qui l'environne instille en lui la peur de ne jamais pouvoir en sortir ; ce deuil, cette perte, pourrait le clouer ici à jamais, détruire tout ce qu'il a construit à Londres. Sans lui, sa troupe se verrait emportée dans la débâcle et le chaos, perdrait tout son argent, se séparerait ; le remplacerait, peut-être. Aucune nouvelle pièce ne serait proposée pour la nouvelle saison, ou peut-être en écriraient-ils une, encore meilleure que les siennes, signée d'un nom qui sur les livres de comptes prendrait la place du sien, tandis que lui serait mis dehors, remplacé, rejeté. Tout ce qu'il a bâti pourrait être perdu. La vie d'un théâtre est si fragile, si ténue. Si semblable aux broderies qui décorent les gants de son père, songe-t-il souvent, où seul le beau se voit, la plus petite partie, sous laquelle se déploie un amas de travail, de talent, de sueur et d'obstination. Il doit être présent là-bas, tout le temps, afin d'être sûr que s'accomplisse ce travail souterrain, que tout fonctionne selon ses plans. Et un désir brûle en lui, force lui est de l'avouer, celui de retrouver les quatre murs de sa petite chambre où personne ne vient jamais, où personne ne le regarde, ne le demande, ne lui parle, ne le dérange, où il n'y a qu'un lit, un coffre, un bureau. Il n'y a que là-bas qu'il peut échapper au bruit, à la vie, aux gens qui l'entourent ; il n'y a que là-bas qu'il peut oublier le monde, se dissoudre, n'être plus qu'une main tenant une plume trempée dans l'encre, et regarder les mots se déverser de sa pointe. Et c'est alors que ces mots viennent, les uns après les autres, qu'il parvient à s'absenter de lui-même, à se réfugier dans une paix si prenante, si apaisante, si

intime, si joyeuse que plus rien d'autre n'existe.

Impossible de ne plus y goûter, de rester ici, dans cette maison, dans cette ville où les affaires de son père pourraient de nouveau le happer, impossible de rester, pas même pour sa femme. À l'évidence, il s'enliserait dans un borbier en demeurant à Stratford, deviendrait une bête à la patte coincée dans un piège de fer, à vivre entre son père, dans la maison d'à côté, et son fils glacé et pourrissant sous la terre détrempée du cimetière.

Il s'en va la voir, lui dit qu'il doit partir. Qu'il ne peut quitter sa troupe très longtemps. Que ses acteurs ont besoin de lui : ils doivent s'en retourner à Londres prochainement et se préparer pour la nouvelle saison. Leurs concurrents ne seraient que trop heureux d'assister à leur faillite ; la compétition, particulièrement à l'ouverture de la saison, est rude. De nombreux préparatifs doivent encore être achevés et pour ce faire, sa présence est indispensable. Cette tâche ne peut être déléguée. Personne ne serait capable d'accomplir ce travail à sa place. Qu'il parte est une nécessité. Il en est désolé. Espère qu'elle comprend.

Agnes, tout au long de son discours, ne dit rien. Elle laisse ces mots s'abattre sur elle, s'écouler. Elle continue à verser la bouillie dans l'auge des cochons – une corvée des plus simples, pencher le seau de manière à faire tomber son contenu, qui ne requiert d'elle d'autre effort que celui de se tenir debout, appuyée contre le mur de la porcherie.

« Je ferai porter un mot », fait sa voix derrière elle.

Agnes sursaute. Elle avait presque oublié sa présence. Que disait-il, au juste ?

« Un mot ? répète-t-elle. À qui ?

— À toi.

— À moi ? Mais pourquoi ? » Elle dirige sa main vers elle. « Je suis là, devant toi.

— Je te ferai porter un mot lorsque je serai arrivé à Londres. »

Agnes fronce les sourcils. Ce qui reste de bouillie tombe dans l'auge. Elle se souvient, en effet, qu'il était question de Londres quelques instants plus tôt. Ou des amis qu'il a là-bas. « Préparatifs » – son mari a employé ce mot, lui semble-t-il. Et « partir ».

« À Londres ? dit-elle.

— Je dois partir », répond-il avec un début d'agacement.

Agnes manque de sourire tant le choix de ce mot lui semble ridicule, saugrenu.

« Tu ne peux pas partir.

— Il le faut.

— Mais tu ne le peux.

— Agnes, dit-il, sans désormais cacher son impatience. Le monde ne s'est pas arrêté. Des gens m'attendent. La saison va bientôt commencer, ma troupe peut revenir du Kent à tout moment, et il est de mon devoir de...

— Comment peux-tu songer à t'en aller ? » demande-t-elle, médusée. Que faut-il lui dire pour qu'il comprenne ? « Hamnet, poursuit-elle en sentant dans sa bouche la rondeur de ce mot, de ce nom, semblable à celle d'une poire mûre. Hamnet est mort. »

À ces mots, son visage se ferme. Leur fils, leur enfant est mort, est presque encore chaud dans sa tombe. Partir n'est pas une chose possible. Rester est la seule solution. Rester et fermer les portes, se retirer, tous les quatre, comme des danseurs à la fin d'une représentation. Rester ici avec elle, avec Judith, avec Susanna. Comment peut-il songer un instant à partir ? Cela n'a aucun sens.

Elle suit son regard, fixé sur ses bottes, et voit alors, là près de ses pieds, son sac de voyage. Rempli, plein, comme le ventre d'une femme enceinte.

Elle le montre du doigt, sans mot dire, incapable de parler.

« Je dois partir... sans attendre, bredouille-t-il, trébuchant sur ses propres mots, lui, son mari dont les paroles ressemblent toujours au flot clair et rapide d'un ruisseau sur un tapis de galets. Un... un convoi de marchandises part aujourd'hui pour Londres... il... il leur resterait un cheval. C'est une... il faut... je dois, je dois te quitter... je t'enverrai... en temps voulu... une...

— Comptes-tu partir maintenant ? Aujourd'hui ? » Elle se détache du mur pour se tourner vers lui, sidérée. « Nous avons besoin de toi ici.

— Le convoi... C'est qu'il ne peut... Il ne peut attendre... Je ne peux rater cette occasion... de ne pas voyager seul... Toi qui n'apprécies guère de me voir voyager seul... Souviens-toi, tu... Combien de fois m'as-tu dit que...

— Vas-tu donc partir tout de suite ? »

Son mari lui prend son seau, le pose sur le bord du mur, lui attrape les mains.

« Beaucoup de gens comptent sur moi, à Londres. Il est impératif que j'y retourne. Je ne peux abandonner ces hommes qui...

— Mais tu peux nous abandonner, nous ?

— Non, bien sûr que non. Je... »

Elle approche son visage à quelques centimètres du sien.

« Pourquoi pars-tu ? »

Il évite son regard, mais continue de lui tenir les mains.

« Je te l'ai dit, bredouille-t-il. La troupe, mes acteurs, je...

— Pourquoi ? exige-t-elle. Est-ce à cause de ton père ? S'est-il passé quelque chose ? Dis-le-moi.

— Je n'ai rien à dire.

— Je ne te crois pas. »

Elle tente d'arracher ses mains, mais il la retient. Elle tord les poignets dans un sens, puis dans l'autre.

« Tu me parles de ta troupe, crache-t-elle tout près de son visage, si près que chacun respire le souffle de l'autre. Tu me parles de ta saison, de tes préparatifs, mais ce n'est pas la véritable raison. »

Elle parvient à retirer ses mains, ses doigts, pour pouvoir lui attraper la main ; il devine ce qu'elle s'apprête à faire, l'en empêche. Ce refus la rend rouge de colère, l'embrase, l'emplit d'une fureur qu'elle n'avait plus ressentie depuis son enfance.

« Qu'importe, dit-elle, haletante, tandis qu'ils luttent près des porcs voraces. Je sais ce qu'il en est. Tu t'es fait prendre par ce lieu, comme un poisson sur un hameçon.

— Ce lieu ? Londres ?

— Non, ce lieu qui se trouve dans ta tête. Je l'ai vu un jour, il y a longtemps, un pays tout entier, une lande. Tu es parti là-bas, et ce lieu est pour toi plus réel que n'importe quel autre. Rien ne t'empêchera d'y retourner. Pas même la mort de ton propre fils. Je le vois, lui dit-elle tandis que, d'une main, il lui serre les poignets, ramassant de l'autre le sac à ses pieds. Ne crois pas que je l'ignore. »

Ce n'est qu'au moment où son sac est pendu à son épaule qu'il accepte de la relâcher. Agnes remue les mains, ses poignets rouges et marqués, les masse entre ses doigts.

Sa respiration est courte lorsqu'il recule de deux pas pour s'écarter. Il tord son chapeau, évitant toujours de la regarder.

« Tu ne me diras pas au revoir ? lui dit-elle. Tu partirais d'ici sans m'avoir dit adieu ? À moi, la femme qui a porté tes enfants ? Qui a veillé ton fils jusqu'à son dernier souffle ? Qui a lavé son corps pour qu'il soit enterré ? Tu t'en irais sans un mot ?

— Prends bien soin des filles, répond-il simplement, et ces mots brûlent comme la pointe fine mais perçante d'une aiguille. Je te ferai porter un mot, répète-t-il. Et espère vous revoir avant la Noël. »

Agnes se retourne vers les cochons. Elle aperçoit leur dos hérissé, leurs oreilles battantes, entend leurs grognements satisfaits.

Il est soudain là, derrière elle. Ses bras encerclent sa taille, l'obligent à se retourner, l'attirent vers lui. Sa tête est tout près d'elle : Agnes sent le cuir de ses gants, le sel de ses larmes. Ils demeurent ainsi, ensemble, unis, pendant quelques instants. Agnes ressent pour lui cette attraction qui l'anime, qui l'a toujours animée, comme si leurs deux cœurs étaient reliés par une corde invisible. Leur petit garçon, pense-t-elle, était le fruit de lui et d'elle. Ils l'avaient fait ensemble ; enterré ensemble aussi. Leur petit garçon ne reviendra plus. Quelque part au fond d'elle, Agnes aimerait pouvoir remonter le temps, le reconstituer, le rembobiner comme une pelote de laine. Elle aimerait pouvoir faire tourner le rouet à l'envers, défaire l'écheveau – la mort d'Hamnet, son enfance, sa petite enfance, sa naissance – pour revenir à ce moment où elle et son mari s'étaient unis dans ce lit et avaient conçu des jumeaux. Elle aimerait pouvoir séparer les brins, revenir à la toison avant qu'elle ne soit laine, remonter le chemin jusqu'à cet instant, car alors elle se lèverait, tournerait son visage vers les étoiles, vers les cieux, vers la lune, et les supplierait de changer le cours de l'histoire, de faire qu'une autre issue lui soit proposée, par pitié, par pitié. Agnes ferait n'importe quoi, donnerait n'importe quoi pour que ses vœux soient entendus, offrirait aux cieux tout ce qu'ils lui demanderaient.

Son mari la tient contre lui tandis qu'elle l'enserme des deux bras, en dépit de tout, l'enserme comme en cette dernière nuit, tandis que son corps épousait le sien. Il inspire, expire, le visage enfoui dans sa coiffe, comme s'il s'apprêtait à parler, mais Agnes ne veut pas de ses mots, n'en a pas besoin. Elle aperçoit, par-dessus son épaule, son sac de voyage, posé là, à ses pieds.

Il n'y aura pas de retour en arrière. Pas de destin que l'on détricote. Leur fils est parti, son mari va s'en aller, Agnes restera et

chaque jour les cochons devront être nourris ; le temps ne s'écoule que dans un sens.

« Va, lui dit-elle en se détournant, en le repoussant. Va, puisque tu dois partir. Et reviens quand tu le pourras. »

Elle apprend qu'il est possible de pleurer tout un jour et toute une nuit. Qu'il existe différentes manières de pleurer : des torrents qui brusquement se déversent, des sanglots profonds qui secouent le corps tout entier, des larmes silencieuses qui coulent sans qu'on le veuille, sans s'arrêter. Elle appliquera sur ses yeux irrités de l'huile d'euphrase et de camomille. Elle apprend qu'il est possible de rassurer ses filles en leur parlant, sans en croire un seul mot, de paradis, de joie éternelle, en leur disant que la mort les réunira tous et qu'il les attend. Elle apprend que certains ne savent pas quoi dire à une femme qui a perdu son enfant. Que les gens changent parfois de trottoir, uniquement pour cette raison. Que d'autres personnes, que l'on ne considérerait pourtant pas comme amies, peuvent spontanément venir à votre rencontre, déposer des miches de pain et des gâteaux sur le pas de votre porte, s'approcher de vous à la sortie de l'église avec des mots de réconfort, ébouriffer les cheveux de Judith et pincer gentiment sa joue livide.

Elle ignore quoi faire de ses habits.

Pendant des semaines, Agnes ne parvient pas à les enlever de la chaise où Hamnet les avait posés avant de se mettre au lit.

Un mois environ s'est écoulé lorsqu'elle ramasse son pantalon, le repose. Ses doigts massent le col de sa chemise. Elle déplace du bout du pied sa botte afin que la paire soit bien alignée.

Elle finit par enfouir son visage dans sa chemise ; par presser son pantalon contre son cœur ; par glisser une main dans chacune de ses bottes vides pour sentir la forme de ses pieds ; par nouer et dénouer sa lavallière ; par insérer les boutons dans leurs boutonnières, pour les défaire ensuite. Par déplier ses vêtements pour les replier, encore et encore.

Tandis que l'étoffe glisse sur ses doigts, qu'elle pose couture contre couture, qu'elle défroisse les plis en secouant les vêtements, son corps se rappelle. Cette tâche la ramène en arrière. Plier ses vêtements, les entretenir, respirer son odeur – elle pourrait presque se convaincre qu'Hamnet est encore parmi eux, en train de se préparer, qu'il

pourrait à n'importe quel moment arriver par cette porte et demander, Où sont mes chaussettes, où est ma chemise ?, inquiet à l'idée d'arriver en retard à l'école.

Judith, Susanna et elle dorment ensemble dans le lit fermé par le baldaquin. Ce changement n'a pas été discuté : le lit que partageaient les filles est resté à sa place, n'a même pas été rapproché. Agnes tire les rideaux, les enferme toutes les trois. Rien ne peut les atteindre, se dit-elle, rien ne peut entrer par la fenêtre ou par la cheminée. Elle passe une grande partie de la nuit éveillée, à guetter les coups et les cris de lamentation des esprits mauvais qui tenteraient de s'infiltrer. Ses bras se posent autour de ses filles endormies. La nuit, Agnes se réveille souvent pour contrôler leur température, l'apparition de gonflements, la coloration de leur peau. De temps en temps, en pleine nuit, elle se déplace, change de côté pour s'allonger près de Judith, en bordure du monde, puis près de Susanna. Car elle ne se fera plus avoir. Elle attend. Rien ne lui prendra ses enfants. Plus jamais.

Susanna déclare vouloir passer la nuit dans la maison d'à côté, avec ses grands-parents. Je n'arrive pas à dormir ici, dit-elle en évitant le regard de sa mère. Il y a trop d'agitation.

Elle attrape son bonnet, sa chemise de nuit et sort de la chambre, balayant du bas de ses jupons la poussière ramenée par les souris.

Agnes ne voit plus l'intérêt de balayer le plancher. La poussière revient sans cesse. Cuisiner lui semble tout aussi inutile. Elle cuisine, les autres mangent, et tout recommence, encore.

Les filles vont désormais prendre leurs repas dans la maison voisine ; Agnes ne les en empêche pas.

Chaque dimanche, la visite de sa tombe est une souffrance et un plaisir. Agnes aimerait s'allonger dessus pour la couvrir de son corps ; creuser la terre à mains nues ; la retourner à l'aide d'une branche ; ériger un mur tout autour pour la protéger de la pluie et du vent. Et pourquoi pas s'y mettre, pour vivre avec lui.

Dieu n'avait pas besoin de lui, lui dit le prêtre en lui prenant

la main, un jour, après la messe.

Elle se tourne vers lui, presque en grognant, dévorée par l'envie de le frapper. Moi, j'avais besoin de lui, voudrait-elle lui répondre, et ton Dieu n'aurait pas perdu son temps.

Mais Agnes ne dit rien. Elle attrape ses filles par le bras et s'éloigne.

Elle fait un rêve. Elle se trouve à Hewlands, dans les champs. Le soleil se couche, la terre est nue, marquée par de profonds sillons. Devant elle se trouve sa mère, qui se penche vers la terre puis se relève. En s'approchant, Agnes découvre que sa mère sème de minuscules dents blanches comme des perles. À son arrivée, elle ne se retourne pas, n'interrompt pas sa tâche. Elle se contente de lui sourire, puis continue à enfouir dans le sol ces dents de lait, les unes après les autres.

L'été est un supplice. Les soirées qui s'étirent, les courants d'air chaud qui s'infiltrant par la fenêtre, le débit de la rivière, plus lent, les cris des enfants dans la rue, tard le soir, les queues des chevaux qui chassent les mouches collées sur leurs flancs, les haies chargées de fleurs et de baies.

Agnes aurait envie de se jeter sur elles, d'arracher toutes ces branches, de les lancer au vent.

Une fois installé, l'automne s'avère terrible également. L'air si vif, au petit matin. Le brouillard qui flotte dans la cour. Les poules qui s'agitent et caquètent entre elles dans leur poulailler, refusant de sortir. Le rebord sec des feuilles. Une nouvelle saison qu'Hamnet ne connaît pas, ne tâte pas. Un monde qui poursuit sa course sans lui.

Des lettres arrivent de Londres. Susanna les lit à voix haute. Plus brèves qu'avant, remarque Agnes en les examinant a posteriori. Le texte ne couvre pas toute la page, les caractères sont lâches, comme écrits à la hâte. Il n'est pas question du théâtre, du public, des représentations, des pièces sur lesquelles il travaille. Non. Il leur parle désormais de la pluie à Londres, cette pluie qui a trempé ses chaussettes la semaine précédente, du cheval stupide de son propriétaire, d'un marchand de dentelles à qui toute la troupe a acheté

un mouchoir avec une bordure différente.

Agnes apprend à s'écarter de la fenêtre à l'heure où l'école commence et se termine. Elle fait en sorte de s'affairer, de tourner la tête. Elle ne sort jamais à ce moment de la journée.

Chaque enfant aux cheveux dorés qu'elle croise dans la rue lui rappelle sa démarche, son allure, sa personnalité, fait bondir son corps comme une biche. Certains jours, les rues sont remplies d'Hamnet. Qui marchent. Qui sautent et courent. Qui se chamaillent. Qui se ruent vers elle, puis l'évitent et disparaissent au coin d'une rue.

Certains jours, elle refuse tout bonnement de sortir.

La mèche de cheveux se trouve dans un petit pot en terre cuite, au-dessus du feu. Judith a cousu une pochette en soie pour la ranger. À un moment où elle pense que personne ne la regarde, elle tire une chaise, attrape le pot.

Les cheveux sont de la même couleur que les siens ; ils pourraient aussi bien avoir été coupés sur sa propre tête ; ils glissent comme de l'eau entre ses doigts.

Comment appelle-t-on quelqu'un, demande-t-elle à sa mère, qui avait un jumeau mais qui n'en a plus ?

Sa mère, occupée à tremper la mèche d'une chandelle pliée en deux dans du suif fondu, se fige mais ne se retourne pas.

Si une épouse perd son mari, poursuit Judith, elle devient une veuve. Si ses parents meurent, un enfant devient un orphelin. Mais quel est le mot pour quelqu'un comme moi ?

Je ne sais pas, répond sa mère.

Judith regarde le suif fondu s'écouler aux deux extrémités de la mèche, puis tomber dans le bol en dessous.

Peut-être qu'il n'y en a pas, avance Judith.

Peut-être, répond sa mère.

Agnes est en haut. Elle est assise au bureau sur lequel Hamnet rangeait sa collection de galets, répartis dans quatre pots. Son plaisir était de les sortir, de temps à autre, afin de les trier de différentes façons. Agnes regarde dans chaque pot, remarque que lors de son dernier tri, Hamnet les avait rangés par couleur et non par taille ou...

Elle lève les yeux. Ses filles sont apparues devant elle. Susanna a

un panier dans une main, un couteau dans l'autre. Judith se tient derrière, un autre panier à la main. Leur visage à toutes les deux est grave.

« Il est temps d'aller cueillir les baies d'églantier », annonce Susanna.

C'est une chose qu'elles font chaque année, à cette période, au moment où l'été s'apprête à basculer vers l'automne : dépouiller les haies, remplir leurs paniers de ces baies nées après la tombée des pétales. Agnes leur a appris, a appris à ses filles à reconnaître les meilleures, à les fendre avec un couteau, puis à les faire bouillir pour fabriquer du sirop, un remède contre la toux et le refroidissement des bronches qui leur durera tout l'hiver.

Mais cette année, la beauté de ces baies, leur rouge éclatant sont un affront, tout comme le violet profond des mûres et les baies presque noires du sureau.

Les mains d'Agnes, enroulées sur les pots de galets, se sentent soudain faibles, inutiles. Elle ne serait pas capable d'attraper ce couteau, de pincer les tiges épineuses, de cueillir les baies à la peau cireuse. Cette cueillette, ces baies qu'il faudra rapporter chez elle, débarrasser de leurs feuilles, de leurs tiges, puis faire bouillir sur le feu, toutes ces tâches lui paraissent insurmontables. Agnes n'a qu'une envie : se glisser dans son lit et tirer les couvertures jusqu'à sa tête.

« Viens, dit Susanna.

— S'il te plaît, maman », renchérit Judith.

Ses filles pressent leurs mains contre son visage, contre ses bras ; la tirent pour l'aider à se lever ; la conduisent jusqu'en bas de l'escalier, jusqu'à la rue, tout en lui parlant des coins qu'elles ont repérés où les buissons ploient sous les baies, ploient, lui disent-elles. Il faut qu'elle vienne, lui disent-elles ; viens, nous allons te montrer.

Les haies sont une constellation, piquetées de baies rouges comme le feu.

Peu après leurs noces, son mari l'avait emmenée dans la rue, une nuit. Se retrouver là, dans ce lieu si silencieux, si noir, si vide, lui avait procuré une sensation étrange.

Regarde là-haut, lui avait-il dit en se plaçant derrière elle pour

passer les bras autour de sa taille, une main sur la courbe de son ventre. Elle avait penché la tête en arrière, s'était appuyée sur son épaule.

Posé sur le toit des maisons, un ciel semé de bijoux, criblé de points d'argent s'étirait. Le doigt pointé vers les étoiles, il lui avait soufflé à l'oreille des noms et des histoires, avait fait naître dans son esprit des formes, des gens, des animaux, des familles.

Les constellations, avait-il dit. Tel était leur nom.

Le bébé qu'était alors Susanna s'était retourné dans son ventre, comme s'il écoutait.

Le père de Judith écrit pour dire que ses affaires se portent bien, qu'il les aime, qu'il ne rentrera qu'après la fin de l'hiver, car les routes sont mauvaises.

Susanna lit la lettre à haute voix.

Sa troupe rencontre un grand succès avec sa nouvelle comédie. La pièce a été jouée au palais, et il se raconte que la reine en personne se serait grandement divertie. La Tamise est gelée. Il projette d'acheter de nouvelles terres à Stratford, annonce-t-il pour terminer. Il s'est rendu au mariage de son ami Condell ; le petit déjeuner de noces était une merveille.

Un silence passe. Judith regarde sa mère, sa sœur, la lettre.

Une comédie ? demande Agnes.

Il n'est pas simple de se retrouver seule dans une maison comme celle-ci, découvre Judith. Il y a toujours quelqu'un pour s'agiter autour de vous, vous appeler, marcher dans vos pas.

Il y avait un endroit dans lequel Hamnet et elle aimaient se réfugier, petits, un renfoncement entre le mur de la cuisine et celui de la porcherie : une ouverture étroite, dans laquelle leurs corps pouvaient tout juste se glisser, de côté, et qui s'élargissait en triangle. Il devenait alors possible pour deux enfants de s'asseoir, jambes tendues, adossés contre le mur en pierre.

Judith ramasse des chutes tombées par terre dans l'atelier, les cache entre les plis de sa jupe. Lorsque personne ne la regarde, elle se glisse entre ces murs, et tresse ces morceaux de peau pour se fabriquer un toit. Les chatons, devenus des chats à présent, se fauillent derrière elle, tous les deux, leurs chaussettes blanches aux pattes, leurs

gueules rayées identiques.

Assise là, les mains jointes, Judith attend qu'il vienne, s'il le souhaite.

Elle se chante des chansons, chante pour les chats, pour le toit de peau au-dessus de sa tête, émet des chapelets de notes et de mots, toora-loora-tirra-lirra-ay-ay-ayee, chante, chante, jusqu'à ce que la musique trouve le vide qui l'habite, le repère, s'y déverse, le remplisse, le remplisse, même si bien sûr ce vide ne sera jamais comblé, puisqu'il n'a ni forme ni bords.

Les chats la regardent de leurs yeux verts perçants.

Agnes, un plateau de rayons de miel à la main, est au marché en compagnie de quatre autres femmes. Parmi elles, sa belle-mère, Joan. Quelqu'un dans le groupe se plaint que son fils refuse d'accepter une place d'apprenti qu'elle et son mari ont réussi à lui trouver, qu'il se met à crier dès qu'ils cherchent à discuter avec lui, disant qu'il n'ira pas, qu'ils ne peuvent l'y obliger. Même quand son père le bat, ajoute-t-elle, les yeux écarquillés.

Joan se penche vers le groupe pour raconter que son cadet, le matin, refuse quant à lui de se lever. Le groupe hoche la tête et marmonne quelque chose. Et le soir, poursuit-elle, le visage tordu par une grimace, il refuse d'aller au lit, arpente la maison d'un pas lourd, s'en va remuer le feu, réclamer à manger, empêche tous les autres de s'endormir.

Une autre femme renchérit en se plaignant que son fils ne sait pas entasser le bois pour le feu, que sa fille a refusé une demande en mariage – que va-t-elle faire de ses enfants ?

Imbéciles, pense Agnes, pauvres imbéciles. Elle garde volontairement une distance de plusieurs mains entre sa belle-mère et elle. Son regard reste fixé sur le motif formé par les alvéoles de miel. Elle aimerait être une abeille pour disparaître dans l'une d'entre elles.

« Crois-tu, demande Judith à Susanna tandis que les deux sœurs enfoncent dans l'eau des chemises, des fourreaux et des bas, crois-tu que notre père refuse de revenir à cause de... mon visage ? »

Le lavoir est brûlant, étouffant, rempli de vapeur et de bulles de savon. Susanna, qui plus que tout déteste laver le linge, lui répond sèchement :

« Que racontes-tu ? Bien sûr qu'il revient. Il revient tout le temps. Et qu'est-ce que ton visage aurait à voir là-dedans ? »

Judith remue le linge dans la cuve, enfonce une manche, le bas d'une jupe, une coiffe flottante.

« C'est que... dit-elle moins fort, sans oser regarder sa sœur. Je lui ressemble tellement. Notre père trouve peut-être difficile de poser son regard sur moi. »

Susanna reste sans voix. Elle voudrait lui rétorquer, de son ton habituel, ne sois pas ridicule, quelle absurdité. Mais il faut admettre que leur père n'est pas revenu depuis un certain temps. Pas depuis l'enterrement. Personne ne l'a jamais dit tout haut, cependant ; personne ne l'a relevé. Les lettres arrivent, et Susanna les lit. Sa mère les laisse quelques jours sur le rebord de la cheminée, les rouvre lorsqu'elle ne se croit pas observée. Puis ces lettres disparaissent. Ce que sa mère en fait alors, Susanna ne le sait.

Elle regarde sa sœur, la regarde attentivement. Et tandis que le linge sombre dans la cuve, elle pose une main sur chacune de ses frêles épaules.

« Les gens qui ne te connaissent pas vraiment disent que tu lui ressembles trait pour trait, commence-t-elle en la dévisageant. Il est vrai que votre ressemblance est... était... saisissante. Même incroyable, parfois. Mais nous, qui vivons avec toi, voyons des différences. »

Judith lève vers elle un regard interrogateur.

D'un doigt tremblant, Susanna lui caresse la joue.

« Ton visage est moins rond que le sien. Ton menton est plus petit. Et tes yeux légèrement plus clairs. Les siens comptaient un plus grand nombre de paillettes. Il avait aussi plus de taches de rousseur que toi. Tes dents sont mieux alignées. » Susanna déglutit avec peine. « Notre père a forcément remarqué tout cela, lui aussi.

— Crois-tu ? »

Susanna hoche la tête.

« Je ne vous ai jamais... je ne vous ai jamais confondus. J'ai toujours su qui était qui, même à l'époque où vous étiez bébés. Même quand vous vous amusiez à échanger vos vêtements et vos chapeaux tous les deux. J'ai toujours su. »

Il y a maintenant des larmes qui s'écoulent des yeux de Judith. Susanna soulève un coin de son tablier, les essuie. Elle renifle et se

retourne vers sa bassine, puis saisit son bâton.

« Remettons-nous au travail. Je crois entendre quelqu'un venir. »

Agnes le cherche. Naturellement. Pendant des nuits et des nuits, pendant des semaines et des mois après sa mort. Agnes l'attend. Veille des nuits entières, une couverture sur les épaules, une chandelle posée à côté d'elle. Elle attend à l'endroit où se situait son lit. S'assoit sur la chaise de son père, à l'endroit même où il avait perdu la vie. Sort dans la cour dorée par le givre et, postée sous les branches nues du prunier, l'appelle : Hamnet, Hamnet, es-tu là ?

Rien. Personne.

Tout ceci est incompréhensible. Elle qui entend les morts, les mots tus, l'inconnu, qui par une simple palpation peut sentir la maladie s'insinuer dans les veines, peut percevoir le moelleux funeste d'une tumeur dans un foie ou un poumon, peut lire dans le regard et dans le cœur comme on lit dans un livre. Agnes est incapable de trouver, de localiser l'esprit de son propre fils.

Installée dans ces endroits, elle attend, dresse l'oreille, passe au crible les bruits, les appels et les suppliques d'autres êtres plus bruyants, mais impossible de l'entendre lui, la seule personne qu'elle voudrait entendre. Il n'y a rien. Seulement le silence.

Judith, toutefois, l'entend dans le frottement d'un balai sur le sol. Elle le voit dans le plongeon d'un oiseau, du haut du mur. Dans la manière dont un poney secoue sa crinière, dont la grêle martèle les carreaux, dont le vent tend son bras en soufflant par la cheminée, dont son toit de peau bruisse au-dessus de sa tête.

Judith ne dit rien, bien sûr. Elle garde ces choses en elle. Elle ferme les yeux, et se dit simplement à elle-même, dans sa tête, Je te vois, je t'entends, où es-tu ?

Susanna ne supporte plus la maison. Cette paille inutile poussée contre le mur. Ces vêtements laissés sur la chaise, au-dessus de ces bottes vides. Ces pots de galets qu'il est défendu de toucher. Cette mèche bouclée rangée sur le rebord de la cheminée.

Elle emporte son peigne, son fourreau, sa chemise de nuit dans la maison d'à côté. Prend le lit qui appartenait autrefois à sa tante. Aucun commentaire n'est fait. Elle laisse sa mère et sa sœur à leur

deuil, et emménage au-dessus de l'atelier.

Agnes n'est plus la femme qu'elle était. Elle a changé, radicalement. Elle conserve le souvenir d'une personne qui avait confiance en la vie, en ce qu'elle lui réservait ; elle avait alors ses enfants, son mari, sa maison. Elle possédait la faculté de lire dans l'âme des gens, de voir ce que le sort leur réservait. Et savait comment les aider. Ses pieds foulaient la terre avec grâce et assurance.

Cette personne lui est désormais étrangère. Agnes a dérivé, ne reconnaît plus sa vie. N'a plus d'ancrage, plus de repères. Elle est devenue une femme qui éclate en sanglots lorsqu'elle ne trouve pas un soulier, qui laisse trop longtemps la soupe sur le feu, trébuche sur une marmite. Des choses absurdes la perturbent. Agnes a perdu toute certitude.

Elle cadenas les fenêtres, ferme la porte. Elle ne répond plus aux visiteurs qui frappent le soir ou au petit matin.

Lorsque des gens l'arrêtent dans la rue pour lui poser une question sur des douleurs, des gencives enflées, une perte d'audition, des jambes qui démangent, un mal de cœur, de la toux, elle secoue la tête et passe son chemin.

Les plantes de son petit jardin deviennent grises et se dessèchent, faute d'arrosage. Les pots et les bocaux, sur leurs étagères, se couvrent d'une couche de poussière pâle.

C'est Susanna qui, un jour, décide de s'emparer d'un torchon et de nettoyer ces pots, qui coupe toutes ces plantes mortes et les jette au feu. Elle ne va pas chercher l'eau elle-même, mais Agnes l'entend demander à Judith d'aller puiser un seau, chaque jour, afin d'abreuver la petite parcelle de terre de l'autre côté du poulailler, là où poussent les plantes médicinales de leur mère. Assure-toi bien de toutes les arroser, lance-t-elle tandis que Judith s'éloigne. Agnes écoute, remarque que Susanna imite le ton de sa grand-mère, celui que Mary emploie pour s'adresser aux bonnes.

C'est elle qui, un jour, fait macérer les fleurs de souci dans le vinaigre avant de les broyer et d'y ajouter du miel. Elle aussi qui veille à secouer chaque jour la mixture.

Judith commence à ouvrir la fenêtre lorsque des coups retentissent. À discuter avec les visiteurs, dressée sur la pointe

des pieds pour les entendre. Maman, dit Judith, la lavandière qui vit en contrebas de la rivière est là. Un homme venu spécialement en ville. Un enfant envoyé par sa mère. La vieille laitière. Veux-tu bien les voir ?

Susanna, elle, ne répond pas aux visiteurs, mais observe, écoute, et envoie des signes à Judith lorsque quelqu'un frappe à la fenêtre.

Agnes refuse d'abord de venir. Elle secoue la tête. Fait taire d'un geste de la main les demandes de sa fille. Elle se retourne vers le feu. Mais lorsque la vieille laitière se déplace pour la troisième fois, Agnes hoche la tête. La femme entre, s'installe dans la grande chaise en bois aux bras lisses, devant Agnes qui l'écoute lui parler de ses articulations douloureuses, de sa poitrine encombrée, des tours que lui joue son esprit en oubliant des noms, des jours, des tâches.

Agnes se lève, s'en va devant son comptoir. Elle sort du placard son pilon et son mortier, tout en se défendant de penser que la dernière fois qu'elle avait accompli ce geste, cela avait été pour lui ; la dernière fois qu'elle avait tenu dans sa main ce pilon lourd et froid remontait aux derniers instants, juste avant... Et tout cela pour rien, pour n'obtenir aucun résultat. Elle refuse d'y penser tandis qu'elle casse les tiges pointues de romarin qui feront monter le sang à la tête, ajoute de la consoude et de l'hysope.

Elle tend le paquet à la dame. Trois fois par jour, lui dit-elle : une pincée dans de l'eau chaude. À boire une fois refroidi.

Elle décline les pièces que la dame tente de lui mettre dans la main maladroitement, avec hésitation, mais fait en revanche semblant de n'avoir pas vu le morceau de fromage et le pot de crème épaisse laissés sur sa table.

Ses filles reconduisent la dame à la porte, lui disent au revoir. Leurs voix sont comme le chant clair de deux oiseaux prenant leur envol, voltigeant dans la pièce avant de décoller vers le ciel.

Comment ces enfants, ces deux jeunes femmes, ont-elles pu sortir d'elle ? Qu'ont-elles de commun avec les êtres minuscules qu'Agnes a un jour langés, fait sauter sur ses genoux, baignés ? De plus en plus, sa propre vie lui semble étrangère, méconnaissable.

Aux environs de minuit, elle sort dans la rue, drapée dans son châle. Des bruits de pas l'ont réveillée, légers, rapides, au martèlement

familier.

Elle a été tirée du sommeil par le sentiment que ces pas se rapprochaient de sa fenêtre, par l'intuition que quelqu'un se trouvait devant chez elle. Voilà pourquoi elle se trouve ici, toute seule, dans la rue.

« Je suis là, dit-elle à voix haute en tournant la tête d'un côté, puis de l'autre. Es-tu là ? »

Exactement au même instant, sous le même ciel, son mari vogue dans un petit bateau à rames. Ils remontent la courbe du fleuve, mais le courant change ; les flots semblent déboussolés, presque hésitants, comme s'ils cherchaient à s'écouler dans deux sens différents.

Il frissonne, resserre son manteau autour de lui (ou il attrapera froid, lui dit dans sa tête une petite voix douce, bienveillante). La sueur qui le mouillait un peu plus tôt a refroidi, faisant naître une désagréable sensation de moiteur entre ses habits de laine et sa peau.

Presque tous les autres membres de la troupe se sont endormis, étendus au fond du bateau, leur chapeau sur la figure. Lui ne dort pas ; il ne dort jamais, ces soirs-là, son sang continue de déferler dans ses veines, son cœur de battre la chamade, ses oreilles d'entendre les bruits, les hurlements, les cris de surprise et les silences. Son lit, l'espace clos de sa chambre lui manquent, ce moment où son esprit se tait, où son corps prend conscience que le spectacle est fini, que le sommeil peut venir.

Assis sur le plancher dur du bateau, il se recroqueville, regarde défiler le fleuve, les maisons sur la rive, les lumières chancelantes et intermittentes des autres vaisseaux, les épaules du batelier alors que leur embarcation s'engage dans ces courants violents, rames dégoulinantes, un ruban de buée blanc s'échappe de sa bouche.

Le dégel de la Tamise a fini par arriver (dans sa dernière lettre, il leur avait écrit que le fleuve était gelé) ; l'accès au palais est redevenu possible. L'espace d'un instant, il revoit ce parterre d'yeux de l'autre côté de la scène, de l'autre côté du monde qui les renferme, ses amis et lui-même, silhouettes vacillantes à la lumière des chandelles. Ces visages qui le regardent sont des taches d'aquarelle. Ces cris, ces applaudissements, ces airs passionnés, ces bouches ouvertes, ces rangées de dents, ces regards qui le boiraient (s'ils pouvaient le boire, mais ils ne le peuvent, car son costume

le recouvre, le protège comme un bulot dans sa coquille – les empêche de voir l'homme qu'il est).

Sa troupe et lui viennent de jouer au palais une pièce historique parlant d'un roi mort voilà bien longtemps. Le sujet, a-t-il constaté, n'a pas heurté son public. L'histoire qu'il raconte ne contient aucun piège, aucun sous-entendu, n'est pas un terrain instable sur lequel on trébuche. Rejouer ces batailles, ces scènes de cour d'un autre temps, mettre des mots dans la bouche d'anciens régents ne comporte aucun risque, et ne peut pas non plus le renvoyer à ces choses auxquelles il ne veut pas penser (un corps enveloppé, des vêtements sur une chaise, une femme en pleurs devant le mur d'une porcherie, une enfant pelant des pommes au pied d'une porte, une boucle de cheveux blonds dans un pot). Il ne sait faire que cela : créer des histoires, des comédies. C'est ainsi qu'il avance. C'est ainsi, grâce à elles seules, qu'il peut oublier qui il est et ce qui s'est passé. Elles sont le refuge de son esprit (et une fois sur scène, personne d'autre que lui, ni les autres acteurs ni ses plus proches amis, ne sait que chaque soir, il guette, cherche dans la foule absorbée un visage, celui d'un garçon au sourire légèrement de biais, à l'air toujours surpris ; personne ne sait qu'il passe en revue ces gens, minutieusement, attentivement, car il ne peut toujours pas accepter que son fils soit parti ; son fils se trouve forcément quelque part ; la question est simplement de savoir où).

Il se cache un œil, puis l'autre, et regarde la ville. C'est un jeu : un œil voit au loin, l'autre ce qui se trouve près de lui. D'ordinaire, ses yeux travaillent de concert, lui permettent de tout voir. Mais lorsqu'on les sépare, chaque œil ne voit que ce qu'il peut : le premier, au loin ; le deuxième, à proximité.

À proximité : les mailles croisées de la cape de Condell, le bord du bateau léché par les vagues, le tourbillon des rames. Au loin : l'éclat givré des étoiles, débris de verre sur soie noire, Orion éternel chasseur, une barge se heurtant, stoïque, aux flots, un groupe de gens accroupis au bord du quai – une femme entourée de plusieurs enfants, parmi lesquels un presque aussi grand que sa mère (aussi grand que Susanna, maintenant ?) ; le plus jeune est un bébé dans une écharpe (trois, lui-même en a eu trois, si mignons, mais il n'en reste plus que deux à présent).

Il change d'œil, rapidement. La femme et ses enfants installés pour

leur pêche de nuit (si près de l'eau, trop près, assurément) ne sont plus que des formes indistinctes, de vulgaires traits de plume.

Il bâille ; sa joue craque comme une coquille de noix qu'on casse. Il leur écrira, demain peut-être. S'il dispose du temps. Car il y a d'abord ces pages qu'il faut achever, et l'homme qu'il doit voir à quai ; il y a son propriétaire à payer ; et cet essai à faire passer à une nouvelle recrue, car le jeune homme de la troupe est devenu trop grand, sa voix tremble, sa barbe commence à pousser (et quelle souffrance que de le voir grandir ainsi, devenir un homme, sans rien faire, sans effort, mais jamais il ne le dirait, jamais il ne laisserait comprendre à quiconque qu'il évite ce garçon, qu'il ne lui parle jamais, qu'il déteste poser son regard sur lui).

Il se débarrasse de son manteau, ferme les deux yeux. Brusquement, il a chaud. Les routes sont peu fréquentées à cette époque. Il sait qu'il devrait y aller. Mais quelque chose le retient, comme si ses chevilles étaient attachées au sol. La cadence de son travail à Londres – écrire, répéter, fabriquer les décors, écrire de nouveau – est si fluide, si intense que trois ou quatre mois peuvent s'écouler sans même qu'il s'en aperçoive. Une crainte le tenaille, omniprésente, celle de ne plus pouvoir remonter sur cette roue en mouvement s'il en descend. De perdre sa place ; cela se produit, parfois. Mais la magnitude, la profondeur du chagrin de sa femme exerce sur lui une attraction invincible, pareille à un violent courant duquel il ne doit pas s'approcher, car il l'aspirerait, le plongerait sous l'eau. Se tenir à distance est le seul moyen de survivre. S'il s'enfonçait sous la surface, il les entraînerait avec lui.

S'il demeure au centre de cette vie, à Londres, rien ne pourra l'atteindre. Ici, sur ce bateau, dans cette ville, dans cette peau, il lui serait presque possible de croire que s'il rentrait, il les trouverait là-bas comme avant, bien portants, trois enfants dormant dans leur lit.

Il retire ses mains de ses yeux, lève la tête en direction des toits dépareillés des maisons, sombres pyramides dominant les flots mouvants, infatigables. Il ferme l'œil qui regarde au loin. De l'autre, il contemple la ville floue, embuée.

Susanna et sa grand-mère, dans le petit salon, découpent des draps pour en faire des torchons. L'après-midi s'écoule lentement ; à chaque passage de l'aiguille, à chaque sortie du fil, Susanna se répète que

la fin de la journée se rapproche. L'aiguille glisse entre ses doigts, le feu crépite doucement, le sommeil tente de s'emparer d'elle, recule, s'approche de nouveau.

Est-ce là ce que l'on ressent avant de mourir, cette impression qu'une chose approche que l'on ne peut éviter ? Cette idée, sortie de nulle part, lui tombe dessus comme une goutte de vin dans l'eau, pour répandre dans son esprit une tache rouge sombre, diffuse.

Elle remue sur sa chaise, s'éclaircit la gorge, rapproche son visage de l'aiguille.

« Quelque chose ne va pas ? lui demande sa grand-mère.

— Non, merci », répond Susanna sans lever les yeux.

Combien de torchons y aura-t-il encore à confectionner ? Susanna et sa grand-mère sont à pied d'œuvre depuis midi ; le travail, semble-t-il, ne s'achèvera jamais. Sa mère les a aidées, un moment, ainsi que Judith, mais la première a disparu dans la maison d'à côté lorsqu'un client à la recherche d'un remède contre les ulcères a frappé, tandis que la seconde s'en est retournée à ses autres passe-temps : parler à des pierres ; dessiner sur le sol des formes incompréhensibles, de sa main gauche, à la craie. Ramasser les plumes du pigeonier pour les tresser.

Derrière elles, Agnes entre dans le petit salon.

« Lui as-tu donné un remède ? demande Mary.

— En effet.

— Et t'a-t-il payée ? »

Sans même bouger la tête, Susanna voit, du coin de l'œil, que sa mère hausse les épaules et se tourne vers la fenêtre. Mary soupire, puis plante l'aiguille dans son morceau de tissu.

Agnes reste immobile, une main sur la hanche. Son corps flotte dans sa robe, ce printemps. Ses poignets sont maigres, ses ongles rongés.

Mary – Susanna le sait – pense que le deuil est une chose nécessaire, mais qu'il vient un moment où l'on doit prendre sur soi. Mary pense que certaines personnes en font trop. Que la vie continue.

Susanna coud. Coud, coud. Sa grand-mère demande à sa mère, Où est Judith, comment s'en sortent les bonnes au lavoir, s'est-il mis à pleuvoir, ne trouves-tu pas que les journées paraissent plus longues, les voisins n'ont-ils pas été aimables de reconduire ce faon égaré dans la forêt ?

Agnes, toujours tournée vers la fenêtre, ne répond pas.

Mary continue son discours, parle de la lettre que le père de Susanna leur a envoyée, de sa tournée prochaine avec sa troupe, de son angine de poitrine – causée par les émanations du fleuve –, mais il est désormais guéri.

Agnes inspire sèchement, se tourne vers elles. Son visage est tourmenté, éreinté.

« Oh, s'exclame Mary en portant une main à sa joue. Tu m'as fait peur. Je ne sais quel...

— Avez-vous entendu ? » demande Agnes.

Tout le monde s'arrête de bouger et dresse l'oreille, la tête penchée sur le côté.

« Entendu quoi ? » répond Mary.

Ses sourcils commencent à se nouer.

« Ça... dit Agnes, le doigt levé. Là ! Avez-vous entendu ?

— Je n'entends rien, rétorque Mary.

— Des coups. »

Agnes s'en va à grands pas jusqu'au foyer, pose une main sur le manteau de la cheminée.

« Des bruissements. » Elle s'éloigne de la cheminée pour se rendre devant l'archebanc, puis lève la tête. « Un bruit bien distinct. Ne l'entendez-vous pas ? »

Mary laisse passer un long silence.

« Non, répond-elle. Ce n'est sans doute rien de plus qu'une corneille dans la cheminée. »

Agnes sort du salon.

Susanna reprend le drap dans une main, son aiguille dans l'autre.

Peut-être qu'à force d'enchaîner les points, régulièrement, tout cela finira par passer.

Judith est dans la rue. Le chien d'Edmond est avec elle ; couché sur le flanc, il se prélassait au soleil, une patte en l'air, pendant que Judith nouait dans les poils de son échine un ruban vert. Il lève vers elle des yeux confiants, patients.

Le soleil lui chauffe la peau, l'éblouit ; voilà sans doute la raison pour laquelle elle ne remarque pas la silhouette qui arrive sur Henley Street : celle d'un homme marchant vers elle, chapeau à la main, sac sur le dos.

Cet homme l'appelle. Judith lève la tête. Il agite la main. Et avant même d'avoir prononcé son nom dans sa tête, elle accourt vers lui, suivie par le chien bondissant, car cette surprise est bien plus excitante que de nouer un ruban, et l'homme l'a attrapée dans ses bras, la fait virevolter, lui dit, Ma petite sirène, ma petite Jude, et Judith rit si fort qu'elle ne peut plus respirer, quand soudain, cette pensée la frappe : elle ne l'a pas vu depuis...

« Mais où étais-tu ? lui demande-t-elle en le repoussant, tout à coup furieuse, en larmes. Tu es parti si longtemps. »

Il voit peut-être sa colère, mais ne le montre pas. Il attrape son sac par terre, gratte le chien derrière les oreilles, attrape Judith par la main et l'emmène en direction de la maison.

« Où sont-ils tous passés ? » claironne-t-il de sa voix la plus grosse, la plus forte.

Un dîner. Ses frères, ses parents, Eliza et son mari, Agnes et les filles, tous serrés autour de la table. Mary a coupé la tête de l'une des oies en son honneur – ses braillements et ses hurlements perçants ont été terribles à entendre. Sa carcasse, démembrée et déchiquetée, trône désormais au centre de la table.

Il raconte une histoire dans laquelle il est question d'un aubergiste, d'un cheval et du bief d'un moulin. Ses frères rient, son père tape du poing sur la table ; Edmond chatouille Judith, lui fait pousser des cris aigus ; Mary rabroue Eliza pour une raison inconnue ; le chien saute pour attraper les morceaux de viande que lui jette Richard, aboyant à chaque fois. L'histoire atteint son point d'orgue – quelque chose à voir avec un portail resté ouvert, croit comprendre Agnes. Tout le monde est hilare. Agnes regarde son mari, assis de l'autre côté de la table.

Il y a quelque chose, quelque chose de changé en lui. Elle ne saurait dire quoi. Ses cheveux sont plus longs, mais il ne s'agit pas de cela. Un second anneau s'est ajouté à son oreille, mais ce n'est pas non plus cela. Sa peau a pris le soleil, et il porte une chemise qu'elle ne connaissait pas, avec des manches longues et bouffantes. Mais ce n'est rien de tout cela.

Eliza a pris la parole. Agnes la regarde pendant quelques instants, puis se retourne vers son mari. Ce dernier écoute sa sœur. Ses doigts, luisants de graisse, triturent un morceau de croûte dans son assiette. Agnes entend encore les plaintes du volatile, ses cris perçants, revoit

l'oie s'enfuir en courant, sans tête, comme si la pauvre pouvait encore sauver sa peau, s'en sortir. Son mari semble absorbé par les paroles de sa sœur ; il se penche légèrement en avant. L'un de ses bras entoure la chaise de Judith.

Son absence a pratiquement duré un an. L'été est revenu, l'anniversaire de la mort de leur fils arrivera bientôt. Agnes peine à croire qu'il puisse en être ainsi, et pourtant.

Elle le regarde, le regarde fixement. Le voilà de retour parmi eux, distribuant des étreintes, parlant fort, sortant des cadeaux de sa besace : des peignes, des pipes, des mouchoirs, un écheveau de laine vive, et pour elle un bracelet en argent martelé, fermé par un rubis.

Ce bijou est plus précieux que tous ceux qu'Agnes a jamais possédés, avec des entrelacs gravés à l'eau-forte et un berceau pour loger la pierre précieuse. Elle n'ose imaginer le prix qu'un tel cadeau a dû lui coûter ni la véritable raison pour laquelle son mari a dépensé cet argent, lui qui ne gaspille jamais un penny, qui veille si soigneusement sur sa bourse depuis que son père a connu la ruine. Elle triture le bijou, le fait tourner autour de son poignet tout en regardant son mari, assis là en face d'elle.

Ce bracelet, s'aperçoit-elle, dégage quelque chose de mauvais, comme de la vapeur. Le métal lui a d'abord paru trop froid, comme indifférent, insensible au contact de sa peau. Il lui semble à présent trop chaud, trop serré. Son œil rouge la regarde, plein de hargne. Quelqu'un de triste a porté ce bijou, devine-t-elle, quelqu'un qui n'apprécie guère Agnes, lui en veut. Ce bracelet porte en lui le mauvais sort, la malchance, brille d'un éclat terne. Quiconque le possédait avant elle lui veut du mal.

Eliza, tout en terminant son récit, se rassoit en souriant. Le chien est allé s'installer sous la fenêtre ouverte. John attrape la carafe de houblon et se ressert.

Agnes observe son mari quand tout à coup, elle sent cette chose, palpable, odorante. Là, partout sur lui, sur sa peau, dans ses cheveux, sur son visage, sur ses mains, comme si un animal l'avait piétiné, laissant sur lui des traces de pattes. Son mari est couvert de traces d'autres femmes.

Elle baisse les yeux vers son assiette, vers ses propres mains, ses propres doigts, leurs bouts calleux, sillonnés par ces dessins en spirale, en tourbillon, elle regarde les jointures de ses doigts, les cicatrices et

les veines sur le dessus de sa main, ces ongles qu'elle ronge dès l'instant où ils repoussent. Pendant quelques secondes, la nausée lui monte à la gorge.

Elle arrache le bracelet de son poignet. Elle regarde le rubis, le tient tout près de son visage, et se demande ce qu'il a vu, d'où il provient, comment cette pierre est tombée entre les mains de son mari. Ce rouge est intime, profond – une goutte de sang gelée. Lorsqu'elle relève la tête, son mari la regarde droit dans les yeux.

Elle pose le bracelet sur la table, soutient son regard. Pendant quelques instants, il semble dérouté. Il regarde le bracelet, la regarde elle, puis de nouveau le bijou ; il se lève à moitié de sa chaise, comme prêt à parler. Puis le rouge lui monte au cou, aux joues. Sa main se lève, semble se tendre vers elle, mais il la laisse tomber.

Sans mot dire, Agnes se lève et quitte la salle à manger.

Le soir venu, il s'en va la trouver, juste avant le coucher du soleil. Elle est partie à Hewlands s'occuper de ses abeilles, arracher les mauvaises herbes, cueillir des boutons de camomille.

Elle le voit approcher sur le sentier. Il a revêtu sa plus belle chemise, son chapeau tressé, ainsi que le vieux gilet resté accroché au dos de leur porte.

Elle refuse de le regarder arriver, détourne volontairement la tête. Ses doigts continuent à prélever les fleurs à la tête jaune, puis à les faire tomber dans le panier à ses pieds.

Il s'arrête devant la rangée de ruches.

« Je t'ai apporté ceci », dit-il.

Il tient un châle entre ses mains. Elle tourne la tête, regarde le châle pendant quelques instants, mais ne dit rien.

« Si tu avais froid.

— Ce n'est pas le cas.

— Eh bien, dit-il en déposant délicatement le vêtement sur la ruche la plus proche. Je te le laisse, s'il peut t'être utile. »

Agnes retourne à ses fleurs. Elle cueille un, deux, trois, quatre boutons.

Son pas se rapproche, fait bruisser l'herbe jusqu'à ce qu'il se trouve à côté d'elle et la surplombe. Du coin de l'œil, Agnes aperçoit ses bottes. Une soudaine envie d'en percer le bout la prend. Frapper, frapper de la pointe de son couteau, jusqu'à ce que ses orteils en

dessous se disloquent. Elle le voit déjà bondir, hurler.

« De la consoude ? » demande-t-il.

Impossible de comprendre ce qu'il veut dire, ce qu'il sous-entend. Comment ose-t-il venir ici, lui parler de fleurs ? Rengaine ton ignorance, voudrait-elle lui cracher, et tes bracelets et tes belles bottes brillantes, retourne donc à Londres et restes-y. Ne reviens plus.

Ses mains s'agitent à présent, montrent son panier. Il lui demande si ces fleurs sont des fleurs de consoude, ou bien des pensées ou...

« Camomille, parvient-elle à lâcher – sa voix lui semble lourde et creuse.

— Ah. Bien sûr. Et voilà la consoude, n'est-ce pas ? » dit-il en désignant un petit bosquet de partenelle.

Elle secoue la tête, elle-même surprise en se découvrant étourdie, près de tomber dans l'herbe au moindre mouvement.

« Non, dit-elle en pointant un doigt couvert de taches jaune-vert en direction d'un autre bosquet. Elle se trouve ici. »

Son mari acquiesce vigoureusement, attrape entre ses doigts une tige de lavande, en masse le bout, puis sent sa main en poussant des soupirs de plaisir exagérés.

« Les abeilles se portent bien ? »

Il reçoit un hochement de tête, un seul, en guise de réponse.

« La récolte de miel a été bonne ? »

— Je ne le sais pas encore.

— Et... » Il lève un bras en direction de la ferme. « Ton frère ? Comment se porte-t-il ? »

Elle lève son visage vers lui, pour la première fois depuis son arrivée. Cette conversation ne peut durer une seconde de plus. Encore un seul commentaire sur ses fleurs, sur la ferme, les abeilles, et Agnes ignore comment elle pourrait réagir. Le pousser sur une ruche, peut-être. S'enfuir en courant vers Hewlands, vers Bartholomew, vers le havre vert sombre de la forêt et refuser d'en sortir.

Il parvient à soutenir son regard perçant le temps d'une respiration, puis détourne la tête.

« Tu ne peux pas me regarder dans les yeux ? » demande-t-elle.

Il se frotte le menton, soupire, puis s'assoit maladroitement par terre, auprès d'elle, avant d'enfouir la tête dans ses mains. Agnes laisse son couteau glisser par terre. Mieux vaut ne pas le garder à la main.

Ils restent ainsi, côte à côte, mais tournés dans deux directions

opposées. Elle ne sera pas celle qui parlera en premier. Laissons-le choisir ce qu'il dira, pense-t-elle, lui qui manie si bien les mots et dont on loue, dont on admire les beaux discours. Agnes a décidé d'attendre. Ce n'est pas elle, après tout, qui a causé ce problème, cette brèche dans leur mariage. À lui, donc, de répondre de ses actes.

Le silence enfle ; il s'étire, les enveloppe tous les deux ; il possède maintenant une silhouette, une forme, des tentacules qui s'agitent, comme les fils d'une toile d'araignée détruite. Elle ressent chacun de ses souffles, chacun de ses mouvements lorsqu'il croise les bras, se gratte le coude, repousse une mèche de son front.

Les jambes repliées sous ses fesses, Agnes ne bouge pas, laisse le feu rougeoier, consumer, creuser ce qui reste encore en elle. Pour la première fois, elle n'éprouve pas ce besoin irréprensible de le toucher, de poser la main sur lui – mais plutôt l'inverse. Son corps semble émettre une force qui la repousse, l'incite à se replier sur elle-même. Comment pourra-t-elle un jour poser à nouveau sa main là où une autre femme a posé la sienne ? Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? Comment a-t-il pu partir, juste après la mort de son fils, pour aller chercher du réconfort auprès d'inconnues ? Comment ose-t-il lui revenir avec toutes ces empreintes sur lui ?

Elle ne parvient pas à comprendre que son mari ait pu se tourner vers une autre. Elle-même n'a jamais imaginé un autre homme dans son lit, un autre corps, une autre peau, une autre voix ; cette simple idée l'écoeure. Tandis qu'ils se trouvent assis là, elle se demande s'il lui sera un jour possible de le toucher à nouveau, se demande s'il ne vaudrait pas mieux qu'ils vivent désormais séparés pour de bon et quelle est cette femme qui, à Londres, a pris son cœur et l'a gardé pour elle. Elle se demande de quelle manière son mari lui dira tout cela, quels sont les mots qu'il choisira.

Il s'éclaircit la gorge. Elle l'entend prendre une inspiration. Il s'apprête à parler ; elle se prépare. Le moment est arrivé.

« Penses-tu souvent à lui ? » dit-il.

Pendant quelques instants, Agnes reste abasourdie. Elle attendait des comptes, une explication, peut-être des excuses pour ce qu'il a fait. Elle s'attendait à entendre, Nous ne pouvons continuer ainsi, mon cœur appartient à une autre, je ne reviendrai plus. « Lui » ? Pense-t-elle souvent à lui ? Mais à qui donc ?

Brusquement, elle comprend et se tourne vers lui. Son visage est

caché par ses bras croisés, sa tête pend. Sa posture transpire tellement la tristesse, le chagrin, qu'elle manque de s'approcher de lui et de le serrer dans ses bras pour le consoler. Puis elle se souvient qu'il ne le faut pas, qu'elle ne le peut.

À la place, elle regarde une hirondelle virevolter et filer au ras des plantes, à la recherche d'insectes, avant de s'élever vers la forêt. Non loin d'eux, les arbres inspirent, expirent, leurs branches lourdes de feuilles frémissent sous la brise.

« Constamment. Il est encore là et il n'y est plus, répond-elle en pressant son poing contre son cœur. Évidemment. »

Il reste silencieux, mais en jetant un coup d'œil vers lui, Agnes voit qu'il acquiesce.

« Je me suis rendu compte, fait alors sa voix étouffée, que je passe mon temps à le chercher. À me demander où il se trouve. Une roue semble tourner dans ma tête, sans jamais s'arrêter. Quoi que je fasse, où que je me trouve, cette question me hante : où est-il, où ? Il ne peut s'être volatilisé. Il se trouve forcément quelque part. Il me faut simplement trouver où. Alors je le guette partout, dans chaque rue, dans chaque foule, dans chaque parterre de spectateurs. C'est cela qui m'occupe, lorsque je regarde le public : j'essaie de le trouver – lui, ou quelqu'un de semblable. »

Agnes hoche la tête. L'hirondelle revient en arrière, comme si elle avait oublié de leur délivrer un important message, même si leur langage n'est pas le même. Ses joues passent devant eux dans un éclair pourpre, mélangé au bleu-violet de sa tête. À la surface du bol d'eau posé à côté d'Agnes passe le reflet d'un troupeau de nuages indolents.

Sa voix rauque et abattue s'élève de nouveau.

« Qu'as-tu dit ? » lui demande Agnes.

Son mari répète quelque chose.

« Je ne t'ai pas entendu.

— J'ai dit, reprend-il en levant la tête – elle voit que son visage est sillonné de larmes –, que je crains de perdre la raison. Même un an après.

— Un an n'est rien, répond-elle en ramassant un bouton de camomille. Un an n'est qu'une heure ou un jour. Nous ne cesserons jamais de le chercher. Je crois que je ne le souhaite même pas. »

Il rompt la distance qui les sépare et lui attrape la main. Les fleurs dans la paume d'Agnes se broient. L'air s'emplit de l'odeur poudreuse

du pollen. Elle tente de s'écarter, mais il la retient.

« Je suis désolé », dit-il.

Elle tire son poignet, cherche à se dégager. Sa force, son insistance la surprennent.

Il prononce son nom – la dernière syllabe comporte une interrogation.

« M'entends-tu ? Je suis désolé.

— Pour quoi ? dit-elle entre ses dents en tirant une dernière fois, vainement, avant de laisser pendre sa main.

— Pour tout. » Il pousse un soupir irrégulier, tremblant. « Tu ne viendras donc jamais vivre à Londres ? »

Agnes le regarde, regarde cet homme qui a emprisonné sa main, le père de ses enfants. Elle secoue la tête.

« Nous ne pouvons pas. Judith ne survivrait pas. Tu le sais bien.

— Elle pourrait. »

Un bêlement retentit au loin, porté par le vent. Tous les deux tournent la tête vers le bruit.

« Prendrais-tu ce risque ? » demande-t-elle.

Il ne répond pas, mais continue à la serrer. Agnes tord le poignet, retourne sa main de manière à pouvoir saisir le muscle de son mari entre son pouce et son index, son regard planté dans le sien. Un sourire crispé se dessine sur ses lèvres, mais il ne retire pas sa main. Ses yeux sont humides, ses cils dressés comme des pics.

Elle appuie sur le muscle, appuie, appuie, comme pour en extraire le jus. Elle sent d'abord du bruit : des voix, nombreuses, fortes, douces, menaçantes, directives. L'esprit de son mari est habité par une cacophonie, par des querelles, par des discussions qui se recouvrent, des pleurs, des cris, des glapissements et des murmures, comment peut-il le supporter, et voilà les autres femmes, Agnes les sent, leurs cheveux lâchés, les empreintes de leurs mains en sueur, cette vision l'écoeure, lui donne envie de le lâcher, de le pousser, mais elle continue à serrer, il y a aussi de la peur, une peur immense, peur d'un grand voyage, et quelque chose aussi en rapport avec l'eau, la mer peut-être, une envie d'horizons lointains, de contempler le large, et sous tout cela, derrière, Agnes perçoit encore autre chose, un gouffre, un vide, un abysse, noir et tellement profond qu'il siffle, et tout au fond, une chose qu'elle n'avait jamais sentie auparavant : son cœur, ce gros muscle écarlate qui bat, effréné, rapide mais constant,

à l'intérieur de sa poitrine. Il semble si près, si présent qu'Agnes a l'impression qu'il lui suffirait de tendre la main pour pouvoir le toucher.

Le regard de son mari est toujours planté sur elle lorsqu'elle le relâche. La main d'Agnes se niche, inerte, au creux de la sienne.

« Qu'as-tu vu ? lui demande-t-il.

— Rien. Ton cœur.

— Ce n'est rien ? dit-il, faussement outré. Rien ? Comment peux-tu dire une chose pareille ? »

Elle lui sourit, fait semblant de lui sourire, mais il lui prend alors la main et la pose sur sa poitrine.

« Et ce n'est pas mon cœur que tu as vu, lui dit-il. Mais le tien. »

Il la réveille, cette nuit-là, interrompant un rêve dans lequel un œuf, un gros œuf, est posé au fond d'un cours d'eau claire ; Agnes le regarde depuis un pont, plongé au milieu des courants forcés de le contourner.

Ce rêve est si réaliste qu'elle met une minute à se rendre compte de ce qui lui arrive, que son mari s'est accroché à elle, la tête enfouie dans ses cheveux, les bras autour de sa taille, et lui répète qu'il est désolé.

Pendant un long moment, Agnes ne répond pas, s'abstient de réagir, de lui rendre ses caresses. Il ne peut plus s'arrêter. Les mots se déversent de lui comme de l'eau. Comme l'œuf, Agnes demeure immobile au milieu du courant.

Sa main finit par se poser sur son épaule. Agnes sent le creux, la grotte formée par sa propre paume. Son mari saisit son autre main, la presse contre son visage ; elle sent contre sa peau la dureté de sa barbe, ses baisers impérieux, insistants.

Rien ne pourra l'arrêter, le détourner de son but, de sa destination. Il attrape sa chemise de nuit, tire dessus, froisse le tissu dans sa main en jurant, en blasphémant devant la résistance qu'il lui oppose, jusqu'à ce qu'il parvienne à la lui retirer, jusqu'à ce qu'Agnes rie de lui, puis son corps la recouvre, l'emprisonne ; Agnes a l'impression de s'être scindée, d'être un corps à part, elle se dissout, ses pensées s'envolent, elle ne sait plus à qui appartiennent cette peau, ce bras, cette jambe, ces cheveux dans sa bouche, ne sait plus à qui appartient le souffle qui s'échappe de sa bouche et y rentre.

« J'ai une demande à te faire », lui dit-il, après, une fois allongé à côté d'elle.

Elle tient une mèche à lui qu'elle enroule, enroule entre ses doigts. Les autres femmes se sont effacées pendant l'acte, se sont éloignées d'elle, mais les voilà de retour, là, juste derrière le baldaquin, jouant des coudes, frottant leurs mains et leurs corps contre les tentures, le bas de leurs jupons balayant le sol.

« Une demande en mariage ? demande-t-elle.

— Je crains, dit-il en posant un baiser dans son cou, sur son épaule, sa poitrine, qu'il ne soit un peu tard pour cela, et par ailleurs — aïe ! Que te prend-il, femme ? Veux-tu m'arracher les cheveux de la tête ?

— Possible. » Agnes tire une nouvelle fois. « Cela ne te ferait pas de mal de te souvenir de notre mariage. De temps en temps. »

Il lève la tête et soupire.

« Je m'en souviens. J'y pense. » Du bout des doigts, il lui caresse le visage. « Ne veux-tu pas entendre ma demande ?

— Non. »

Un désir vicieux de gâcher l'annonce qu'il voudrait lui faire s'empare d'elle. Elle ne le laissera pas s'en sortir aussi facilement, ne lui laissera pas croire que tout cela n'a pas d'importance pour elle, comme cela semble être le cas pour lui.

« Eh bien, bouche-toi les oreilles, car je parlerai, que tu le veuilles ou non. Ainsi donc... »

Ses mains se lèvent vers ses oreilles, mais son mari, d'un geste vif, les saisit.

« Lâche-moi, siffle-t-elle.

— Je ne te lâcherai pas.

— Lâche-moi, te dis-je.

— Je veux que tu m'écoutes.

— Et je ne le veux pas.

— J'avais dans l'idée, dit-il en libérant ses mains, en l'attirant près de lui, d'acheter une maison. »

Elle se tourne vers lui, mais l'obscurité qui les enveloppe est trop épaisse, trop absolue, trop profonde.

« Une maison ?

— Pour toi. Pour nous.

— À Londres ?

— Non, répond-il avec agacement. À Stratford, bien entendu. Tu dis toi-même qu'il te faut rester ici, avec les filles.

— Une maison ? répète-t-elle.

— Oui.

— Ici ?

— Oui.

— Possèdes-tu l'argent nécessaire ? »

Elle l'entend sourire, entend le léger claquement de ses lèvres qui se décollent de ses dents. Il lui prend la main, l'embrasse entre chaque mot.

« Je l'ai. Et même plus.

— Comment ? » Agnes retire sa main. « Est-ce vrai ?

— Oui.

— Comment est-ce possible ?

— Tu sais, dit-il en se laissant tomber sur le matelas. Le plaisir que j'ai toujours eu à te surprendre ne s'est pas émoussé. Ce plaisir rare, exceptionnel.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu n'as pas idée de ce que peut être la vie auprès de quelqu'un comme toi, répond-il.

— Comme moi ?

— Quelqu'un qui sait tout sur vous, avant qu'on le sache soi-même. À qui un seul regard suffit pour deviner vos plus grands secrets. Capable d'anticiper la moindre de vos paroles – et même ce que l'on ne dit pas. Cette vie, dit-il, est tout à la fois une joie et une malédiction. »

Elle hausse les épaules.

« Que veux-tu que j'y fasse ? Je n'ai jamais...

— Je possède de l'argent, dit-il en l'interrompant, dans un murmure, les lèvres tout près de son oreille. Beaucoup d'argent.

— Est-ce vrai ? » Agnes se redresse, stupéfaite. Certes, ses lettres laissaient transparaître que ses affaires prospéraient, mais son étonnement reste grand. Elle revoit furtivement ce bracelet coûteux, qu'elle a enfoui sous un tas de cendres et d'os de dinde, enveloppé dans une peau et enterré sous le poulailler. « D'où vient donc tout cet argent ?

— Ne dis rien à mon père.

— À ton père ? répète-t-elle. Naturellement. Mais je...

— Accepterais-tu de quitter cette maison ? » Sa main se pose dans son dos. « J'aimerais que tu partes, que tu emmènes les filles, j'aimerais vous cueillir pour vous replanter dans un autre endroit. J'aimerais vous éloigner de toute cette... je vous veux ailleurs, dans un nouveau lieu. Mais accepterais-tu de partir d'ici ? »

Agnes réfléchit. Retourne la proposition dans sa tête. S'imagine dans une nouvelle maison, pourquoi pas un cottage avec une chambre ou deux, en bordure de la ville, avec ses filles. Un carré de terre pour cultiver des plantes ; quelques fenêtres par lesquelles le regarder.

« Il n'est pas là », finit-elle par répondre. La main de son mari se trouve toujours dans son dos. Elle tente de garder son calme, mais sa colère dégoutte entre chaque mot. « J'ai cherché partout. J'ai attendu. J'ai guetté. J'ignore où il se trouve, mais il n'est pas là. »

De nouveau, il l'attire vers elle. Ses gestes sont doux, précautionneux, comme si son corps était un objet susceptible de se casser. Il tire la couverture sur elle.

« Je m'occupe de tout », dit-il.

Son mari délègue l'achat à Bartholomew. Il ne peut confier cette tâche, lui explique-t-il dans une lettre, à l'un de ses frères, de crainte que son père ne se mêle à l'affaire.

Bartholomew réfléchit à sa requête. Il pose la lettre sur le rebord de sa cheminée, y jette un coup d'œil de temps à autre tandis qu'il prend son petit déjeuner.

Perturbée par l'arrivée de ce pli sur le pas de leur porte, Joan fait les cent pas dans la salle à manger, demande ce qu'il contient, s'il provient de « cet homme », comme elle désigne le mari d'Agnes. Elle exige de savoir, clame qu'il s'agit de son droit. Il souhaite leur emprunter de l'argent, n'est-ce pas ? Son aventure à Londres s'est donc mal terminée ? Joan en était sûre, savait depuis le jour où elle a posé les yeux sur lui que ce jeune homme était voué à l'échec. Qu'Agnes ait jeté son dévolu sur un bon à rien pareil lui cause toujours de la peine. Il demande donc de l'argent à Bartholomew, n'est-ce pas ? Joan espère que ce dernier n'envisage pas une seule seconde d'accepter. Bartholomew doit se concentrer sur la ferme, sur ses enfants, sans parler de ses frères et sœurs. Il sera bien avisé de suivre ses conseils. Mais l'écoute-t-il ? L'écoute-t-il seulement ?

Bartholomew continue à manger son porridge en silence, comme

s'il ne l'entendait pas. Sa cuillère plonge, ressort, plonge, ressort. Sa femme, nerveuse, fait déborder le lait. Une moitié tombe par terre, l'autre sur le feu, si bien que Joan la rabroue, lui ordonne de se mettre à quatre pattes par terre pour nettoyer. Un enfant commence à pleurer. La femme de Bartholomew tente de raviver le feu.

Bartholomew met de côté le restant de son petit déjeuner. Il se lève, laissant piailler la voix de Joan dans son dos, comme le chant d'un étourneau. Il enfonce son chapeau sur sa tête et sort de la ferme.

Il s'en va vers l'est, vers une plaine où la terre s'est presque transformée en marécage depuis peu. Puis il revient.

Sa femme, sa belle-mère et les enfants l'assaillent en lui demandant, S'agit-il de mauvaises nouvelles de Londres ? S'est-il passé quelque chose ? Joan, bien sûr, a ouvert la lettre, l'a fait passer de main en main à la ferme, mais ni elle ni la femme de Bartholomew ne savent lire. Certains de ses enfants sont lettrés, mais n'ont pu déchiffrer l'écriture de leur mystérieux oncle.

Bartholomew continue d'ignorer les questions des femmes. Il s'en va chercher une feuille de papier et une plume. Il trempe la plume dans l'encre et, la langue fermement pointée au-dehors, répond à grand-peine à son beau-frère. Oui, lui dit-il, je t'aiderai.

Plusieurs semaines s'écoulent avant qu'il ne s'en aille trouver sa sœur. Il la cherche, d'abord chez elle, puis au marché, pour enfin la débusquer à une adresse que lui indique la femme du boulanger – un petit cottage sombre sur la route, près du moulin.

Au moment où Bartholomew ouvre la porte, Agnes est en train d'appliquer un cataplasme sur la poitrine d'un vieil homme couché sur une paille en jonc. La pièce baigne dans la pénombre ; il distingue le tablier de sa sœur, le rond blanc de sa coiffe ; l'odeur âcre de l'argile flotte dans l'air, mêlée à celle de l'humidité qui imprègne le sol crasseux, et autre chose également – l'odeur de maturation de la maladie.

« Attends-moi dehors, lui dit-elle doucement. Je ne tarderai pas. »

Il retourne dans la rue en faisant claquer ses gants sur sa cuisse. Une fois Agnes sortie, il s'éloigne de la maison du malade.

Tandis qu'ils cheminent en direction de la ville, Agnes le regarde ; Bartholomew la sent lire en lui, palper son humeur. Quelques instants plus tard, il tend le bras pour lui prendre son panier. Il aperçoit

dedans un morceau de tissu à l'intérieur duquel sont enroulés une plante séchée, un flacon scellé, des champignons ainsi qu'une bougie à moitié consumée. Il réprime un soupir.

« Il n'est pas bon de t'aventurer dans ce genre d'endroit », lui dit-il alors qu'ils approchent du marché.

Agnes retrousse ses manches, sans rien dire.

« Tu as tort, insiste-t-il, bien que sachant pertinemment qu'il gaspille sa salive. Ta propre santé passe en priorité.

— Cet homme est mourant, Bartholomew, répond-elle simplement. Il n'a personne. Sa femme, ses enfants. Ils sont tous morts.

— À quoi bon tenter de le guérir, alors ?

— Je n'espère rien. » Elle se tourne vers lui, le foudroie du regard. « Je lui facilite simplement le passage, je soulage ses douleurs. N'est-ce pas ce que nous méritons tous, quand vient notre dernière heure ? »

Elle tente de récupérer son panier, mais Bartholomew refuse de le lâcher.

« Pourquoi es-tu de si méchante humeur aujourd'hui ? lui demande-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

— C'est à cause de Joan, dit-elle en abandonnant l'idée de reprendre son panier, avant de darder sur lui un regard perçant. N'est-ce pas ? »

Bartholomew prend une inspiration, puis change le panier de main afin de le mettre hors de portée de sa sœur une bonne fois pour toutes. Il n'est pas venu la voir pour discuter de Joan, mais comment a-t-il pu croire qu'Agnes ne remarquerait pas son humeur maussade ? Une dispute a éclaté avec elle ce matin, pendant le petit déjeuner, finit-il par avouer. Voilà des années qu'il met de l'argent de côté afin de pouvoir un jour agrandir la ferme, la surélever d'un étage, installer des chambres au fond – Bartholomew ne supporte plus de dormir dans la grande salle au milieu des enfants, de sa belle-mère acariâtre et de divers animaux. Depuis le début, Joan s'oppose à son projet. Ton père se contentait bien de ces murs, s'est-elle écriée en servant le porridge, ce matin, pourquoi ne pourrais-tu pas faire avec ? Pourquoi vouloir surélever le chaume, retirer le toit que nous avons au-dessus de nos têtes ?

« Souhaites-tu mon conseil ? » lui demande Agnes.

Bartholomew hausse les épaules, les lèvres pincées.

« Avec Joan, dit-elle alors qu'apparaissent les premiers étals, il faut faire semblant de vouloir le contraire de ce que l'on désire.

— Eh ? »

Agnes s'arrête devant une rangée de fromages pour saluer une femme drapée dans un châle jaune, puis poursuit son chemin.

« Fais-lui croire que tu as changé d'avis, dit-elle en passant devant lui pour zigzaguer à travers la foule. Que tu n'as pas la moindre intention de toucher à la ferme. Que ces travaux seraient trop chers, trop fastidieux. » Agnes lui jette un regard par-dessus son épaule. « Je te promets que d'ici moins d'une semaine, elle te dira qu'elle trouve la grande salle trop étroite, qu'il faut plus de chambres, et que la seule raison pour laquelle tu n'agrandis pas la ferme est que tu es un flemmard. »

Tandis qu'ils atteignent l'autre côté du marché, Bartholomew réfléchit.

« Penses-tu vraiment que cela fonctionnera ? »

Agnes le laisse revenir à sa hauteur.

« Joan n'est jamais satisfaite. Elle ne peut rester tranquille quand tout va bien autour d'elle. Son seul et unique plaisir est de rendre les autres aussi misérables qu'elle. Joan aime voir les autres malheureux. Cache-lui donc ce qui te rend heureux. Fais-lui croire que tu souhaites le contraire. Et tes vœux seront exaucés. Tu verras. »

Agnes s'apprête à tourner en direction d'Henley Street quand Bartholomew lui attrape le coude et passe son bras sous le sien, avant de la détourner de son chemin pour l'emmener vers la maison commune et la rivière.

« Continuons par ici », dit-il.

Elle hésite un moment, lui lance un regard perplexe, mais capitule en silence.

Ils passent sous les fenêtres de l'école. On entend depuis la rue des élèves réciter leurs leçons. Une formule de mathématiques, la construction d'un verbe, le vers d'un poème – Bartholomew ne parvient pas à reconnaître de quoi il s'agit. Les mots sont rythmés, scandés, pareils aux cris lointains des oiseaux du marais. Sa sœur a courbé la tête, ses épaules sont rentrées comme pour se protéger de ces jets de voix. La manière dont elle s'agrippe à lui lui fait comprendre qu'elle voudrait traverser la rue – ce qu'ils font.

« Ton mari, annonce alors Bartholomew tandis qu'ils attendent

qu'un cheval passe sur la route, m'a écrit. »

Agnes lève la tête.

« Il t'a écrit ? Quand cela ?

— Il m'a chargé d'acheter une maison pour lui et...

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Je te le dis.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt, avant que je ne...

— Veux-tu la voir ? »

Ses lèvres se pincet. Bartholomew voit qu'elle voudrait dire non, mais que sa curiosité l'emporte.

Elle décide de hausser les épaules, de feindre l'indifférence.

« Si tu en as envie, répond-elle.

— Non. Si *tu* en as envie. »

Elle hausse de nouveau les épaules.

« Peut-être un autre jour, quand... »

La main libre de Bartholomew se lève pour désigner une bâtisse de l'autre côté de la route. C'est une immense maison, la plus grande de la ville, avec une porte imposante au centre, deux étages empilés l'un sur l'autre, en angle, de sorte qu'une partie seulement de la façade se trouve tournée vers eux.

Agnes suit son doigt. Bartholomew la regarde découvrir la maison, observe les coups d'œil qu'elle jette sur chacun des pans de la façade. Les sourcils d'Agnes se froncent.

« Laquelle ? demande-t-elle.

— Celle-là.

— Cette maison-là ?

— Oui. »

Son air est inquiet.

« Mais quel côté ? Quelles pièces ? »

Bartholomew pose le panier à terre et se tortille légèrement avant de lui annoncer :

« Toutes.

— Que dis-tu ?

— Cette maison est la tienne. Tout entière. »

La nouvelle maison est le royaume du bruit. Impossible d'y entendre le silence. La nuit, Agnes arpente ses couloirs, ses escaliers, ses chambres et ses galeries, à l'affût.

Dans cette nouvelle maison, les vitres tremblent dans leurs cadres. Le souffle du vent transforme la cheminée en flûte, dont la longue et morne note résonne en permanence dans le vestibule. Les lambris craquent à la tombée de la nuit. Les chiens soupirent, se tournent en faisant grincer leur panier. Les petits pas griffus des souris résonnent derrière les murs. Les branches du grand jardin s'agitent, à l'arrière de la bâtisse.

Dans cette nouvelle maison, Susanna dort tout au fond du couloir, verrouillant sa porte pour se protéger des errances nocturnes de sa mère. Judith occupe la chambre voisine de celle d'Agnes ; elle flotte à la surface du sommeil, se réveille régulièrement, sans jamais parvenir à se laisser prendre dans ses limbes. Lorsque Agnes ouvre une porte, le grincement des gonds suffit à la faire se dresser dans son lit en demandant, Qui va là ? Les chats dorment sur ses couvertures, un de chaque côté d'elle.

Dans cette nouvelle maison, Agnes parvient à se faire croire que si elle remontait la rue, traversait le marché et ressortait sur Henley Street pour arriver devant la porte de leur dépendance, elle les trouverait comme avant : une femme avec deux filles et un fils. La petite maison ne serait pas habitée par Eliza et son mari, le chapelier, non, mais par eux, comme de juste, comme ce devrait être aujourd'hui. Le fils serait simplement plus grand, plus large de carrure, plus assuré, avec une voix plus grave. Assis à la table, les bottes posées sur une chaise, il serait en train de lui raconter sa journée d'école – car il aimait parler –, de lui relater ce que le maître a dit, quels camarades se sont fait fouetter, quels camarades ont reçu des éloges. Il serait assis là et son chapeau serait accroché derrière la porte, je meurs de faim, dirait-il, qu'y a-t-il à manger ?

Agnes laisse ce fantasme infuser. Elle le garde en elle comme un trésor caché, enveloppé, qu'elle ne sort et n'admire que dans les moments où elle se trouve seule, où elle arpente cette nouvelle et immense maison, la nuit.

Le jardin devient son terrain, son domaine. La maison est une entité à part entière, attire trop de commentaires, d'admiration et d'envie, de questions sur ce que fait son mari, sur ses affaires – est-il vrai qu'il fréquente la cour ? Cette maison excite les gens autant qu'elle les exaspère ; depuis que son mari en a fait l'acquisition, ils ne

cessent d'en parler. Ils se montrent admiratifs devant Agnes, mais cette dernière sait ce qui se dit derrière son dos : comment s'y est-il pris, lui qui n'a jamais rien su faire de ses dix doigts, ce garçon oisif, toujours le nez en l'air, d'où a-t-il sorti tout cet argent, a-t-il instauré un commerce illicite à Londres, cela n'aurait rien d'étonnant, vu son père, car comment peut-on gagner autant d'argent en travaillant dans un théâtre ?

Agnes a tout entendu. Cette nouvelle maison est un pot de confiture qui attire les mouches. Agnes vit à l'intérieur, mais elle ne sera jamais la sienne.

Dehors, en sortant par la porte de derrière, il devient possible de respirer, cependant. Agnes a planté des pommiers le long du haut mur en briques. Quatre poiriers de part et d'autre de l'allée principale, des pruniers, un sureau, un bouleau, des groseilliers, de la rhubarbe aux pieds rouges. Elle prélève une bouture sur l'églantier au bord de la rivière qu'elle plante près du mur chaud du grenier à houblon. Puis repique un sorbier à côté de la porte du jardin. Elle sème partout sur le sol des graines de camomille, de souci, d'hysope, de sauge, de bourrache et d'angélique, d'absinthe et de partenelle ; installe sept ruches dans le coin le plus éloigné ; par les chaudes journées de juillet, il est possible de les entendre bourdonner depuis la maison.

Elle transforme la vieille brasserie en une remise dans laquelle elle fait sécher les plantes et prépare les mélanges qu'elle remet aux visiteurs lorsqu'ils se présentent au petit portail pour lui demander des remèdes. Elle fait bâtir une brasserie plus grande, la plus grande de toute la ville, à l'arrière de la maison. Elle nettoie le vieux puits de la cour. Façonne un grand parterre de plantes aromatiques dont les bosquets dessinent des motifs au cœur rempli par les têtes mauves des tiges de lavande.

Le père leur rend visite dans cette nouvelle maison deux fois par an, parfois trois. La deuxième année de leur installation, il y passe tout un mois. Des émeutes se sont produites en ville, leur annonce-t-il, les gens ont faim. Dans le quartier de Southwark, de jeunes apprentis défilent, pillent les commerçants. La peste est aussi de retour à Londres, les théâtres sont fermés. Ceci n'est jamais dit à voix haute, toutefois.

Judith remarque que ce mot n'est jamais prononcé pendant ces

visites. Elle remarque que son père aime la nouvelle maison. Qu'il lui plaît d'en faire le tour, lentement, d'un pas traînant, en levant les yeux vers les cheminées et les linteaux, en fermant et en ouvrant chaque porte. Serait-il un chien, sa queue remuerait constamment. On le voit dans la cour, au petit matin, remonter les premières eaux du puits et boire. Jamais il n'a bu d'eau plus fraîche, plus délicieuse, dit-il.

Judith remarque, également, que les premiers jours, sa mère refuse de le regarder. Elle s'écarte quand il approche ; quitte la pièce quand il entre.

Mais il la suit, lorsqu'il n'est pas enfermé dans son cabinet, pour travailler. Il la suit dans la brasserie, dans le jardin. Son doigt s'accroche à sa manche. Il se poste près d'elle pendant qu'elle s'affaire dans la remise, penché pour voir son visage sous sa coiffe. Judith, accroupie au milieu du parterre de camomille au prétexte d'arracher les mauvaises herbes, le regarde tendre à sa mère un panier de pommes en souriant. Agnes le prend sans un mot et le pose à côté d'elle.

Quelques jours plus tard s'amorce une sorte de dégel, cependant. Sa mère le laisse poser une main sur son épaule lorsqu'il passe derrière sa chaise. Se moque de lui et de ses questions incessantes sur le jardin, quelles sont ces fleurs, et celles-ci, à quoi servent-elles ? Elle l'écoute tandis qu'il compare les appellations de ces plantes aux noms latins qu'il lit dans un vieux livre brandi devant lui. Elle lui prépare un élixir à base de sauge, un thé à la livèche et au genêt ; lui apporte la tasse dans son cabinet, à son bureau, et ferme la porte derrière elle ; prend son bras lorsqu'ils se promènent dans la rue. Judith entend parfois leurs rires et leurs discussions résonner à l'intérieur de la remise.

Tout se passe comme si sa mère avait besoin que son père se débarrasse de Londres et de tout ce qu'il y fait pour pouvoir l'accepter de nouveau.

Les jardins sont des lieux intranquilles ; une dynamique les anime toujours. Les pommiers tendent leurs branches jusqu'à les faire dépasser du mur. Les poiriers donnent la première année et la troisième, mais pas la deuxième. Les soucis déploient leurs pétales vifs, infailliblement, chaque année, et les abeilles quittent leurs cloches pour flotter au-dessus du tapis de fleurs et plonger dans les corolles. Les bosquets de lavande, dans le parterre, finissent par

s'emmêler, par donner du bois ; Agnes les taille et conserve les tiges, les mains imprégnées de leur parfum capiteux.

Les chats de Judith ont des chatons qui, à leur tour, font des petits. La cuisinière tente de les noyer, mais Judith ne la laisse pas faire. Certains sont emmenés à Hewlands, d'autres à Henley Street, tandis que ceux qui restent sont donnés à travers la ville, mais même ainsi, le jardin se retrouve rempli de chats plus ou moins âgés et plus ou moins grands, qui tous affichent la même queue longue et mince, la même collerette blanche, des yeux verts comme des feuilles et un corps fin, musclé, résistant.

On ne compte aucune souris dans cette maison. Même la cuisinière finit par reconnaître qu'il y a des avantages à vivre au milieu d'une dynastie de chats.

Susanna est désormais plus grande que sa mère. Elle est responsable des clés de la maison, qu'elle porte à sa taille, accrochées à un anneau. C'est elle qui tient les comptes, paie les bonnes, veille sur ce qui sort et entre sur les étagères de sa mère, supervise la fabrication de la bière et son commerce naissant. Lorsque les clients ne paient pas, Susanna leur envoie ses oncles. Elle correspond avec son père pour lui parler de leurs recettes, de leurs investissements, de la hausse des loyers demandés aux locataires de leurs terres, lui indique qui n'a pas payé, qui a du retard sur son paiement. Elle le conseille quant aux sommes d'argent à leur envoyer, aux sommes qu'il doit garder à Londres ; reste à l'affût et le prévient lorsqu'un champ, une maison ou des terres sont mis en vente. Elle prend l'initiative, en se servant de l'argent de son père, d'acheter des meubles pour la nouvelle maison : chaises, paillasses, coffres à linge, tentures, et même un nouveau lit. Sa mère, toutefois, refuse d'abandonner le sien, clame que cette couche est celle qui l'a vue se marier et qu'elle ne s'en séparera jamais. Ainsi, le grand lit tout neuf est installé dans la chambre des invités.

Judith reste près de sa mère, la garde en orbite, comme si sa proximité lui garantissait quelque chose. Quoi, Susanna l'ignore. La sécurité ? La survie ? Un but ?

Judith arrache les mauvaises herbes du jardin, se charge des commissions, range le comptoir de sa mère. Quand cette dernière lui demande d'aller lui chercher trois feuilles de laurier ou des boutons de marjolaine, Judith sait précisément où les trouver.

Toutes les plantes se ressemblent pour Susanna. Judith passe des heures avec ses chats, à les brosser, à communiquer avec eux par de petits bruits, par des ordres lancés d'une voix haut perchée. Chaque printemps, Judith a des chatons à vendre ; ils feront, dit-elle aux gens, d'excellents chasseurs de souris. Son bon visage leur inspire confiance, pense Susanna : ces yeux écartés, ce sourire doux, furtif, ce regard vif, mais dénué de toute malice.

Toute cette agitation autour du jardin fait grincer des dents à Susanna ; elle passe le plus clair de son temps à l'intérieur de la maison. Ces plantes qui demandent un entretien incessant, arracher les mauvaises herbes, les arroser, ces abeilles infernales qui bourdonnent, piquent, frôlent votre visage ; les clients de sa mère qui toute la journée défilent à travers le petit portail : toutes ces choses la détournent de l'essentiel.

Elle fait cependant l'effort, une fois par jour, d'apprendre à Judith ses lettres. C'est une promesse qu'elle a faite à son père. Loyalement, elle appelle sa sœur depuis le fond de la maison et la fait asseoir dans le petit salon, une vieille ardoise posée devant elles. La tâche est ingrate. Judith se tortille sur son siège, son regard ne cesse de se perdre à l'horizon, elle refuse d'utiliser sa main droite, clamant que cela lui fait drôle, joue avec un fil décousu sur son ourlet, n'écoute pas ce que lui dit Susanna ou, lorsqu'elle le fait, se laisse distraire au beau milieu de ses explications par les appels du marchand de gâteaux, dans la rue. Judith refuse de saisir le sens des lettres, de voir comme elles se complètent pour former un sens, se demande constamment s'il pourrait demeurer des traces de ce qu'avait écrit Hamnet sur l'ardoise, est incapable de se souvenir, d'un jour sur l'autre, de la différence entre le *a* et le *c*, entre le *d* et le *b* – toutes ces lettres sont les mêmes à ses yeux, tout cela est parfaitement inutile, parfaitement creux. Elle dessine des yeux et des bouches à l'intérieur de toutes les lettres, les transforme en créatures, certaines tristes, d'autres gaies, d'autres encore coquettes. Une année entière lui est nécessaire pour tracer une signature – des initiales griffonnées, mais à l'envers, et tire-bouchonnées comme la queue d'un cochon. Au bout d'un temps, Susanna finit par abandonner.

Lorsqu'elle se plaint à leur mère que Judith refuse d'apprendre à écrire, de l'aider à tenir les comptes, d'entretenir avec elle la maison, Agnes lui sourit tendrement et lui répond que les facultés de Judith

sont peut-être différentes des siennes, mais n'en sont pas moins existantes.

Pourquoi, songe Susanna en rentrant d'un pas furieux dans la maison, pourquoi personne ne voit-il comme sa vie lui est pesante ? Son père, si loin, toujours absent, son frère mort, cette immense maison à entretenir, les bonnes à surveiller. Et tout cela en étant obligée de cohabiter avec deux... Susanna hésite à formuler le mot « écervelées ». Sa mère n'est pas une écervelée – elle est simplement différente. Une femme d'un autre temps. Une campagnarde. Qui fait les choses à sa façon. Qui vit ici comme si cette maison était le lieu qui l'avait vue naître, ce grand bâtiment pourvu d'une seule pièce, entouré par les moutons ; sa mère se comporte toujours comme une fille de fermier, errant sur les chemins et dans les champs, entassant des herbes dans son panier, rentrant chez elle avec des jupons trempés et crottés, les joues rouges, brûlées par le soleil.

Mais personne ne pense jamais à elle, songe Susanna en montant l'escalier vers sa chambre. Personne ne s'aperçoit jamais des difficultés, des épreuves qu'elle rencontre. Sa mère passe son temps dans son jardin, les mains enfoncées jusqu'aux coudes dans les feuilles pourries, son père est à Londres, et joue là-bas des pièces que les gens qualifient de fort grivoises, tandis que sa sœur, quelque part dans la maison, chante de sa voix flûtée, voilée des chansons aux mélodies sinueuses dans une langue comprise d'elle seule. Qui donc voudrait la courtiser, demande-t-elle aux courants d'air, tandis qu'elle ouvre toutes grandes les fenêtres en les laissant claquer, avec une famille pareille ? Comment s'échappera-t-elle de cette maison ? Qui voudrait être associé à ces gens ?

Agnes regarde s'effacer l'enfant qu'était sa plus jeune fille, comme une cape glissant sur ses épaules. Judith est grande, aussi mince qu'une branche de saule, et ses courbes remplissent ses robes. Elle perd peu à peu le besoin de sauter, de bouger vite, avec agilité, de traverser les pièces ou la cour en trotinant ; son pas devient aérien, empreint de féminité. Les traits de son visage sont mieux définis, ses pommettes se creusent, son nez s'aiguise, sa bouche devient la bouche qu'elle était destinée à devenir.

Agnes observe ce visage ; l'observe, encore et encore. Elle voudrait la regarder pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle sera, mais cette

question l'obsède malgré elle, parfois : Est-ce le visage qu'il aurait eu, quelles auraient été les différences sur un garçon, à quoi ressemblerait-il avec de la barbe, avec une mâchoire carrée, de larges épaules ?

La nuit est tombée sur la ville. Un silence noir et profond baigne les rues, seulement rompu par le hululement creux d'une chouette qui appelle ses semblables. Un petit vent glisse, invisible, dans les rues, comme un voleur cherchant une entrée. Il joue avec le sommet des arbres, les fait pencher d'un côté, puis de l'autre. Il fait frémir la cloche de l'église, fait vibrer le cuivre, qui laisse résonner une note grave. Il froisse les plumes de la chouette solitaire, perchée sur un toit non loin de l'église, déplace à quelques portes de là une caisse abandonnée dont le bruit perturbe dans leur sommeil les habitants de la maison, insinue dans leurs rêves des images d'os tremblants, de pas qui approchent, de sabots martelant le sol.

Un renard caché sous une charrette dédale, rase les murs de la rue noire et déserte. Il s'arrête quelques instants, une patte suspendue en l'air, l'oreille dressée, devant la maison commune, près de l'école qu'Hamnet fréquentait et que son père a fréquentée avant lui. Puis il repart en trottant avant de bifurquer sur la gauche et de disparaître entre deux maisons.

Il y avait ici un marécage, auparavant – moitié rivière, moitié terre, une étendue humide, gorgée d'eau. Pour bâtir, les gens avaient d'abord dû assécher la terre, puis confectionner un lit de joncs et de branchages, avant de poser dessus les maisons comme des navires sur la mer. Par temps pluvieux, le quartier se souvient. Des craquements retentissent, comme pour répondre à un appel ; les conduits des cheminées se fissurent, les portes s'enfoncent et se décrochent. Rien n'est jamais oublié.

Aucun bruit, la ville retient son souffle. D'ici une heure ou deux, l'obscurité commencera à faiblir, la lumière se lèvera et les gens se réveilleront dans leur lit, prêts – ou pas – à affronter un jour nouveau. Mais pour l'heure, tout le monde est endormi.

Tout le monde, sauf Judith. Enveloppée dans son manteau, la tête sous une capuche, Judith erre dans la rue. Elle passe devant l'école, à l'endroit même où se tenait le renard quelques instants plus tôt ; elle ne le voit pas, mais lui la voit, depuis sa cachette entre deux maisons.

Pupilles dilatées, alarmé par l'incursion de cette créature dans son monde nocturne, le renard l'observe, remarque son manteau, ses pas rapides, pressés.

Elle traverse à la hâte la place du marché, en longeant toujours les bâtiments, avant de tourner sur Henley Street.

À l'automne dernier, une femme est venue trouver sa mère pour qu'elle l'aide à soigner le dessus de ses mains enflées et ses poignets douloureux. Cette femme, a appris Judith alors qu'elle lui ouvrait le petit portail, était la sage-femme qui l'avait mise au monde. Sa mère, en effet, semblait la connaître : elle l'avait accueillie avec un long regard, avant de lui sourire. Sa mère avait pris les mains de la femme entre les siennes en les retournant doucement. Les jointures de ses doigts étaient violettes, couvertes de bosses, difformes. Agnes les avait enveloppées dans des feuilles de consoude avant de nouer le tout et de s'absenter quelques instants, le temps d'aller chercher un onguent.

Sans quitter des yeux ses mains posées sur ses genoux, la femme s'était mise à parler.

« Il m'arrive parfois, avait-elle dit comme si elle s'adressait à ses mains, de traverser la ville, la nuit. Les bébés ne choisissent pas l'heure à laquelle ils arrivent, comprends-tu. »

Judith avait répondu par un hochement de tête poli.

La femme lui avait souri.

« Je me souviens du jour où tu es venue au monde. Personne ne pensait que tu vivrais. Mais tu es là.

— Je suis là, avait murmuré Judith.

— Je suis passée plusieurs fois devant la maison de ton enfance, sur Henley Street. Et j'ai vu quelque chose. »

Judith l'avait regardée pendant quelques instants, brûlant de lui demander quoi, mais redoutant la réponse.

« Vu quoi ? avait-elle alors lâché brusquement.

— Quelque chose, ou plutôt devrais-je dire quelqu'un.

— Qui ? avait demandé Judith bien que sachant, sachant déjà.

— Ses jambes sont sacrément rapides.

— Ses jambes ? »

La vieille sage-femme acquiesce.

« Il a filé à toute vitesse depuis la porte de la grande maison jusqu'à celle de l'autre petite bâtisse. Rapide comme l'éclair.

Une silhouette aussi vive que le vent. On aurait cru que le diable était à ses trousses. »

Judith sent son cœur battre plus vite dans sa poitrine, comme si c'était elle et non lui que le sort avait condamné à arpenter Henley Street en courant.

« Toujours la nuit, avait ajouté la femme en posant ses mains l'une sur l'autre. Jamais le jour. »

C'est pourquoi, depuis lors, Judith se rend toutes les nuits là-bas, se faufile dans la rue aux heures les plus sombres pour se poster et attendre, guetter. Elle n'a rien dit de tout cela à sa mère ou à Susanna. La sage-femme avait choisi de s'ouvrir à elle, et à elle seule. Ceci est son secret, son lien avec son jumeau. Certains matins, elle sent peser sur elle le regard de sa mère, qui semble s'interroger devant ses traits tirés, fatigués. Peut-être l'a-t-elle percée à jour. Cela n'aurait rien d'étonnant. Mais Judith s'abstient de parler de ses sorties à qui que ce soit, craignant de tout compromettre, de ne jamais le trouver, de ne jamais le voir apparaître.

Dans cette bâtisse étroite, dans cette pièce où son frère a rendu son dernier souffle, pris de tremblements et de convulsions, assailli par le poison de la fièvre, sont désormais alignés des porte-chapeaux, des têtes de bois tournées vers le dehors telle une foule d'observateurs sans traits. Judith surveille la porte ; surveille, surveille.

Par pitié, pense-t-elle. Par pitié, viens. Ne serait-ce qu'une fois. Ne me laisse pas toute seule ici, s'il te plaît. Je sais que tu as pris ma place, mais je ne suis que la moitié de moi-même sans toi. Laisse-moi te voir, même une seule fois.

Impossible d'imaginer ce que cela ferait de le revoir. Il serait encore enfant, tandis qu'elle-même est devenue jeune femme. Que penserait-il ? Parviendrait-il à la reconnaître s'il la croisait dans la rue, lui, l'enfant qui restera à jamais enfant ?

À quelques rues de là, la chouette quitte son perchoir, se laisse planer tranquillement, ses ailes déployées en silence, ses yeux alertes. Pour elle, la ville n'est qu'une enfilade de toits séparés par des rigoles, qu'un lieu de passage. La masse des feuilles des arbres se dessine au loin, ainsi que les derniers tourbillons de fumée des foyers éteints. La chouette aperçoit le renard traverser une rue, puis un rongeur, sans doute un rat, qui passe dans une cour et disparaît dans un trou ; elle voit un homme endormi devant la porte d'une taverne, dont la main

gratte une piqûre de puce sur son tibia ; elle voit des lapins dans une cage, à l'arrière d'une maison ; des chevaux dans leur écurie, près d'une auberge. Elle voit Judith, qui attend dans la rue.

Judith ignore la présence de la chouette, là-haut dans le ciel. Son souffle est court, haché. Elle a aperçu quelque chose. Une étincelle, un éclair, un mouvement, presque imperceptible, mais existant, indéniablement. Semblable à une brise soufflant sur un champ de maïs, à un reflet miroitant sur une vitre, lorsqu'on ouvre la fenêtre – ce filet de lumière inattendu qui balaie la pièce.

Elle traverse la rue. Sa capuche tombe sur ses épaules. Elle se tient devant son ancienne maison ; fait les cent pas entre sa porte et celle de ses grands-parents. L'air lui-même semble avoir coagulé, chargé comme avant un orage. Elle ferme les yeux. Elle le sent. Cela ne fait aucun doute. La peau de ses bras et de son cou se rétracte tant son désir de tendre la main, de le toucher, de lui prendre la main est puissant, mais elle n'ose pas. Elle écoute les battements frénétiques de son poulx, sa respiration saccadée, et entend alors, est sûre d'entendre, derrière la sienne, une autre respiration.

Judith tremble. Sa tête est baissée, ses yeux fermés très fort. Cette pensée se forme dans sa tête : Tu me manques, tu me manques, je donnerais n'importe quoi pour te retrouver, n'importe quoi.

Soudain, tout est fini, l'instant s'est écoulé. La pression tombe comme un rideau. Elle ouvre les yeux, s'appuie sur le mur de la maison pour ne pas tomber. Il est parti, de nouveau.

Au petit matin, en ouvrant sa porte pour laisser sortir les chiens, Mary découvre devant chez elle une personne recroquevillée par terre, la tête dans les genoux. Un ivrogne, pense-t-elle. Puis elle reconnaît ces souliers, ce jupon, celui de sa petite fille, Judith.

Elle se précipite vers elle et porte l'enfant à moitié gelée à l'intérieur de la maison en réclamant à grands cris des couvertures, du bouillon bien chaud, grand Dieu.

Agnes se trouve à l'arrière de la maison, penchée sur son parterre de plantes, quand la bonne arrive pour lui annoncer que sa belle-mère, Joan, souhaiterait la voir.

C'est une journée houleuse, tempétueuse. Le vent souffle sur le jardin, s'insinue par-dessus les hauts murs pour s'abattre sur

les habitantes de la maison, pour leur jeter à la figure de la pluie et de la grêle, comme pour se venger de quelque chose. Agnes travaille là depuis l'aube, nouant les plantes les plus fragiles à des tuteurs dans l'espoir de les protéger de cet assaut.

Couteau et ficelle à la main, elle s'arrête, regarde la bonne.

« Que dis-tu ?

— Madame Joan, répète la fille, le nez plissé, une main sur la tête pour tenir sa coiffe que le vent semble déterminé à lui arracher. Madame Joan attend dans le petit salon. »

Susanna arrive alors en courant, tête baissée. Elle crie quelque chose à sa mère, mais ses mots se perdent, tourbillonnent vers le ciel. Elle désigne la maison, d'abord d'une main, puis de l'autre.

Agnes soupire, se laisse le temps de réfléchir avant de glisser le couteau dans sa poche. Il s'est passé quelque chose avec Bartholomew, avec l'un des enfants, la ferme ou cette histoire de travaux ; Joan veut avoir son mot à dire, mais Agnes doit rester ferme. Se voir impliquée dans les affaires de Hewlands ne lui plaît guère. N'a-t-elle pas, elle aussi, la charge d'une famille, d'une maison ?

À l'instant où elle pénètre dans la maison, Susanna se précipite sur elle pour rajuster sa coiffe, son tablier, ranger ses mèches folles sous son ourlet. Agnes la chasse d'un geste de la main. Susanna lui emboîte le pas dans le couloir, la suit dans le vestibule tout en lui soufflant qu'elle ne peut recevoir dans cet état, qu'elle n'est pas présentable, qu'elle se chargera de faire patienter Joan le temps qu'elle se rafraîchisse.

Agnes l'ignore. Elle traverse le vestibule d'un pas rapide, décidé, puis pousse la porte.

Elle est accueillie par la vision de sa belle-mère assise, le dos très droit, sur la chaise de son mari. Judith est installée en face d'elle, à même le sol. Deux chats sont perchés sur ses genoux, tandis que trois autres l'encerclent, se frottent lascivement contre ses hanches, son dos, ses mains. Judith, avec une aisance inhabituelle, est en train de parler de ses différents chats à Joan, de lui donner leurs noms, de lui expliquer ce qu'ils aiment manger et leurs coins préférés pour dormir.

Agnes n'est pas sans savoir que Joan déteste les chats – ces bêtes rendent sa respiration difficile, lui donnent des plaques. En entrant dans le petit salon, elle réprime un sourire.

« ... Le plus étonnant, poursuit Judith, est que ce chat est le frère de celui-ci. Vu de loin, personne ne s'en douterait, mais rapprochez-vous, et vous verrez que leurs yeux sont exactement de la même couleur. Exactement. Voyez-vous ?

— Mmm », fait Joan, une main contre sa bouche, tout en se levant pour saluer Agnes.

Les deux femmes se rejoignent au centre de la pièce. D'une main ferme, résolue, Joan attrape sa belle-fille par le bras. Ses paupières papillotent tandis qu'elle lui plante un baiser sur la joue ; Agnes prend sur elle pour ne pas la repousser. Chacune demande des nouvelles à l'autre, comment se portent-elles, comment vont leurs familles ?

« Peut-être t'ai-je interrompue... pendant l'une de tes corvées ? » lui demande Joan en retournant vers sa chaise.

Elle désigne le tablier d'Agnes couvert de terre, le bas crotté de ses jupons.

« Absolument pas, répond Agnes en s'asseyant à son tour après avoir posé la main sur l'épaule de Judith, en passant. Je travaillais dans le jardin pour tenter de sauver quelques-unes de mes plantes. Quel sujet peut donc bien vous amener par un si mauvais temps ? »

L'espace d'un instant, Joan semble déroutée par cette question, comme si elle ne s'y attendait guère. Elle lisse les plis de sa jupe, pince les lèvres.

« Je... je rendais visite à une amie. Une amie souffrante.

— Oh ? Je suis désolée de l'apprendre. De quel mal souffre-t-elle ? »

Joan balaie sa question d'un revers de la main.

« Pas grand-chose... un simple refroidissement des bronches. Rien de...

— Je donnerais volontiers à votre amie de la teinture de pin et de sureau. Je viens justement d'en préparer. Très efficace pour soigner les poumons, surtout l'hiver, et...

— Ce ne sera pas nécessaire, répond sèchement Joan. Merci, mais non. »

Elle s'éclaircit la gorge, parcourt le salon du regard. Agnes voit ses yeux briller tandis qu'elle contemple le plafond, la cheminée et ses instruments en fer forgé, les tentures décorées accrochées aux murs sur lesquelles sont peintes des images de forêt, de feuilles, de branchages au milieu desquelles bondit une biche – un présent

de son mari, qui les a fait faire à Londres. Son récent et soudain enrichissement ennuie Joan. Il y a dans le fait de voir sa belle-fille vivre dans un si luxueux endroit quelque chose d'insupportable.

Comme si elle avait deviné ses pensées, Joan lui demande :

« Et comment se porte ton mari ? »

Agnes la considère pendant quelques instants, avant de lui répondre :

« Bien, je présume.

— Son théâtre le retient toujours à Londres ? »

Agnes croise les mains sur ses genoux, et sourit en hochant la tête.

« Il vous écrit souvent, je suppose ? »

Agnes sent quelque chose remuer en elle, un mouvement infime, comme si un petit animal nerveux se retournait au fond d'elle.

« Naturellement. »

Mais Judith et Susanna la trahissent. Leurs têtes se tournent vers leur mère, brusquement, trop brusquement, comme deux chiens qui attendent le signal de leur maître.

Bien entendu, ce détail n'échappe pas à Joan. Agnes voit la langue de sa belle-mère lécher ses lèvres, comme après avoir goûté quelque chose de bon, de sucré. Elle repense à ces mots qu'elle avait dits à Bartholomew, bien des années plus tôt, au marché : Joan aime voir les autres malheureux. Par quel moyen compte-t-elle la blesser ? Quelle information va-t-elle dégainer, comme une épée, pour transpercer cette maison, ce salon, l'endroit qu'Agnes et ses filles habitent, dans lequel elles s'efforcent de vivre du mieux qu'elles peuvent, en dépit de ces absences pesantes, obsédantes ? Que cherche-t-elle à savoir ?

La vérité est que le mari d'Agnes n'a pas écrit depuis des mois, hormis une courte lettre dans laquelle il assurait bien se porter, ainsi qu'une autre, adressée à Susanna, à qui il demandait de se manifester auprès d'un vendeur qui cédait son champ. Agnes s'est répété, a répété aux filles qu'il n'y avait rien d'anormal là-dedans, qu'il était très occupé, que parfois les lettres se perdaient, qu'il travaillait dur, serait sûrement rentré sous peu. Pourtant, son esprit reste tourmenté. Où peut-il donc être, que peut-il bien faire, pourquoi a-t-il cessé d'écrire ?

Elle croise les doigts, les enfonce entre les plis de son tablier.

« Nous avons reçu de ses nouvelles il y a une semaine environ. Il se

disait très occupé. Sa troupe et lui préparent une nouvelle comédie, et...

— Sa dernière pièce n'a rien d'une comédie, l'interrompt soudain Joan. Mais tu dois le savoir. »

Agnes ne dit mot. Le petit animal logé au fond d'elle s'agite, commence à griffer la paroi de ses entrailles.

« C'est une tragédie, poursuit Joan, qui montre ses dents en souriant. Je ne doute pas qu'il t'en ait donné le titre. Dans ses lettres. Car, bien entendu, jamais il ne l'aurait intitulée de la sorte sans t'avoir demandé au préalable ton accord, ton aval ? N'as-tu pas vu l'affiche ? Il te l'a sûrement envoyée. Toute la ville ne parle que de cela. Mon cousin, rentré de Londres hier, m'en a rapporté une. Je me doute que tu la possèdes déjà, mais je l'ai prise avec moi, malgré tout. »

Joan se lève, traverse le salon – une voile gonflée par le vent. Elle déroule un morceau de papier sur les genoux d'Agnes.

Agnes le regarde, pinçant ses coins entre deux doigts pour le maintenir sur son tablier taché. Pendant quelques instants, elle ne comprend pas ce qu'elle voit. C'est une affiche imprimée. Il y a dessus des lettres, de très nombreuses lettres, en rang, regroupées en mots. Il y a, au sommet, le nom de son mari, ainsi que le mot « tragédie ». Et là, en plein centre, dans des caractères plus gros encore que les autres, le prénom de son fils, son petit garçon, ce prénom que le prêtre avait fait résonner dans l'église le jour de son baptême, ce prénom gravé sur sa tombe, ce prénom qu'Agnes lui a donné peu après la naissance des jumeaux, avant que son mari ne revienne et ne prenne les bébés sur ses genoux.

Agnes n'en comprend pas le sens, ne comprend pas ce qui s'est passé. Comment le prénom de son fils a-t-il pu se retrouver sur une affiche, à Londres ? Il doit y avoir une curieuse, une étrange erreur. Son fils est mort. Ce prénom est celui de son fils, et son fils est mort il y a près de quatre ans. Il était alors un enfant, serait désormais un jeune homme, mais son fils est mort. Son fils n'est pas une pièce, pas un morceau de papier, pas un mot qu'on prononce, qu'on joue, qu'on montre. Son fils est mort. Son mari le sait, Joan aussi. Agnes ne comprend pas.

Elle sent la présence de Judith, penchée par-dessus son épaule, entend sa voix qui dit, Quoi, qu'y a-t-il ? Bien sûr, Judith ne peut déchiffrer les lettres, ne peut les relier entre elles, faire émerger leur

sens – aussi curieux que cela puisse paraître, elle est incapable de reconnaître le nom de son jumeau –, mais Agnes sent alors une autre présence, celle de Susanna, qui a attrapé un autre coin de l’affiche ; les doigts d’Agnes tremblent, comme pris sous le vent qui hurle dehors. Susanna, a eu le temps de lire. Elle tente de lui prendre l’affiche, mais Agnes refuse ; elle ne peut se séparer de cette feuille, de ce nom. Joan la regarde, bouche bée. Elle avait à l’évidence sous-estimé l’effet que produirait cette annonce, n’avait pas idée qu’elle déclencherait pareille réaction. Les filles sont à présent en train de la reconduire, arguant que leur mère se trouve mal, qu’il lui faudra revenir. Malgré cette affiche, malgré ce prénom, malgré ce qui vient de se produire, Agnes parvient à entendre l’inquiétude hypocrite qui teinte la voix de Joan tandis qu’elle leur dit adieu.

Pour la première fois de sa vie, Agnes va trouver refuge dans son lit. Elle s’enferme dans sa chambre, refuse de se lever, même pour se nourrir ou répondre à ses visiteurs, aux malades qui frappent au petit portail. Toujours vêtue de sa robe, elle s’allonge sur les couvertures, n’en bouge plus. La lumière qui se déverse par les fenêtres à croisées filtre à travers les interstices du baldaquin. L’affiche, pliée, reste entre ses mains.

Le vacarme de la rue, de la maison, les pas des bonnes qui vont et viennent dans le couloir, les voix étouffées de ses filles, tous ces bruits lui parviennent. Agnes a l’impression de se trouver sous l’eau, sous les yeux des autres qui la regardent depuis la surface, l’air libre.

La nuit, elle se lève, sort de sa chambre. Elle va s’asseoir dehors, entre les cloches tressées qui abritent ses abeilles. Les bourdonnements, les vibrations qui résonnent à l’intérieur, juste avant le lever du soleil, sont le langage le plus éloquent, le plus intelligible qu’elle connaisse.

Susanna, enragée, est assise devant le coffre qui lui sert de table, devant une page vierge. Comment as-tu pu ? écrit-elle à son père. Comment as-tu pu, comment as-tu osé ne rien nous dire ?

Judith monte des bols de soupe à sa mère alitée, un bouquet de lavande, une rose dans un vase, un panier de noix fraîches dont elle a brisé les coquilles.

La femme du boulanger vient. Elle apporte des petits pains, un gâteau au miel. Elle feint de ne pas remarquer l'apparence d'Agnes, ses cheveux défaits, son visage marqué par le manque de sommeil. Assise au bord du lit, ses jupons autour d'elle, elle prend la main d'Agnes dans sa main chaude et sèche, et lui dit : Tu sais qu'il n'a jamais agi comme les autres. Agnes ne répond pas, garde le regard tourné vers le toit décoré de son lit. Des arbres, encore des arbres, dont certains avec des pommes sur leurs branches.

« Ne te demandes-tu pas ce qu'elle contient ? lui demande la femme du boulanger en lui tendant un morceau de pain.

— Quoi donc ? » demande Agnes, qui ignore le morceau, l'écoute à peine.

La femme du boulanger fait entrer le pain dans sa propre bouche, mâche, avale, coupe un nouveau morceau avant de lui répondre :

« La pièce. »

Pour la première fois, Agnes tourne la tête.

Londres, donc.

Agnes s'y rendra seule, sans ses filles, sans son amie, sans ses sœurs, sans l'un de ses beaux-frères, sans Bartholomew.

C'est pure folie, déclare Mary. Agnes se fera attaquer par des brigands, tuer dans le lit de son auberge, sur la route. À cette annonce, Judith se met à pleurer ; Susanna tente de la calmer, mais la même inquiétude se lit sur le visage des deux sœurs. John secoue la tête, la somme de ne pas être sotte. Agnes reste assise à la table de ses beaux-parents, maîtresse d'elle-même, les mains sur les cuisses, comme si elle n'avait pas entendu ces mots.

« J'irai », dit-elle seulement.

On envoie chercher Bartholomew. Agnes et lui tournent plusieurs fois autour du jardin. Ils passent devant les pommiers, devant les poiriers en espalier, au milieu des ruches, devant le parterre de soucis, encore et encore. Susanna, Judith et Mary les regardent depuis la fenêtre de la chambre de Susanna.

La main d'Agnes est glissée dans le pli du coude de Bartholomew. Leurs deux têtes sont baissées. Ils s'arrêtent, brièvement, près de la brasserie, comme pour observer quelque chose sur leur passage, puis poursuivent leur chemin.

« Elle l'écouterà, dit Mary d'une voix trop assurée. Jamais il ne

la laissera y aller. »

Judith pose ses doigts sur le carreau humide. Il lui suffirait de placer son pouce au bon endroit pour ne plus les voir.

En entendant la porte du jardin claquer, tout le monde se précipite en bas. Bartholomew se trouve seul dans le couloir, chapeau à la main, prêt à quitter les lieux.

« Eh bien ? » demande Mary.

Bartholomew lève les yeux vers les trois silhouettes dans l'escalier.

« L'avez-vous dissuadée ? »

— Dissuadée de quoi ?

— De partir à Londres. De commettre cette folie. »

Bartholomew ajuste son chapeau sur sa tête.

« Nous partons demain, répond-il. Je dois aller nous louer des chevaux. »

Et brusquement, Mary dit, « Je vous demande pardon ? », tandis que Judith se remet à pleurer et que Susanna joint les mains en lançant à son oncle, « “Nous” ? Cela signifie donc que vous partirez ensemble ? »

— En effet. »

Les trois femmes l'encerclent, nuage enrobant la lune, l'assaillent d'objections, de questions, de menaces, mais Bartholomew se libère, s'en va jusqu'à la porte.

« Je vous verrai demain, aux premières lueurs », dit-il en sortant dans la rue.

Bien que n'étant pas une cavalière aguerrie, Agnes sait monter à cheval. Elle éprouve un grand amour pour ces bêtes, même si cette impression de voyager dans les airs lui déplait. Le sol qui défile à ses pieds lui donne le vertige ; la sensation de se trouver sur le dos d'un autre être, ses mouvements, les couinements et grincements de la selle en cuir, l'odeur sèche et poussiéreuse de la crinière lui font compter les heures qui la séparent de son arrivée à Londres.

Bartholomew insiste : passer par Oxford est plus sûr et plus court ; un homme avec qui il négocie ses moutons le lui a garanti. Ils traversent les douces vallées des Chiltern Hills par un jour de tempête et de grêle. À Kidlington, le cheval d'Agnes fatigue, doit être troqué contre une jument à la robe pie, aux flancs étroits, qui chaque fois qu'un oiseau passe devant elle commet de brusques écarts.

Ils passent la nuit dans une auberge d'Oxford ; Agnes est tenue éveillée par les pas des souris derrière les murs et les ronflements d'un voisin.

En milieu de matinée, au troisième jour de voyage, elle aperçoit d'abord de la fumée, un manteau gris sur une cuvette. Nous y sommes, dit-elle, et Bartholomew hoche la tête. Tandis qu'ils se rapprochent, elle entend carillonner des cloches, sent les odeurs de la ville – odeurs de légumes mouillés, d'animaux, de chaux, ainsi qu'autre chose qu'elle ne parvient pas à nommer – et la découvre qui s'étire, agglutinée, dépareillée, traversée par les lacets du fleuve, hérissée de panaches de fumée.

Ils traversent le village de Shepherd's Bush¹, dont le nom fait sourire Bartholomew, dépassent les carrières de Kensington, et franchissent un ruisseau à Maryburne. Arrivé à l'arbre aux pendus de Tyburn, Bartholomew se penche sur sa selle pour demander le chemin de la paroisse de St Helen, à Bishopsgate. Plusieurs personnes passent leur chemin sans lui répondre. Un jeune homme éclate de rire à sa question, avant de s'engouffrer dans une maison sur ses pieds nus écorchés. Aux environs de Holborn, les rues deviennent plus étroites et plus sombres ; Agnes n'a jamais entendu un tel vacarme ni senti une telle puanteur. Tout autour d'elle s'étalent des échoppes, des cours, des tavernes, des gens attroupés sur le pas des portes. Des vendeurs les approchent en leur tendant leur marchandise – des pommes de terre, des gâteaux, des pommes à cidre dures, un bol de châtaignes. Dans la rue, les passants se hèlent, se crient dessus ; Agnes aperçoit, elle en est sûre, un homme qui prend une femme dans une ruelle, entre deux bâtisses. Plus loin, un autre se soulage dans un fossé ; Agnes entrevoit son appendice, pâle et fripé, avant de détourner le regard. De jeunes hommes, ces fameux apprentis, suppose-t-elle, attendent devant l'entrée des boutiques pour alpaguer les passants. Des enfants, dont les dents de lait ne sont même pas tombées, poussent des brouettes sur la route en clamant ce qu'elles contiennent, tandis que des vieillards et des vieillardes grignotent sur le bas-côté des carottes, des noix et des miches de pain posées à même le sol.

Une odeur de chou, de peau de bête brûlée, de pâte à pain et de crasse lui assaille les narines tandis qu'elle fait avancer sa jument, les deux mains agrippées aux rênes. Bartholomew a attrapé l'une

de ses brides, de sorte qu'ils ne se retrouvent pas séparés.

Plusieurs pensées commencent à traverser son esprit : et si nous ne le dénichions pas, et si nous nous perdions, et si nous ne dénichions pas de toit avant la tombée de la nuit, que ferons-nous, où irons-nous, peut-être devrions-nous louer des chambres dès à présent, pourquoi sommes-nous venus, quelle folie, tout est ma faute.

Arrivé à la hauteur de la paroisse, Bartholomew demande à un marchand de gâteaux de leur indiquer la maison qu'ils recherchent. L'adresse est écrite sur un morceau de papier, mais le marchand, qui ne prend pas la peine d'y jeter un coup d'œil, se tourne vers Agnes avec un sourire édenté et lui dit de partir dans cette direction, puis dans celle-ci, puis tout droit et de tourner tout de suite après l'église.

Agnes attrape les rênes de son cheval, le dos soudain plus droit. Elle donnerait n'importe quoi pour descendre, pour que ce voyage s'achève. Son dos, ses pieds, ses mains, ses épaules lui font mal. Elle a faim, soif, mais alors qu'elle se trouve ici, sur le point de le voir, elle n'a soudain plus qu'une envie : tirer sur les rênes, faire demi-tour avec son cheval, et filer droit vers Stratford. À quoi pensait-elle ? Comment peut-elle débarquer de la sorte, avec Bartholomew ? Cette idée était absurde, délirante.

« Bartholomew », dit-elle, mais son frère est parti devant, descend déjà à terre, attache son cheval à un poteau, s'en va vers une porte.

Elle répète son nom, mais il ne l'entend pas, car il frappe à cette porte. Agnes sent son cœur battre contre ses os. Que va-t-elle lui dire ? Que leur dira-t-il ? Elle ne sait plus ce qu'elle était venue lui demander. Puis elle sent tout à coup l'affiche roulée dans le sac de sa selle et lève les yeux vers la maison : un bâtiment haut de trois ou quatre étages, aux fenêtres irrégulières, aux murs tachés d'auréoles. La rue est étroite, les maisons penchées les unes vers les autres. Appuyée contre le cadre d'une porte, une femme les regarde sans cacher sa curiosité. Plus loin, deux enfants jouent avec une corde.

Comme il est étrange de penser qu'il croise sans doute ces gens chaque jour, lors de ses allées et venues, lorsqu'il sort le matin. Échangent-ils quelques mots ? Est-il parfois invité à manger chez eux ?

Une fenêtre s'ouvre au-dessus de leur tête ; Agnes et Bartholomew lèvent les yeux. Une petite fille de neuf ou dix ans apparaît, son visage circulaire encadré par ses cheveux ; elle porte un bébé sur sa hanche.

Bartholomew prononce le nom du mari. La fillette hausse

les épaules, fait sautiller le bébé qui s'est mis à pleurer.

« Entrez, dit-elle. Et montez. Il se trouve au grenier. »

D'un geste de la tête, Bartholomew lui fait signe d'y aller. Il l'attendra dans la rue. Il prend la bride de son cheval tandis qu'Agnes descend à terre.

Dans l'escalier étroit, ses jambes flageolent – à cause de son long voyage ou de cette situation, elle l'ignore, mais il lui faut se tenir à la rampe.

Arrivée en haut, elle attend le temps de reprendre son souffle. Une porte se trouve en face d'elle. Un panneau de bois plein de nœuds. Elle tend la main, frappe. Prononce son nom. Une fois, puis deux.

Rien. Aucune réponse. Elle se retourne vers l'escalier, tentée de le redescendre immédiatement. Peut-être ne veut-elle pas voir ce qui se cache derrière cette porte. Peut-être a-t-elle peur de trouver des traces de son autre vie, de ses autres femmes ? Peut-être y a-t-il là des choses dont elle ne veut pas connaître l'existence.

Mais elle se retourne, soulève la clenche et entre. Le plafond de la chambre est mansardé de tous les côtés. Un lit bas, poussé contre le mur, meuble la pièce, ainsi qu'un petit tapis et un placard. Agnes reconnaît le chapeau posé sur un coffre, le gilet sur le lit. Sous la lumière de la fenêtre se trouve une table carrée, une chaise rangée en dessous. Le tiroir est ouvert. À l'intérieur, elle aperçoit un étui à plume, un pot d'encre et un petit couteau. Plusieurs plumes sont alignées à côté de trois ou quatre livres, reliés de sa main. Elle reconnaît les nœuds, les coutures qu'il affectionne. Devant la chaise est posé un morceau de papier solitaire.

Agnes ignore à quoi elle s'attendait, mais pas à cela : pas à ce dépouillement, cette austérité. C'est une chambre de moine, un cabinet d'étudiant. L'air qui flotte ici lui dit que personne ne passe jamais cette porte, que personne ne voit jamais cette chambre à part lui. Comment l'homme qui possède la plus grande maison de Stratford et toutes ces terres peut-il vivre ici ?

Agnes promène sa main sur le gilet, sur l'oreiller posé sur le lit. Elle se retourne, balaie la chambre du regard. Puis elle s'en va vers le bureau, se penche vers la feuille, les tempes battantes. Tout en haut, elle lit ces mots :

Ma très chère –

Elle manque de bondir en arrière, comme brûlée par une flamme, mais voit alors ce qui suit :

Agnes

Rien de plus, seulement ces quatre mots, puis un blanc.

Que voulait-il lui écrire ? Ses doigts appuient sur cet espace blanc comme pour tenter de sentir, de décrypter ses intentions. Elle sent le grain du papier, le bois chauffé par le soleil, en dessous ; elle fait courir son pouce sur les lettres de son nom, sur les légers sillons gravés par la plume.

Un appel, un cri, la fait soudain sursauter. Elle se redresse, éloigne sa main de la feuille. Bartholomew a crié son nom.

Elle traverse la chambre, passe la porte, redescend l'escalier. Son frère l'attend devant la maison. La femme d'en face lui aurait dit qu'ils ne trouveraient pas son mari chez lui, qu'il ne rentrera pas avant la tombée de la nuit.

Agnes jette un coup d'œil en direction de cette inconnue, toujours appuyée contre le cadre de sa porte. Cette dernière secoue la tête et lui lance :

« Vous ne le trouverez pas ici, vous dis-je. Rendez-vous donc au théâtre, si vous souhaitez le voir. » Elle tend le bras. « De l'autre côté du fleuve. Là-bas. »

La femme baisse la tête, s'enfonce à l'intérieur de sa maison en claquant la porte derrière elle.

Agnes et Bartholomew se regardent quelques instants. Puis Bartholomew s'en va chercher les chevaux.

La voisine avait raison : comme elle l'avait prédit, il se trouve bien au théâtre.

Il se tient dans les loges, situées juste derrière l'orchestre, devant une minuscule ouverture par laquelle il est possible d'apercevoir la salle tout entière. Les autres acteurs, qui connaissent cette habitude, ne laissent jamais leurs costumes ou leurs accessoires à cet endroit, n'occupent jamais cet espace.

Tous pensent qu'il observe les spectateurs qui arrivent. Tous croient qu'il veut savoir s'ils seront nombreux, si le public sera fourni, qui en fera partie.

Mais la raison pour laquelle il se poste ici est tout autre. Il n'existe pas pour lui de meilleur emplacement, avant une représentation :

la scène est en dessous, les spectateurs remplissent les gradins circulaires à un rythme régulier, les autres acteurs s'affairent dans son dos, se transforment en esprits, en princes, en soldats, en dames, en monstres. Il se sent comme un oiseau au-dessus du sol, flottant dans les airs. Cette position lui rappelle le vol de la crécerelle que sa femme avait apprivoisée, planant au-dessus des arbres, ailes déployées, surplombant le monde.

Les deux mains posées sur le linteau, il attend. En dessous de lui, loin de lui, les gens s'attroupent. Il les entend qui s'appellent, murmurent, crient, se saluent, réclament des noix ou des friandises, se disputent, pour se calmer aussi vite.

Derrière lui retentissent un grand bruit, un juron, un éclat de rire. Quelqu'un a trébuché sur le pied de quelqu'un d'autre. Une blague paillarde sur les dégringolades et les jeunes vierges est lancée. Nouveaux rires. Puis quelqu'un arrive en courant par les escaliers, demande, Avez-vous vu mon épée, j'ai perdu mon épée, quel est parmi vous le fils de chien qui me l'a dérobée ?

Bientôt, il devra se dévêtir, retirer ses habits de tous les jours, ordinaires, pour enfiler son costume de scène. Il devra contempler son image dans une glace, devenir un autre. Il s'emparera d'une craie, d'un pot de chaux et étalera ces pâtes sur ses joues, son nez, sa barbe. Enduira de charbon le pourtour de ses yeux ainsi que ses sourcils. Enfilera un casque sur sa tête, attachera une armure sur sa poitrine, un linceul sur ses épaules. Puis il attendra, écouterà, suivra les répliques jusqu'à ce que le signal arrive, lui dise de sortir de l'ombre, de devenir un autre ; il prendra alors une grande inspiration, et prononcera son texte.

Impossible pour lui de dire, tandis qu'il se tient ici, si cette nouvelle pièce est une réussite ou non. Parfois, alors qu'il entend sa troupe répéter ses répliques, lui vient l'impression d'avoir obtenu un résultat proche de ce qu'il visait ; mais parfois encore, quelque chose lui dit que son objectif est complètement manqué. Cette pièce est bonne, mauvaise, un peu des deux. Comment le dire ? Lui ne sait faire autre chose que noircir des pages – pendant des semaines et des semaines, il ne fait que cela, quitte à peine sa chambre, se nourrit à peine, ne parle presque à personne – et espérer que ses flèches atteignent leur cible. La pièce, dans toute sa longueur, occupe son esprit. Se tient là, en équilibre, comme un lourd plateau posé sur un

seul doigt. Le texte coule en lui – celui-là plus que tout autre – comme le sang dans ses veines.

Le fleuve a déployé sur eux son mince filet de brume. Il le sent dans la brise, à ses vapeurs froides et humides chargées d'une odeur d'algue qui dérivent jusqu'à lui.

Peut-être est-ce à cause de cette brume, de cet air lourd provenant de la Tamise, mais ce jour ne lui semble pas propice. Un malaise l'habite, une sorte de mauvais pressentiment. Est-ce à cause de la représentation qui se prépare ? A-t-il omis quelque chose ? Les sourcils froncés, il repasse dans sa tête les préparatifs, cherche un passage qu'ils auraient mal répété, un élément qu'ils auraient mal préparé. Mais rien. Tout le monde attend. Tout est prêt – c'est une certitude pour lui qui, du début à la fin, a tout supervisé.

Qu'y a-t-il, dans ce cas ? Quel est donc ce sentiment que quelque chose s'approche de lui, que quelque chose l'attend ? Pourquoi doit-il constamment regarder derrière son épaule ?

Il frissonne, malgré la chaleur et l'étroitesse des loges. Passe une main dans ses cheveux, tire sur les anneaux à son oreille.

Ce soir, décrète-t-il tout à coup, il rentrera dans sa chambre dès la fin du spectacle. Pas de beuverie avec ses camarades. Il s'en ira directement. Il allumera une chandelle, taillera le bout d'une plume. Il refusera de se rendre à la taverne avec le reste de la troupe. Sa décision est prise. Il retirera leurs mains accrochées à ses bras. Il franchira le fleuve, rentrera à Bishopsgate et écrira à sa femme, achèvera cette lettre amorcée voilà si longtemps. Il ne s'esquivera pas. Lui parlera de sa pièce. Lui dira tout. Ce soir. Impérativement.

Arrivée au milieu du pont, Agnes sent qu'il lui sera impossible de continuer. Elle ignore à quoi elle s'attendait, peut-être juste à une arche en bois suspendue au-dessus des flots, mais London Bridge n'est rien de cela. London Bridge est une ville en soi, toxique, oppressante. Des deux côtés du pont se dressent des maisons, des boutiques, plusieurs penchées au-dessus de l'eau ; plusieurs bâtiments sont même pourvus de passerelles sous lesquelles tout devient noir, comme si la nuit était tombée brusquement. Le fleuve lui apparaît par intermittence entre les bâtiments, plus large, plus profond, plus dangereux que tout ce qu'Agnes avait imaginé. Il s'écoule sous ses pieds, sous les sabots de leurs chevaux, en ce moment même, tandis

qu'ils se fraient un chemin à travers la foule.

Depuis chaque pas de porte, chaque échoppe, des marchands les interpellent, les suivent en courant, chargés de tissus, de pains, de perles, de pieds de porc rôtis. Bartholomew les repousse d'un coup de bride sec. Son visage, remarque Agnes, est aussi placide que d'ordinaire, même si de toute évidence cet environnement le perturbe autant qu'elle.

« Peut-être aurions-nous dû prendre un bateau », dit-elle alors qu'ils dépassent ce qui se révèle être un tas d'excréments.

Bartholomew pousse un grognement.

« Peut-être, mais il nous aurait alors fallu... » Il s'interrompt soudain, laisse les mots s'échapper. « Ne regarde pas », lui ordonne-t-il en se tournant vers elle.

Agnes, les yeux écarquillés, ne le quitte pas du regard.

« Quoi ? souffle-t-elle. Est-ce lui ? L'as-tu vu ? Se trouve-t-il avec quelqu'un ?

— Non, répond Bartholomew en jetant un nouveau regard devant lui. Il y a... Peu importe. Ne regarde pas. »

Agnes ne peut s'en empêcher. Elle se tourne sur sa selle et voit : de gros nuages bas transpercés par de longues piques frémissant sous le vent, au bout desquelles sont plantées des choses qui, vues de loin, ressemblent à des pierres ou à des navets. Agnes plisse les yeux. Les formes sont noires, irrégulières, bosselées, semblent renvoyer des gémissements silencieux, comme des bêtes prises au piège. Que peuvent-elles bien être ? C'est alors qu'elle se rend compte que la plus proche possède une rangée de dents. Que ces formes ont des bouches, des narines, et des trous béants à la place des yeux.

Un cri lui échappe. Elle se tourne vers son frère, une main sur la bouche.

Bartholomew hausse les épaules.

« Je t'avais dit de ne pas regarder. »

Une fois sur l'autre rive, Agnes se penche pour attraper dans le sac de sa selle l'affiche de Joan.

Une fois encore, le nom de son fils lui apparaît en lettres noires disposées les unes à côté des autres, aussi choquantes que la première fois.

Elle la retourne et, tout en la tenant fermement dans sa main,

la montre au premier passant qui frôle le flanc de son cheval. Cette personne – un homme avec une barbachette pointue et une cape sur les épaules – lui indique une petite rue. Par là, puis à gauche, deux fois, et vous l'apercevrez.

Elle reconnaît alors la description de son mari : un bâtiment de bois circulaire, au bord de l'eau. Elle se glisse à terre ; Bartholomew attrape ses rênes. Les os de ses jambes semblent s'être perdus en route. Tout ce qui l'entoure – la rue, le quai, les chevaux, le théâtre – tanguent et vacillent, se brouille. Bartholomew est en train de parler. Il l'attendra ici, lui dit-il ; ne bougera pas tant qu'elle ne sera pas revenue. Comprend-elle ? Son visage se trouve tout près du sien. Il attend une réponse, alors Agnes hoche la tête. Puis elle s'éloigne de lui, s'engouffre à l'intérieur et s'acquitte de quelques pennies.

Une fois passée sous les hautes portes, elle est accueillie par des rangées et des rangées de visages, des visages par centaines, qui tous parlent, crient. Elle pénètre dans l'enceinte des hauts gradins, qui peu à peu se remplissent. Une scène s'avance au milieu de la foule qui se masse, surplombée par un plafond de ciel, un cercle dans lequel circulent des nuages, filent les oiseaux.

Agnes se glisse entre ces épaules, ces corps, ces hommes et ces femmes. Quelqu'un tient un poulet dans ses bras, une femme a un bébé accroché à son sein, à moitié recouvert par son châle, un homme vend des tourtes sur un plateau. À pas chassés, Agnes se faufile entre les gens, jusqu'à se retrouver le plus près possible de la scène.

De tous les côtés, des corps, des coudes, des bras la bousculent. Des spectateurs toujours plus nombreux se déversent par les portes. Certains, dans le parterre, gesticulent et aboient en direction des autres, aux balcons. La foule se densifie, se gonfle d'un côté, puis de l'autre. Agnes se retrouve poussée en arrière, en avant, mais garde l'équilibre ; l'astuce est de se laisser porter par la marée plutôt que de lui résister. Elle a l'impression de devoir rester debout au milieu d'une rivière : le corps doit se plier, épouser le courant. Un petit groupe de gens perchés sur les plus hauts gradins fait descendre une corde en poussant de grands cris. Des invectives, des huées, des rires retentissent. Le marchand de tourtes attache au bout de la corde un plein panier que plusieurs paires de bras se mettent à hisser. Dans la foule, les gens bondissent pour l'attraper, par jeu ou peut-être

réellement affamés. Le marchand les repousse un par un en leur assénant des coups vifs, brutaux. Quelqu'un dans les gradins lance une pièce. Le marchand se jette en avant pour l'attraper, mais l'un des hommes qu'il vient de frapper est plus rapide, la saisit le premier. Le marchand de tourtes le prend à la gorge ; le poing de l'homme atterrit sur son menton. La bagarre continue au sol, les deux hommes avalés par la foule, au milieu des cris et du vacarme.

La femme qui se tient près d'Agnes hausse les épaules et lui sourit de toutes ses dents noires et tordues. Un petit garçon est perché sur ses épaules. D'une main, l'enfant s'accroche aux cheveux de sa mère, tandis que l'autre tient ce qui, aux yeux d'Agnes, semble être un os de jarret d'agneau qu'il mâchonne d'un air distrait, détaché. L'os coincé entre ses petites dents acérées, l'enfant regarde Agnes d'un œil torve.

Soudain, un bruit fracassant la fait sursauter. Des trompettes résonnent quelque part. La rumeur de la foule se transforme en clameur. Les gens lèvent les bras ; les applaudissements pleuvent, on entend des cris de joie, des sifflements perçants. Derrière Agnes retentit un bruit vulgaire, puis un juron suivi par des exhortations, Commencez, nom d'un chien.

Les trompettes soufflent à nouveau, rejouent le refrain en tenant la dernière note. Le silence se fait dans la foule tandis que deux hommes entrent sur scène.

Agnes cligne des yeux. Le but de sa venue lui a presque échappé. Mais elle se trouve bien là, dans le théâtre de son mari, où le spectacle va commencer.

Deux acteurs se tiennent sur la scène en bois, discutent entre eux comme si personne ne les regardait, comme s'ils étaient parfaitement seuls.

Agnes les considère, tout ouïe, concentrée. Ils sont nerveux, sautillent, ne cessent de jeter des coups d'œil autour d'eux, finissent par attraper leur épée. Qui va là ? demande alors l'un d'entre eux. Montrez-vous, crie l'autre. D'autres acteurs entrent sur scène, également sur leurs gardes, nerveux.

Elle ne peut s'empêcher de le remarquer : un silence de plomb est tombé sur la foule. Personne ne parle. Personne ne bouge. Tout le monde est absolument concentré sur ces acteurs, sur ce qu'ils disent. La masse où l'on jouait des coudes, où l'on sifflait, braillait,

mâchait de la tourte a été remplacée par un parterre silencieux, ébahi. Tout se passe comme si un magicien ou un ensorceleur avait agité sa baguette au-dessus d'eux pour transformer tous ces gens en statues de pierre.

Ainsi donc, Agnes se trouve parmi eux et la pièce a commencé. Ce sentiment d'étrangeté, de détachement qui l'avait tenaillée pendant tout le voyage, et pendant qu'elle se trouvait dans la chambre de son mari, s'efface peu à peu, lavé comme de la crasse. Agnes se sent prête, se sent furieuse. Allez, viens, pense-t-elle. Montre-moi ce que tu as fait.

Les acteurs, sur scène, s'envoient des répliques. Ils gesticulent, se pointent du doigt, se rapprochent et s'écartent les uns des autres à petits pas, agrippés à leurs armes. L'un d'entre eux prononce une réplique, suivi par le deuxième, puis le premier recommence à parler. Agnes les regarde, stupéfaite. Elle s'attendait à une histoire familière, l'histoire de leur fils. De quoi d'autre aurait pu parler cette pièce ? Mais ces personnages se trouvent dans un château, sur des remparts, plongés dans un vain débat.

Il semblerait qu'elle seule ait été épargnée par l'envoûtement de l'ensorceleur. La magie n'a pas opéré. Agnes voudrait interrompre ces gens, se moquer d'eux. Son mari a écrit ces mots, ces échanges, mais qu'ont-ils à voir avec leur petit garçon ? Une envie de crier sur ces acteurs la prend. Vous, leur dirait-elle, et vous : vous n'êtes rien, cela n'est rien comparé à ce qu'il était. Ne vous avisez pas de prononcer son nom.

Une grande angoisse la saisit soudain. Une douleur a envahi ses jambes et ses hanches à cause des heures de chevauchée, du manque de sommeil ; ses yeux ne supportent plus la lumière. Agnes n'a pas la force, n'a pas le courage de résister à ces corps massés autour d'elle, à ces longs discours, à ces flots de mots. Elle ne peut s'attarder ici. Il lui faut partir, et laisser son mari ignorer qu'elle était là.

Tout à coup, les acteurs sur scène parlent d'une vision qu'ils redoutent. Agnes comprend soudain. Ce dont ces hommes discutent, ce qu'ils cherchent, ce qu'ils attendent est une apparition, un fantôme. Ils le veulent et le craignent en même temps.

Elle se tient parfaitement immobile, scrute leurs mouvements, écoute leurs mots. Elle croise les bras afin de n'entrer en contact avec personne, de n'être distraite par rien. La plus grande concentration est

requisse. Agnes ne veut pas manquer le moindre son.

Quand le fantôme apparaît, un cri de surprise balaie toute l'assistance. Agnes ne cille pas. Son regard est braqué sur le fantôme. Il porte une armure, des pieds à la tête, la visière du casque tirée, sa silhouette à moitié cachée sous un linceul. Elle n'entend pas l'agitation qui s'empare des hommes effrayés ni leur débâcle sur les remparts du château. Les yeux plissés, Agnes regarde.

Son œil ne voit que ce fantôme : sa taille, la gestuelle de ce bras, cette main retournée, cette manière de plier les doigts, ce roulement d'épaules. Lorsque sa visière se lève, elle ne ressent ni surprise, ni reconnaissance, mais plutôt une sorte de confirmation creuse. Son visage est enduit d'un blanc fantomatique, sa barbe est grise ; sa tenue est celle d'un combattant, en armure et en casque, mais Agnes n'est pas dupe un seul instant. Elle sait précisément qui se cache sous ce costume, ce déguisement.

Elle pense : Eh bien. Te voilà. Quel coup prépares-tu ?

Comme si ses pensées avaient rayonné jusqu'à lui, d'un esprit à l'autre, à travers cette foule – qui crie à présent, lance des avertissements aux hommes sur les remparts –, la tête du fantôme se tourne brusquement. Le casque s'ouvre et les yeux qu'il renfermait se tournent vers tous ces gens.

Oui, lui dit Agnes, je suis là. Et maintenant ?

Le fantôme sort de scène. Il semble n'avoir pas trouvé ce qu'il cherchait. Une vague de murmures déçus parcourt l'assistance. Les hommes sur scène continuent à deviser. Agnes remue, se dresse sur la pointe des pieds, impatiente de savoir quand reviendra le fantôme. Elle refuse de le perdre, veut le voir revenir ; veut l'écouter s'expliquer.

Elle a dressé le cou pour tenter de voir par-dessus la tête et les épaules de l'homme devant elle lorsque, par mégarde, son pied écrase les orteils de sa voisine. La femme laisse échapper un cri aigu, bondit de côté, portant toujours sur ses épaules l'enfant, qui fait tomber son os de jarret. Agnes est en train de s'excuser, de prendre la femme par le coude pour l'aider à se relever, de se pencher pour ramasser l'os, quand elle entend sur scène un mot qui l'oblige à se relever, un mot qui lui fait lâcher l'os.

Hamlet, a dit l'un des acteurs.

Elle l'a entendu, aussi clair et identifiable que le coup d'une cloche

lointaine.

Et encore : Hamlet.

Agnes se mord la lèvre jusqu'à sentir le goût de son propre sang. Elle joint ses mains, les serre.

Le nom est répété par ces hommes, là sur cette scène, passe de bouche en bouche comme dans un jeu. Hamlet, Hamlet, Hamlet. Il semble faire référence au fantôme, au mort, à la silhouette sortie de l'autre monde.

Entendre ce nom dans la bouche de gens qu'elle ne connaît pas et ne connaîtra jamais, désignant un vieux roi défunt : Agnes ne comprend pas cela. Pourquoi son mari aurait-il fait une telle chose ? Pourquoi prétendre que ce nom ne représente rien, n'est qu'un simple agrégat de lettres ? Comment a-t-il pu lui voler son nom, le dépouiller, anéantir tout ce qu'il incarnait, le débarrasser de la vie même qu'il renfermait ? Comment a-t-il pu prendre sa plume et noircir cette page pour rompre le lien qui l'unissait à son fils ? Cela n'a aucun sens, lui perce le cœur, l'éviscère, menace de la couper d'elle-même, de la couper de lui, de tout ce qu'ils ont, de tout ce qu'ils étaient. Elle revoit ces pauvres têtes sur le pont, ces rangées de dents, ces cous vulnérables, cette peur figée sur les visages, a l'impression d'être l'une d'elles. Elle sent le frémissement du fleuve, revoit ces gens sans corps se balancer sur leurs piques, entend leurs regrets vains et muets.

Elle partira. Quittera cet endroit. S'en ira retrouver Bartholomew, montera sur ce cheval fourbu, rentrera à Stratford et écrira une lettre à son mari pour lui dire, Ne reviens pas, ne reviens jamais, reste à Londres, nous ne voulons plus de toi. Elle a vu tout ce qu'elle devait voir. Et ses craintes se sont révélées justes : le plus sacré, le plus chéri de tous les prénoms a été pris par lui et jeté à l'intérieur d'un magma de mots, d'un spectacle de théâtre.

Agnes pensait que venir ici, voir cela lui permettrait de mieux percer à jour le cœur de son mari. Lui offrirait un chemin pour revenir à lui. Agnes pensait que ce nom sur cette affiche avait un sens particulier pour lui, était un message qui lui était destiné. Était un signe, une sorte de signal, une main tendue, un appel. Tandis qu'elle chevauchait dans les rues de Londres, elle croyait presque avoir compris ce besoin de distance, son silence depuis la mort de leur fils. Mais il n'y a, en fait, rien à comprendre dans le cœur de son mari. Ce cœur ne contient pas autre chose qu'une scène en bois, des acteurs

qui déclament des phrases apprises par cœur, des foules admiratives, des imbéciles en costume. Depuis tout ce temps, Agnes poursuivait un fantasma, un mirage.

Elle ramasse ses jupons, resserre son châle autour d'elle, se prépare à tourner le dos à son mari et à sa troupe, quand son attention est attirée par un enfant entrant sur scène. Un petit garçon, pense-t-elle en dénouant puis en renouant son châle. Non, un homme. Puis : Non, un jeune homme – ni enfant, ni adulte.

Tout se passe comme si un fouet venait de claquer sur sa peau. Ce personnage a des cheveux jaunes qui se dressent en épis, un pas souple et sautillant, un port de tête impatient. Agnes laisse retomber sa main. Son châle lui glisse des épaules – elle ne le ramasse pas. Son regard est fixé sur ce jeune homme ; elle le regarde, le regarde, ne pourra plus jamais détacher son regard de lui. Elle sent ses poumons se vider de leur air, son sang se cailler dans ses veines. Le disque de ciel, au-dessus de leurs têtes, semble soudain les comprimer comme le couvercle d'un chaudron. Agnes est glacée ; a terriblement chaud ; il faut qu'elle parte ; ou elle demeurera ici, à cet endroit, à jamais.

Quand le roi s'adresse au personnage en lui disant, « Hamlet, mon fils », Agnes n'est pas surprise. Ce jeune homme est son fils, bien sûr. Bien sûr. Qui d'autre aurait-il pu être ? Agnes a cherché son fils partout, sans cesse, au cours de ces quatre dernières années, alors qu'il se trouvait ici.

C'est lui. Ce n'est pas lui. C'est lui. Ce n'est pas lui. Cette pensée oscille devant elle comme un marteau. Son fils, son Hamnet, ou Hamlet, est mort, enterré dans le cimetière. Mort alors qu'il n'était qu'un enfant. Il n'est plus que blancheur à présent, ossements dans une tombe. Et pourtant, le voici, jeune homme à présent, comme il serait à cette heure s'il avait vécu, là sur scène, se mouvant avec la même démarche, parlant avec la même voix, prononçant les mots écrits par son père.

Elle se prend la tête dans les mains. Toute cette situation la submerge : elle n'est pas sûre de pouvoir le supporter, de savoir comment se l'expliquer. Tout cela l'anéantit. L'espace d'un instant, elle craint de tomber à la renverse, de disparaître sous cette marée de têtes et de corps, de s'effondrer sur la terre dure, piétinée par des centaines de souliers.

Mais tout à coup, le fantôme revient et le jeune homme, Hamlet,

parle avec lui : il est à la fois terrifié, furieux, dérouter. Ce besoin d'agir qu'Agnes ressentait autrefois l'emplit soudain, comme de l'eau déferlant dans le lit d'une rivière à sec. Elle doit poser ses mains sur ce garçon ; doit l'envelopper dans ses bras, le rassurer, le consoler – il le faut, même si cela doit être son dernier geste.

Le jeune Hamlet, sur scène, écoute le vieil Hamlet, le fantôme, lui raconter l'histoire de sa mort, lui parler d'un poison qui a parcouru son corps « tel du vif-argent ». Le jeune Hamlet l'écoute comme savait écouter son Hamnet, en se courbant, en penchant la tête de la même manière, en se mordant le dos de la main comme s'il ne comprenait pas immédiatement. Comment cela est-il possible ? Agnes ne comprend pas, ne comprend rien. Comment cet acteur, ce jeune homme, connaît-il aussi bien son Hamnet, lui qui ne l'a jamais vu, jamais rencontré ?

Agnes comprend d'un coup, comme si une averse lui tombait dessus, tandis qu'elle se fraie un chemin vers les acteurs, se faufile à travers la foule dense : son mari a accompli une sorte de tour de magie. Son mari a trouvé ce garçon, lui a montré, lui a appris à parler, à se tenir, à lever légèrement le menton, comme ceci, comme cela. Son mari l'a fait répéter, l'a entraîné, préparé. A écrit ces mots pour que ce jeune homme les prononce et les entende. Elle essaie d'imaginer leurs répétitions, la précision avec laquelle son mari lui a enseigné toutes ces choses, le sentiment de victoire qui devait l'emplir lorsque le garçon parvenait à suivre ses instructions, à capter la démarche voulue, cette manière de tourner la tête devant laquelle le cœur d'Agnes s'est brisé. Son mari a-t-il été obligé de lui dire, Assure-toi que ton pourpoint n'est pas boutonné jusqu'en haut, que tes bottes portent des traces, mouille tes cheveux afin qu'ils se dressent sur ta tête, comme cela ?

Hamlet, là, sur scène, est deux personnes à la fois : le jeune homme, vivant, et le père, mort. Vivant et mort à la fois. Son mari l'a ramené à la vie, de la seule manière qu'il pouvait. Tandis que le fantôme parle, Agnes voit que son mari, en écrivant ces mots, en s'attribuant le rôle du fantôme, a pris la place de son fils. A pris la mort de son fils, l'a faite sienne ; s'est placé entre les griffes de la mort pour faire ressusciter son fils. « Ô horrible ! Ô horrible ! Très horrible ! » murmure son mari d'une voix macabre, rappelant l'agonie de ses dernières heures. Son mari a fait ce que n'importe quel

père aurait fait, a échangé sa place, a pris pour lui la souffrance de son fils, s'est offert pour que son petit garçon puisse vivre.

Tout cela, Agnes le lui dira, plus tard, lorsque la pièce sera finie, lorsque l'ultime silence aura envahi la salle, lorsque les morts se seront relevés pour former un cordon d'acteurs saluant leur public. Lorsque son mari et le jeune homme, main dans la main, se seront inclinés sous un tonnerre d'applaudissements. Lorsque la scène se sera vidée, lorsque les remparts, le château, le cimetière auront disparu. Lorsqu'il sera venu jusqu'à elle, jouant des coudes à travers la foule, le visage sillonné de chaux. Lorsqu'il lui aura pris la main, l'aura serrée contre ses brides et le cuir de son armure. Lorsqu'ils seront restés ensemble dans l'arène du théâtre, jusqu'à ce que cette arène soit aussi vide que le ciel rond au-dessus de leurs têtes.

Mais pour l'heure, Agnes est arrivée à l'avant de la foule, au bord de la scène en bois qu'elle agrippe des deux mains. À un bras d'elle, deux peut-être, se trouve Hamlet, son Hamlet, tel qu'il aurait pu être s'il avait vécu, ce fantôme qui possède les mains de son mari, sa barbe, sa voix.

Elle étend une main, comme pour les palper, comme pour tâter l'air qui les sépare tous les trois, comme pour transpercer la frontière qui sépare le public des acteurs, la vraie vie du jeu.

Le fantôme tourne la tête vers elle alors qu'il s'apprête à sortir de scène. Il regarde droit vers elle, croise son regard, et prononce ses derniers mots :

« Souviens-toi de moi. »

1. « Buisson du berger. »

Note de l'auteure

Ce livre est une œuvre de fiction, inspirée de la courte vie d'un petit garçon mort à Stratford, dans le Warwickshire, pendant l'été 1596. Je me suis efforcée, autant que possible, de coller à la réalité historique et aux connaissances dont nous disposons sur le véritable Hamnet et sa famille. Quelques détails, cependant – des noms, en particulier –, ont été modifiés ou éludés.

Sa mère, communément connue comme « Anne », était en fait nommée « Agnes » dans le testament de son père, Richard Hathaway ; j'ai donc décidé de suivre son exemple. Certains pensent que Joan Hathaway était la mère d'Agnes, tandis que d'autres affirment qu'elle était sa belle-mère ; peu de preuves permettent d'étayer l'une ou l'autre de ces théories.

La seule tante paternelle d'Hamnet à avoir survécu ne s'appelait pas Eliza, mais Joan (elle portait le nom de sa sœur décédée avant elle) ; je me suis permis de modifier ce nom afin d'éviter un doublon. Bien qu'il soit courant de retrouver les mêmes prénoms dans les registres paroissiaux de l'époque, nommer deux personnages de la même façon aurait pu, me semble-t-il, dérouter le lecteur.

Certains guides du Shakespeare Birthplace Trust m'ont raconté qu'Hamnet, Judith et Susanna avaient grandi dans la maison de leurs grands-parents, sur Henley Street. D'autres étaient persuadés qu'ils avaient vécu dans la petite maison adjacente. Quoi qu'il en soit, un lien étroit existait entre ces deux foyers ; j'ai choisi de situer l'intrigue dans le second.

Finalement, les véritables causes de la mort d'Hamnet Shakespeare demeurent inconnues : on retrouve dans les inventaires la mention de son enterrement, mais pas la raison de son décès. Il n'est question

nulle part de la Mort Noire, ou « pestilence », comme on la désignait à la fin du xvi^e siècle, dans les œuvres de Shakespeare, qu'il s'agisse de ses pièces ou de sa poésie. Cette absence et son éventuelle signification m'ont toujours interrogée ; ce roman est simplement le fruit de mes spéculations.

Remerciements

Merci, Mary-Anne Harrington.

Merci, Victoria Hobbs.

Merci, Jordan Pavlin.

Merci, Georgina Moore.

Merci, Hazel Orme, Yeti Lambregts, Amy Perkins, Vicky Abbott, et toute l'équipe de Tinder Press.

Merci à toute l'équipe du Shakespeare's Birthplace Trust, aux guides de la Holy Trinity Church de Stratford pour leur immense générosité et la patience qui a été la leur face à mes nombreuses questions.

Merci, Bridget O'Farrell, pour le prêt de ta table à manger.

Merci, Charlotte Mendelson et Jules Bradbury, pour vos conseils en botanique.

Les ouvrages suivants m'ont été d'une aide inestimable pendant l'écriture de ce roman : *The Herbal or General History of Plants*, de John Gerard, 1597 (édition de Marcus Woodward, © Bodley Head, 1927) ; *Shakespeare's Restless World*, de Neil McGregor (Allen Lane, 2012) ; *A Shakespeare Botanical*, de Margaret Willes (Bodleian Library, 2015) ; *The Book of Faulconrie or Hauking*, de George Turberville (Londres, 1575) ; *Shakespeare's Wife*, de Germaine Greer (Bloomsbury, 2007) ; *Shakespeare*, de Bill Bryson (Harper Press, 2007) ; *Shakespeare : The Biography*, de Peter Ackroyd (Vintage, 2006) ; *How To Be a Tudor*, de Ruth Goodman (Penguin, 2015) ; *1599 : A Year in the Life of William Shakespeare*, de James Shapiro (Faber & Faber, 2005) ; ainsi que le site web Shakespeare Documented, shakespearedocumented.folger.edu/

Un merci tout particulier à M. Henderson, grâce à qui, en 1989,

dans un cours de littérature anglaise, j'ai pour la première fois appris l'existence d'Hamnet. J'espère que la note qu'il attribuera à ce roman sera supérieure à une étoile.

Merci, SS, IZ et JA.

Et merci, Will Sutcliffe, pour tout.

Titre original :

HAMNET

publié par Tinder Press, une marque de Headline Publishing Group, Londres

Cet ouvrage a été publié avec le concours de Literature Ireland.



Retrouvez-nous sur www.belfond.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
92, avenue de France, 75013 Paris.
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-9514-3

© Maggie O'Farrell, 2020. Tous droits réservés.

© Belfond, 2021, pour la traduction française.

En couverture : Illustration © Cerise Heureteur

